THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

QUELLEN

ZUR

SCHWEIZER GESCHICHTE

HERAUSGEGEBEN

VON DER

ALLGEMEINEN GESCHICHTFORSCHENDEN GESELLSCHAFT

DER SCHWEIZ.

FÜNFTER BAND.

BASEL 1881.

VERLAG VON FELIX SCHNEIDER

(ADOLF GEERING).

MÉRY DE VIC ET PADAVINO.

QUELQUES PAGES DE L'HISTOIRE DIPLOMATIQUE

DES

LIGUES SUISSES ET GRISES

AU COMMENCEMENT DU XVIIme SIÈCLE.

ÉTUDE HISTORIQUE D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

PAR

EDOUARD ROTT
DOCTEUR EN DROIT
SECRÉTAIRE DE LA LÉGATION DE SUISSE
EN FRANCE.

BASEL 1881.
VERLAG VON FELIX SCHNEIDER.
(ADOLF GEERING.)

Préface.

S'il est un fait que les amis de notre histoire nationale soient en droit de constater avec une légitime satisfaction, c'est assurément l'extension de plus en plus considérable donnée par la Société générale d'histoire suisse et les Sociétés cantonales aux diverses publications périodiques entreprises sous leurs auspices. Grâce à ces débouchés ouverts aux „pionniers de l'inédit", une foule de documents nouveaux sont venus, depuis une dizaine d'années, élucider maint épisode historique demeuré jusque là obscur, et l'étude des rapports de notre pays avec l'étranger — entre autres — a si largement bénéficié de ces découvertes, que tel ou tel ouvrage, qui faisait autorité il y a un quart de siècle, voit aujourd'hui la plupart de ses affirmations admises avec réserve, quand elles ne sont pas contestées.

Le temps n'est plus, il est vrai, où seuls quelques privilégiés étaient autorisés à travailler sur pièces, et où Mr. Vulliemin, par exemple, se trouvait dans la nécessité d'emprunter à un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg le récit de l'ambassade en Suisse d'un ministre de Louis XIV. Les portes des grandes Archives européennes, dont quelques-unes étaient encore fermées, ou commençaient seulement à s'entrebailler, se sont presque toutes ouvertes dès lors, et s'il est besoin parfois de recourir à Vienne ou à Simancas pour obtenir communication de certaines pièces concernant les relations de Venise ou du duché de Milan avec les Suisses et leurs confédérés, si les dislocations successives subies par certaines archives entravent quelque peu les recherches des travailleurs, toujours est-il qu'un grand pas en avant a été fait. A qui voudrait le nier, il suf-

firait de rappeler les récentes publications de MM. V. Ceresole, Hunziker, B. de Mandrot, Koller et Schweizer sur les rapports de la Sérénissime République et de la Couronne Très-Chrétienne avec les Ligues Grises, et les relations diplomatiques franco-suisses pendant les règnes de Louis XI, Louis XII et Louis XIV.

Puisse le présent travail combler une lacune et servir à démêler l'écheveau des négociations qui aboutirent aux traités de Soleure et de Davos, à ces deux événements laissés presque dans l'oubli jusqu'ici, mais qui n'en ont pas moins été d'une grande importance pour notre pays, puisqu'ils peuvent être considérés, à juste titre, comme la première phase de la lutte pour les Alpes à la veille de la guerre de Trente-Ans!

Le moment n'est pas éloigné, croyons-nous, où les persévérantes recherches effectuées par Mr. V. Ceresole à Santa Maria gloriosa dei Frari, et couronnées comme on le sait d'un plein succès, pourront être continuées dans toutes les archives des pays limitrophes du nôtre, où les dépêches des ambassadeurs de France, d'Espagne, d'Allemagne, de Savoie viendront se greffer sur celles des ambassadeurs vénitiens, déjà déposées, en copies, dans les Archives fédérales à Berne. Ce jour-là, nos historiens pourront le marquer d'une pierre blanche, car l'histoire de la Confédération sera bien près d'être écrite.

Chaumont s. Neuchâtel 1er août 1881.

Rott.

I.

Les anciennes alliances franco-suisses

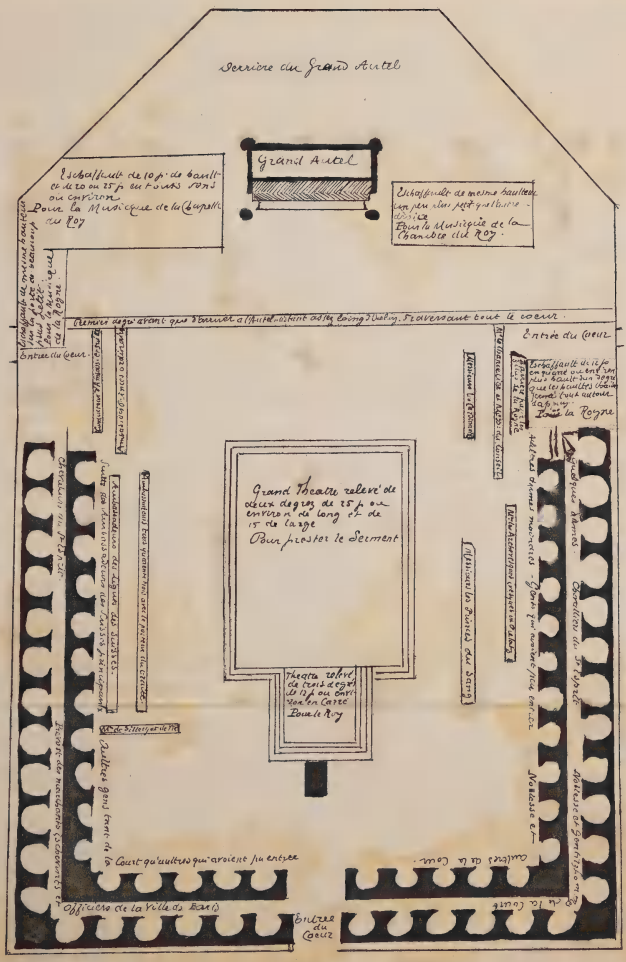
et le

Renouvellement de 1602.

Abréviations :

A N = Archives Nationales (Paris).
B N = Bibliothèque Nationale (Paris).
A E = Archives du Ministère des Affaires Etrangères de France.
Les IV = les quatre Cantons Evangéliques: Zurich, Berne, Bâle et Schaffhouse.
Les V = les III Waldstætten, Lucerne et Zoug.
Les VI = les mêmes plus Fribourg (alliance de 1587).
Les VII = les précédents plus Soleure.

Plant de la Disposition et Ordonnance du Cœur de l'Eglise Nostre dame de Paris au Jour de la Ceremonie du Serment de Renouvellement d'alliance avec Mrs. les Suisses qui y fut faicte le XXme Jour d'Octobre Mil six cents deux



20 Octobre 1602

I.

Les anciennes alliances franco-suisses et le „Renouvellement“ de 1602.

Vers le milieu du règne de Charles VII, les Cantons suisses, depuis plusieurs centaines d'années en rapports suivis — si non toujours amicaux — avec leurs voisins d'outre-Rhin, n'avaient encore noué aucunes relations politiques avec la France, lorsqu'une circonstance fortuite vint mettre en contact deux pays aujourd'hui limitrophes, mais qu'une épaisse barrière, formée par les deux Bourgognes et la Bresse Savoyarde, séparait au XVme siècle l'un de l'autre.

Le 26 août 1444, une avant-garde de quelques cents Confédérés se faisait tailler en pièces aux portes de Bâle, à St-Jacques-sur-la-Birse, après avoir soutenu pendant une journée entière l'effort de l'armée du Dauphin Louis, composée de 30,000 hommes. Ce premier choc, rendu possible parce que la maison d'Autriche alors en guerre avec les Cantons, avait ouvert aux Armagnacs les routes de l'Alsace, fut pour les deux belligérants une véritable révélation. La couronne Très-Chrétienne venait de trouver dans les Suisses des troupes mercenaires, qui lui assuraient pour l'avenir une supériorité militaire incontestable sur ses voisins[1], et les Cantons allaient avoir dans la France un débouché lucratif et toujours ouvert aux ardeurs de leur belliqueuse jeunesse.

[1] „mais aussi la principalle fin et occasion, qui ont meu les Roys de France a „rechercher si envieusement l'alliance des Suisses, Grisons et leurs alliez, n'a pas esté „seulement pour le besoing qu'ilz aient eu du service de la dicte nation, mais pour

Autant ces relations avaient tardé à s'établir, autant elles se développèrent rapidement une fois formées. Un armistice de vingt jours[1] fut suivi de la paix d'Ensisheim, conclue le 28 octobre 1444 entre Louis d'une part, agissant en sa qualité de Dauphin, et sept cantons, Bâle et Soleure d'autre part, stipulant au nom de tous leurs confédérés.[2] Huit ans plus tard, Charles VII signait avec les VIII Cantons et Soleure le premier des traités franco-suisses.[3] Cette paix perpétuelle de Monteil-lès-Tour (Ewige Freundschaft) $\frac{\text{8 novembre 1452}}{\text{27 février 1453}}$, consécration de la paix d'Ensisheim, en même temps qu'une sorte de traité „d'établissement"[4], fut renouvelée à Abbeville le 27 novembre 1463[5] par Louis XI, qui aurait désiré la convertir en un traité d'alliance défensive contre Charles-le-Hardi de Bourgogne, ce qu'il obtint enfin après de longues négociations, par la convention de Tours, $\frac{\text{23 septembre}}{\text{13 août}}$ 1470.[6] De là à une alliance

„les lyer et obliger du tout a eulx, affin d'ouster le moien a leurs ennemys de s'en „prevalloir et ayder contre eulx, comme il est souvent advenu lorsque les Princes „voisins ont voulu courir sus a la France." Négociations aux Grisons de Pompone de Bellièvre, Conseiller du Roy en son Conseil d'Etat 1563—1566. B N fds. fr. mss. 16012.

[1] Signé à Ensisheim le 20 septembre 1444. Eidgenössische Abschiede 1421 à 1477. I, fol. 181.

[2] „Ludovicus, Primogenitus Regis Francorum, dalphinus Viennensis ... Sicut „pro appunctuacione et mediacione bone pacis et amoris inter nos et gentes eccle „siasticos et seculares, Nobiles, Burgenses et habitatores ac subditos villarum e „communitatum de Basilea, Berno, Lucerna, Solodrio, Ure, Swytz, Underwalde „supra et sub silva, Zug et Glarus cum omnibus eis adherentibus, colligatis et con „federatis...." Eidg. Absch. 1421—1477. I, fol. 807.

[3] Simmler semble ignorer ce traité dans sa „République des Suisses". Paris 157

[4] ... „Consentimus per presentes, modo et forma sequentibus ... quod jam dict „predictarum civitatum, opidarum et terrarum parciumque lige veteris Alemani „alte Incole, Subditi, Nobiles, Legati, Mercatores, Peregrini et Habitatores quicunqu „cuiusque condicionis, gradus, status aut dignitatis fuerint, cum omnibus bonis et rebu „secure possint pertransire, stare, transire et redire per Regnum et diciones no „tras...." Eidg. Absch. 1421—1477 fol. 869. La déclaration suisse est du 8 n vembre 1452; la déclaration française du 27 février 1453.

[5] Eidg. Absch. ibid. fol. 892.

[6] Eidg. Absch. ibid. fol. 908, 909, 910. Les huit cantons adhérèrent à ce trai et non pas seulement dix d'entre eux, comme le prétend Vogel „Les Privilèges d Suisses etc.", p. 3. Paris 1731.

offensive il n'y avait qu'un pas; la morgue et les menaces du duc de Bourgogne le firent franchir aux Suisses; le traité de Paris $\frac{26 \text{ octobre } 1474}{2 \text{ janvier } 1475}$[1] fut le prélude de Grandson, de Morat et de Nancy; en anéantissant à trois reprises les armées de leur redoutable adversaire, en contribuant à la ruine de son empire, les Confédérés sauvèrent la France de la dislocation dont elle était menacée et l'aidèrent à devenir une grande puissance. S'ils n'eurent pas leur part des dépouilles du vaincu, c'est qu'ils furent circonvenus par leur cauteleux allié; après avoir acquis beaucoup de gloire[2] et non moins d'argent, ils terminèrent la campagne par un dernier marché et cédèrent à Louis XI leurs prétentions sur la Franche-Comté[3] en échange de 150,000 florins[4] et de quelques avantages commerciaux, précurseurs de ceux qui leur furent accordés par Lettres Patentes de septembre 1481, et confirmés dans la suite par chaque souverain.[5]

A partir de la paix avec la Bourgogne jusqu'à la fin du siècle, les Suisses soutiennent, les armes à la main, la royauté française en toutes circonstances; ils renouvellent en 1484 et en 1495 leurs alliances avec Charles VIII et saisissent cette occasion pour faire insérer dans les deux traités des clauses fixant d'une manière précise les secours et assistance que les Parties contractantes auront à se prêter en temps de guerre.[6] Huit mille hommes des Cantons contribuent à la victoire

---

[1] avec les huit cantons, Fribourg et Soleure. Eidg. Absch. Ibid. fol. 917.

[2] Von dem Ansehen und der Hochachtung, in welche die Eidgenossen sich durch die burgundischen Siege gesetzet haben. Helvetische Bibliothek (Conrad Orell, Zürich 1735) Band I, 1. Abth. p. 150—179.

[3] La Franche-Comté retomba tôt après entre les mains de la maison d'Autriche par le mariage de Maximilien avec Marie de Bourgogne.

[4] Les Cantons reçurent une somme égale de Maximilien, à l'occasion de la paix de Bourgogne (24 janvier 1478) et s'engagèrent à ne plus accorder de levées contre l'Empire.

[5] De 1481 à 1600 plus de 60 Lettres Patentes furent accordées aux marchands suisses. Vogel „Les Privilèges des Suisses" fol. 242, 247. La Lettre Patente de septembre 1481 a été imprimée dans la collection des „Eidgenössische Abschiede 1478 à 1499, fol. 694.

[6] Alliance des 4 août 1484 et $\frac{1 \text{ novembre } 1495}{24 \text{ avril } 1496}$, la première avec les dix cantons, la seconde avec 7 cantons et Unterwalden-le-Bas. Trois cantons, Berne, Unter-

de St. Aubin-du-Cormier remportée par Louis de la Trémoille sur le duc d'Orléans[1]; sept ans plus tard 20,000 Confédérés, sous la conduite du bailli de Dijon[2], descendent en Italie pour dégager le futur Louis XII assiégé dans Novare par Ludovic-le-More et couvrir la retraite des régiments suisses qui, après avoir secondé Charles VIII dans sa conquête éphémère du royaume de Naples, venaient de culbuter à Fornovo l'armée vénéto-milanaise et cherchaient à regagner Asti.[3]

Avec les premières années du XVIme siècle un refroidissement marqué se produit dans les rapports entre les deux pays; les Cantons se montrent moins unanimes que jadis à accorder des levées au roi de France; ils réclament avec une certaine aigreur le payement de leurs pensions et des soldes arriérées, reprochent à la Couronne de ne pas tenir ses engagements et paraissent regretter les sacrifices qu'ils ont fait pour elle pendant les dernières guerres d'Italie[4]; Louis XII de son côté se plaint des exigences toujours nou-

---

walden-le-Haut et Schwytz, auxquels se joignit Lucerne, se préparaient à signer un traité d'alliance avec Ludovic-le-More (1 octobre 1498. Eidg. Absch. ibid. fol. 747).

[1] Le 28 juillet 1488 — Jean de Müller, tome V, chap. III, p. 78. — Zellweger. „Geschichte der diplomatischen Verhältnisse der Schweiz mit Frankreich" I, p. 72. St. Gall et Berne 1848. Voyez aussi l'intéressante notice de M. A. de la Borderie sur „la Légende du souper de La Trémoille après la bataille de St. Aubin". Cabinet historique. Livraison mars-avril. Année 1877. p. 66. L'armée du Roy ne comprenant que 15,000 hommes, plus de la moitié de son effectif était composé de troupes suisses.

[2] Antoine de Bassey, surnommé „der deutsche Bälli", à cause de sa connaissance approfondie de la langue allemande, était employé „à toutes sauces" dès qu'il s'asissait de négocier en Suisse. Il possédait à un haut degré le talent de se faire bien venir des Confédérés, et semble l'avoir légué à Bassompierre, qui en hérita 150 ans plus tard.

[3] Stettler. Annales. Livre VII, année 1495, fol. 322. — Tillier, Geschichte des eidg. Freistaates Bern II, fol, 396. — Vogel, p. 14, — „Services rendus en divers temps par les Grisons a la couronne de France en plusieurs occasions importantes et signalées". A E série Grisons, mss. 2 (1509—1627). — Se trouve imprimé in extenso dans le Mercure François, tome X, fol. 155 (année 1624) et dans „Histoire de la Valteline et des Grisons". Genève 1632, fol. 397. Appréciation sur cet opuscule dans Rome gialli „Storia della Valtellina" III, p. 295. Sondrio 1836.

[4] Ce fut par milliers que les Suisses jonchèrent le sol de l'Italie. Des 1500 hommes que Charles VIII laissa en Calabre pour couvrir sa retraite, 150 à peine échappèrent à la mort. (Vogel, loc. cit. p. 15).

velles des Suisses; il renoncerait volontiers à se servir de leurs milices s'il ne craignait de les jeter dans les bras de ses adversaires; à peine a-t-il renouvelé l'alliance avec leurs ambassadeurs pour une durée de dix ans[1], qu'il cherche à s'ouvrir de nouveaux débouchés sur l'Italie et conclut à cet effet des traités avec les Dizains valaisans et les Ligues Grises.[2]

Berne avait donné le branle aux mécontents en signant une convention avec Ludovic-le-More[3] au temps même auquel huit autres Cantons traitaient avec Charles VIII. Aussi, bien que Louis XII eût secouru les Suisses pendant la guerre de Souabe, alors que l'empereur était soutenu assez ouvertement par le duc de Milan, voit-on l'année suivante quelques milliers de Confédérés prendre parti pour ce dernier et chasser les Français de la Lombardie; il est vrai que le roi, assisté de 24,000 hommes levés dans les Cantons, ne tarda pas à reconquérir le terrain perdu, et que la trahison des Suisses de l'armée milanaise permit à la France de s'emparer en quelques mois du duc et du duché.[4] Mais l'orage ne grondait pas moins sourdement. Louis XII, trop enclin à ne voir dans ses alliés que des mercenaires et ne songeant dès lors à les désintéresser que par des offres d'argent, faisait la sourde oreille, quand, lui rappelant une promesse qu'il leur avait donnée étant duc d'Orléans, ils lui réclamaient Bellinzone, Lugano et Locarno pour prix de leur coopération à la conquête du Milanez. Déjà en 1503, les hostilités avaient failli éclater[5], et Louis n'était par-

---

[1] Traité de Blois 16 mars 1499 avec les 10 cantons. Eidg. Absch. 1478—1499 fol. 755.

[2] Avec le Valais, traité de Lyon 9/20 mai 1500, renouvelé à Brigue le $\frac{13 \text{ février}}{2 \text{ avril}}$ 1510 (Eidg. Absch. 1500—1520, p. 1281 et 1338); avec les III Ligues Grises, traité de Crémone 24 juin 1509 (Eidg. Absch. 1500—1520, fol. 1327. — A E série Grisons, mss. n° 2, fol. 1. Exemplum Confederationis Christianissimi Regis Francorum et Ligæ Grisæ — Ratificatio facta a Dominis Ligæ Grisæ). — Le „Mercure François", tome VIII, fol. 338 indique une date inexacte pour le traité de Crémone (24 juin 1508) et fait mention par erreur d'une première alliance franco-grisonne en 1496.

[3] Le 1 mars 1496 et le 1 octobre 1498 (lors de ce second traité Lucerne, Schwyz et Unterwalden-le-Haut suivirent l'exemple de Berne) Eidg. Absch. 1478—1499, fol. 739 et 747.

[4] Tillier. Geschichte des Freistaates Bern III, fol. 443.

[5] Stettler. Annales, livre VIII, année 1502, fol. 373.

venu à arrêter la marche sur Milan de 14,000 hommes des „Waldstætten“ qu'en cédant Bellinzone aux trois petits Cantons.[1] Lorsque en 1509, le roi, après avoir dénoncé l'alliance de Blois, n'en proposa pas le renouvellement et parut vouloir se soustraire à l'accomplissement de ses promesses, les Suisses, pour lesquels l'affaire de la Franche-Comté avait été une leçon, se montrèrent bien résolus à ne pas abandonner leurs prétentions sur les baillages d'outre-monts et s'apprêtèrent à s'en saisir de vive force. Comme s'il eût pris à tâche de rendre cette rupture plus significative, Louis XII s'allia avec les Grisons et les Valaisans dans l'intention d'ouvrir à la France les passages de la Valteline et du Piémont[2] et continua à lever des troupes en Suisse, malgré l'opposition formelle des Conseils des Ligues.[3] La réponse des Cantons ne se fit pas attendre; à l'instigation du cardinal de Sion, Matthieu Schinner, ils s'allièrent avec Jules II, avec Maximilien d'Allemagne, avec Maximilien de Milan, et tous les ennemis de Louis XII, s'emparèrent de Lugano, de Locarno, de Mendrisio et du val Maggia, pendant que les Grisons se saisissaient de la Valteline, défirent à Novare une armée française qu'ils chassèrent du Milanez, envahirent la Bourgogne et ne s'arrêtèrent que sous les murs de Dijon où la Trémoille parvint à conclure avec eux un traité de paix.[4] La non-observation de ce traité de la part du roi acheva de les irriter contre la Couronne[5] et les engagea à repousser les propositions d'alliance que leur fit l'année de son avénement le successeur de Louis XII.[6]

De même que Louis XI après St. Jacques, François I après Marignan, s'efforça de se rapprocher des Suisses; la paix de Genève le réconcilia avec les XIII Cantons[7] en attendant que la paix perpétuelle de Fribourg aplanît les dernières difficultés qui existaient entre la France

---

[1] Uri, Schwitz et Unterwalden-le-Bas. Paix d'Arona $\frac{11 \text{ avril}}{16 \text{ juin}}$ 1503.

[2] Lavizzari. Memorie Istoriche della Valtellina. Coire 1716, fol. 112.

[3] Leonhard Meister's Helvetische Geschichte I, fol. 152. St. Gall 1815.

[4] Stettler's Annales I, livre IX, fol. 507.

[5] „Ils refuserent d'ouïr et recevoir ses ambassadeurs“. Wicquefort. Mémoires touchant les ambassadeurs, fol. 270.

[6] Vittorio Siri. Memorie Recondite I, p. 371.

[7] 7 novembre 1515. Eidg. Absch. 1500—1520, fol. 1398.

et le Corps helvétique.[1] La mort de Maximilien I et la concentration sur la tête de Charles-Quint des couronnes impériale et catholique engagèrent François à se procurer des alliés coûte que coûte; il s'adressa aux Suisses et voulut oublier que leurs diètes avaient recommandé aux princes allemands l'élection de son rival.[2] Deux années de négociations difficiles conduites avec habileté par Lameth et des Granges aboutirent à la conclusion de l'alliance défensive de Lucerne (5 mai 1521) entre la France d'une part, XII Cantons[3] et presque tous leurs confédérés de l'autre[4]; les ligues Cadée et des X Droitures y adhérèrent par acte séparé en date du 5 février 1523.[5] Indépendamment des avantages commerciaux qu'il leur accordait et des grosses pensions qu'il s'engageait à leur servir, François I abandonnait une partie du Milanez à ses confédérés[6] et s'assurait, en échange, de leur concours pour la défense du reste du duché. Fidèles aux engagements pris, les Suisses envoient leurs contingents au-delà des Alpes, au premier signal du Roi; 3000 des leurs jonchent le champ de bataille de la Bicoque et

---

[1] 29 novembre 1516. Eidg. Absch. ibid. fol. 1402 (en langue allemande); Vogel II, p. 6, date du 7 décembre (en français). Frari. Venezia. Svizzeri e Grigioni. Trattati diplomatici, fol. 27 à 54 (en italien). Mallet. Histoire des Suisses IV, p. 287 et sqq, (en français). Genève 1803. A E série Grisons mss. n° 2 (ancien 400).

[2] Cette lettre est imprimée in extenso. Eidg. Absch. 1500—1520, fol. 1149.

[3] Zurich refusa d'y adhérer.

[4] Du Mont. Corps diplomatique IV, p. 333 (en latin). Eidg. Absch. 1521—1528, fol. 1491 (en allemand). Frari. Svizzeri e Grigioni. Trattati Diplomatici, fol. 55 à 68.

[5] „Vereinigung der zwey Puenthen namentlich des Gotteshuss und der X Gerichten mit Kuenig Francisc zu Frankreich. — Fragmente der Staats-Geschichte des Thals Veltlin. U. v. Salis IV, fol. 127. Coire 1784—1792.

[6] L'article XII de la paix de Fribourg, annulant les dispositions de la paix de Genève, donnait aux Confédérés le choix entre une somme de 300,000 écus ou les baillages d'outre-monts, la Valteline et Chiavenne. Ils acceptèrent la dernière alternative. („Wo si dann das Gellt an die hand nemenn wurdenn, so soll nit allein ver„standenn werdenn Louwertz, Lucaris unnd das Meyntall, Sunders ouch das Veltlin, „Cläfenn unnd ander plätz unnd lannd, So zu dem hertzogthumb Meyland gehœrt „habenn"). Par l'article 3 du traité de Coire (avec deux ligues Grises, la troisième étant comprise au traité de 1521), François I cède aux Grisons les „Tre Pievi" (trois paroisses) de la rive N.-O. du lac Côme.

7000 celui de Pavie[1]; mais à ces journées néfastes succèdent des époques plus heureuses. En 1536, 6000 Suisses contribuent à faire lever aux Impériaux le siége de Péronne[2]; l'année suivante 8000 autres prennent part à la glorieuse expédition de Provence, et tandis que 14,000 Confédérés emportent le Pas de Suze et aident le Dauphin à conquérir le Piémont, c'est, de l'aveu même du Roi, le régiment de Fröhlich qui décide le gain de la bataille de Cérésole.[3]

François I déjà, après être intervenu à plusieurs reprises dans les diètes générales et particulières, afin de mettre un terme aux mésintelligences que la Réforme avait fait naître entre les Cantons, n'avait pu décider les IV à lui fournir des troupes[4] pendant ses dernières guerres contre l'Empereur.[5] Les ambassadeurs que Henri II chargea de renouveler avec les Suisses l'alliance de 1521 ne furent pas plus heureux et eurent à lutter contre la mauvaise volonté manifeste des deux plus puissants membres de la Confédération, Zurich et Berne; ils ne laissèrent pas néanmoins de conclure à Soleure le 7 juin 1549 un nouveau traité d'alliance avec 11 Cantons, l'abbé et la ville de St. Gall, Mulhouse, le Valais[6] et les trois Ligues Grises que le Roi par une déclaration spéciale s'engageait à traiter dorénavant sur le pied de trois cantons.[7]

---

[1] Vogel I, p. 112 sqq. 4000 Grisons rappelés par les III Ligues abandonnèrent François I à la veille de la bataille de Pavie. Verri. Storia di Milano II, fol. 213.

[2] Müller-Friedberg. Chronologische Darstellung der eidgenössischen Truppenüberlassungen an auswärtige Mächte, fol. 34. St. Gall 1793.

[3] Cérésole (Cérisoles) 23 avril 1544. Discours du Chancelier de France en l'Eglise Nostre-Dame le 12 (20) octobre 1602. Palma-Cayet. Chronologie septenaire, livre V, année 1602. — Müller-Friedberg. Fol. 35. — Documents inédits concernant la bataille de Cérisoles, publiés par Ch. Paillard. Cabinet historique. Livraison mars-avril 1879, fol. 75 et sqq.

[4] Tillier III, p. 313. Remontrances faites aux Suisses par M. de Bellievre. B N fds. français 23609. Proposition faite par M. de Sillery, 22 février 1588 ibid. mss. 23610.

[5] avec lequel les XII Cantons avaient renouvelé l'alliance héréditaire, à Baden, 7 février 1511 (Eidg. Absch. 1500—1520, fol. 1343. — Frari. Svizzeri e Grigioni. Trattati diplomatici, fol. 9 à 26. — Mallet. Histoire des Suisses IV, p. 271—286. Genève 1803.

[6] Frari. Svizzeri e Grigioni. Trattati etc., p. 70 (avec la date du 6 juin).

[7] Les Grisons, chez lesquels l'ère des guerres civiles venait de commencer, n'adhérèrent qu'en 1550 à l'alliance de Soleure. La déclaration du 12 juillet se trouve:

Bien que le traité déchargeât les Confédérés de l'obligation de prendre fait et cause pour la France dans la question du Milanez, l'occasion se présenta à eux de rendre de bons services à la Couronne pendant le règne de Henri II; ils combattirent en Picardie, en Bourgogne, à Calais, à Guines, ainsi qu'en Italie[1] et furent compris au traité du Cateau Cambrésis au nombre des alliés de la France.[2]

A chaque „renouvellement" néanmoins les Cantons et leurs confédérés augmentaient leurs prétentions, mais plus ils devenaient pressants, plus aussi la Couronne se trouvait dans l'impossibilité de les satisfaire. Les quatre ambassadeurs envoyés en Suisse par Catherine de Médicis en 1564[3] ne triomphèrent qu'avec peine des hésitations de Fribourg, qui réclamait des privilèges exorbitants pour son commerce de laines[4]; de Glaris, en proie à une sorte de „folie égalitaire" et où l'on voulait que le Roi reversât dorénavant sur les particuliers les pensions qu'il accordait jadis aux principaux magistrats du canton[5];

A E, série Grisons, mss. I (1550—1587); B N, Mélange de lettres, mémoires et instructions concernant les affaires de France avec les Grisons de 1550 à 1587, fds. Brienne mss. 119 et mss. 116. Elle est imprimée dans Vogel I, p. 149, qui lui donne fautivement la date du 12 juin. Elle fut confirmée par Henri III (25 novembre 1582).

[1] Müller-Friedberg, pag. 40. — Services rendus en divers temps par les Grisons à la Couronne de France etc.

[2] . . . „Et en cette paix, alliance et amitié seront compris . . . . ., les Treize Cantons, les Ligues Grises, Valais, Saint-Gall, Torquembourg (Toggenbourg), Mulhausen et „autres alliés et confederés des dits sieurs des Ligues." Du Mont. Corps Diplomatique, année 1559.

[3] François de Scepeaux, comte de Duretal, maréchal de Vielleville. — Sébastien de l'Aubespine, sieur de Bassefontaine, évêque de Limoges — ambassadeurs extraordinaires. Nicolas de la Croix, abbé d'Orbais, ambassadeur ordinaire pour la Suisse. — Pompone de Bellièvre, lieutenant du baillage du Vermandois, ambassadeur ordinaire pour les Grisons. Les négociations de ces quatre ambassadeurs sont conservées à la Bibliothèque Nationale à Paris (en copie) fds. fr. mss. 16012, 23609, 16013, 16014 (ces trois derniers en original) années 1563—1566; fds. Brienne mss. 119 (en copie) 1550—1587 et aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères à Paris. Série Grisons mss, I (en copie).

[4] „Ceux de Fribourg ont tenu bon pour la traicte des laines . . ." Bellièvre au Roy 24 mai 1566, mss. 16012. Idem 19 juin 1566, mss. 16015.

[5] Bellièvre à l'évêque de Limoges. Coire 29 octobre 1564 —" . . . et y a ung seul petit babouyn qui est maintenant ici ambassadeur avec l'ammann Schœller, lequel est cause de cela." Dép. de l'évêque de Limoges, 3 décembre 1564.

d'Unterwalden, qui demandait des gages ridicules avant de consentir au traité[1]; du Valais, soucieux avant tout d'assurer ses approvisionnements de sel[2]; des Grisons enfin, travaillés par des agents espagnols et hostiles à l'idée de se faire représenter à la diète générale des XIII.[3] L'alliance conclue le 7 décembre 1564[4] ne différa pas sensiblement de la précédente; Berne et Zurich refusèrent d'y adhérer[5], mais furent assez politiques pour résister aux sollicitations de Condé, de Coligny, du baron des Adrets, de Casimir de Deux-Ponts et des Huguenots français réfugiés à Genève[6] qui demandaient des troupes à ces deux cantons.[7] Plutôt que de s'exposer aux récriminations des V, les villes

---

[1] „Je demandai a aulcuns d'eulx, s'ils ne jugeoient pas que c'estoit legerement „faict a ceulx d'Unterwalden, qui avoient prins resolution en leurs communes de ne „faire poinct alliance avecq le Roy, s'il ne changeoit de sa court Monssr. le prince de „Condé et promectoit aussy de rompre cest Edict dernier.“ Ibid. Coire 29 octobre 1564. B N mss. 16012.

[2] Bellièvre au Roy, 15 août 1566. B N mss. 16012.

[3] „Ces choses (les corruptions espagnoles), Sire, peuvent beaucoup esmouvoir ce peuple, ou les parolles valent bien peu au respect de l'argent.“ Bellièvre au Roy. Coire 15 mai 1564. B N mss. 16012.

[4] Fribourg 7 décembre 1564. — Mont-de-Marsan 21 juillet 1565. Eidg. Absch. 1556—1586, fol. 1509.

[5] „... n'estant possible que Sa Majesté accorde aux dictz de Berne et leurs „semblables (Zurich) des choses par escript pour l'observation de nos edictz, qu'un maistre a grand peyne demanderoit a son inferieur.“ L'évêque de Limoges à Bellièvre. Baden 26 octobre 1564. B N mss. 16012.

[6] Genève était devenu un centre d'agitation contre le gouvernement de la Reine-Mère. — „Ayant a vous dire pour fin de la presente, que je loue grandement la „plaincte que vous avez faicte dernierement au sieur de Mellunen (Müllinen), advoyer „de Berne, des cinquante ou soixante Françoys que l'on vous avoit faict entendre estre „sourteis de Geneve et retirés en Daulphiné pour y remuer les choses.“ Charles IX à de Hautefort (ambassadeur en Suisse, frère de Pompone de Bellièvre). Fontainebleau 9 mai 1573. Lettres et Mémoires du sieur de Bellièvre de Hautefort au Roy, sieur de Morvilliers et particulliers et d'eux audict sieur depuis novembre 1572 jusques en décembre 1574. B N fds. français mss. 16011. Le reste de la dépêche traite des moyens à employer pour calmer l'effervescence des Huguenots réfugiés à Genève.

[7] Vogel I, p. 174. — Charles IX à de Hautefort. St.-Germain-en-Laye 23 juillet 1573. — Mémoire du sieur de Hautefort 4 juin 1574. — B N fds. français mss. 16011. Les chefs Huguenots réussirent à lever quelques troupes à Neuchâtel et dans le Valais. De Hautefort à de Morvilliers 3 mars 1574.

de l'Aar et de la Limmat préférèrent se maintenir dans une stricte neutralité et rappelèrent même quelques milliers de leurs „enfants perdus“ que Condé venait de jeter dans Lyon.[1] Un instant, à la nouvelle de la St. Barthélemy[2], elles faillirent prendre les armes, mais après mûre réflexion elles se contentèrent de lever des troupes pour veiller à leur propre sécurité et d'offrir un asile à leurs corréligionnaires français fugitifs. Grâce à cette sage résolution elles évitèrent un conflit avec leurs confédérés catholiques, lesquels pendant ce temps se distinguaient à Dreux[3], sur la route de Meaux à Paris, où Louis Pfyffer fit passer le jeune Charles IX au travers de l'armée protestante, à St. Denis, à Jarnac, à Montcontour, à St. Jean d'Angély, au siége de la Rochelle sous le duc d'Anjou, et aux deux batailles de Die, où leurs régiments furent écrasés sous les forces supérieures de Lesdiguières et de Montbrun.[4]

A cette période de guerres civiles en France et de polémiques religieuses ardentes en Suisse succédèrent quelques années de calme, marquées par une ambassade que Cantons catholiques et Cantons protestants, alliés et non alliés, envoyèrent au nouveau roi en 1575, et par un rapprochement significatif entre les IV et Henri III que les V ne trouvaient plus assez catholique à leur gré; néanmoins le fossé creusé par la Réforme entre les Confédérés allait toujours s'élargis-

---

[1] ... „car ceux du canton de Berne qui estoient lors en l'alliance, ayans neanlmoins „oublyé le contenu des articles de la paix perpetuelle, qu'ils avoient cy-devant faict „comme les aultres cantons avecq le feu Roy François Premier, estans suscitez par „ceulx de Geneve et aultres Huguenotz de Lyon qui s'estoient saisy de la dicte ville, „contribuerent pour la garnison d'icelle jusqu'au nombre de quatre mil hommes de „leur canton qui y furent conduictz ... lesquelz Bernois aprés avoir entendu et con„sideré les honnestes remonstrances qui leur furent faictes par Monsieur de Bellievre „en leur conseil, ils prindrent resolution de revocquer leurs gens de ladicte ville de „Lyon“. Instruction du sieur de Bellièvre. B N fds. fr. 16012.

[2] „La proposition de Mr. de Bellievre, ambassadeur du Roy de France aux „Suisses sur la mort de Mr. l'admiral de Coligny et journée de la St. Barthelemy“ fut accueillie plus que froidement par les IV cantons. B N fds. fr. mss. 23609.

[3] Müller-Friedberg, fol. 46. — Vogel I, fol. 165. — Document inédit concernant la bataille de Dreux (1562) par Ch. Paillard. Cabinet Historique. Livraison juillet-août 1879, fol. 158. Voir pour l'histoire de cette époque l'ouvrage de Mr. de Segesser: Ludwig Pfyffer und seine Zeit. Berne 1880.

[4] Müller-Friedberg, fol. 47 sqq.

sant. Les petits cantons ne renouvelèrent leur alliance avec la France[1] que pour la forme et afin de ne pas perdre leurs créances contre la Couronne; depuis longtemps en effet leurs aspirations politiques les attiraient ailleurs; ils avaient resserré les liens de combourgeoisie qui les rattachaient à leurs alliés de même religion, signé des traités avérés ou secrets avec le Saint-Père, le gouverneur de Milan et le duc de Savoie[2]; l'or espagnol et la générosité dont Henri de Valois fit preuve en renvoyant dans leurs foyers trois régiments de Berne, Zurich et Bâle, „soldats quasi tout nuds" dont il avait empêché la jonction avec l'armée du roi de Navarre[3], achevèrent de gagner les VI

---

[1] Renouvellement de Soleure 22 juillet 1582. Berne y adhéra le 22 juillet 1583. Les quatre ambassadeurs français étaient François de Mandelot, comte de Chalons, gouverneur du Lyonnais, — Jean de Bellièvre de Hautefort, premier président de Grenoble, — Henry Clausse, sieur de Fleury et Moléans, baron de Milly en Gasterois, ambassadeur ordinaire pour la Suisse, — et Jean Grangier de Lyverdis, ambassadeur pour les Grisons. Les dépêches relatives à leurs négociations sont conservées à la Bibliothèque Nationale fds. fr. 17990 (Ex Bibliotheca MSS Coisliniana etc.) 1582—1586. Ce MSS contient une pièce curieuse et fort étendue „Ordre tenu a l'arrivée et reception „des ambassadeurs suisses qui sont venus pour jurer l'alliance etc." B N fds. fr. 16011 (minutes). Lettres et Mémoires du sieur de Bellièvre de Hautefort etc. B N fds. Brienne (copie), mss. 119. B N fds. fr. 23609 (copies). A E série Grisons, mss. n° I (1550—1587). Les ministres et prédicants grisons répandirent en Suisse de nombreuses copies (à la main) d'un livre composé par l'un d'eux pour s'opposer au renouvellement de l'alliance de France. Il n'y avait en effet dans les III Ligues qu'une seule imprimerie — à Poschiavo — et l'imprimeur, gagné par l'argent de France, se refusa à imprimer l'ouvrage. (Lyverdis à Mandelot. Coire 15 juin 1582. B N fds. Brienne, mss. 119). A ce sujet il peut être intéressant de savoir que ce fut Pompone de Bellièvre, qui pendant son séjour aux Ligues Grises (1563—1566) acclimata et développa l'imprimerie dans ce pays. „La pluspart du dict peuple grison „parle troys langues, assavoir celle du pays, qui est composée de l'alleman, espaignol „et itallien, qui n'avoit poinct encores esté imprimée sinon au temps que Mr. de Bel-„lievre y fut resident, qui donna le moien des caratheres pour l'imprimerie de la „dicte langue fort difficille ...." Description des Ligues. B N fds. français 16012.

[2] 1565, 1573 et 1577. „Le gouverneur de Millan et plusieurs princes d'Italie ont offert aux Cantons catholiques 4000 arquebusiers, 500 chevaulx et 25 mil escuz par mois pour assaillir les Cantons protestants." Henri III à de Fleury. 26 juillet 1583.

[3] Proposition faicte par Mr. de Sillery ... en l'assemblée de MMrs. les depputez des VII Cantons catholiques, le 20 decembre 1587." B N fds. français mss. 23610 (années 1587—1593). Recueil de ce qui s'est passé aux affaires generalles de Suisse,

à la cause de Philippe II et des Guise [1]; ils se jetèrent à corps perdu dans le parti de la Ligue [2] et conclurent avec le Roi catholique l'alliance de Lucerne. [3]

Ainsi se trouva consommée la scission dont le Corps helvétique était menacé depuis un demi siècle; il y eut dès lors en Suisse deux confédérations, la première catholique, inféodée aux Habsbourg, la seconde évangélique, dévouée aux adversaires de la puissance espagnole. En un clin d'œil les rôles furent intervertis. Tandis que le roi de Navarre recevait sous main des secours de Berne, que, d'autre part, le roi de France trouvait son plus ferme appui dans les IV villes [4], et répondait à l'alliance des VI avec la Savoie, en promettant aux can-

---

Geneve et Savoye et autres lieux ou Mr. de Sillery, conseiller du Roy en son Conseil d'Estat et son ambassadeur en Suisse, a esté employé pour le service de S. M. — Vogel p. 189. — Père Daniel. Histoire de France XI, fol. 262. — Péréfixe. Histoire de Henri-le-Grand, fol. 72. „Double de la promesse que ont faicte les colonelz et cappitaines suisses des dicts 3 regiments; du camp de Artenay du 27 novembre 1587." — „Double de la declaration faicte par le Roy de l'entreprise du voiage faict en France par les Suisses protestans — même date." B N fds. français 17990.

[1] Quelque catholiques qu'ils fussent, les Guise, sans argent, n'auraient pas trouvé de crédit en Suisse, si l'Espagne ne s'était chargée de payer leurs levées. „Mais si „vous les comparez a nos princes, toute leur grandeur est moins que le fetu en l'air, „et n'y a si petit prince du sang, qui ne trouve plus d'hommes sous sa simple parole, „soit en France, en Suisse ou en Allemagne, que toute la maison de Lorraine et de „Guise." Lettre escrite par Mr. du Fresne. Mémoires d'Etat par Mr. de Villeroy III, fol. 99. (Amsterdam 1723.)

[2] Henri III accuse quelque part les Cantons catholiques d'avoir encouragé ses sujets rebelles : „et que sans eux jamais lesdits sujets n'eussent ozé une telle entre„prinse". Proposition faite par Sillery à la journée de Bade, 27 août 1587. B N fds. français, mss. 23610. — Résumée : Eidg. Absch. 1587—1617 I, fol. 59.

[3] Les V signèrent le traité le 12 mai 1587; Fribourg l'année suivante. Appenzell Rhodes-Intérieures y adhéra par acte du 28 janvier 1598. Eidg. Absch. 1587—1617 II, fol. 1829. B N fds. français, mss. 14644, fol. 313 et mss. 23609, fol. 90 (ce dernier à la date du 11 mai). — Khevenhiller. Annales Ferdinandei III, fol. 155 sqq. (à la date de 1590).

[4] „Ce qui se passa au mois de fevrier 1588 tant pour les protestants que catholiques" .... B N fds. français, mss. 23610. Les ambassadeurs du roi de Navarre étaient Claude Antoine de Vienne, sieur de Clervant, et le sieur de Reaux. — Mercure François années 1624—1625, tome X, 2me partie, fol. 30.

tons de Berne et de Soleure de les aider à défendre Genève[1], un triumvirat siégeant à Lucerne et composé du nonce, de l'ambassadeur d'Espagne[2] et d'un agent de Mayenne[3] ordonnait des levées en faveur de la Ligue, faisait embrasser aux Waldstætten le parti de Charles Emmanuel dans la question de Saluces[4], et profitait des embarras financiers du Roi Très-Chrétien pour engager les Suisses catholiques à exiger le payement de leurs pensions arriérées.[5] Combien était loin le temps auquel la France, se croyant assurée du monopole des levées en Suisse, refusait à un duc d'Urbin l'autorisation de recruter 50 gardes-du-corps parmi les Cantons! C'était par milliers que les Catholiques couraient

[1] Traité de Soleure, 8 mai 1579. La France avait, à cette époque, de sérieuses raisons pour empêcher la conquête de Genève par le duc de Savoie: „car en premier „lieu, encores qu'il feust a souhaiter que la ville de Genesve eust esté longtemps ja „reduicte en cendres pour la semence de mauvaise doctrine qu'elle a espendue en „plusieurs endroictz de la chrestienté, dont se sont ensuivys infinis maulx, ruines et „calamitez, et plus en mon royaume que en nul aultre endroict, neantmoins estant „assize en telle assiette qu'elle est, elle ne pourroit estre reduicte en l'obeissance de „quelque prince que ce soyt de mes voisins, qui ne tint en grande subjection les sieurs „des Ligues et ne les reduisist comme en sa mercy; demeurant en sa puissance, — tenant „le pas de l'Escluse qu'il fortiffieroit incontinant, — d'empescher que je ne les puisse „secourir a leur besoing, ny que eulx peussent venir a mon secours et service quant „je les y appeleroys". Henri III à de Mandelot et de Hautefort, 13 mars 1582. B N fds. français, mss. 17990. „Raisons pour lesquelles l'alliance de Geneve est trés „utile aux Suisses. Avril 1573." La France essayait alors de gagner deux ou trois cantons catholiques à la comprotection de Genève. Soleure seul y consentit. B N fds. français, mss. 16011. Ce mss. contient un grand nombre de pièces relatives aux négociations de l'ambassadeur de France avec Berne, Soleure et Fribourg à ce sujet. „Commission au sieur de Lyverdis pour renouveler l'alliance avec les Grisons. 1582." A E série Grisons, mss. I. La déclaration royale du 29 décembre 1582, par laquelle le pays de Vaud fut compris dans la paix perpétuelle, fut le corollaire du traité de 1579.

[2] dont la résidence ordinaire était Altorf.

[3] Octave Paravicini, évêque d'Alexandrie. — Pompée della Croce. — Le sieur de la Motte.

[4] Ce qui se passa au mois de janvier 1589 sur la nouvelle de la mort de Mr. de Guise, des divers mouvements qu'elle produit au pays et de la continuation des affaires de Savoye. B N fds. français 17990.

[5] Les V agitèrent d'envoyer une armée de 30,000 hommes réclamer leurs créances du sieur de „Vendosme", c'est ainsi qu'ils désignaient Henri (Eidg. Absch. 1587—1517 I, 343). Ce qui se passa auxdicts V Cantons en la journée de Bade qu'ils assignèrent pour envoyer ambassadeurs en France c'estant le mois de juin (1588). B N fds. français, mss. 23610.

au service de la Ligue en 1588 et 1589.[1] La réconciliation survenue entre les deux Henri causa une vive allégresse à Berne et à Zurich, à Bâle et à Schaffhouse, et à partir de ce moment les ambassadeurs de France et ceux de Navarre firent cause commune. Ce fut une époque douloureuse pour la Suisse; de même qu'au commencement du siècle les régiments confédérés avaient lutté les uns contre les autres sur les champs de bataille de la Lombardie, de même, quatre-vingt-dix ans plus tard, ils se rencontrèrent sur les bords de l'Eure; à la fin de l'action d'Ivry, au milieu de la débandade de l'armée ligueuse, seul un gros carré de troupes suisses résistait encore; l'intervention des régiments royaux de Galaty et d'Arreger sauva d'une destruction complète les régiments catholiques de Pfyffer et de Beroldingen.[2] On aurait pu croire que cet acte de clémence allait porter ses fruits, et que les „Waldstætten", agissant dorénavant avec plus de circonspection, cesseraient d'accorder des levées à la Ligue[3], mais c'eût été peu connaître l'arrogance et la superbe de ces cantons auxquels leur nom de „primitifs" semblait avoir donné le vertige[4]; ils ne daignèrent pas répondre à la lettre par laquelle Henri leur

---

[1] „Ce qui se passa au mois de may 1589." Ibidem. Mémoires de Sully. Livre III, année 1587, fol. 126. Les grands seigneurs catholiques ralliés à Henri IV écrivirent inutilement aux Cantons catholiques en faveur du nouveau Roi; d'un autre côté le duc de Piney-Luxembourg, se rendant à Rome en novembre 1589, s'arrêta en Suisse, mais fut circonvenu par un ambassadeur du cardinal de Bourbon (Charles X), l'abbé de Clermont, résidant depuis quelques mois à Lucerne." Coppie de la lettre escripte aux cantons catholiques de Suisse par les princes, ducz, pairs et officiers de la Couronne de France, 17 aoust 1589." — „Coppie des lettres escrittes par Mr. de Luxembourg aux Cantons catholiques de Suisse du 8 novembre 1589." — B N fds. français, mss. 23610.

[2] „Les Suisses des deux armées s'étant trouvés en présence les uns des autres, „se morguoient les piques baissées sans donner un seul coup, ni faire aucun mouve„ment". Sully (Mémoires) livre III, année 1590. — Vogel. Les privilèges des Suisses I, fol. 196. Exemple „renouvelé des Grecs" (bataille du Granique).

[3] La nouvelle de la victoire d'Ivry produisit un grand désarroi à la diète des Cantons catholiques. L'abbé de Clermont, ambassadeur du cardinal de Bourbon, quitta aussitôt Lucerne (et non pas en Janvier. Eidg. Absch. Fremde Gesandte, fol. 1986) et gagna Lyon par la voie de Milan. „Ce qui se passa au mois d'avril 1590." B N fds. français mss. 23610.

[4] Strickler. Lehrbuch der Schweizergeschichte.

renvoyait leurs enseignes[1], et firent savoir à son ambassadeur à Soleure qu'ils les acceptaient sinon comme un dû, du moins pas comme un don.[2] L'avertissement d'Ivry leur profita peu, et quelques années plus tard, Lesdiguières retrouva ces mêmes troupes catholiques suisses combattant en Dauphiné et en Provence comme auxiliaires de Charles-Emmanuel.[3] Autre fut le rôle joué par les cantons demeurés fidèles à l'alliance de France. Ils furent de toutes les victoires du Béarnais, comme leurs confédérés catholiques furent de toutes les défaites de ses adversaires. Leurs régiments, après avoir fait une incursion en Faucigny sous la conduite de Harlay de Sancy[4], et s'être déclarés des premiers pour le nouveau Roi au camp de St. Cloud[5], participèrent aux combats d'Arques, suivirent Henri sous les faubourgs de Paris, aux sièges de Rouen et de La Fère, à la reprise d'Amiens[6], au combat de Fontaine-Française — après lequel la neutralité de la Franche-Comté ne fut sauvegardée que grâce à l'intervention pressante de la Confédération[7]; — ils assistèrent enfin le Roi dans la dernière de ses

---

[1] „Et pour vous faire encores plus avant congnoistre l'effect de nostre dicte „amytié, nous vous renvoions aussi par lesdicts collonelz et cappitaines leurs enseignes, dont nous vous avons bien voulu faire présent . . ." Henri IV aux Cantons catholiques. Camp de Mante 25 mars 1590. Lettres Missives III, p. 180 (Eidg. Absch. 1587—1617 I, fol. 211).

[2] Conferenz der VI Catholischen Orte, Lucern 8 Mai 1590, litt. *a*, ibid. fol. 210.

[3] „Ce qui se passa au mois d'avril (1593) pour la levée du duc de Savoye." B N fds. français, mss. 23610. „Harangue du sieur de Mortefontaine, ambassadeur du Roi aux III Ligues Grises, 26 octobre 1597." Mercure Français, tome X, 2me partie, fol. 48.

[4] Stettler's Annales II, Livre VII, année 1589, fol. 340 sqq.

[5] Poirson. Histoire du Règne de Henri IV, tome I, p. 20 (P ris 1856).

[6] Amiens était tombée aux mains de l'armée espagnole, parce que les habitants avaient refusé d'introduire dans leur cité les régiments suisses que leur envoyait Henri. „Scilicet Samarobrigam sive Ambianum, Piccardiæ Metropolin. . . . claro die „Anno 1597, dum cives sacris interessent concionibus, absque vi, absque impedimento, „cujusdam exulis Dumolini proditione, ac civiûm pertinaciâ, qui vetera sua adlegantes „privilegia Helvetios ad sui defensionem recipere noluerant, insigni strategemate „subegerunt Hispani." Jo. Georgii Layriz. De Bellis inter Austriacos et Gallos historia . . anno 1686, fol. 120. Bayreuth.

[7] Traité entre les Députés de Henri IV Roi de France, de Philippe II Roi d'Espagne, et des Cantons Suisses pour le rétablissement de la neutralité entre le duché et comté de Bourgogne, à Lion le 22 septembre 1595. Du Mont. Corps diplomatique V, 517.

guerres, se signalèrent devant Charbonnières et Montmélian et coopérèrent à la conquête de la Savoie.[1]

Les services rendus à la Couronne par Soleure et ses confédérés évangéliques, durant les dernières années de la guerre avec l'Espagne et toute la campagne de 1600, avaient été, en définitive, absolument gratuits, en ce sens d'abord que l'état d'épuisement dans lequel se trouvaient les finances ne permit pas à Sully de liquider la solde des régiments suisses, et ensuite, parce que l'alliance de 1582 étant expirée en 1597, — huit ans après la mort du dernier Roi — aucun traité n'obligeait plus les Cantons à fournir des troupes à la France. Henri III et ses prédécesseurs avaient à mainte reprise fait l'expérience de ce que coûtait un „renouvellement"; ils ne s'y étaient jamais prêtés que fort tardivement, et dans la crainte qu'une plus longue remise ne donnât trop beau jeu aux menées espagnoles. Il était évident en effet, qu'aussi longtemps que l'accumulation n'en devenait pas excessive, les dettes contractées par la Couronne envers les Cantons et les particuliers, contribuaient plutôt à resserrer les liens existant entre les deux pays et à intéresser de plus en plus la Suisse aux destinées de sa voisine.[2] L'alliance, par elle-même, était un garant si peu sûr de la bonne volonté des Cantons, qu'elle avait été impuissante à empêcher une partie d'entre eux de se joindre aux ennemis déclarés de la royauté, et cela, alors que Zurich, le seul des Etats non compris dans le traité de 1582, rendait à lui seul de plus grands services à la France que tous ses confédérés réunis.[3] Il est donc nécessaire

---

[1] Müller-Friedberg, fol. 56.

[2] „.. e se pur è tal forma di pagamento non saputa, overo dissimulata dal Rè, „pregiudica dall' un canto il suo servizio, restando perciò infiniti malcontenti; dall' „altro certa cosa è che li suddetti crediti hanno gran forza di tener strettamente „concatenati e quasi captivi de' proprj interessi molti i quali, per non perder il frutto, „convengono dipender sempre da quella Corona." Del Governo e Stato dei Signori Svizzeri nel 1608. Relazione di G. B. Padavino (v. Cérésole. Venezia 1874) p. 104.

[3] „.. ma però in tutte le occorrenze si mostrano (Zurigani) divotissimi di Franza, „e senza obbligo, prestano con gran prontezza, per solo effetto di ottima volontà e „devozione, tutti li servizj che gli altri Cantoni sono tenuti prestarle in virtù di „confederazione; anzi in ajuto del presente Rè, concorsero con genti e danari in maggior copia che non fecero tutti gl'altri insieme." Ibidem p. 102.

de chercher ailleurs que dans le simple désir de respecter une tradition séculaire, la raison déterminante de l'empressement que mit Henri IV, au sortir de dix années de guerre, à entamer des négociations avec les Ligues de Suisse. Parmi les nombreux motifs qui engagèrent le Roi à ne pas différer davantage les ouvertures de renouvellement, il faut en citer trois plus pressants que tous les autres. En premier lieu, le nouveau traité devait servir de prétexte à la France pour obtenir des Confédérés une déclaration précisant l'importance et la qualité des secours que la Couronne croyait être en droit d'exiger des XIII et de leurs alliés[1]; il devait en outre permettre à la France de proposer un compromis à l'aide duquel elle se libérerait de sa dette à peu de frais. Enfin, et à ce dernier point de vue, il rentrait dans la politique générale du Règne, et constituait une partie intégrante du „Grand Dessein", — le traité de 1602 allait donner à Henri IV une arme puissante pour inquiéter l'Espagne en Italie, et isoler le Milanez des possessions allemandes de la maison d'Autriche.[2]

En demandant la révision de certains articles de l'alliance de 1582, le Roi avait pour but, sinon de faire renoncer les Cantons à leurs traités avec les Espagnols, les Savoyards et autres ennemis de sa Couronne, — ce qui eut été difficile, — du moins de reconquérir dans la mesure du possible le prestige et le monopole dont la France avait joui jadis en matière de „levées" et de „droit aux passages". Or, ce désir demeurait irréalisable, et Henri ne pouvait faire aucun état de l'alliance des Confédérés, aussi longtemps qu'un nouveau traité ne viendrait pas mettre un terme aux malentendus que l'ancien avait laissé subsister, obliger les Cantons à ne plus marchander les prestations auxquelles ils s'étaient astreints, et empêcher à l'avenir l'enrôlement de troupes suisses au service des Princes que combattait la France.[3]

---

[1] „Der fürtreffenliche König von Frankreich befliesse sich so best er mochte die „alte zwischen den Kœnigen seinen Vorfahren und gmeiner loblicher Eydgnoschafft „tractirte Vereinigung widerumb zu erneweren und ime hiemit die Eydgnossen so „hart als keiner seiner vordern jemahlen gethan hatte zu verbinden." Stettler's Annales II. Theil, IX. Buch, fol. 403.

[2] Frari. Dispacci degl' Ambasciatori Veneziani. — Francia, filza nº 30. Marino Cavalli, 10 settembre 1601.

[3] Traduction allemande d'une dépêche adressée par Henri IV à Fribourg. St. Quentin 4 décembre 1600: „... nützitt desto weniger, so hand Ir yetzt schon

Le désir de liquider la dette dans des conditions favorables pour ses finances était, comme on vient de le voir, la seconde raison invoquée par Henri IV à l'appui de sa proposition de „renouvellement". Cette question brûlante de la dette, pour peu qu'elle ne reçût pas une solution satisfaisante à bref délai, pouvait devenir, à elle seule, un sujet de rupture entre les deux pays. Il est permis d'affirmer, sans user d'exagération, qu'au commencement du XVIIme siècle, plus de la moitié des Suisses se trouvaient — directement ou indirectement — créanciers de la Couronne de France. Il n'y a pas lieu de douter de la vérité de cette assertion d'un contemporain, alors que Sully lui-même se charge de nous apprendre que la dette étrangère exigible du royaume montait en 1598 à 68 millions de livres, et que dans cette somme figuraient près de 36 millions dûs aux Suisses.[1]

„ettliche Mallen denen Hilff than, die jetzo unns bekrieget." Staatsarchiv Lucern. Frankreich Anno 1600.

„Diewyl dann uff gmeinen Eydtgnossischen Tagsatzungen, wie üch bewüsst „verabscheidet worden, dass khein ort syn Volck yetziger zyten kheinem Fürsten „zuschicken sölle, und aber von Seiner Durchl. zu Savoy umb ein Ufbruch by üch „geworben, und desshalb wie wir bericht, etwas Inn Werckh unnd rüstung syn soll, „so gebend wir üch obgemelt dess Herrn Ambassadorn Schryben zu bedencken und „thund üch hienebent fründtlich ermannen Ir wellint üwer Volck noch dissmaln „anheimbsch behalten, und erwarten, wie sich die veranlassete Fridenshandlung „erzuchen welle, damit vilichter durch söllichen Ufbruch und hinwegzug üwers „Volcks nit allein die Fridenstractation, sonders auch die Eydtgnœssischen Zalungen „nit gehinnderet werdint." Zurich à Lucerne 23 octobre (vieux style) 1600. Ibidem.

Dépêche de Vic à Henri IV (sur les négociations de Roncas à Fribourg) Soleure 16 octobre 1600. B N fds. français 16027. „Li (crediti) privati dipendono dalle pen„sioni e dalli servizii prestati in guerra in varii tempi, in modo che essendo passati „nei discendenti et in femmine per raggion di dote, pochi sono nell' Elvezia, che, o „per se stessi, o per congiontissimi suoi non si trovino in qualche maniera interes„sati." Padavino (1608) p. 103.

[1] „Aux Cantons Suisses, tant pour leurs services que pour leurs pensions; y com„pris les intérêts; trente-cinq millions huit cens vingt-trois mille quatre cens soixante„dix-sept livres six sols." Sully. Mémoires. Livre XXI, année 1605. Nous croyons avoir suffisamment démontré l'origine de la „dette" contractée par les rois de France envers les cantons suisses, pour qu'il soit besoin de réfuter ici l'opinion de Mr. Poirson (Histoire du Règne de Henri IV. Paris 1856, tome II, fol. 859), lorsqu'il dit: „Le „Roi avait fourni des „subsides" aux Suisses depuis son avénement: ces „subsides" „accrus successivement avec sa bonne fortune, montaient à 1,200,000 francs en 1602."

Ces créances se divisaient en créances publiques — afférentes aux Cantons, — et en créances particulières — afférentes à des corporations ou à des personnes privées; les unes comme les autres avaient des origines fort diverses; ainsi, tandis que les premières provenaient pour la majeure partie de promesses faites à l'occasion des „renouvellements" et de prêts accordés à la Couronne pendant les trois derniers règnes, les secondes devaient surtout leur origine à des soldes et à des pensions arriérées.[1] Et néanmoins, cette somme énorme de 36 millions de livres ne représentait pas le chiffre exact de la dette, laquelle se serait trouvée vraisemblablement doublée à la fin du XVIme siècle, supposé que chaque nouveau roi eut reconnu la validité des contrats signés par ses prédécesseurs. On peut juger du crédit dont jouissait la France auprès des Ligues par le fait suivant: Un des premiers actes de Charles IX avait été de désavouer la moitié des emprunts

---

[1] „Infiniti sono li crediti publici e privati che Svizzeri universalmente hanno „con quella Corona, in tanto che non si puo saperne la vera quantita. Li pubblici „ebbero origine dalle promesse fatte nelle antiche capitolazioni, per risarcimento di „spese e per altre cause; ma sono da poi cresciuti in estremo per interusurii e per „imprestidi fatti nelli travagli del Regno. Li privati dipendono dalle pensioni e „dalli servizii prestati in guerra in varii tempi." Padavino loc. cit. fol. 105.

„Nostre debte la plus criarde est celle des cappitaines qui ont servy Mr. du „Maine." Dépêche de Vic à Béthune. Coire 29 mars 1602. B N fds. français 3490, fol. 49. „Instruction pour la dispensation des deniers du Roi." — Pensions générales payées à tous les cantons et alliés, sauf à l'abbé de St. Gall et à Rottweil (on refusa même longtemps à cette dernière l'argent de l'alliance). — Rolles (roolles), pensions distribuées à quelques particuliers dans les seuls cantons catholiques, par l'autorité cantonale au nom de l'ambassadeur de France. — Pensions particulières, dans les seuls cantons catholiques, distribuées par l'ambassadeur lui-même. „Il suo essempio „(di Zurigo) è stato da poi seguitato da tutti i cantoni Evangelici, sichè tra essi non „è alcun privato pensionario, nè può per se o per aderenti suoi ricever doni, commodi, „beneficj o promesse di qualsivoglia sorte da Principi. Li soli Cattolici rimangono „preda di questa a loro stessi perniciosa introdduzione." Padavino (1608), fol. 105. Aux Ligues Grises, la „Pensionerbrief" de 1500, interdisant aux particuliers et aux communes d'accepter de l'argent de l'Etranger, ne fut jamais observée. — Censes ou rentes de l'argent presté. — Composition des dettes („introduction du sel de France „en acquit des dettes de Sa Majesté; par le moyen duquel traité pour 24,000 minots „de sel par an, le Roy peut estre acquitté de 216,000 livres dont les $^5/_9$ se payent en „principal et les $^4/_9$ en intérêts. Le nom de Sa Majesté n'y est poinct engagé pour „éviter le marché)." B N fds. français 23611.

faits en Suisse par son père et de réduire le taux de l'intérêt pour l'autre moitié de 16 à 5 %.[1] Philippe II, lui aussi, s'était libéré d'un trait de plume des dettes que lui léguait Charles-Quint; mais autant les banquiers d'Augsbourg et de Gênes s'étaient montrés dès lors peu disposés à accueillir ses demandes d'emprunt[2], autant les Cantons furent prompts à oublier le décrêt arbitraire par lequel le Roy Très-Chrétien annulait leurs créances. L'année même de la St. Barthélemy, Berne, Zurich, Fribourg et quelques autres confédérés avancent de grosses sommes à Charles IX, à des conditions relativement peu onéreuses, et Soleure se charge de lui servir d'intermédiaire auprès des usuriers d'outre-Rhin.[3]

Cependant les embarras financiers de la France augmentaient de jour en jour, et les Suisses, las d'être payés de paroles, commençaient à perdre patience. A cette détresse il fallait des remèdes extrêmes.[4] Charles IX avait emprunté sur gage et s'était adressé à des usuriers. Henri III, recourant aux derniers expédients[5], remit entre les mains de ses créanciers une partie des joyaux de la Couronne; on vit des marchands suisses parcourir les grandes villes de la Haute-Italie et

---

[1] Dépêches de Bellièvre à Catherine de Médicis. Fribourg 9 avril 1566 et 24 avril 1566. B N fds. français 16015.

[2] Ranke. „Die Osmanen und die spanische Monarchie", p. 285.

[3] „Contrat entre Charles IX et Fribourg" touchant le prest faict à Sa Majesté de 200,000 escus (à raison de quatre testons de Roy pour un écu) le 23 janvier 1572." — Ratification par la Reine-Mère du „contract faict par Sa Majesté pour le prest de 50,000 escus" par Zurich. — „Desdommagement" donné par Sa Majesté à la Reine-Mère de la somme de 50,000 escus „prestez au Roy par Berne." — B N fds. français 16943. Mémoire du sieur de Hautefort au sieur Balthazard (de Grissach) 4 juin 1574. — B N fds. français 16011.

[4] „Une bonne peste au pays pour réduire l'estat des pensions" tel eut été le désir de Pompone de Bellièvre. Dépêche à Charles IX 13 juillet 1565. B N fds. français 16012.

[5] Mémoire et adjonction baillée aux sieurs Depputez allans en Suisse, du 22 d'avril 1582. — Promesse de 200,000 écus aux Cantons; „les dits fonds seront assignez „à scavoir d'une pension sur les premiers et plus clairs deniers de ses receptes gene-„ralles (du Roy), d'une aultre pension sur la dîme extraordinaire qui sera expressé-„ment levée sur le clergé pour cest effect, et les 100,000 escuz pour les aultres debtes „sur le revenu du party du sel." B N fds. français 17990.

vendre aux plus offrants des diamants dont un seul valait cent mille écus.[1]

Telle était la situation lorsque la guerre de la Ligue éclata. A ce moment, personne ne crut en Helvétie au triomphe de la cause royale. Les Waldstætten firent reconnaître leurs créances par les Guise[2]; Soleure, Berne et Zurich se laissèrent aller au découragement, et, plutôt que de persévérer dans la voie des sacrifices inutiles, furent sur le point de briser les derniers liens qui les rattachaient à la France. Sur ces entrefaites, Philippe II s'allia avec les VI et la partie catholique d'Appenzell. Or, chose curieuse, le traité de Lucerne, qui dans la pensée des Espagnols devait porter le dernier coup à l'influence française dans les Ligues, fut précisément ce qui la sauva. Il n'enlevait en définitive à la Couronne Très-Chrétienne que Fribourg, — les V étaient perdus pour elle depuis longtemps — mais il allait lui assurer par contre, le concours dévoué et intéressé de Soleure, Berne,

---

[1] „En la antecedente asi mismo di humildemente cuenta a Vuestra Magestad de „la llegada de algunos principales Esquizaros y Grisones y el Audiencia que tenieron „de la Señoria, con lo que se conceptuaba. Despues se ha entendido dichos Esqui-„zaros ser venidos a instancia de este Embajador de Francia y que el mas principal „de ellos que tiene seguito ha traydo algunas joyas de gran precio; un diamante de „100 mil esqudos, Rubis, Cefiros (zafiros) y otras piedras con intencion de vendellas „o empeñarlas, tenendio se por cierto sean las que el Rey de Francia les dio por „seguridad, y haviendo ellos necesitado de dineros, han enviado a este por ver de „salir de ellas, y aunque se dice que las han ofrecido a la Republica, han respon-„dido no poder, por que seria un dar dineros a Francia por esta via (si bien otros „dicen lo contrario) y el dicho Esquizaro se ha dejado entender que no los ha alcan-„zado a qui, yra a Florencia.“ Juan de Zornoza a Su Magestad, Venecia 12 Junio 1589. A N. Simancas K 1674, pièce 57. — „Abscheidt de la journée tenue à Bade en Argow commancée le Jeudi avant la St. Anthoine, au mois de Janvier 1588.“ B N fds. français 23610.

„Entre autres moyens, m'ayant le sieur de Maisse (ambassadeur à Venise) fait „entendre qu'il y a des bagues de ceste Couronne en Italie, sur lesquelles se pourroit „recouvrer quelque bonne somme, outre ce qui est deu à celuy qui les a, je luy ay „envoyé pouvoir pour faire ce mesnage.“ Dépèche de Henri IV à Brulart de Sillery. Honfleur 22 janvier 1590. Mémoires d'Estat recueillis de divers Manuscrits, en suite de ceux de Monsieur de Villeroy etc. Paris 1623, fol. 356. (Non imprimée dans les Lettres Missives.)

[2] Eidgenössische Abschiede 1587—1617, fol. 127.

Zurich, Bâle et Schaffhouse, soit des cantons les plus importants et les plus populeux de la Confédération.

L'alliance de Milan était trop significative, elle menaçait trop les Etats évangéliques de l'Helvétie dans leur liberté et dans leur existence, pour ne pas dissiper leurs dernières hésitations, et leur imposer la nécessité de chercher, eux aussi, un puissant protecteur. Alliés d'Espagne, les V pouvaient d'un instant à l'autre attaquer Zurich, pendant que Charles-Emmanuel, maître de Saluces, envahirait les baillages bernois du pays de Vaud et donnerait l'assaut à Genève. Ce fut sous l'imminence de ce péril que les Cantons protestants se résolurent à persévérer dans l'alliance française, et que Zurich, bien que non compris dans le traité de 1582, se fit banquier du Roi Très-Chrétien.[1] La situation se dessinait dès lors nettement. Ce que n'avaient pu accomplir les promesses de Henri III et l'offre faite par Henri IV d'avouer la dette en bloc[2], l'acte de Lucerne venait de le réaliser; les IV, préoccupés à juste titre de leur conservation, cherchèrent pour la première fois dans l'alliance de France, autre chose que la seule satisfaction de leurs intérêts pécuniaires et mercantiles. Mais, à qui connaissait la condition économique des cantons suisses, il parut bientôt impossible qu'ils persévérassent indéfiniment dans leur rôle de prêteurs. — Le service dans les armées étrangéres était à cette époque le grand revenu des particuliers; depuis dix ans et plus qu'ils versaient leur sang pour le Roi, les régiments protestants n'avaient pas reçu le vingtième de leur solde. „La misère de ceux qui ont servi la „France dans ce païs est telle depuis quelques années qu'il faut abso„lument leur venir en aide" écrivait l'ambassadeur Méry de Vic à Villeroy[3]; elle était d'autant plus générale — cette misère — qu'elle

[1] „De la journée de Bade tenue le 20 janvier 1591." 84,000 écus avancés à Henri IV par les Cantons protestants „à condition que Sa Majesté seroit obligée et en feroit „obliger les 3 Estatz de Bourgogne pour les dédommager (les Suisses) de cette obli„gation et acquitter le principal et interest dans trois ans." Ce qui se passa pour empescher la levée du Pape au mois de mai 1591. B N fds. français 23610.

En 1601. 70,000 couronnes avancées par les IV sans hypothèque sur le „Cronenhaubtsgut". Les IV à de Vic. Zurich 24 mai (vieux style) 1602. Staatsarchiv Zürich. Frankreich.

[2] Ce qui se passa au mois de septembre 1589. B N fds. français 23610.

[3] Dépèche de Méry de Vic à Henry IV. Soleure 16 octobre 1600. B N fds. français 16027.

frappait toutes les classes de la société, aussi bien les colonels et capitaines, obligés par les réglements militaires à répondre des soldes arriérées, que les artisans et les industriels dont les modestes épargnes prenaient, aussitôt réalisées, la route des coffres de Sully.[1] Pour surcroît de malheur, les quelques „voictures d'argent" envoyées par le Roi à ses créanciers, ses „chers Suisses"[2], comme il les appelait, n'arrivaient pas toujours à leur destination; celles qui réussissaient à tromper la vigilance des voleurs de grands chemins dans le duché de Bourgogne ou des troupes espagnoles dans la Franche-Comté[3], n'échappaient que rarement à la rapacité des agents du fisc royal, qui les allégeaient d'une partie de leur contenu.[4]

Les IV se trouvaient si étroitement liés aux destinées de la France à la fin du XVIme siècle que leur ruine était certaine, si la paix entre les deux Couronnes n'intervenait à bref délai. En vain à chaque nouvelle campagne de Henri, protestaient-ils au Roi qu'ils n'iraient pas plus loin; une fois engagés dans la voie des sacrifices ils devaient

---

[1] Dépèche de Méry de Vic à Henri IV, Soleure 10 décembre 1601. B N fds. français 16027.

[2] „Ella (S. M.), non senza causa, suole chiamarli suoi cari Svizzeri." Padavino. Relazione di 1608, fol. 103.

[3] „La voicture... a esté retardée, à cause du passage des troupes Espagnolles, „qui devoient passer en Flandres dès Pasques, et tiennent tout ce qui est en ce voisi„nage en suspens, pour les divers avis qu'on a qu'elles veuillent entreprendre sur „Genève, au païs de Vaulx ou sur Bourg en Bresse, n'y ayant aucune apparence que „les dictes forces aient esté conservées si longuement ensemble inutilles... sans quel„que grand desseing, puisqu'elles pouvoient beaucoup servir aulx lieux où elles estoient „destinées, et que par ce retardement les occasions si sont perdues pour la plus part.... „Mais ce qu'elles n'ont bougé depuis m'accroist encore davantage mon premier soupçon. „Si l'on n'a creint d'entreprendre sur les dictes villes, (Marseille et Metz) jugès „Magnificques Seigneurs si l'on craindroit de se saisir de la dicte voiture qui est plus „grande que les précédentes, si elle estoit rencontrée quelque part que ce feust, veu „mesmes qu'on a prins depuis dix jours entre Lyon et Bourg, troys ou quattre charges „de l'argent du Roy qu'on portoit pour payer les garnisons dudict Bourg." Dépèche de Vic aux IV et à St. Gall. Soleure 13 juin 1602. Staatsarchiv Zürich. Frankreich.

[4] Dépèche de Bellièvre à Charles IX, 10 mai 1566 (Fuite du receveur d'Agen avec une somme importante). B N fds. français 16015. „Expédient pour découvrir „toutes les malversations commises en Suisse depuis le renouvellement de 1602 par „les agents des finances du Roy." — Année 1611. A E série Suisse, mss. n° 14. — „Poirson I, fol. 307.

fatalement aller jusqu'au bout. Lorsque, après la soumission des derniers ligueurs, les Cantons protestants qui s'attendaient à voir la France entrer dans une ère de repos, apprirent la déclaration de guerre à l'Espagne, ils eurent une première bouffée d'humeur et se joignirent à leurs confédérés catholiques pour réclamer le remboursement de leurs créances.[1] Deux ans plus tard, au moment où furent entamées les premières négociations pour la paix franco-espagnole, ils s'efforcèrent de procurer la cessation des hostilités en menaçant Henri de rappeler leurs troupes de France.[2] Jusque là tout se bornait à des paroles, mais en 1598, les mesures prises par Sully pour retirer aux créanciers étrangers de la Couronne les portions d'impôts qui leur avaient été engagées, eurent comme conséquence de provoquer un vif mécontentement parmi les cantons et les particuliers, auxquels cet acte de saine économie enlevait de nombreuses assignations sur les domaines public et royal, tant en Lyonnais qu'en Provence, en Bretagne et ailleurs.[3] Aussitôt une nouvelle ambassade, comprenant les officiers des troupes licenciées à la paix, reprit la route de Paris. Les députés suisses ne laissèrent pas entrevoir au Roi, comme ils le firent par la suite, la possibilité de l'occupation, par leurs „Seigneurs et Suppérieurs", de quelque place forte de la frontière jusqu'à la complète extinction de la dette[4], mais ils déclarèrent qu'ils

[1] Bericht der Gesandtschaft der evangelischen und anderer Orte an den König von Frankreich. 1595 9/19 August bis 9/19 October. Eidgenössische Abschiede 1587—1617, fol. 386.

[2] „Protestation des Suisses envoyée au Roy de renoncer à l'alliance et rappeler „leurs gens de guerre s'ilz ne sont payez. — Donné sous le sceau du gouverneur de „Baden, Melchior Martin du Sénat de Glaris, 15 novembre 1597." B N fds. français 23609. — Eidgen. Absch. 1587—1617, fol. 458. Extrait des lettres de Henri IV relatives aux pensions arriérées 1597—1600. Staats-Archiv Lucern. Frankreich (1600—1604).

[3] Sully. Mémoires. Livre I, année 1598. — Protestation des Suisses etc. B N fds. français 23609 („assignations sur la douane de Lyon, le domaine et revenu de Provence, Marseille et autres lieux"). — Mémoire de Méry de Vic touchant le payement d'un million d'or aux XIII Cantons. Soleure 19 juillet 1602. B N fds. français 16027 (assignations en Bretagne du colonel Arreger de Soleure et de ses capitaines). — Poirson I, fol. 459, 460 sqq.

[4] „Di nuovo è qui huomo mandato da Svizzeri, che fa gran rumore per i pagamenti, et protesta che si serviranno i Cantoni del Rimedio concessoli in virtu della Lega di pigliare qualche piazza del Regno fin che non sono pagati." Dépêche d'Ubaldini au cardinal Borghèse. Paris 27 mars 1608. Lettres du cardinal Ubaldini pendant sa nonciature en France. B N fds. italien, n° 1264.

ne sortiraient pas de France avant d'avoir reçu un à compte dont le chiffre minimum était fixé par eux à trois cents mille écus.[1] Le secrétaire d'Etat des Finances parvint à éconduire ces importuns visiteurs en leur assurant que la somme serait envoyée à Soleure tôt après leur retour en Suisse, mais il ne put empêcher que l'orage n'éclatat en 1599, au moment où l'ambassadeur français, les mains vides, mais la bouche pleine de promesses, se présenta devant la diète réunie à Bade. Hotmann de Mortefontaine[2] — tel était le nom du ministre de Henri — fut chargé d'avertir son maître que les Cantons réclamaient de la France, non plus un ambassadeur, mais un trésorier, porteur d'espèces sonnantes, et que si, dans un délai de trois mois, ils n'étaient payés d'une partie de leurs créances, l'alliance ne serait pas renouvelée, et les troupes suisses, voire même la Garde, recevraient l'ordre de sortir du Royaume. Mortefontaine, harcelé par une foule envers laquelle il s'était engagé — personnellement — à ne reparaître aux Ligues que muni d'une somme importante, put à grande peine regagner Paris, s'estimant fort heureux de ne point demeurer en otage à Soleure.[3]

---

[1] Francesco Contarini al Senato. Parigi 24 ottobre 1598. Frari. Dispacci degl' Ambasciatori Veneziani. Francia, filza nº 27. — Francesco Contarini al Senato, Parigi 24 marzo 1599. Ibidem filza nº 28.

[2] François Hotmann de Mortefontaine, ambassadeur ordinaire en Suisse, du 19 juin 1597 au 28 mai 1600, jour de sa mort survenue à Soleure.

[3] „Li Svizzeri trovando grandi difficolte nel riscuoter danari per conto delli „suoi crediti con questa Corona, per risolutione presa in dieta hanno detto a Mon„signor di Marfontene (Mortefontaine), Ambasciator del Re, che non occorre che Sua „Maestà tenga un Ambasciator residente preso di loro per dir delle falsità, et portar „il tempo avanti, ma che bisogna mandi un Thesoriere per satisfar quanto deve, „protestandole che se per Pasqua prossima non haveranno trescentos mille scuti, et „di la a due mesi altri 200 mille, con espedir personagio principale, che vadi a tirar „li conti in resto, che inviaranno Ambasciatori per rinontiar alla confederatione che „tengono con questo Regno. Si crede pero che il suo particolar rispetto l'habbi fatto „risolver a partire per dubbio di esser trattenuto prigione, havendo altre volte per „quietarli promesso qualche summa di denaro in proprio nome. Ma se ben li Sviz„zeri sono realmente et justamente creditori, dubitano pero qui, che da altra parte „siano eccitati a far questi moti con maggior fervore.“ Frari. Dispacci degli Ambasciatori Veneziani. Francia, filza nº 28. Contarini al Senato. Parigi 24 Marzo 1599. — Dépèche de Méry de Vic à Henri IV. Soleure 16 octobre 1600. B N fds. français 16027.

Payer ou se retirer, voilà le dilemme dans lequel se trouvaient désormais enfermés les politiques du Louvre. Le danger couru par Mortefontaine leur força la main; ils se résolurent à payer, ce qui impliquait de leur part le renouvellement du traité de 1582, et donnait à la France l'occasion de tenter de détacher les „Waldstætten" de l'alliance espagnole.[1]

Sur ce dernier point, il était à prévoir que la lutte serait vive, car, autant la France allait user d'énergie pour obtenir la libre disposition des défilés débouchant sur la Péninsule et couper les communications entre le Tyrol et le Milanez, comme elle croyait déjà l'avoir fait entre le Milanez et les Pays-Bas, par le traité de Lyon, autant l'Espagne, encouragée par son récent succès dans l'affaire de Saluces, se montrait décidée à fermer coûte que coûte à ses ennemis les routes du St. Gothard et de la Valteline, et à conserver ouverts les passages reliant la Lombardie aux possessions de la branche allemande de la maison d'Autriche.[2]

Au contraire des Français, dont le but manifeste en cherchant à asseoir leur influence dans les contrées alpines, était d'acquérir une position stratégique d'où ils menaceraient la plaine du Pô, les Espagnols espéraient, au moyen d'une alliance avec les Suisses, les Grisons et leurs confédérés, assurer la frontière septentrionale de l'Italie, en même temps que raccourcir de 16 jours, par l'abandon de la voie du Trentin le trajet de Milan à Innsbrück.[3] Durant tout le XVIme siècle, la Couronne Catholique travailla sans relâche à la réalisation de ce plan. Une première fois déjà, en 1496, un ambassadeur de Ferdinand d'Aragon avait paru à la diète de Zurich, en compagnie des députés de l'Empereur, du Pape et de Venise, pour dissuader les

---

[1] Frari. Francia, filza n° 27. Francesco Contarini al Senato. Parigi 18 novembre 1598.

[2] „. . . potendo Francesi nel paese ceduto dal Duca di Savoja in permuta di Sa„luzzo impedir quel transito usitato da Spagnuoli nell' andar in Fiandra, ha voluto „(Fuentes) aprirsi la strada de' Svizzeri." Padavino, Relazione di 1608, fol. 95. — „Le Milanois est un beau palais sans porte, il en faut une." — Bellièvre à Charles IX 18 janvier 1565. B N fds. français 16012.

[3] Pour se servir de la route du Trentin, l'Espagne devait emprunter le territoire vénitien. Dépêche de Pompone de Bellièvre à Charles IX „après la conclusion de „l'alliance." Coire le 18 janvier 1565. B N fds. français 16012. — Consiglio degli Dieci 22 Marzi 1582 Frari. Grisoni filza I.

Confédérés d'accorder de nouvelles levées à Charles VIII.[1] Mais l'intervention espagnole dans les affaires de l'Helvétie ne devint réellement active qu'à partir du jour où le Milanez eut subi le sort du Napolitain. Dès les premières années du règne de Charles-Quint, un certain nombre d'agents avoués ou secrets, à l'affût de toutes les occasions propices, parcourent les Cantons suisses, les Ligues Grises et les Dizains valaisans, semant l'or à pleines mains, et débauchant les pensionnaires de France. A Coire, ils exposent que l'alliance du Roi Très-Chrétien ne profite, en somme, qu'à lui seul, et sera toujours inutile à ses confédérés, puisqu'il paraît difficile qu'une armée française parvienne à secourir les Grisons en temps opportun[2]; à Lucerne, ils font valoir le zèle catholique de leur maître, et trouvent dans le nonce un précieux auxiliaire[3]; à Zurich, ils exploitent le mécontentement des créanciers de la Couronne, et les poussent à réclamer une „journée de marche“[4]; à Sion, ils vantent l'excellence du sel de la Franche-Comté, et cherchent à substituer l'influence espagnole à l'influence française dans les Dizains, auxquels les fermiers des gabelles

---

[1] Vogel. Traité historique.... et politique entre la France et les Suisses, fol. 16.

[2] „Ne messero industria alcuna gli Spagnuoli per affievolire la colleganza dell' „emula Corona, per chiuderli quei passi a travalicare in Italia. A tale effetto, anda- „vano disseminando tra quei popoli che la Religione Cattolica non poteva sussistervi „che sotto la protettione di Spagna, e della Casa d'Austria. Che non dovevano i „Grigioni attendere pronti e validi soccorsi dalla Francia, troppo remota da loro.“ Vittorio Siri. Memorie Recondite I, fol. 373.

[3] „So dörffen die Frantzosen ungescheucht Liga wider den Türcken mit denen „Aydsgenossen begehren, da doch ihre Könige zu Spott und Schand desz nahmens „Christianissimi mit ihm ein ewige Verbuendnuss haben, und König Heinrich der IV. „jetz dieselbe nit allein confirmiert, sondern absonderliche Gesandte ein newe und „noch engere mit diesen Türckischen Tyran damit er die Christlichen Länder anfallen „solte, zu schliessen abgeordnet, derhalben ja leichtlich abzunemmen dasz der König „aus Spanien kein Monarchia der gantzen Welt... sonder der Erbfeind des christ- „lichen Namen durch Hülff und Beystand der Frantzosen an- und auffzurichten be- „gierig ....“ Khevenhiller. Annales Ferdinandei III, fol. 155. Ratisbonne 1641.

[4] „Marchstag“ à Payerne, „frontière de Suysse et lieu auquel suyvant les Traictez „de paix perpétuelle et d'alliance, les différendz qui surviennent entre le Roy et les „sieurs des Ligues et alliez sont ordinairement vuidez et jugez.“ Ambassade de Bellièvre aux Ligues Grises 1563—1566. B N fds. français 16012.

du Lyonnais fournissaient annuellement, par ordre du Roi, „deux cents muyds“ de sel, tirés des salines de Peccais.[1]

A l'appui des déclarations de ses ambassadeurs, et, comme pour mieux faire apprécier au Corps helvétique l'intérêt qu'il avait à se concilier la faveur du gouverneur de Milan et de l'archiduc d'Innsbrück, tant au point de vue de la traite des blés qu'en ce qui concerne les transactions commerciales[2], l'Espagne tenta à plusieurs reprises, dans le cours du siècle, d'affamer les Ligues Suisses et Grises, en leur fermant tout débouché sur le Tyrol et la Lombardie.[3] Ces moyens

---

[1] „Les Marais sont très abondants et peuvent suffire sans léser les sujets de Sa „Majesté, puis la conduite est très facile, se faisant toute par eau depuis le Marais „jusqu'à l'entrée du Valais, hormis entre Seyssel et Genève, à cause de l'engoufrement „du Rhône.“ B N fds. français 23609. „Moyens de maintenir les Suisses au service „du Roy, au desadvantage de ses Ennemys.“ „L'introduction du sel bien établie est un „des plus puissants moyens que nous ayons pour retenir les Suisses dans le debvoir „de nostre alliance, et pour détacher nombre d'entre eux de l'affection qu'ilz ont pour „Milan.“ Dépèche de Vigier à Jeannin de Castille. Soleure 8 avril 1617. B N fds. français 16027. Un „muids“ comprenait 140 sacs à 100 livres le sac. Chaque sac valait environ 7 livres 10 sols „monnoye du Roy“ (B N 16027).

[2] „Eben wird auch lächerlich die motiv, das Schweitz sich vom König ausz Spa- „nien und dem Hausz Oesterreich, sintemal es allenthalben von ihren Ländern umb- „geben, huetten solte, verworffen, dann es ist ein vernuenfftige gemeine practicierte „Regel, dasz man sich eher mit angränetzeten (!) Nachbaren, als mit weit entlegenen „und frembden verbuenden solte. Die erfahrenheit gibts täglich: von Burgund und den „österreichischen Ländern haben die Schweitzer Traid, Wein, Saltz und allerley andere „Notturfften zu der Menschlichen Unterhalt und Nahrung, da sie ausz Franckreich „nit auff ein Mahlzeit haben; so dienen ihnen ihre Frantzösische Kriegspensionen auch „nit mehrer als dasz sie darfuer ihr Mannschafft ruinieren und viel Freydhöff in „Franckreich darmit fuellen.“ Alonso Casal Oration (Altorf). Khevenhiller. Annales Ferdinandei III (1590), fol. 154.

[3] „Aussy que le Roy Despaigne et ses officiers en duché et estat de Millan avoient „esvanté et descouvert que le Roy vouloit renouveller et confirmer les confédérations „alliances et amytié avecq les susdicts Cantons des Suysses et des Grisons, meist gens „de toutes parts en besougne, noubliant aulcun offre ou practique qui se peult lors „inventer pour divertir ou destourner les susdicts Cantons et Grisons et tous leurs „alliez de la Confédération du Roy, et pour en venir à ses attainctes, feist deffendre „les commerces des bledz, sel et aultres commoditez de traictes et vivres aux Grisons, „dont ils avoient accoustume de se fournir en la duché de Millan (1563).“ B N fds. français 16012. Description des Ligues.

„La traicte des bledz leur est fermée.“ Dépèche de Bellièvre à Charles IX. Bade 12 juillet 1566. B N fds. français 16015.

énergiques n'étaient pas, au reste, les seuls dont elle disposât; elle les employait le plus souvent, à l'époque de l'expiration d'un traité franco-suisse, afin d'en empêcher le renouvellement; mais, même après avoir échoué une première fois, elle pouvait toujours embrasser la ressource d'une sédition, et annuler ainsi en quelques heures le résultat de plusieurs mois de négociations. La réussite de ce dernier expédient, assez aléatoire lorsqu'il s'agissait des Cantons, était à peu près assurée dès qu'il était question des Ligues Grises où le terrain se trouvait admirablement préparé pour qui désirait mettre le populaire en ébullition.

Ce fut la politique de l'Escurial, qui, lors du „Renouvellement" de 1549, et, bien qu'à cette occasion elle eût remporté un succès partiel, en obtenant des Ligues qu'elles réservassent le Milanez, provoqua un soulèvement en Rhétie et inaugura l'ère des „Straffgerichte" et des guerres civiles qui déchirèrent ce pays pendant près d'un siècle.[1]

Dès ce temps-là, l'influence de l'Espagne contrebalança celle de la France dans les Cantons catholiques et les Ligues Grises. Par son ambassadeur à Lucerne et à Altorf, Marc-Antoine Bosso, le Roi Catholique retarda et faillit empêcher la conclusion du traité de Fribourg[2];

---

[1] „Responce faicte aux querelles de la Ligue Grise, apportée par J.-J. de Castion (ambassadeur) 1550." A E Série Grisons, mss. n° 1. „Responce du Roy Henri II aux remonstrances des sieurs des Ligues Grises 1551." B N fds. Brienne, mss. 116. „Die Franckreichische von den Dreyen Bündten angenommene Vereinigung erweckete bei ihnen ein grosse zweytracht . . ." Stettler's Annales II, Buch IV, fol. 166. Geschichte des Freistaats der drey Bünde in Hohen Rhätien. Zschokke. Zürich 1817, fol. 150 sqq.

[2] „Certainambassadeur du Roy d'Espaigne, natif des Pays-Bas, a faict icy plusieurs „menées pour destourner ces peuples de nostre alliance et les attirer à passer une „ligue et confédération pour la tuition et deffence du duché de Millan, en quoy il use „et de promesses et de menaces. Les menaces sont que si ledict sieur Roy d'Espaigne „les trouve difficilles à ceste confédération, il n'endurera qu'ilz luy detiennent longue„ment la Wolteline, et qu'il leur fermera tous les passaiges et empeschera la traicte „des grains du duché de Millan. Les promesses sont d'argent, du passage, de grains, „asseurance de leurs Estatz . . . et faict grandement sa cause belle du retardement „que nous faisons à les payer.', Bellièvre à Bourdin, secrétaire d'Estat. Coire 28 avril 1564. B N fds. français 16012. — „Je suis adverty par les principaux de ce pais, que si auparavant ma venue, l'ambassadeur d'Espaigne eust esté garny d'argent „et de pouvoir pour conclure l'alliance qu'il pretendoit faire, il fust venu à bout de son

mais contrairement à Charles-Quint, dont la tactique avait consisté à circonvenir d'abord les Cantons maîtres du passage du St. Gothard, pour se rabattre ensuite sur les Grisons qui se seraient ainsi trouvés entre deux feux, Philippe II dirigea son premier effort sur la haute vallée du Rhin, dans laquelle il dépêcha successivement Adrien de Verbecq[1], le comte d'Anguisciola[2] gouverneur de Côme et le sieur de Londina gouverneur d'Asti.[3] Ces trois ambassadeurs, chargés de tenir tête à Pompone de Bellièvre[4], présentèrent au „pittag“[5] de Coire un projet de traité entre Milan et les Ligues Grises, qui s'il eut été adopté, aurait ouvert aux armées espagnoles et impériales les grandes routes alpines du Splugen, de la Bernina et du Stelvio, et fermé à la

---

„intention.“ Ibidem. Même dépèche. — „Si je promectois un sol, les Millanois en „promectoient deux. Heureusement les sceaux des Ligues Grises sont ja en Suysse.“ Ibidem. Bellièvre à de Foix, ambassadeur à Venise. Coire 1 février 1565.

[1] „Ambassadeur de Très-Illustre Prince et Seigneur le Duc de Sessa, Gouverneur „Général pour le Roy d'Espaigne en la duché de Millan.“ 7 juin 1564. B N 16012.

[2] Jean d'Anguisciola „qui estoit durant les troubles de vostre Roiaume collonnel „des Italiens au camp de monsieur de Nemours devant Lyon et aux environs.“ Bellièvre à Charles IX. Coire 15 mai 1564. Ibidem. Il était banni du Parmesan pour avoir fait assassiner à Plaisance le duc Pierre-Louis Farnèse. (10 septembre 1517.)

[3] Sancho de Londina, maréchal de camp, aussi gouverneur d'Alexandrie. Bellièvre à la Reine-Mère. 29 novembre 1564. Ibidem. La même dépêche fait mention d'un quatrième agent espagnol. „Ascanio Marse qui a traicté autrefois avec les Suisses.“ (Ascanius Marsus. Eidg. Absch. 1556 - 1586, fol. 25.)

[4] Ce dernier était soutenu par tous les Etats protestants qu'inquiétaient les desseins du Roi Catholique. „Passo poi (il Bellièvre) a discorrermi di questo che era „advenuto quando si ritrovava Ambasciator in Svizzeri, et che il Duca Christoforo di „Wirtemberg, che è piu vicino alli Grisoni et interessato, lo mando per Pietro Paulo „Vergerio, Vescovo Giustinopolitano, che si era fatto heretico, ad avvertir delle trat„tationi di Spagnuoli che con il mezzo del Conte Anguisciola gli fecero più fortuna „nella Casa de Grisoni che nell' Alianza de Svizzeri.“ Marino Cavalli al Senato. Parigi 11 settembre 1601. Frari. Francia, filza 30.

[5] Le „Bundstag“, assemblée des députés de toutes les communes Grisonnes, se tenait alternativement à Coire (Cadée), Ilantz (Grise) et Davos (X juridictions). La Grise y était représentée par 28 délégués, la Cadée par 23 et les X juridictions par 14. Le „Pittag“ (corruption de „Beytag“) composé des trois chefs (Landrichter, Landamann et Bourgmestre) se réunissait à l'effet d'expédier les affaires courantes. Le „Straffgericht“ enfin, auquel les communes envoyaient leurs bandières (Fähnlein), était un tribunal extraordinaire, proclamant une sorte d'état de siége et dont la mission consistait à réprimer des abus plus ou moins fondés.

France l'accès de la Suisse orientale.[1] Ils avaient déjà gagné la Ligue Grise et étaient sur le point de ressuciter certaines capitulations conclues vers le milieu du XVme siècle entre une partie des communes grisonnes et les ducs de Milan, mais ils ne purent triompher de l'opposition énergique des populations des deux Engadines et de la ligue des Dix Droitures.[2] Bien qu'elle eut échoué dans cette nouvelle tentative pour acquérir les passages de la Rhétie, ou du moins les neutraliser, l'Espagne ne désespéra pas d'arriver à ses fins.[3] Expulsé de Coire et retiré à Côme, Anguisciola — de concert avec St. Charles-Borromée[4] — continua à fomenter des séditions parmi les Catholiques de l'„Oberland" grison et du val Misocco[5]; quelques années plus tard

---

[1] Cette pièce, dont nous avons pris copie, „Articles proposez par les Ambassadeurs „du Roy d'Espaigne aux trois Ligues Grises, domageables à l'alliance du Roy", est conservée en copie: B N fds. français 16012. L'article VII portait que les Grisons ne pourraient marcher contre le Milanez „ou s'en approcher de plus de 25 milz, seuls ou avec d'aultres forces." Par l'article XII, le Roi Catholique stipulait que l'Espagne aurait le droit de faire passer d'Italie en Allemagne et vice versa des troupes „à la file", qui payeraieut leur dépense. En vertu du dernier article la capitulation devait être en vigueur pendant la vie de Philippe II, celle de son successeur et six ans après „tels qu'ilz (les successeurs) pourront estre reconnuz." Dépèche de Charles IX à Bellièvre. Moulins 8 février 1566. B N fds. français 16016.

[2] Concessiones immunitatis ac privilegii liberæ frugum extractionis largitas a Ducibus Mediolanni Communitati Vallis Rhæni, annis 1442, 1451, 1471 et 1478. U. v. Salis, Fragmente der Staats-Geschichte des Thals Veltlin IV, fol. 72 sqq. — Concessiones .... a Ducibus Mediolanni Communitatibus et hominibus Vallis Prægalliæ, Engadinæ, Saxami, Suprasaxi et Avreæ largitas, annis 1467, 1478 et 1484. Ibidem, fol. 87 sqq. — „C'est le Translat de l'Abscheydt et résultat prins à la Journée et „diette commencée au lieu de Tavaux (Davos) en la Ligue des X Droictures par les trois Ligues Grises le 27 mars, finie le dernier jour du dict mois" (1565)." B N fds. français 16012.

[3] „cognoissant ce peuple avare et pauvre qui(l) ne se vouldra passer de s'allyer „à quelque prince qui luy donne." Bellièvre à la Reine-Mère. Coire 18 septembre 1564. Dans une dépêche de même date adressée au maréchal de Vielleville et à l'évêque de Limoges, Bellièvre dit en parlant des Grisons „ils scavent la despense „qui fust faicte en la dernière alliance aussi bien que ceulx de la chambre des „comptes." B N fds. français 16012.

[4] „Le Cardinal Borromée a envoyé son Maistre d'Hostel aux Suisses et Grisons." Bellièvre à de Vielleville. Coire 18 octobre 1564. B N fds. français 16012.

[5] Dépèche de Bellièvre à Charles IX „touchant le souslèvement que les Millanois „avoient suscité pour faire assiéger et razer Coyre." Coire février 1564. „Cest

les ministres du Roi Catholique, profitant des guerres civiles, qui déchiraient la France, poussèrent l'impudence jusqu'à demander aux Grisons une levée en faveur de Charles IX, malgré les protestations contraires de l'ambassadeur de ce dernier[1], et à offrir aux trois Ligues de leur payer les sommes que leur devait la Couronne Très-Chrétienne, pourvu qu'elles s'engageassent à renoncer à l'alliance française.[2] Ces propositions insidieuses furent repoussées — il est vrai — et le „Pittag" de la St. Paul (1580) à Coire, dans le but de mettre fin aux obsessions des envoyés du Roi Catholique, prit le parti d'interdire „à tous agents, serviteurs de Princes étrangers de proposer „aucunes nouvelletez sous peine d'arrest de leurs personnes."[3] Mais que pouvait un décrêt contre les pratiques milanaises! Elles ne furent abandonnées en réalité que le jour où l'Espagne, après soixante années d'efforts persévérants, parvint à faire évacuer aux Français les Alpes Grisonnes.

Si, en 1582, les luttes politiques furent moins vives en Rhétie que lors des derniers „renouvellements", c'est que le centre des agitations espagnoles se trouvait momentanément transporté de Coire à

„mutinerie se faict parcequ'ils disent que ceste alliance a été contractée contre le „bien et volonté du pays, et pour cette cause ont faict ellection d'hommes pour venir „contre la ville de Coyre parcequelle nous a esté favorable." A E Série Grisons mss. n° 1. — B N fds. Brienne (en copie) 119, fol. 21. — Lettre de M de Bellièvre lors ambassadeur aux Grisons touchant la sédition excitée par les Espagnols, qui leur offraient de leur assurer la Valteline et la Traite des Blés de Milan. „Bien scay-je „que encores que jenvoye un grand argent par toutes les communes, que les Espagnolz „envoyent autant ou plus, si que je ne puis rien obtenir que à vive force et qu'il n'y „ayt batterie; maintenant ils suscitent des communes qui disent qu'ilz viendront icy „avec enseignes pour me chasser et se ventent quils auront la teste des principaux „qui m'accompagnent." A E Grisons mss. n° 1. — B N fds. Brienne 119, fol. 29. — Vogel fol. 169.

[1] „Remonstrance faicte aux Suisses par M. de Bellièvre sur les Pratiques des „Espagnolz." B N fds. français mss. 23609.

[2] „Articles présentés par le sieur de Lyverdis au Roy sur le faict des Grisons. 18 mai 1570." A E Grisons I. Cette proposition fut renouvelée en 1601. „... in„tendendo che Spagnuoli erano in strettissima trattatione con Grisoni, i quali offeri„vano di pagar tutto quello che dovevano haver di Francesi per obbligarli a dipender „da essi . ." Dolfin et Priuli au Sénat. Frari Francia, filza 30. Dépêche du 10 septembre 1601. Paris.

[3] A E Grisons I. — B N fds. Brienne 119, fol. 115.

Lucerne par suite de la formation de la Sainte-Ligue. Des Grisons, en majorité protestants, et dévoués comme les IV aux intérêts de leurs corréligionnaires huguenots, la très-catholique Espagne n'avait à attendre aucune déclaration en faveur des Guise; les V par contre, inquiets des armements de Zurich et de Berne, l'appelaient à leur secours. Aidée de ses alliés de Rome et de Turin[1], elle saisit la balle au bond. Les négociations de l'alliance aussitôt entamées furent conduites avec mollesse de la part de l'Escurial. On ne doutait pas à Madrid que le parti espagnol ne se fortifiât dans les cantons primitifs au fur et à mesure des progrès de la Ligue; il paraissait dès lors inutile de hâter la conclusion d'un traité qui, tout en astreignant Philippe II à payer à ses nouveaux alliés de grosses pensions, n'aurait eu pour le Milanez d'autre utilité que celle du passage, dont grâce aux événements, il pouvait se servir quelques années encore presque sans bourse délier. Le retardement provint aussi du fait que l'Espagne, désireuse de réunir tous les Cantons catholiques dans son alliance, rencontra des difficultés auprès de ceux de la Suisse occidentale. Ce fut sur cette dernière région que se concentra tout l'intérêt de la lutte.[2]

Henri III ne pouvait sérieusement songer à disputer les V à Philippe II, mais à Soleure et à Fribourg, le parti français était encore

---

[1] „Der newe Hertzog von Savoya Carl Philipp (Carolo-Emmanuele) als ein grosz-„muethiger Herr hat gleich zu Anfang seiner Regierung die Statt Verzeli zu forti-„ficieren angefangen, und der König ausz Franckreich Ihn zu seiner devotion zu bringen, hat ihm damahls bey dem Marechal de Res den Orden S. Michels nach Thurin geschickt, den er solenniter empfangen, aber mehr nit, als dasz die 5 Jahr, so die „Schweitzer mit denen Frantzosen Bindnus gehabt, aussgiengen gewart, damit er „sie von der Cron Frankreich, weil sie der lang auszstehenden Pensionen halber „uebel zufrieden gewesen, zu der spanischen bringen köndt, zu dem End der König „ausz Spanien für sein Gesandten zu denen Aydtsgenossen den Pompeio della Cruce „Cavagliero Milanese geschickt, der mit Hülff desz Hertzogs die Schweitzer dahin „gebracht, dasz viel die Frantzösische pensionen gelassen und Spanische, unangesehen „die Frantzosen extrema tentiert, angenommen." Khevenhiller. Annales Ferdinandei (Ratisbonne 1640—1646) I, (année 1581), fol. 139.

[2] „Proposition faicte par M. de Sillery en l'assemblée du grand et petit Conseil de la ville et canton de Fribourg pour les dissuader d'entrer en alliance avec le roi d'Espagne pour la conservation du duché de Milan. Le 22 février 1588." — „Ce qui se passa au mois de mars et comme ceux de Solleure furent recherchez d'entrer en l'alliance d'Espagne." B N fds. français 23610.

puissant et bien décidé à ne pas lâcher pied. Les Espagnols s'étaient estimés vainqueurs, dès qu'ils avaient vu ces deux Cantons adhérer à la Ligue Borromée[1], avant-coureuse de celle de Lucerne; cependant l'année qui s'écoula entre la signature des deux traités fut fertile en émotions pour les partisans du Roi Catholique, comme pour ceux du Roi Très-Chrétien. A la fin Fribourg, en haine de Berne, céda aux sollicitations des V, mais Soleure tint bon et ne contracta jamais dans la suite aucune alliance en dehors de celle de France.

L'Espagne venait donc de remporter un succès partiel. Les passages des Grisons, de beaucoup les plus importants pour elle, lui demeuraient fermés; ses négociations simultanées à Zurich[2], à Sion et à Coire avaient échoué, mais elle gagnait par contre les V, Fribourg et le St. Gothard, — une position avancée au cœur de l'Helvétie, et une route — longue et difficile à la vérité — pour les troupes milanaises et les lansquenets impériaux. Dès l'instant que tout espoir fut perdu pour elle de jamais obtenir l'alliance du corps des Ligues dans son ensemble, la Couronne Catholique, à l'effet de mieux assurer sa conquête, ne songea plus qu'à semer la discorde entre les V et le reste de leurs confédérés. Il n'est besoin de creuser profondément pour retrouver la trace des menées espagnoles dans tous les différends tant politiques que religieux, qui faillirent mettre les armes aux mains des Suisses pendant la seconde moitié du XVIme siècle. L'intervention directe — ou par le moyen des V — du gouverneur de Milan dans les affaires du Valais provoque l'expulsion des protestants de ce pays;[3] grâce aux intrigues de Pompée della Croce à Lucerne, le conflit de juridiction soulevé entre Schaffhouse et Diessenhofen, au

---

[1] Goldene oder Borromäische Bund zwischen den VII katholischen Orten. Lucern 5 october 1586. Eidg. Absch. 1556—1586, fol. 1590.

[2] Dépêche de Bellièvre à Charles IX 27 mars 1566. Soleure. B N fds. français 16015.

[3] „Moyens de maintenir les Suisses au service du Roy au desadvantage de ses ennemys." B N fds. français 23609. Ce même manuscrit contient une pièce identique dont la suscription est: „Mémoires de M. de Lymoges (Sébastien de l'Aubespine, évêque de Limoges) touchant les moyens de maintenir etc. . . ." Enfin nous avons trouvé dans les Archives du Ministère des Affaires Etrangéres, Série Suisse, mss. 18, fol. 1, une copie de ce document attribué également à l'évêque de Limoges.

sujet du couvent de Paradis, menace de dégénérer en guerre ouverte[1]; les Cantons primitifs paraissent prêts à sacrifier Genève aux ambitions savoyardes[2] et renoncent avec éclat à l'alliance de Mulhouse[3]; enfin, c'est à l'instigation des ministres espagnols que les Suisses catholiques refusent de faire aucune concession à leurs Confédérés évangéliques intéressés comme eux dans les différends confessionnels d'Appenzell et de l'évêché de Bâle, et qu'ils se préparent à assaillir le territoire bernois pour être agréables à Charles-Emmanuel.[4]

En d'autre temps, la France, moins occupée chez elle, n'eut pas manqué de combattre le développement de ces zizanies, qui déchiraient par lambeaux des privilèges consacrés par dix traités d'alliance. Il était en conséquence à prévoir que Henri IV, une fois libre de ses mouvements à l'intérieur comme vis-à-vis de l'étranger, interviendrait sans plus aucun retard dans les affaires d'outre-Jura. Déjà, au mois de mars 1600, Hotmann de Mortefontaine, dans une diète générale, convoquée par lui à Soleure, avait annoncé aux députés des Cantons que son maître désirait renouveler l'alliance dans le plus bref délai[5], mais le pauvre ambassadeur n'était retourné en Suisse que pour y mourir[6], et son décès survenu lors de l'ouverture des négociations en avait interrompu le cours. Alors même d'ailleurs qu'il eût vécu, il est probable que Mortefontaine n'aurait pas été appelé à recueillir le fruit de ses efforts, car de son vivant, Biron, Harlay de Sancy et Huraut de Maisse avaient été désignés comme ambassadeurs extraordinaires aux Ligues Suisses et Grises, avec la mission spéciale de conclure un nouveau traité sur la base de celui de 1582.[7] Sancy

---

[1] Ce différend dura douze ans (1568—1580). Eidg. Absch. 1556—1586, fol. 1032 sqq.

[2] Lettre de Philibert-Emmanuel duc de Savoie aux Cantons alliés. Turin 8 janvier 1574. B N fds. français 16011. Eidg. Absch. 1556–1586. Diète de Lucerne 9 septembre 1586, fol. 953.

[3] Eidg. Absch. 1556—1586. Diète de Lucerne, 4 octobre 1586, fol. 954.

[4] Stettler's Annales II, Buch IX, fol. 404. — Dépêche de Vic à Henri IV. Soleure 16 octobre 1600. B N fds. français 16027. Eidg. Absch. 1587—1617, fol. 31, 444 etc.

[5] Mercure français tome X, 1624—1625 (2me partie), fol. 65. — Eidg. Absch. 1587—1617, fol. 529. — Vogel. Privilèges etc., fol. 201.

[6] Il mourut le 28 mai 1600 à Soleure. Frari Francia, filza 29. Contarini al Senato. Parigi 15 junio 1600.

[7] „Biron, Messe e Sansé". Ibidem, filza 28. Contarini al Senato. Parigi 28 novembre 1599. Nicolas de Harlay, baron de Maule, seigneur de Sancy et de Grosbois,

et de Maisse, ayant été remplacés peu après par Brulart de Sillery[1] et de Vic[2], ce dernier arriva en Suisse en août 1600. Par une harangue fleurie, prononcée à Bade l'année suivante — il ne s'offrait à rien moins qu'à verser son sang pour la Confédération — il excusa ses deux collègues, retenus l'un — Biron — à Bourg-en-Bresse, par la prise de possession de cette place, l'autre Sillery, à Lyon par l'exécution du traité avec la Savoie[3], et s'appliqua à calmer l'impatience des Suisses, pendant que les trésoriers de l'Epargne réunissaient à Paris une somme de 1,200,000 écus, le meilleur des arguments

---

surintendant des finances, gouverneur de Châlon-sur-Saône et lieutenant-général en Bourgogne, colonel-général des Suisses. — André de Hurault, sieur de Maisse, conseiller d'Etat, ancien ambassadeur à Venise.

[1] Nicolas Brulart de Sillery, sieur de Puisieux et de Berni, président à mortier au Parlement de Paris, devint plus tard chancelier de France et mourut en disgrâce le 1er octobre 1624. D'abord conseiller au Parlement de Paris (1573), puis maître des requêtes, il fut envoyé par Henri III comme ambassadeur en Suisse en 1587 (et non 1589, comme le prétend à tort Moreri) et exerça cette charge — presque sans interruption — jusqu'en 1595. Les négociations de cette première ambassade sont conservées en copies à la Bibliothèque Nationale (1587—1593), fds. français 23610: „Recueil de ce qui s'est passé aux affaires généralles de Suisse, Genève et Savoye et autres lieux où Monseigneur de Sillery, Conseiller du Roy en son conseil d'Estat, et son ambassadeur en Suisse a esté employé pour le service de Sa Majesté. „Sillery fut un des négociateurs des paix de Vervins et de Lyon et du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis (il était alors ambassadeur à Rome). Les dépêches relatives à ses négociations en Suisse 1601—1602 sont disséminées: A E Suisse 14 (originaux). Grisons 2 (supplément) originaux. B N fds. français 3489 (originaux), 17990 (copies), 16027 (orig.), 10717 (copie). On trouve aussi dans les Archives de Lucerne (Série Franckreich) quelques dépêches de cet ambassadeur dont Péréfixe (p. 234) dit „qu'il étoit „un esprit doux, facile et accort, mais qui pénétroit plus avant qu'il ne vouloit qu'on „le crût."

[2] Méry de Vic, seigneur de Moran et d'Ermenonville, d'abord maître des requêtes (1581), président au Parlement de Toulouse (1597), devint conseiller d'Etat. Il était surintendant de la justice à Lyon (Moreri dit en Guyenne), lorsqu'il fut appelé par Henri IV à remplacer Mortefontaine en Suisse. Garde des sceaux le 24 décembre 1621, il mourut le 2 septembre de l'année suivante. Les dépêches relatives à son ambassade en Suisse sont conservées: A E Grisons, supplément 2 (originaux). — B N fds. français 3489 (originaux), 3490 (origin.), 3460 (origin.), 16027 (orig.), 17990 (cop.), fds. Brienne 116 (cop.). On trouve aussi quelques dépêches originales: Staats-Archiv Zürich, Série Franckreich.

[3] Stettler's Annales II, Buch IX, fol. 903.

auprès des Cantons.[1] Il n'y eut pas jusqu'aux propositions intéressées de médiation faites par les Confédérés au début de la guerre du Saluces, qui ne reçurent leur part d'éloges. Il était de notoriété que les Suisses avaient cherché en cette circonstance bien plus à satisfaire leurs propres intérêts qu'à réconcilier le duc avec le Roi, ce qui leur importait peu au fond. Néanmoins Henri IV — au dire de son ambassadeur, — n'avait conclu la paix que „pour le respect du pape et „à la prière . . . des Ligues".[2]

Toutes les finesses et toute la diplomatie de Méry de Vic pouvaient amuser les Suisses pendant quelque temps, mais n'auraient su, à la longue, tenir lieu d'espèces sonnantes; il reconnut bientôt que sa situation allait devenir aussi intenable que l'avait été celle de Mortefontaine, s'il n'était secouru d'une importante somme de deniers. „Les lettres ny paroles, — écrivait-il au Roi, — n'ont aucun pouvoir „contre les doublons qu'on baille et les quadruples qu'on promect... „pour avoir esté cy-devant noz fréquentes promesses recogneues sans „effect."[3] Il demandait de l'argent; on lui envoya Sillery. Ce dernier, s'il arrivait en Suisse les mains vides, était du moins en mesure de donner quelques éclaircissements aux Cantons sur la manière dont le million d'or promis par le Roi serait réparti entre eux. En amenant les Confédérés à discuter cette question incidente, les ambassadeurs français espéraient obtenir un répit de quelques mois. En présence des députés assemblés à Soleure, Sillery refit, sous une forme nouvelle, le discours prononcé à Bade l'année précédente par son collègue. Après avoir rappelé les avantages tirés par les deux pays de leurs traités d'alliance, il répéta que l'unique raison du retard des paye-

---

[1] Frari. Francia, filza 30. Cavalli al Senato. Parigi 9 julio 1601. — B N fds. français 16027. Vic à Henri IV. Soleure 17 septembre 1601. Eidg. Absch. 1587—1617, fol. 567. — A E Suisse 14. Henri IV à Vic et Sillery. Paris 20 octobre 1601.

[2] Lettre des Treizes (!) au Roy. Bade 7 octobre 1600. B N fds. français 16027. — „Les conditions (de la paix) en sont fort advantageuses pour M. de Savoye, „mais plus honorables pour le Roy, qui a faict cognoistre qu'il scavoit renger „son Ennemy à la Raison quand il ne l'a voulue comprendre, et luy bien faire aussy „quand il s'est humilié et a recognu son devoir." Vic à Zurich. Soleure 22 janvier 1601. Staats-Archiv Zürich. Série Franckreich.

[3] Vic à Henri IV. Soleure 16 octobre 1600. — Du même au même. Soleure 17 septembre 1601. B N fds. français 16027.

ments devait être cherchée dans les guerres soutenues par le Roi depuis dix ans, et pria les Suisses d'accepter cette excuse non „pas „seulement véritable . . . mais . . . digne de compassion".[1] Cette diète de Soleure, ainsi que celle du mois de novembre 1601, dans laquelle tous les Cantons et alliés, à l'exception de Zurich, d'Unterwalden-le-Haut, de Mulhouse et des Ligues Grises, se déclarèrent prêts à renouveler l'alliance sous certaines conditions[2], avaient réuni un très grand nombre de députés; pendant plus de quinze jours, Sillery et Vic s'étaient trouvés astreints à un si rude travail „de cors et d'es- „prit qu'il y avoit de quoy s'en rebuter"[3]; le résultat, quelque satisfaisant qu'il fût de l'avis du Roi[4], prêtait cependant à de sérieuses réflexions. Les Grisons s'étaient abstenus de paraître[5], et les Suisses catholiques étalaient des prétentions excessives. L'inquiétude était partout. A Berne et à Zurich on craignait un coup de main sur Genève ou sur le pays de Vaud[6] de la part de l'armée espagnole de la Franche-Comté. A Lucerne et dans les „Waldstætten" circonvenus

---

[1] „Nous désirons vos bataillons pour fortiffier noz armées; il se peult dire aussy „que vous ne vous estes jamais fiez et accomodez si bien qu'avec l'infanterie et caval- „lerie françoise." — Harangue faicte par Mr. de Vicques (lire de Sillery) à l'arrivée de son ambassade par-devers MMrs. des Ligues. Faict à Solleure le 10 septembre 1601. B N fds. français 17990, — fds. français 23609. — Palma-Cayet. Chronologie septenaire, livre V, année 1602. — Eidg. Absch. 1587—1617, fol. 573 sqq. — Khevenhiller. Annales Ferdinandei V (1602), fol. 1859.

[2] Eidg. Absch. 1587—1617, fol. 586. — La seconde diète seule dura douze jours (Vic à Béthune 13 décembre 1601).

[3] Vic à Béthune. Soleure 13 décembre 1601. B N fds. français 3489, fol. 4.

[4] „Je ne puis vous louer et remercier assez à mon gré du bon et heureux debvoir „que vous avez fait de me servir en cette occasion qui est la plus importante à ma „couronne et à l'affermissement d'icelle pour moi et mes successeurs." Henri IV à „Sillery et à Vic. Paris 20 octobre 1601. A E Suisse, mss. 14 (non imprimée dans les Lettres Missives).

[5] „Alla dieta erano intervenuti tutti li Cantoni de Svizzeri, ma non li Signori „Grisoni, li quali havevano fatto saper di non esservi venuti per prerogativa d'honore; „perchè havendo li Rè di Francia passati usato di farli quest'honore di mandarle una „persona espressa, aspetavanno il medesimo favore da Sua Maestà." Dispaccio di Marino Cavalli al Senato. Di Moreta (Moret en Gâtinais) 29 settembre 1601. Frari. Francia, filza 30.

[6] Vic aux IV et à St. Gall. Soleure 13 juin 1602. Staats-Archiv Zürich (Série Franckreich). — Vic à Zurich. Soleure 21 mai 1601. Ibidem.

par Casati ministre d'Espagne, et par Roncas agent de Savoie, Henri IV passait pour un ennemi dangereux, conspirant avec les IV la ruine des Cantons catholiques[1]; le refus opposé par Berne à Fribourg, qui demandait l'autorisation de faire passer par le col du Brünnig quelques bandières destinées à servir en Milanez, accréditait davantage encore ces méfiances.[2] A Coire enfin on redoutait, non sans motif, l'invasion de la Valteline par les troupes concentrées sur les rives du lac de Côme.[3]

En tout état de cause, et bien que Sillery conseillât à son maître d'exclure les V de l'alliance, ce qui eut permis de réaliser une notable économie, le Roi estima que le souçi de sa réputation lui imposait le devoir de renouveler le traité avec tous les Etats signataires de celui de 1582.[4]

---

[1] „Man hatt In geheimbd erfaren von fuernemten personen so vil in Franckrych „In hoff und sonsten durch dz Rych hin und wider, wie ouch sonsten in der Eydt-„gnosschafft, besonder den protestierenden Orten gehandlet, und noch handlent, das die „ussgelassen: Es söllent die catholischen 6 Ort nur wol und eigentlich für sich sehen, „und weder dem König noch den protestierenden Orten nüt verthruwen, dann Inen „gar mancherley von bösen anschlägen und prackticken wider sy begegnet." — Zyttung uss der Eydgnosschafft, 22. December 1600. — Staatsarchiv Lucern (Série Franckreich).

[2] Lettre de Berne à Fribourg. 17/27 novembre 1600. Staats-Archiv Lucern (Série Franckreich).

[3] „Il detto Colonello (Hartmann de Hartmannis) tuttavia si ferma in Valtellina „con auttorita delle tre leghe ad armare tutto quel populo (!) et conforme all' estimo „obliga a servire, chi con più et chi con minor numero de soldati, occorrendo l'occa-„sione, et a provedersi per ciascuno di loro di quatro libre di piombo et corda a pro-„portione, oltre a munitione assai numerosa che si ha da porre nella Casa del Comune „per ogni villa. Et questa esecutione procura fare con ogni secretezza, tutto per il „timore et per la cagione già scritta, inquietandogli le compagnie che sono in Como „et quelle in Varese. Et sempre caminano spie et avisi et Venetiani, come sempre „van nutrendo mali pensieri con occasione che la Valtellina è alle spalle di Bergamo „e Brescia". Palavicino de Scipione all' Illustrissimo S^r^ ossermo, Il Sr Diego Salazar Gran Cancelliere nello Stato di Milano per il Rè Nostro Signore et del suo Consiglio. Menasio 7 decembre 1601. Archivi di Stato Lombardi — Sezione Storico — Diplomatica. Trattati — Grigioni (Communication de Mr. César Cantù). Ce Palavicino était le marquis Horatio Pallavicino, gouverneur de Côme (Relazione di Grisoni. Padavino 1605. Trattati Diplomatici, fol. 182) envoyé par le gouverneur de Milan à la frontière de la Valteline. — Relazione d'Alessandro Aleardi, 26 aprile 1601. Frari. Grisoni, filza 1. Padavino parle aussi d'un Gabriel Acensi à Gerra d'Adda. Padavino al Senato. Basilea 2 julio 1601. Frari. Svizzeri (Dispacci e Relazione di G. B. Padavino).

[4] — Moyens de maintenir les Suisses au service du Roy au desadvantage de ses Ennemys. — B N fds. français 23609.

A la veille de la campagne décisive qu'ils allaient entreprendre, les ambassadeurs se partagèrent les rôles. Sillery resta à Soleure, d'où il se proposait d'exercer son action sur les Cantons du Centre et de l'Ouest; Vic se chargea des négociations aux Ligues Grises et dans la Suisse orientale.[1] Biron enfin, arrivant à l'heure opportune, triompherait des dernières résistances et emporterait le „renouvellement."[2] Selon l'intention de Henri, le nouveau traité ne devait contenir aucune „réservation" du Milanez ni de la Savoie de la part des Cantons alliés de ces deux duchés[3]; il était à espérer en outre qu'il assurerait à la France le droit exclusif de se servir des passages des Alpes, du grand Saint-Bernard au Stelvio[4], et de lever des troupes aux Ligues.[5] Il y avait lieu de s'adresser aux petits Cantons pour obtenir le premier point; la question des passages concernait surtout les Grisons; celle des levées intéressait tout le corps helvétique.

A l'effet de lui faciliter sa tâche, Henri IV avait envoyé en hâte à Sillery quelques-uns des officiers des régiments suisses en garnison dans les places fortes du royaume, entre autres les colonels Reding de Schwytz et Gallaty de Glaris, appelés à servir d'aides-de-camp à l'ambassadeur.[6] Ce dernier ne demeura pas longtemps sans s'apercevoir que l'état général des affaires de France aux Ligues avait sensiblement empiré depuis son dernier séjour à Soleure en 1595. Suivant l'expression employée en présence de l'ambassadeur de Venise Marino Cavalli, par le vieux chancelier Pompone de Bellièvre, l'un des négo-

---

[1] Dans une lettre adressée à Zurich (Aarau 11 novembre 1601). Vic annonce qu'à son retour des Grisons il a visité Saint-Gall (ville et abbé), Schaffhouse et Constance. — Staats-Archiv Zürich (Frankreich).

[2] Henri IV à Sillery et de Vic. Paris 20 octobre 1601. A E Suisse 14.

[3] Vic à Béthune. Coire 18 janvier 1602. B N fds. français 3489, fol. 6.

[4] „Surtout je désire que vous obteniez le passage par leur pays pour les gens „de guerre que je voudray envoyer en Italie, du moins ainsy qu'il a esté accordé „aux Roys mes prédécesseurs ... car c'est le principal et plus important advantage „que j'atendz de leur aliance." Dépêche de Henri IV à de Vic, 16 décembre 1601, „touchant le traicté qu'il avoit à faire avec les III Ligues Grises pour le passage des „troupes de France en Italie." B N fds. français 16027. Frari. Francia, filza 30. Marino Cavalli al Senato. Parigi 10 settembre 1601.

[5] Tillier. Geschichte des Freistaates. Bern. IV, fol. 6.

[6] Vic à Henri IV. Soleure 7 septembre 1601. B N fds. français 16027.

ciateurs du traité de 1564, la première difficulté contre laquelle se heurtait un diplomate en Suisse était „il danaro“, la seconde „il danaro“, et la troisième encore „il danaro“.[1] L'argent joua en 1602, si possible, un plus grand rôle que lors des trois derniers „renouvellements“ du XVIme siècle. Alfonso Casati, ambassadeur d'Espagne, et Giulio della Torre, agent milanais — ce dernier, parent du nonce qui le soutenait de son crédit et l'hébergeait à Lucerne —[2] avaient donné le branle à la subornation la plus éhontée, en offrant un écu par tête en sus d'une collation gratuite, aux électeurs des V.[3]

Sillery ne jugea pas à propos de suivre ses adversaires sur ce terrein; les faibles ressources dont il disposait lui permettaient à peine de satisfaire les créanciers privilégiés de la Couronne; et d'ailleurs le diplomate français, ménager des deniers de son maître, se montrait peu disposé à gratifier de subsides extraordinaires les Cantons du Centre, depuis que leurs députés réunis à Lucerne en diète particulière, avaient été unanimes à déclarer que la Suisse catholique ne pouvait, sans forfaire à l'honneur, renoncer ni aux alliances d'Espagne et de Savoie, ni à la protection du Milanez et des Etats de Charles-Emmanuel.[4] Il cultiva par contre avec un soin particulier les bonnes dispositions des Cantons fidèles. Les Bernois, comme toujours „fort hauts à la main“[5], manifestaient le désir d'être traités sur un autre pied que leurs voisins, et demandaient que la France leur cédât le baillage de Gex et celui de Thonon pour les indemniser des frais de guerre qu'ils avaient supportés pendant les dix dernières années; Sillery les amena à modérer leurs prétentions.[6] Zurich et ses con-

---

[1] Frari. Francia, filza 30. Marino Cavalli al Senato. Parigi 29 settembre 1601.

[2] Sillery à Henri IV. Soleure 18 janvier 1602. A E Suisse 14. — Vic à Béthune. Coire 18 janvier 1602. B N fds. français 3489, fol. 6. — Béthune à Henri IV. Rome 10 décembre 1601. B N fds. français 3492.

[3] Vic à Henri IV. Soleure 16 octobre 1600. B N fds. français 16027.

[4] „dasz man ohne Schimpf vor der ganzen Welt und ohne Beeintræchtigung der „Ehre dieses Buendniss nicht aufgeben kœnne noch wolle“. Diète de Lucerne, 25 septembre 1601. Eidg. Absch. 1587–1617, fol. 578.

[5] Mémoire des Ligues. B N fds. français 23609.

[6] Le canton de Berne au Roy. Berne 1 janvier 1602. — Lettre du Prévost et Conseil de la ville de Berne du 7 janvier 1602, au Roy. B N fds. français 16027. (Réclamation des baillages de Gex et de Thonon en vertu de la promesse de Henri IV en date du mois de mai 1595 et de 100,000 écus prêtés à Henri III.)

fédérés anti-espagnols paraissaient redouter une attaque de la part de Lucerne. L'ambassadeur français prit à tâche de les rassurer et de leur faire sentir que le Roi veillait à leur conservation. L'occasion se présenta bientôt de leur en donner une preuve. Casati venait de passer avec deux marchands de Bâle un contrat par lequel ces derniers s'engageaient à procurer aux V l'équipement complet de 6000 hommes[1] aux frais du gouverneur de Milan. A l'instant où Sillery eut connaissance de ce traité, il en conclut un autre avec les mêmes marchands pour la fourniture d'un matériel identique, livrable à Soleure dans les dix jours. La France ne pouvait faire moins que de répondre aux menaces de l'Espagne par d'autres menaces, à peine de perdre la confiance de ses partisans.

Tandis que Casati taillait des croupières à Sillery en Suisse, et que Giulio della Torre se rendait à Coire pour y tenir tête à Méry de Vic, un agent espagnol négociait sans bruit à Sion une ligue défensive, par laquelle les Dizains se seraient obligés à concourir à la protection du Milanez et à ouvrir leurs passages aux armées du Roi Catholique.[2] Sillery, averti à temps, dépêcha son secrétaire Vigier dans la vallée du Rhône. Les IV d'autre part, aussi intéressés que la France à empêcher la conclusion d'une alliance hispano-valaisanne, envoyèrent une ambassade extraordinaire à leurs confédérés.[3]

Bien que les passages du Valais fussent moins importants pour la France que ceux des Grisons, Henri IV ne pouvait demeurer indifférent en présence des progrès effectués par ses adversaires de ce

---

[1] 1500 corcelets blancs, 400 mousquets, 600 arquebuses, 300 hallebardes et 4000 piques. Vic à Henri IV. Soleure 16 octobre 1600. B N fds. français 16027.

[2] „Copey der Pundtzarticlen so zwüschen dem Spanier undt Wallis anzogen, yedoch nitt beschlossen undt niemer beschlossen werden. Zum achten gewährt Wallis dem Gubernator und den Regenten zu Mayland jederzeit durch sein Gebiet nach Savoyen, Burgund, den Niederlanden und andern Orten, oder umgekehrt von da nach Mailand freien Pass für alle und jede Kouffmannswahren, „essige Nahrung, Kriegs-„munition" etc. Ein Durchzug soll nicht mehr als 1800 Mann oder 9 Fähnlein in sich begreifen." — Eidg. Absch. 1587—1617, fol. 563. — Frari. Svizzeri (Dispacci e Relazione di G. B. Padavino 1601). Padavino al Senato. Basilea 2 julio 1601.

[3] Abordnung der IV evangelischen Städte an Bischof und Rath nach Wallis. 22 mai 1601. Eidg. Absch. 1587—1617, fol. 561. — Vic au canton de Zurich. Soleure 21 mai 1601. Staats-Archiv Zürich (Frankreich).

côté-là. Indépendamment du fait qu'un succès de la diplomatie espagnole dans les Dizains aurait produit une impression fâcheuse dans les Ligues Grises, où le parti français maintenait avec peine son influence[1], il était à craindre que les ennemis de la France, une fois établis dans la vallée du Rhône, prissent en flanc les Cantons évangéliques et les territoires nouvellement cédés au Roi Très-Chrétien par la paix de Lyon.

Le Valais ouvert aux Espagnols devenait un danger permanent pour Berne. Charles-Emmanuel en effet, que la réussite de son coup de main sur Saluces mettait en humeur de continuer ses conquêtes, méditait au commencement du siècle, de surprendre Genève et le pays de Vaud qui avaient appartenu tous deux à son aïeul Charles III. Deux voies s'offraient au duc s'il voulait envahir les baillages bernois: celle de terre et celle du Léman; mais la dernière, pour être la plus rapide, ne pouvait que difficilement servir aux desseins du Savoyard; la formation d'une flottille dans un des ports du Chablais eut aussitôt donné l'éveil aux riverains et fait échouer l'entreprise. Restait la voie de terre. Or — aussi longtemps que Genève demeurait debout, — le seul passage praticable à l'armée de Charles-Emmanuel était celui du pont de St. Maurice. Si Philippe III réussissait à entrer en accord avec les Valaisans, le duc pouvait, avec le consentement de ces derniers, attaquer à l'improviste et écraser les garnisons bernoises du pays de Vaud, mettre Genève entre deux feux et menacer le baillage de Gex.[2] Les appréhensions de Sillery et des IV cantons furent de peu de durée. Il suffit de l'arrivée de Vigier et des députés protestants pour déjouer les intrigues milanaises. Bien que les occasions n'eussent pas manqué aux Espagnols d'avancer leurs affaires au Valais, ils n'étaient pas parvenus à y implanter leur influence d'une manière sérieuse; ils avaient — par surprise — „usurpé le party du sel"[3], naguères une des prérogatives de la Couronne Très-Chrétienne, mais malgré leurs offres tentantes, la jeunesse valaisanne continuait

---

[1] Vic à Henri IV. Soleure 16 octobre 1600. B N fds. français 16027.

[2] Moyens de maintenir les Suisses au service du Roy au desadvantage de ses ennemys.

[3] Ibidem. B N fds. français 23609.

à prendre le chemin de l'Université de Lyon et à faire fi des écoles de Milan.[1] Les V tentèrent en vain d'intervenir en faveur de l'agent du Catholique. En épousant la défense de l'évêque de Sion, menacé dans ses privilèges par ses administrés, les Cantons primitifs avaient compromis leur crédit dans les Dizains.[2] Ces derniers, non contents de rompre les négociations entamées avec l'Espagne, conclurent en 1602 un traité d'alliance avec Berne[3], assez semblable à celui qui les liait depuis deux ans aux Ligues Grises.[4] Le gouverneur de Milan ajourna à des temps meilleurs ses projets sur la vallée du Rhône.

La tâche que s'était imposée Méry de Vic, lorsqu'il se chargea de la conduite des négociations aux Ligues Grises, était tout autrement ardue que celle dont Vigier venait de s'acquitter dans le Valais.[5] Aussitôt qu'on avait eu connaissance au Louvre, par une dépêche de Sillery, du résultat de la première diète de Soleure[6], à laquelle les III Ligues n'avaient pas participé, on avait bien vite jugé que la diplomatie française rencontrerait de grandes traverses aux Grisons „pratiquez du costé de Milan". Vic reçut l'ordre de redoubler d'activité.[7] Arrivé à Coire au commencement d'octobre 1601, il s'aboucha immédiatement avec le colonel Hartmann de Hartmannis et les autres

---

[1] Relation de l'ambassade de Mr. de Refuge à son retour de Suisse. Pais de Vallais. B N fds. français 23611.

[2] Eidg. Absch. 1587—1617, fol. 571.

[3] 9 septembre 1602.

[4] 5 août 1600.

[5] „Je vous souhaitte autant d'agreable repos et de contentement (dans vostre nou-„velle ambassade) que nous avons icy de peines et de facheries pour les traverses „qu'on nous donne sur le renouvellement de l'alliance ... car si les uns nous deman-„dent paiement de partie de leurs debtes, qui sont très grandes comme vous scaves, „les aultres sont à demy persuadez soubz main de retrancher des anciens traictez „quelques articles, mis en faveur des amys et alliez que le Roy a en Italie; afin „questantz despourveus de ce support, ils soeint la proie de leurs voisins." Vic à Béthune. Coire 2 novembre 1601. B N fds. français 3489.

[6] 10 septembre 1601.

[7] „Je désire scavoir ce que vous sieur de Vic aurez traicté aux Grisons, car encores „que je me promets qu'ils suivront l'exemple des autres Cantons, toutes foys comme „je scays qu'ils sont pratiquez du costé de Milan, ce me sera contentement d'estre „faict certain de leur volonté." Henri IV à Sillery et Vic. Paris 20 octobre 1601. A E Suisse 14.

chefs du parti de France.[1] Les exigences des Grisons étaient allées toujours croissant depuis le jour où Henri II avait consenti à ce qu'ils fussent „réputez comme trois Cantons“[2]; ils en étaient arrivés à s'estimer supérieurs aux Suisses, et, quoique les résolutions votées dans leurs „pittags“, en matière de politique internationale, fussent le plus souvent identiques à celles des diètes de Bade et de Soleure[3], ils mettaient un soin jaloux à paraître ignorer ce qui se passait en Helvétie.[4] Lors du dernier renouvellement, Grangier de Lyverdis leur avait promis au nom du Roi de former avec leurs contingents un régiment à part, toutes les fois que la Couronne demanderait aux Suisses une levée de plus de 6000 hommes; Henri III s'était de plus engagé à entretenir à Coire une ambassade permanente.[5] Enhardies par ces concessions, les III Ligues exprimèrent en 1601 le désir de conclure avec la France un traité spécial, distinct de celui que Sillery négociait à Soleure.[6] Cette proposition, — sentant son Espagnol d'une lieue — ne tendait à rien moins qu'à provoquer une rupture entre

---

[1] „Dico che in più occasioni passando discorsi fra Grigioni, se più gli convenga „collegarsi con Francia che con Spagna, nisuno tanto si va signalando servitore di „Francia come il Colonello Arthman, et a una cena, facendo anco parte delle sue ope„rationi il vino, vennero a parole pongentissime egli et il Vicario Sonvico, sebene „gli è cognato et della medema setta, mostrandosi questo per il Rè Nostro Signore, „si che queste insinuationi non corrispondono ponto alle promesse fatte in Coira.“ Palavicino de Scipione all' Illustrissimo Signor Diego Salazar Gran Cancelliere nello Stato di Milano. Menasio 7 decembre 1601. Archivi di Stato Lombardi. Sezione Storico. — Diplomatica. Trattati. — Grigioni.

[2] A E Grisons I, fol. 1. (12 juillet 1550). — Vogel. Privilèges etc., fol. 149 (à tort 12 juin). — Vittorio Siri Memorie Recondite I, fol. 372.

[3] „Di modo che dir si può che siano una cosa istessa.“ Giovanni-Girolamo Gromelli a gli Rettori di Bergamo. Chiavenna, mayo 1589. Frari. Grisoni, filza 1 (1589—1603).

[4] „Car ces gens-cy ne veulent qu'on suppose que leurs résolutions dépendent de celles des Suisses.“ Lyverdis à Mandelot. Coire 29 juin 1582. B N fds. Brienne 119.

[5] „Articles présentés par les Grisons à l'ambassadeur du Roi pour le renouvellement de leur alliance et réponse de l'ambassadeur.“ 1582. A E Grisons 2 (ancien 400). — Contenu en abrégé de toutes les négociations de la France dans les Grisons depuis 1602 à 1640 (imprimé). A E Grisons 4 (1625—1738). — V. Siri Memorie Recondite I, fol. 372.

[6] Vic à Henri IV. Soleure 17 septembre 1601. B N fds. français 16027. — Frari. Francia, filza 30. Cavalli al Senato. Parigi 29 settembre 1601. — Idem 7 gennaio 1602.

les Ligues Suisses et Grises. Vic parvint, non sans peine, à la faire rejeter. Dès lors les agents du Roi Catholique portèrent tout leur effort sur les deux questions de la „réservation“ du duché de Milan et du droit aux passages. L'ambassadeur de France avait soumis au „pittag“ un projet de traité maintenant le statu quo quant au premier point, soit la non-réservation, et interprétant le second en ce sens que Sa Majesté Très-Chrétienne pourrait à l'avenir disposer des routes alpines pour elle et „pour ses amis“, c'est-à-dire les Vénitiens.[1] Les catholiques de la Ligue Grise, auxquels Casati et Giulio della Torre avaient persuadé que le Saint-Père verrait de mauvais œil le renouvellement de l'alliance française, entreprirent aussitôt une campagne d'opposition contre les deux articles. Trois fois Méry de Vic crut avoir obtenu gain de cause, trois fois les députés des communes lui présentèrent de nouveaux contre-projets de source espagnole.[2]

Il était permis d'envisager les traités récemment conclus par les Grisons avec leurs voisins de Glaris et du Valais comme des indices plutôt favorables à la réussite des négociations.[3] Vic lui-même affectait de ne pas redouter outre mesure la puissance de ses contradicteurs — „car nous y avons deux centz amys contre ung seul des leurs“, écrivait-il à Béthune[4] —; mais il eut été difficile de nier que l'alliance française était en but à de rudes assauts aux Ligues Grises, et que jamais peut-être occasion plus propice ne s'était offerte à ses adversaires de la briser.[5] A bout d'arguments, Vic regagna Soleure au commence-

---

[1] Henri IV à de Vic 16 décembre 1601. B N fds. français 16027 (non imprimée dans les Lettres Missives).

[2] Vic à Béthune. Coire 2 novembre 1601. B N fds. français 3489. — Vic à Zurich. Aarau 11 novembre 1601. Staatsarchiv Zürich (Frankreich).

[3] Eidg. Absch. 1587—1617, fol. 532, 537, 1858.

[4] Vic à Béthune. Coire 18 janvier 1602. B N fds. français 3489.

[5] „Fra alcuni di loro (Grigioni) si parla liberamente che non debbano collegarsi „con Francia, e mostrano inclinatione al Rè nostro Signore; anzi affermano non esser „statti giamai cosi ben disposti gli animi come di presente; supplico io a perdonar-„misi se di pura affettione m'avanzo; dico che se S. E. giudica convenire al servitio „di Sua Maestà questa lega, et che sia per pretenderla, co(n)viene acquistarsi con alcune „catene alcuni de più principali, avanti che di novo si faccia sentire l'Ambasciatore „Francese, a effetto che non solo impediscano la sua negotiatione, ma facilitano a suo „tempo la nostra, et a chi si debbano dare mi rimetto al parere de quelli che de

ment de novembre[1] en intention de se pourvoir d'une nouvelle provision de deniers.[2] Les Espagnols surent mettre à profit les quelques semaines que dura son absence, pour dissuader les communes d'accorder leurs passages aux Français, ces derniers ne possédant plus rien en Italie.[3] Les espions que le gouverneur de Milan entretenait à la frontière nord du Cômasque s'abouchèrent en Valteline avec le vicaire Sonvig et le podestat Molina, tous deux dévoués aux intérêts du Roi Catholique. Giulio della Torre, arrivé de Lucerne sur ces entrefaites, distribua doublons et chaînes d'or, et réussit si bien à débaucher les pensionnaires de France[4], que les protestants des X Droitures, le landammann Guler à leur tête, se joignirent aux catholiques de la Ligue Grise pour rejeter l'article des passages.[5]

„queste negotiationi sono più informati di me." Palavicino de Scipione a Diego Salazar. Menasio 7 decembre 1601. Archivi di Stato Lombardi — Sezione Storico. Diplomatica. Trattati. — Grigioni.

[1] Vic à Zurich. Aarau 11 novembre 1601. Staatsarchiv Zürich. Série Frankreich.

[2] „L'Ambasciatore di Francia deve haver scritto a Grigioni con termine assai „humile, pregando a perdonargli se non gli ha dato gusto quando fu con loro, pro- „mettendogli lo fra poco, havendo a tornar a vedergli; ne con poco fondamento passa „per l'imaginatione d'alcuni che l'haver diferto sino al solito Pitacco di S. Antonio „o sia di Santo Paolo la risolutione, sia stato artificio di fautori di quella Corona, si „per dar tempo al Francese di provedersi de piu danari, come per far essi maggiore „pratica et mitigare gli animi cosi alterati. Mi vien riferto anco che alcuni della „Lega dell' Arthman hano (!) detto con molto sentimento, che quando egli pretenderà „d'impedire quella con il Rè Nostro Signore, che faranno senza lui." Palavicino de Scipione a Salazar. Menasio 7 decembre 1601. Archivi di Stato Lombardi loc. cit.

[3] Vic à Zurich. Aarau 11 novembre 1601. Staatsarchiv Zürich (Frankreich). — „Les Espagnols n'y ont rien oublié en fait d'argent, promesses et impostures." Sillery à Béthune. Soleure 7 février 1602. B N fds. français 3489.

[4] „Si tratta continuamente da Signori Spagnoli hora per una via et hora per „l'altra la pratica di confederatione con essi, offerendo larghi partiti e di pagar anco „tutti i crediti vecchi, che hanno diverse famiglie di quella natione con la corona di „Francia." Padavino al Senato. Basilea 2 julio 1601. Frari. Svizzeri. Relazioni de G. B. Padavino (1601).

[5] Frari. Francia, filza 30. Cavalli al Senato. Parigi 10 settembre 1601. — Vic „à Sillery. Coire 10 janvier 1602. A E Grisons. Supplément 2. — Hieri matina fui „alla Badia di Piona per rimediare a una brutezza essequita da un certo tristo contro „mio cognato; et alloggiando a Collico la sera per commodita del dormire, mandai un „staffiere a Trahona per havere due gentil'huomini amici, uno perchè facesse intendere

De retour à Coire[1], Méry de Vic eut sujet de désespérer du succès final; il ne restait rien de ses premières négociations; tout était à recommencer. Outre les soixante-dix députés composant le „Pittag", six à sept cents paysans „n'ayans rien à faire chez eux" étaient descendus à Coire, où ils s'attablaient dans les hôtelleries „aux despens du Roy". „Comme les affaires se traictent avec ces peuples — écri- „vait Vic à Sillery — on ne sait a quoy se tenir, ny sur quoy se „resouldre.. Je trouve impossible de les achepter tous, puisqu'ils „sont tous a prix, et croy certain qu'il vauldra mieux se resouldre a „perdre ce qu'on a advancé que de hazarder davantage."[2] Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis l'envoi de cette dépêche, que par un de ces revirements subits si fréquents chez les gouvernements populaires, les communes grisonnes se décidaient à renouveler l'alliance „suivant le vieux traité", c'est-à-dire qu'il n'était plus question de la réservation du Milanez, mais que par contre, l'interprétation donnée par le Roi à l'article des passages étant repoussée, la France conservait son privilège „pour elle seule" et non „pour elle et ses amis".[3]

„al Vicario Sonvico et al Podesta Molina la volonta che tiene S. E. de favorirgli, et „l'altro perche mi dasse qualche novelle, et havendolo voluto in iscritto lo rimetto a „V. S. Illma. Fui assicurato che il Sonvico et Molina sodetti, vedendosi assicurate le „vite con l'andar alla mano con quel tristo che gia scrissi, sono per far gran cose in „questo servitio, et mostrando il Sonvico gran volonta d'abbocarsi meco ho fatto dirgli „che gliene daro la commodita dove et quando egli vorra." Palavicino de Scipione. Menasio 7 decembre 1601. Archivi di Stato Lombardi. loc. cit.

[1] Le 18 décembre 1601. (Sillery au Roy. 3 janvier 1602.)

[2] Vic à Sillery. 10 janvier 1602. Coire. A E Grisons 2, supplément. — „Mr. de „Vic est party le 17 du passé pour aller aux Grisons en bonne volonté de ne rien „oublier... mais il trouvera des oppositions et difficultés, car les pratiques contraires „y seront puissantes pour faire reserver Milan et restraindre la liberté du passage „a ce qui sera des afaires de V. M., qui seroit diminuer le precedent traicté de ce „qui le faict plus estimer pour l'esgard des Grisons. De sorte que, s'ils continuent à „faire les difficiles, j'estime qu'il sera moins de mal de les y laisser penser à loysir „en esperance qu'ils seront esmeuz par la raison et par l'exemple des Suisses et par „l'argent que nous avons faict conduire jusques à Zurich; et quand il adviendroit „autrement, il sera tousjours assez temps de deliberer; et de les presser davantage „seroit plustost fortifier leur opiniastreté." Sillery à Henri IV. Soleure 3 janvier 1602. A E Suisse 14.

[3] Proposition de Méry de Vic, sieur de Moran. Chur 18 janvier 602. B N fds. français 3460, fol. 67.

Giulio della Torre réfugié à l'évêché de Coire, allait être saisi par la foule ameutée et jeté par la fenêtre, quand l'intervention généreuse de Vic le sauva.[1] Jamais encore victoire du parti français n'avait été aussi complète.

Vic rejoignit Sillery la veille du jour où Biron fit son entrée solennelle à Soleure „très bien accompagné de nombre de gentilshommes de qualité".[2] L'arrivée du maréchal en Suisse signifiait que la moisson était mûre; le 29 janvier les représentants de 11 cantons et de tous les alliés (Zugewandten) promirent au nom de leurs Supérieurs, que l'alliance serait renouvelée aux conditions convenues avec Vic et Sillery.[3] Seuls Berne et Zurich se tenaient à l'écart; mais le premier de ces deux Etats, déjà ébranlé par la conférence que ses députés Manuel et Augspurger avaient eue à Aarberg, en mars 1602, avec l'un des ambassadeurs français, acquiesça au traité le 28 avril de la même année[4], et obtint du Roi une lettre-annexe portant en substance: que tous les pays sujets de Berne, sans en excepter ceux qui avaient appartenus autrefois à la Savoie, seraient compris dans la capitulation, que le traité de Soleure pour la protection de Genève demeurerait en vigueur et que les troupes bernoises ne seraient pas tenues de servir contre leurs corréligionnaires.[5] Restait Zurich où les ministres de l'Eglise prêchaient contre les alliances étrangères. Ni les promesses de Sillery, ni les instances de Berne[6] ne réussirent à

---

[1] „Aucun des plus authorises de ces ligues... l'eussent faict jecter par les fenestres. Si nous n'eussions eu plus d'esgard a sa qualitte qua sa personne.." Vic à Béthune. Coire 18 janvier 1602. B N fds. français 3489.

[2] Palma-Cayet. Chronologie Septenaire. Livre V, année 1602. — Stettler's Annales II, Buch IX, fol. 404. — Sillery à Henri IV, 26 janvier 1602. Soleure. A E Suisse 14. — Eidg. Absch. 1587—1617, fol. 591.

[3] Stettler's Annales II, Buch IX, fol. 405.

[4] Vogel. Privilèges etc., fol. 205. Die auswärtige Politik der schweizerischen Eidgenossenschaft 1610—1618. Hagen. Berne 1864, fol. 12.

[5] Eidg. Absch. 1589—1617, fol. 1891. 19 octobre 1602. — Frari. Dispacci degl' Ambasciatori Veneti. Grisoni et Svizzeri, filza 3 (texte italien).

[6] „Ungefahrliche Verzeichnus des Fürtrags so Herr Schultheiss Manuel von Bern, Inn bysin und mitsambt Herrn Sebastian Becken von Basel, Herr Doctor Schwartzen von Schaffhusen und Herrn Statschryber Wydenhubern von St. Gallen, Innamen Irer Herren und Oberen vor mynen gnedigen Herren Bürgermeister und Rath der Stat Zürich uf mittwuch den 4ten Novembris Anno 1601 von mund gethan hat."

vaincre les scrupules de ce canton qui ne vint à résipiscence que onze ans plus tard, à l'époque où Jeannin de Castille était ambassadeur du Très-Chrétien en Suisse.

L'alliance de Soleure différait en plusieurs points de celle conclue par Henri III en 1582. Sur les vingt-sept articles dont elle se composait, huit renfermaient des dispositions nouvelles[1], n'ayant encore figuré dans aucun traité franco-suisse. En dehors des clauses relatives à l'assistance réciproque que les deux Parties contractantes avaient à se donner en temps de guerre, aux levées, au droit d'établissement des Suisses dans le Royaume, à la neutralité de la Franche-Comté, à la fourniture du sel aux Cantons, aux privilèges des marchands suisses, — privilèges déjà énormes sous les règnes précédents et qui se trouvaient augmentés encore[2] — il était stipulé que le nouveau traité resterait en vigueur pendant la vie de Henri, celle du Dauphin, et huit ans après[3], et qu'il embrasserait tous les pays dépendants en 1602 de la Couronne de France et de Navarre, aussi bien le domaine particulier du Roi que les territoires acquis par la paix de Lyon.[4] Jamais, pendant le XVIme siècle, négociateur français n'avait obtenu des conditions aussi avantageuses. Le remboursement de la dette énorme contractée par la France envers les Suisses — elle montait à 36 millions d'or — était assuré par un premier payement d'un million et des payements successifs et annuels de 400,000 écus[5];

„So Ist dise fruendschaft mit Franckrych nit nuew, sonder so alt, das khein man „derselben ersten ufrichtung gedencken mag ... Und ob er (Heinrich IV) glych „uemb gwuesser ursachen willen sich der Rœmischen Kirchen zugethan, so hat er doch noch ein wahren funcken der Evangelischen Religion In synem Hertzen." Zurich 4./14. November 1602. Staatsarchiv Zürich (Série Frankreich).

[1] Eidg. Absch. 1587—1617, fol. 591. Du Mont. Corps Diplomatique, tome V, 2me partie, p. 18 - 21.

[2] Les Cantons des Suisses au Roy. Baden 22 Mars 1602. B N fds. français 16027. (Plaintes au sujet de la Pancarte et des autres nouvelles impositions.)

[3] Article I du traité. — „Et ce encores non seulement pour la vie de nostre Roy „Henri 4me à present regnant, comme ils avoient faict avec les feux Roys aux alliances „passées, mais pour celle davantage du Dauphin agé seulement de 12 à 13 mois, et „huict ans après." B N fds. français 10717.

[4] Article I. — Sillery à Béthune. Soleure 7 février 1602. B N fds. fr. 3489.

[5] A l'effet de retarder les paiements et de gagner du temps, la France demanda en juin 1602 une levée „tant pour assister ses amys, qui en auront besoing, comme

une grosse somme offerte en temps opportun procurait de la part de Berne l'abandon de ses prétentions sur Thonon et le baillage de Gex.[1] Henri IV se faisait reconnaître le droit de disposer des passages des Alpes pour lui et ses amis[2], avec une légère restriction relative aux Ligues Grises; les Confédérés ne renonçaient pas à leurs alliances particulières avec d'autres Etats, mais promettaient de veiller à ce qu'elles ne devinssent pas préjudiciables à celles de France[3]; la plupart d'entre eux s'engageaient en outre à aider le Roi à défendre le

---

„il semble que l'occasion s'en presente, que pour conserver ses Estats contre les mau„vais desseings de ses ennemys." Vic à Zurich. 18 juin 1602. Soleure. Staatsarchiv Zürich (Frankreich). Au moment où cette levée était prête à marcher, le Roi la fit contremander; la France n'avait plus besoin de se servir d'un pareil subterfuge; les voitures contenant le reste du million d'or à distribuer venaient d'arriver à Soleure. — Le 20 février 1602, Sillery et Vic promettent au nom de Sa Majesté, à l'occasion du renouvellement de l'alliance, des lettres patentes, par lesquelles le Roi s'engage à payer annuellement aux Suisses, à partir de Pâques 1603, 400,000 écus jusqu'à la complète extinction de la dette „tant pour l'argent de paix, que pour les „pensions dues aux Cantons, argent presté ou cautionné et services faicts par les „colonels et capitaines." — Staatsarchiv Lucern (Frankreich). — Padavino. Relazione di 1608, fol. 103. — „La mauvaise régie avoit fait que jusqu'à présent (1604) les dettes de la Couronne aux Cantons suisses, loin de diminuer, avaient toujours été en augmentant. J'avois déjà si bien fait changer cette Partie de face, qu'un million payé à propos en avoit acquité huit." Sully. Mémoires. Livre XIX, fol. 380. Edition de 1745. — De 1598 à 1607. Sully paya aux Suisses et Grisons 17,350,000 Livres (ibidem fol. 644).

[1] Déclaration du canton de Berne au sieur Méry de Vic, ambassadeur du Roy. 26 may 1603. B N fds. français 16027.

[2] Sillery à Béthune. Soleure 7 février 1602. B N fds. français 3489. — Déclaration de Vic sur les passages des Grisons. Coire 17 janvier, ratifiée par Henri IV le 24 octobre 1602. A E Grisons 2, supplément. — Frari. Svizzeri 24, fol. 302 et 307 (texte latin). — Promesse du sieur de Vic, ambassadeur ordinaire du Roy.. faite aux Ligues Grises concernant l'interprétation de l'article du passage des gens de guerre par le pays; à Chur le 18 janvier 1602. „Mais s'il advenoit qu'un Prince, „Seigneur, amy ou allié de Sa Majesté se voulust prevaloir du susdict passage, Il ne „le pourra avoir, sy premierement Ilz ne l'ont demandé à leurs Seigneurs Superieurs, „affin de resouldre ensemble ce qui pourra estre pour le byen et seureté de leur pais." B N fds. Brienne 116. — B N fds. français 17990. — Eidg. Absch. 1587—1617, fol. 1888 (quelques variantes dans le texte).

[3] Article XXV. Frari. Francia, filza 30. Cavalli al Senato. Parigi, 29 ottobre 1601.

Milanez et autres provinces possédées par François I en 1521, pourvu que ces pays fussent reconquis sans l'aide des Cantons.[1] Sur un seul point la diplomatie française éprouva un échec; elle ne put s'opposer à ce que les VI réservassent les deux duchés de Savoie et de Milan. Henri IV fit droit à la demande des Cantons catholiques à ce sujet par une déclaration spéciale[2] „si limitée — selon Sillery — que Sa Majesté s'en est contentée"[3], mais suffisante selon les ministres espagnols pour assurer le Roi Catholique que son rival ne retirerait aucun avantage de l'alliance de Fribourg et des Waldstætten.[4]

La joie fut grande au Louvre lorsqu'on y apprit le beau succès remporté par Biron et ses deux collègues à la troisième diète de Soleure[5]; il fut aussitôt résolu que le traité serait confirmé publiquement en l'église Notre-Dame avec une pompe inaccoutumée.[6] Le

---

[1] Article XXII.

[2] Déclaration du Roy Henry IV en faveur des Cantons catholiques. 31 janvier 1602. B N fds. français 23609. — Vogel. Privilèges etc., fol. 103.

[3] Sillery à Béthune. Soleure 7 février 1602. B N fds. français 3489.

[4] „He visto lo que en carta de 14 de Abril me escrivistes en materia de la liga, „que Franceses hizieron con los cantones de Esquiçaros" (Suizos), „y que por papel aparte „reservaron la que los cantones catholicos de aquella nacion tienen conmigo, y la satis- „facion que sus embaxadores, que fueron ay à tratar de transigir otras cosas, procu- „raron daros de las causas que les unieron à hazer la liga con Franceses, y lo que „vos les respondistes, que fue muy acertado. En lo que dezis de lo que Alfonso Casal os propone por conveniente, que se fuese adelantando la paga de las pensiones de Es- „quyçaros, por paresceme el medio que vos apuntays, que se podria tomàr en ello para „tenerlos màs promptos en las ocasiones que se ofrescieren de mi servicio, y asi podreys „usar del en la forma que os paresciere màs conveniente y à proposito para conser- „var aquella nacion en mi devocion..." Copia de minuta de Su Magestad al Conde de Fuentes, de Valladolid de Julio de mil seiscientos dos. Archivo General de Simancas — Secretaria de Estado. Leg° n° 1897.

[5] Memoires tres-veritables de ce qui s'est passé depuis l'arrivée des ambassadeurs des Ligues de MM. les Suisses pres du Roy a Paris jusques au retour d'iceulx en leur pays, où est tout particulierement descripte la ceremonie du serment reciprocque pour le renouvellement et entretenement de l'alliance contractée avec eulx, faicte en l'Eglize Nostre-Dame à Paris le 20me jour d'octobre 1602. B N fds. français 10717 (le mss. entier). Cette cérémonie se trouve aussi narrée en langue allemande: Staatsarchiv Zürich. Frankreich 8, 6, 24.

[6] Vic à Henri IV. Soleure 30 mai 1602. — Du même à Villeroy. Pontarly (Pontarlier) 25 septembre 1602. B N fds. français 16027. Vic à Henri IV. Soleure

dimanche 13 octobre 1602 une nombreuse colonne composée de quarante-trois députés des Ligues et de „force aultres Suisses comme „cappitaines... enfans mesmes et parens desdits ambassadeurs venuz „pour les accompaigner et veoir la France“ arrivaient à quelques lieues de Paris après avoir „esté par toutes les villes ou ilz ont passé „receuz avecq entrées, salutations de canons et autres honneurs extra- „ordinaires de France, nourriz et traictez en festins publicqs en cha- „cune desdictes villes le plus somptueusement et honorablement qu'il „se peult dire“.[1] Vic les complimenta de la part du Roi au pont de Charenton. Le lendemain „Monsieur de Montbazon, duc et pair de „France, accompagné de force noblesse, alla.. au-devant desdicts „ambassadeurs ung demy quart de lieue hors la porte St. Anthoine et „ leur feist encores entendre l'ayse que Sa Majesté avoit de leur venue.“ Ils trouvèrent à la dite porte le gouverneur de Paris, les prévôts des marchands et échevins de la ville „suiviz de tous les officiers et „archers d'icelle tous à cheval revestuz de leurs robbes et cazacques „ordinaires aux ceremonies, qui leur feirent encores une harangue du „contentement que toute la France et specialement la ville de Paris „recevoit de ce renouvellement.. Le Roy leur avoit envoyé pour les „gratiffier davantaige les Cents Suisses de sa garde vestuz de ses „couleurs qu'ilz trouverent en haye à l'entrée de la porte, qui est „ung honneur extraordinaire et que l'on ne faict jamais à aultres „personnes.“ Lors de leur première audience „le Roy.. s'advança „au-devant d'eux trois ou quatres pas, leur donnant de la main gaulche „sur l'espaule en prenant et serrant de sa droicte l'une des leurs, qui „est la plus grande caresse et agreable reception qu'ilz aient en leur „païs.“

Ils furent „choyez, caressez et festez“ par toute la cour, les princes du sang, les ministres et deux des négociateurs de l'alliance, Sillery et Vic; le troisième, Biron, avait été décapité dans la cour de la

---

5 septembre 1602. B N fds. français 3489. — Stettler's Annales II, Buch IX, p. 406—408. — Palma-Cayet. Chronologie Septenaire. Livre V (1602). Mémoires pour servir à l'Histoire Universelle de l'Europe. Père d'Aurigny (1757), fol. 37. — Mémoires touchant les ambassadeurs. — Vicquefort, fol. 464 sqq. — Vogel. Privilèges etc., fol. 206—209. — Tillier. Geschichte des Freistaates Bern IV, fol. 4 sqq.

[1] B N fds. français 10717.

Bastille quelques mois auparavant.[1] La cérémonie de la confirmation du traité eut lieu le dimanche 20 octobre. Le Roi jura en présence des députés suisses „devant Dieu et son Eglize et promit pour leurs „Seigneurs et Superieurs d'entretenir de poinct en poinct le traicté „de renouvellement d'alliance faict entre luy et eulx.“

Ainsi se trouvait définitivement réglée dans un sens favorable en somme à la Couronne Très-Chrétienne cette question si fort débattue du renouvellement de l'alliance franco-suisse. Les Espagnols essayèrent bien encore de revenir sur les faits accomplis, de rompre le faisceau des alliés de la France en faisant demander par Rodolphe II à la diète de Bade la restitution de la ville de Mulhouse, autrefois partie intégrante de l'Empire[2] et en provoquant des séditions aux Ligues Grises[3]; la rage au cœur, ils tirèrent un dernier coup de feu sur Genève pour couvrir leur retraite.[4] Leur influence restait dès lors limitée à sept cantons catholiques[5], qui à eux tous ne représentaient pas un cinquième du pays comme superficie et comme population. Si l'on songe que de la Misolcine au Stelvio, du Splügen aux sources de l'Adda, trente lieues d'Alpes demeuraient entre les mains des ennemis du Roi Catholique, on comprendra qu'un gouverneur de Milan de la trempe de Fuentes[6] fut enclin à hasarder plutôt la Lombardie que de courber

---

[1] Il existe dans les Archives de Zurich (Série Frankreich) une pièce en allemand fort intéressante, pleine de détails sur les derniers moments du maréchal. Au moment où la sentence fut lue: „hat er angefangen zu enragieren, renegieren und grüwlich geflucht“; sur la place de l'exécution il dit aux assistants: „Par la mort de Dieu, si j'avois mon espée je passerois sur le ventre de tous vous aultres.“ Ses dernières paroles sont pour le bourreau, auquel il crie: „Boute, boute et despeche moy promptement!“ (Zyttung uss Paris a prima Augusti, 8°, hujus in Dijon empfangen.)

[2] Vic à Béthune. Coire 29 mars 1602. B N fds. français 3490, fol. 49. Eidg. Absch. 1587—1617, fol. 591.

[3] Vic à Béthune. Coire 19 avril 1602. B N fds. français 3489. — Vic au Roy. Soleure 30 mai 1602. B N fds. français 16027.

[4] „Escalade“ du 21 décembre 1602.

[5] Les VI et Appenzell.

[6] Don Pedro Henriquez de Azevedo, comte de Fuentes, était le seul des généraux espagnols, qui eut assez d'autorité pour recueillir la succession d'Alexandre Farnèse. Après avoir été gouverneur des Pays-Bas, il fut nommé, pour le malheur de l'Italie, gouverneur de Milan. Pendant les dix années qu'il fut en charge (1600—1610)

la tête devant cette menace de tous les instants. Le renouvellement de 1602 ne fut que la première péripétie de la lutte pour les régions alpines à la veille de la guerre de Trente-Ans.

---

il inquiéta tous ses voisins par ses armements et ses coups de main continuels. Ce vieillard remuant, que le cardinal d'Ossat accusait de lever des troupes pour s'enrichir („on blâme encore d'ailleurs le comte de Fuentes d'avoir retenu huit mois de „solde à toute cette grande armée... et qu'il y a gagné pour soy plus d'un million „d'or." Dépèche du 23 juillet 1601) fut pendant plusieurs années le digne Pylade du non moins remuant Charles Emmanuel. Tous les complots qui faillirent troubler la paix de l'Europe au commencement du siècle eurent ces deux hommes pour instigateurs. Le château de Milan fut le refuge des complices de Biron (Hébert, La Fargue, Picoté, David) après l'exécution du maréchal. Nous avons trouvé aux Archives des Affaires Etrangères (fds. Grisons mss. 2 supplément) la copie d'une inscription que Fuentes fit rédiger de son vivant et dans laquelle il retrace sa vie en qnelques lignes. N'était la date, on prendrait cette inscription pour une épitaphe. (Voyez pour d'autres inscriptions: Cantù. Storia Lombarda p. 75—77.) „D. Petrus Enriques „Azevedeus Comes de Fuentes. Belli decus, pacis presidium. Belgicis triumphis „priorum Ducum æquata gloria, Imminentibus Italia Gallorum armis Pace firma re„pressis, Provincia Mediolanensi sublatis monstris expurgata, Imperii sui ditione ad „Tyrrhenum mare nobili accessione promota. Hispanis Legionibus novo ad Belgas „itinere Helvetio federe aperto. Exorta inter finitimos Principes belli flamma feli„citer extincta .... Transalpinis Irruptionibus quà faciles per Rhætiam patebant „aditus avertendis munitissimam arcem scopulis felici conatu imposuit." Anno MDCVI Il mourut à Milan en 1610 (et non pas à Rocroy en 1643, comme le prétendent par erreur quelques dictionnaires historiques: Bouillet et Brockhaus à l'article Fuentes)

ANNEXES.

I.

Des Treize(s) Cantons au Roy.

B N fds. français 16027, fol. 1, original.

Bade 7 octobre 1600.

Dem Aller Durchluechtigisten, Aller Christenlichisten Fuersten und Herren, Herrn Heinrico, Kuenig zu Frankrych und Naverra, unserm aller gnædigisten Herren und Pundtsgnossen.

Aller Durchluechtigister, aller Christenlichister Kœnig, und aller gnædigister Herr und Pundtsgnosz, Uewer Kuen: Mt: syen unser geneigt, willig und unverdroszen dientst zuvor.

Es hætte unsern Herren und obren und uns hievor, als fuergebracht worden, das durch den Sægen Gottes und Underhandlung Ir Bæp. Ht. Uewer Kuen: Mt: gegen und mit Ir Catho: Mt: dem Kœnig usz Hispania so wol versuent und befridiget (In welchem friden dann ouch Ir Dht: der Herzog von Saphoy etlicher gestalt begriffen sin söllen), nuetzit erwuenschlichers, frœhlichers noch angenemers angezeigt werden mœgen; Insonderheit darumb, das sœlicher friden nit allein Uew: Mt: und gemelter Ir Mt. usz Hispanien, ouch F. Dht: usz Saphoy, und dero aller Landen, die dann nun so vil und lange Jar mit Burgerlichen Kriegen tribuliert gewësen, hochnotwendig, sonders ouch unsern Landen und

ganzer Christenheit, nutzlich zesin gespürt, und so er wurde continuieren, wol erschieszen hette mœgen. Hinwiderumb aber ouch ist unsern Herren und Oberen und uns nuetzit bedurlichers, noch miszfelligers zuhanden gestossen, dann das sœlche Union und gemachter Friden nit lenger dann bis uf disze Zyt gewært. Ouch das sich ein schwërer Krieg widerumb zwüschen Uew: Kuen: Mt: und Ir Dht: usz Saphoy (wie wir kurzlich vernommen) erhept, und nun etwas Zyts gar nach an Unseren Grenzen gehalten habe. Darumb dann und angesechen, das sœlcher uns gar ze nach an der Thueren, und von demselben als besonderlich die thuere zuversorgen und zubefaren haben, Ouch uns beduret, das sovil Christanlichen Bluts sœlte vergossen werden: Unser aller Herren und Oberen uns alhær zusammen mit bevelch geschickt, nach mitlen zetrachten, wie sœlche Desunion zwueschen Uew: Kuen: Mt: und Ir Dht: mœchte betragen, versuent, und der Krieg zum Friden gebracht werden. Uf sœliches wir Uew: Kuen: Mt: wie ouch Ir Dht: Ambaszadoren in diszeren Landen Resendierende fuer uns beschickt, von Inen zuerfaren, was doch sœlchen Krieg verursachet oder woran es hange, das der Friden nit bestohn mœgen. Usz welcher fuertrag dann wir vermerkt, es allein an dem ermangle, Das Uew: Kuen: Mt: die Marggrafschaft Saluce nit, wie aber durch Ir Dht: lut dess zu Paris ufgerichten und signierten Tractats versprochen worden, uf bestimpte zyt Restituiert und ingerumpt worden, Und von beiden verstanden, das so wol Uew: Mt: als Ir Dht: gewillet syen, den Tractat zu Paris beschlossen zehalten.

Und diewyl dann, wie oben vermeldet, wir von unser aller Herren und Obren uf das end hin alhar deputiert, nach mittlen zetrachten, damit der Krieg von unsern Grenzen abgeschaffet und Uew: Kuen: Mt: und Ir Dht: von Saphoy gegen einanderen vereiniget werdind, Als ist zu aller forderest an Uew: Kuen: Mt: Unser, wie ouch unser Herren und Oberen ganz demüetige und Pundtsgnossische Pitt und fruendlichs vermanen, das sy, (diewyl doch sy zefriden so dem Tractat zu Paris gemacht nachkommen und Iro Ir Marggrafschaft lut desselben Ingerumpt, und Ir Dht:, wie Ir Gesandter vor uns anzeigt, (wir ouch sie ernstlich darzu vermanend) sy zefriden sye dem tractat mergemelt gnug zethun [und] by demselben zeverblyben) angentzs die Kriegswafen ufheben und sich dem friden

næchen, ouch wyters kein Hostilitet wider Ir Dht: bruchen, sonders so Ir Dht: Uewer Kuen: Mt: das Marquisat Inrumpt, lut dess Tractats sich an demselben ersettigen und umb den Kriegscosten Ir Bæp. Ht. Legaten, den Herrn Patriarchen von Constantinopel sprechen, Oder aber so Uew: Mt: lieber will, unsern Herren und oberen (die dann alle müey flys, Costen und Arbeit, damit Uew: Kuen: Mt: und gemelte Ire F. Dht: vereinbart mœgind werden, Irer Altvorderen loblichen Bruch nachkommende, gern anwenden, und sich dar In, so es Uew: Mt: gefalt, zebruchen zelassen angepotten haben wœllen) durch Vertrags mittel darin zesprechen heimbzesetzen.

Darumb dann Uew: Kuen: Mt:, so Iro sœlliches gefellig, unsern Herren tag und Malstatt, wo sy erschinen sœllen, angentzs nach ufgeheptem Krieg (darumb wir nochmalen pitten thund) ernambsen und bestimmen, Ouch denselben ein sicher unverhinderliches Geleyt herusschicken welle, so werdend alszdann Verordnete Gesandten har In kommen und notwendige mittel, den Vertrag zu Uew: Kuen: Mt: (ob Gott will) vernüegen zemachen, fürnemen und bruchen. Sind also hierüber Uew: Kuen: Mt: gnædigister Antwurt by zeigern disz, allein darumb zu Iro abgevertigiten Currieren, fürderlich und ohne Verzug gewërtig.

Demnach Aller Christanlichister Kuenig, Zwyflet uns nit, dann Uew: Kuen: Mt: werde noch wol angedenken, was wir nun etliche Jar har mermalen Uew: Kuen: Mt: Unser Herren und Oberen und dero In Uew: Mt: Dientst gehapten Obersten und Houptlüten lang uszgestandnen, von Jar zu Jar ufgeschobnen und verlengereten, doch gantz wol verdienten Zalungen und Ansprachen halb, als vom 17. May und 15. Novembris des 1597, vom 11. July des 98, vom 18. February des 99. und vom 21. Marty, 15. May, und 5. July disz 1600 Jars, underschidenlichen zugeschriben, und sich Uew: Kuen: Mt: darüber gnædigist beantwurtet und vilmalen, darumb dann noch die schryben ufzelegen, by Ir Kueniglichen Wuerden versprochen, Unseren Herren und Oberen Ire Bezalungen uf bestimpte Zyl und tag zuliferen, zubezalen und erlegen zelassen, Welches aber biszhero Im wenigisten nit ervolget.

Derohalben unsere Herren und Oberen Uns mit allem Ernst uferlegt, Uewer Kuen: Mt: (dero doch wir Uns von Irem In diszen

Landen Residierenden Gesandten, dem Herrn von Vic, so uns Uewer Kuen: Mt: gnædigisten willen eroffnet und Pundtsgnœssischen grüeszt (darumb wir Uew: Kuen: Mt: hiemit Innamen unser aller Herren und oberen und für uns selbs ganz fründlich bedanken thund), früntlich angezeigt, Ouch sich Unser Herren und oberen und unsere Sachen By Uewer Kuen: Mt: zebefürderen angepotten, darumb er Uns desto angenemer, Und wir Ime von deszent und Uew: Kuen: Mt: wegen Alle Eer, Fründtschaft und müglichen dientst erzeigen werden) das sich die bezalungen so lang verwylt, kein gefallens gescheche, fürgebracht wird) Nochmalen ganz fründtlichen Irer vilfaltigen versprechungen zuerinneren, Und, als hiemit beschicht, Pundtsgnössisch zepitten und zeermanen, das sy, diewyl doch die mittel ueberflüszig und dermaszen verhanden, das der biszhero gefürte Krieg sœlche nit hette verhinderen mœgen, so man uns das gelt gonnen wollte, unverzogen (wie wir dann ouch hiemit Innamen unser Herren und obren eines gewüssen Zyls by zeigern disz fürderlich gewërtig, Wann nun mer das Gelt zu unsern bezalungen hieussen sin sœlle, zuwüssen begeren thund) der bezalung verschaffen und nit wie vornacher also lang verziechen wœllen; Dann sonst, wo dem zuwider sölte gethon werden, welches doch wir nit verhoffend, Wurdend unser Herren und Oberen und wir nit mer Patientieren mœgen, sonders genottrengt werden, dem Inhalt voranzogner, Uewer Mt: zu underschidenlichen malen überschickten briefen nachzekommen, die selben In das werk zerichten, und sonst nach mittlen zetrachten, wie wir zu unsern wolverdienten bezalungen kommen möchten (wie Uew: Mt: dann wytloüfiger von obgemeltem Herren Von Vic Irem Ambassadoren wirt verstendiget werden), welches wir doch vil lieber überhept sin wellend, und Uew: Kuen: Mt: wie biszhero alle mügliche Pundtsgnœssische trüw und dientst erzeigen und bewyszen wellen. Hilft Gott, Den wir, In erwartung Uew: Kuen: Mt: Schriftlichen Antwurt, von Härzen pittend, das er Uew: Kuen: Mt: zu dero Gemachel und fürgenommnen Hochzyt vil glücks, desselben ein guten anfang, ein bessers mittel Und allerseligistes end verlychen, Fridstand geben und dar In, wie ouch gemeine Christenheit, In Ruwen erhalten welle.

Datum und In Unser aller Namen mit des Edlen, Unsers getrüwen lieben Landtvogts zu Baden In Ergoüw, Anthoni von

Erlachs des Raths der Statt Bern, Insigel verschlossen, den 7. octobris, anno 1600.

Üw: Kün: Mt:

Dientst und gutwillige,

Von Stett und Landen der dryzechen Orten und aller deren Zugewandten gemeiner unser Eidtgnosschaft Rathspotschaften und gesandten, Diszer Zyt usz sonderbarem bevelch und vollmechtigem gewalt unser aller Herren und oberen Uf dem Tag zu Baden In Ergoüw versampt.

II.

Du sieur de Vic, Ambassadeur du Roy en Suisse, au Roy.

B N fds. français 16027, fol. 5, original.

Sire,

La longue lettre que j'ay escritte a vostre Majesté le 11 de ce moys et envoiée par homme exprés a cheval, avec celle de Messieurs les ambassadeurs des ligues, me gardera de vous faire aucune redite sur ce mesme subject. J'adjousteray presentement ce que j'ay sceu depuis des pratiques et menées des ennemis de vostre Majesté.

Le sieur Roncas a tellement brigué et crié a Fribourg contre la personne du sieur colonnel Hayst (Heid) et luy a suscitté ses crantiers de telle sorte, que le pauvre homme sera contrainct quicter sa maison et habandonner ses biens pour ses debtes, s'il ne plaist a vostre Majesté le secourir de quelque somme sur ce qui luy est deu, comme je vous en ay supplié trés humblement par ma derniére, sur l'instance trés grande qu'il m'en a faicte. A ce malitieux artifice contre

le particulier, il en a adjousté ung aultre contre sa compagnie, remonstrant qu'elle est dans les estatz de son Maistre contre la teneur de l'alliance qu'ilz ont ensemble; et se voulust presenter en plein conseil pour faire revoquer la dicte compagnie, ce qui feust rompu sur l'asseurance qu'on luy donna, qu'on en delibereroit au premier jour de conseil, ou toutesfois l'affaire a esté differé le plus qu'il a esté possible par l'entremise dudict sieur Hayst et de ses amys. En fin les Pentionnaires d'Espagne et de Savoye feirent assembler le grand conseil de ladicte ville le 13 de ce moys, ou il feust resolu qu'on commanderoit audict sieur Hayst de retirer sa dicte compagnie de dessus les terres de Savoye, comme chose qui se doit par leur dicte alliance. J'avois desja preveu cella, comme j'ay cy-devant escrit a vostre Majesté; et ne leur ay voulu faire paier les quattre mille escus pour la cence d'une année de laquelle ilz sont poursuivis a Basle, (et que vostre Majesté avoit eu agreable) pensant les contenir au devoir par l'esperance dudict paiement. Mais l'authorité des aultres l'a emporté. J'ay mandé au dict sieur colonel Hayst de venir icy pour adviser ensemble s'il s'y peult trouver quelque reméde; et cependant ay escrit aulx dicts sieurs de Fribourg pour leur remonstrer le tort qu'ilz se font de se lacher a ceste passion, veu l'antienetté de l'alliance qu'ilz ont avec la France; et que quand ilz la vouldroeint tenir pour expirée, que cent cinquante hommes ou environ, qui sont en la dicte compagnie, n'affoibliront guéres vostre armée, ny retarderont voz justes conquestes, et qu'ilz font cependant cognoistre en cella leur mauvaise volonnté, lors qu'ilz devroeint tesmoigner le contraire pour occasionner vostre Majesté de haster leurs paiementz, comme elle y estoit du tout resolue. J'ay aussi parlé a bon escient a ung de leur conseil et faict entendre tout ce que j'ay pensé utile pour leur faire changer d'advis, et que s'ilz vous veulent traicter a l'esgal de Mr de Savoye, que vous serés occasionné de favoriser ceulx qui vous serviront avec plus de fidellité qu'eulx, et de faire aussi peu d'estat de leur amitié qu'ilz font de vostre bonne grace. Je me deffie toutesfois que cella y puisse profficter comme je vouldrois. Car pour ne rien celler a vostre Majesté, les langages plus communs de tous en genéral sont, qu'ilz ne sont plus obligés qu'autant qu'il leur plaist, pour estre leur alliance finie, de laquelle toutesfois ilz tesmoignent avec passion desirer le renouvellement. Et les alliés de Savoye remonstrent qu'ilz sont astreinctz et

obligés a vostre ennemy par les mesmes liens que la France a negligés.

Ledict Roncas s'est faict entendre, passant a Lucerne et allant visiter comme l'on dict les aultres cantons alliés, que ceulx de Berne et de Fribourg luy ont promis merveilles sur tout ce qu'il a desiré d'eulx de la part de son Maistre, leur aiant rendu suspect le voisinage de vostre armée, et les aiantz asseurés qu'aucuns des principaulx, qui sont prés de vostre Majesté, se sont vantés de les pouvoir subjuguer avec la moitié de l'argent qui leur est destiné pour le renouvellement de la dicte alliance. On m'a escrit aussi qu'il y a adjousté tout ce qu'il a peu pour favoriser et fortifier les desseins de son dict Maistre, disant tantost que les heretiques sont plus gratifiés et authorisés en France que les bons catholiques, qui sont prestz de s'en remuer, tantost que le Roy d'Espagne le doit assister d'une armée de quarante mille hommes, et que le dict Duc est ja en la Val d'Aouste fort accompagné de gens de guerre, mesmes de deux mille Espagnols, que M^r^ des Diguiéres (Lesdiguières) estoit enserré par ses troupes, et plusieurs aultres telles vanités, les quelles je pense avoir tellement descouvertes, la grace a Dieu, en plaine journée, que personne n'y adjoustera foy, si ce n'est ceulx qui veulent estre trompés ou qui sont ja armés pour marcher en la levée que l'ambassadeur d'Espagne poursuit avec tant d'instance qu'il n'est possible de plus.

Les serviteurs de vostre Majesté que je renvoiay de Bade aulx Cantons catholiques pour empescher que les communes n'y feussent assemblées le 8 de ce moys comme ilz avoeint deliberé, affin d'y faire promptement resouldre ladicte levée, et faire quant et quant marcher leurs hommes, m'ont escrit s'i estre rendus si a propos et avoir departi si industrieusement les moyens que je leur avois baillés, et avoir donné telle esperance du surplus, qu'ilz ont faict differer ladicte assemblée jusques au 15, et qu'ilz espérent pendant ceste huictaine disposer les peuples de telle sorte, que ny l'escu pour teste avec le souper, promis par l'ambassadeur d'Espagne a chascun desdictes communes qui accorderoit ladicte levée, ny les menées des cappitaines ja nommés y obtiendroeint aucune chose contre vostre servisse. Pour leur donner plus de courage, j'y ay faict encores tenir de l'argent, par le moyen duquel j'espére que vos serviteurs y empescheront les poursuittes des autres, et possible qu'ilz se battront ensemble, tant les uns ont de

resolution de bien faire et tesmoigner a vostre Majesté qu'ilz sont demeurés entiers et fidelles a vostre servisse, quoy que necessiteux et parmi les offres et corruptions des aultres.

J'ay faict venir icy deux hommes de Basle pour sçavoir la verité des armes qu'on m'a dict avoir esté fournies a l'ambassadeur d'Espagne, et pour rompre s'il estoit possible le marché ja arresté avec luy. Sur quoy j'ay aprins qu'ung ou deux marchands dudict Basle, que je cognois, ont ja faict conduire a Lucerne, suivant leur contract, de quoy armer six mille hommes. Sçavoir est: quinze centz corceletz blancs, quattre centz mousquetz, six centz harquebeuses, troys centz hallebardes et quattre mille picques, et m'ont dict le prix, qui me semble acés raisonable, et que le dict ambassadeur d'Espagne a arresté le tout, s'estant obligé de bailler argent content lors qu'il les prendra, ou lettre de change dans Milan d'ung marchand qui luy a esté nommé, a quoy j'estime qu'il satisfaira. De sorte Sire, qu'il m'a esté impossible de rompre le dict marché, quelque promesse ou esperance que j'aye peu donner, mais on m'a promis de m'en fournir aultant dans dix jours aprés que je les auray demandées, et a pareille condition.

Si ce qu'on m'a promis en quatre ou cinq cantons peult estre effectué, je m'asseure qu'il ne sera accordé ung seul homme qu'aprés la response de vostre Majesté a la lettre des sieurs ambassadeurs des Ligues que je vous ay envoyée, la quelle estant telle que je me promectz, il fauldra encores assembler une aultre journée pour deliberer la dessus, en laquelle je me rendray, Dieu aidant, mieulx instruict que je n'estois a la premiére, et me promectz qu'avec son assistence nous y romprons les desseins de vos ennemys ou les retarderons de telle sorte que les effectz leur en seront pour long temps inutiles.

J'ay depesché homme exprés a Berne et Fribourg pour sçavoir plus particulierement ce que ledict Roncas y aura proposé et obtenu outre ce que dessus, dont je donneray incontinant advis a vostre Majesté. Voulant achever la presente, j'ay receu par l'adresse de Monsieur de Sancy la depesche du 6 de ce moys qu'il vous a pleu m'envoyer, de la quelle attandant la response de vostre Majesté sur mes precedentes, je feray part aulx cantons plus affectionnés a voz ennemys sur ce qu'il vous plaist declarer le dezir que vous avés d'une bonne paix, quand les conditions vous en seront presentées raisonables

et honorables; et que ceulx qui vous la proposeront et auront le moyen d'en advancer la conclusion, seront trés bien veus et receus de vostre Majesté, ce qui les contentera beaucoup et faira rejecter les calumnieux artifices de ceulx qui, voulans retenir injustement vostre heritage, meritent perdre le leur. S'il vous plaist aussi que je baille coppie de la response que vostre Majesté a faicte a Monsieur le Patriarche, a Messieurs de Berne, de Lucerne et aultres, qui m'en ont trés instament requis, je m'asseure Sire, que la malice de vostre ennemy sera plus recogneue et que les griefs qu'il a faictz publier par son ambassadeur tourneront a sa honte et confusion.

J'ay veu et consideré la coppie de la lettre que ceulx de Berne ont escritte a vostre Majesté, des quels je n'avois pas esperé aultre meilleur secours depuis la resolution qu'ilz prindrent a Arouu (Aarau), de la quelle je vous ay cy devant donné advis, encores que j'aye sceu d'ung d'entre eulx qu'ilz avoeint faict estat de lever huict cents chevaulx, six mille hommes de pied et ung bon equipage d'artillerie pour se jecter aprés leur tréve expirée sur leur ancien ennemy. Mais je crains qu'ilz se seront a la fin laissés persuader, comme les aultres moins clairvoiantz, que vostre Majesté desire entreprendre quelque chose sur eulx tous, et que ce qu'ilz avoeint preparé pour s'accroistre sera tenu en estat pour leur conservation. Ce qui me faict entrer davantage en ceste opinion est, que j'ay sceu en secret que les ambassadeurs des dicts sieurs Bernois proposérent le premier jour de la journée de Bade derniére aulx ambassadeurs des aultres cantons et alliés qu'ilz avoeint occasion de craindre vostre puissante armée qui estoit comme a leurs portes, et les priérent tous de se preparer a leur secours s'ilz en estoeint requis. M'en estant plainct a ung des leurs, il me le nia hardiment, et m'asseura qu'on s'en justifieroit en mon endroict; mais je n'en ay oncques puis ouy parler, quoy que je leur aie faict cognoistre que je croiois ce qui m'en avoit esté dict, et que les comportementz de vostre Majesté les delivreroeint de ce soupçon imaginaire. Comme je ne m'en suis voulu formalizer depuis, aussi ne leur feray je aucune demonstration du surplus, s'ilz ne m'en donnent occasion fort pressante et s'ilz ne me contraignent de leur en dire ce qui est de mon devoir. Je veulx aussi croire Sire, que vous estant saisi des baillages qui leur sont voisins, ilz ne sçavent plus en quoy emploier leurs aprestz de guerre; car je leur ay faict comprendre, si

je ne me trompe, que s'ilz entroeint a main armée sur vos conquestes sans vostre gré et consentement, qu'ilz vous offenceroeint.

Toutes ces choses ensemble contiendront au jugement des plus sages lesdicts Bernoys, et croy aussi qu'il est plus expedient pour le bien de vostre servisse que cella soit ainsi; car sans doubte comme j'ay cy devant escrit a vostre Majesté, s'ilz eussent entreprins quelque chose contre Monsieur de Savoye, soit en vostre armée, soit seuls, que les cantons catholiques feussent accourus au contraire, plus pour empescher leur accroissement que pour favoriser vostre ennemy.

Je suis trés aise que vostre Majesté m'aist commandé d'envoier en Vallays le sieur Vigier; car sur la despeche que j'en ay presentement receue, et la quelle je vous envoye, je me feusse resolu ou de l'y despecher promptement ou bien le sieur Wallier, pour y empescher l'alliance qu'un nouveau ambassadeur d'Espagne y veult traicter. Et si je n'estois icy plus necessaire pour rompre les brigues et les levées que vos ennemys y poursuivent, j'y feusse trés volontiers allé moy mesmes. Je feray partir dans demain le dict Vigier et luy bailleray les instructions et lettres necessaires, avec celles de vostre Majesté. Mais je le prierois en vain de partir, si je ne luy donnois les moyens, parceque tous se plaignent icy du mauvais traictement passé, et qu'ilz sçavent qu'on n'a rien tant a contre cœnr que la poursuitte de ceulx qui demandent paiement ou recompense des servisses faictz. Il est aussi necessaire, comme m'a dict celluy qui a porté la despeche de Vallays, qu'on y envoie des moyens pour entretenir voz serviteurs et les fortifier en ceste occasion contre les promesses et liberalittés d'Espagne; car si ladicte alliance poursuivie estoit accordée, elle seroit trés prejudiciable a vostre Majesté comme elle le jugera trop mieulx, non seulement pour la faveur qu'en retireroeint voz ennemys, mais aussi pour l'excemple qu'elle donneroit aulx Grisons, qui en sont fort sollicités soubz main et plus rebuttés encore de la longue attante de leurs paiementz. A quoy je vous supplie trés humblement Sire, pourveoir comme vous adviserés pour le bien de vos affaires, et considerer s'il vous plaist que les lettres ny paroles n'ont aucun pouvoir contre les doublons qu'on baille et les quadruples qu'on promect, et que si vostre Majesté ne se resoult de faire faire quelque gratification aulx uns et quelque paiement aulx autres, que vostre bonne cause ne sera goustée, ny la mauvaise foy de vostre ennemy rejectée. Sur

quoy j'attendray voz commandementz, aïant ja commancé a gagner sept ou huict des premiers subjects des cantons, les quels il fauldra contenter d'autre chose que de promesses si l'on s'en veult prevaloir, attendu que ceste sorte de recompense n'a plus de mise en ce païs.

Pour donner occasion audict Vigier de n'estre inutile en Vallays, aprés l'avoir faict resouldre d'y aller, je luy ay baillé quatre centz escus, des quels il rendra conte, tant pour son voiage, pour les messagers qu'il fauldra envoier de toutes partz, que pour distribuer ou il sera besoing et rompre les poursuittes de l'Espagnol. Oultre la quelle somme il fauldra donner, s'il plaist a vostre Majesté, quelque chose aulx capitaines qui m'ont escrit la lettre qui sera avec la presente, lesquelz s'emploiérent avec leurs parentz et amys pour empescher le passage et la levée de deux enseignes que Mr de Savoye a cy devant demandé en leur païs; l'ung d'iceux est nepveu de Mr l'Evesque et Seigneur du païs, et frére de celluy qui est ja comme esleu aprés ledict Evesque. Je prevoy aussi qu'il sera necessaire de secourir les aultres cappitaines qui peuvent servir en ceste occasion et auxquels il est deu, leur prestant quelque chose pour leur deduire aulx premiers paiementz. Aultrement je crains, Sire, que la necessitté leur faira changer de volonnté et que s'ilz sont une fois engagés ailleurs il ne sera plus possible de les retirer, quand bien on y vouldroit faire double despence.

Vostre Majesté me pardonnera, s'il luy plaist, si le bien de son servisse me contrainct de vous en escrire avec ceste franchise pour la cognoissance que j'ay de la volonnté de plusieurs. Ponr ce qui est de voz deniers, s'il vous plaist que je n'y touche plus, j'en seray trés aise, estant delivré d'un grand soing. Mais si par faulte de moyens vos affaires empirent et voz serviteurs se perdent, vostre Majesté se souviendra, s'il luy plaist, que le blasme ne m'en doit estre donné, puis que pour conserver ceulx cy et bonifier les aultres, j'ay advancé du mien plus de dix huict centz escus. Ne vous pouvant dissimuler Sire, que la necessité de la plus part de ces peuples est telle, et telle la misére de tous ceulx qui ont servi la France depuis quelques années, a deux ou troys prés qui ne peuvent pas beaucoup, que sans moyens et despences il est impossible de vous y rendre servisse agreable ny utile.

Si Dieu m'a favorisé en ceste derniére journée contre l'esperance

de tous, je croy qu'on m'y a voulu veoir et recognoistre pour la premiére fois; mais je me deffie qu'a la seconde, ilz m'y vueillent ouïr seulement, si je ne leur donne quelque certitude de leurs paiementz, tant les executions de justice y sont frequentes et rigoureuses contre les pauvres debiteurs. Mon desplaisir seroit que je vous feusse inutile part deça, y travaillant comme je fais et dois, sur quoy vostre Majesté m'ordonnera, s'il luy plaist, ce qui sera de son bon plaisir. Et je tascheray de confirmer par tous les plus fidelles servisses qui dependront de moy que je seray tousjours

Sire,

Aprés avoir supplié le createur vous continuer ses sainctes graces et benedictions

Vostre trés humble, trés obeissant et trés obligé serviteur et subiect

De Soleure ce 16 octobre 1600.

M. de VIC.

III.

La harangue

faicte par Monsieur de Vicques (lire „de Sillery") a l'arrivée de son Ambassade par devers Messieurs des ligues.

B N fds. français 17990, fol. 140, copie.[1]

Magnificques Seigneurs.

J'ay esté envoié en ce païs par le Roy trés chrestien mon Maistre, vostre meilleur amy, allié et confederé, avecq charge de vous presenter ses aimables recommandations, ensemble les lettres que Sa Majesté vous escript, par les quelles vous pourrés comprendre son intention

---

[1] Cette pièce se trouve aussi conservée dans les Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Série Suisse IV, fol. 1, 22 et 29. Au premier elle est indiquée par erreur comme émanée de M. de Villeroy.

sur l'occasion de mon voiage. Suivant la quelle Sa Majesté m'a aussy expressement commandé de vous asseurer de sa bien veillance et affection et de l'estime qu'elle faict de ceulx de vostre nation, pour en avoir recongneu la valleur et le courage plus que tous aultres Princes, s'estant trouvé tant de fois avecq eulx en bataille et aultres exploictz de guerre.

Sa Majesté m'a commandé de vous dire qu'elle desire continuer avecq vous l'ancienne amitié, alliance et bonne intelligence qui a sy long temps et sy heureusement duré entre les Roys de France, predecesseurs de Sa Majesté de trés honorable memoire, et Messieurs des Ligues, au bien commung de vous, [des uns] et des aultres.

Aprés avoir receu vostre aimable responce en datte du 15me May 1600, sur ce qui vous avoit esté proposé de sa part par feu Monsieur de Mortefontaine son ambassadeur, touchant le renouvellement de l'alliance, Sa Majesté aussitost ordonna ses depputez pour venir traicter avecq vous; ce qui auroit esté executé sans faulte; mais la guerre de Savoye, inopinement survenue contre l'intention de Sa Majesté, a retardé le voiage des dictz depputez, lequel depuis n'a esté differé que pour envoier par mesme moien plus grande provision de deniers, qui ne peuvent estre sy tost assemblez en sy grande somme comme il seroit requis, pour la pauvreté qui est encores au peuple, travaillé des guerres et callamitez passées qui ont sy long temps duré.

Et c'est la seulle cause qui retarde voz paiemens au grand desplaisir de Sa Majesté et de tous bons François, qui estoient marriz de voz incommoditez sans y pouvoir remedier. Ceste excuse, Magnificques Seigneurs, n'est pas seulement veritable, mais elle est digne de compassion, s'il vous plaist vous rememorer la vraye et premiére cause de ce retardement et les grands maulx et ruines que toute la France et tant de pauvres innocens ont depuis souffert.

Et combien que, par la paix heureuse qu'il a pleu a Dieu nous donner, il y ait occasion d'esperer toute prosperité, et que le mal diminuant et les biens et commoditez augmentant comme il se veoid de jour en jour par la grace de Dieu, il y aura moien de donner satisfaction aux bons amis et serviteurs de Sa Majesté, toutesfois, cela ne peult estre sy a coup, et est besoing d'un peu de temps pour en ressentir le fruict plus entier; mais c'est ung bien asseuré dont la recolte et la jouissance est proche et recompensera la longue attente.

J'estime, Magnificques Seigneurs, qu'il seroit superflu de voulloir demonstrer combien ceste alliance a esté cy devant utile aulx ungs et aulx aultres, d'autant que c'est chose notoire a tous, qui se manifeste par les effectz et n'a besoing de preuve.

Nous recongnoissons librement et fort voluntiers que l'assistance et secours de vos gens de guerre, qui en divers temps et en plusieurs occasions ont esté emploiez dedans et hors le Royaulme, a esté grandement utile pour le service des Roys et la Couronne de France.

Je m'asseure aussy que de vostre costé vous recongnoissez assez combien l'alliance et l'amitié de France vous a esté favorable et propice, depuis la quelle vous avez esté non seullement respectez des Princes et potentatz qui vous sont plus voisins, mais encores avez esté recherchez des plus eslongnez et n'avez esté molestez ny attacquez d'aucun depuis la dicte Alliance. Ains par le moien d'icelle, vous estes accreuz de moiens, de pouvoir et d'auttoricté, et vostre estat s'est rendu plus heureux et plus florissant qu'il n'avoit jamais esté.

Aussy voz sages predecesseurs ont ilz trés bien jugez que nulle aultre Alliance ne leur pourroit estre sy commode pour plusieurs raisons que vous sçavez bien representer.

Nous n'avons rien a demander les ungs aulx autres, et y a une certaine convenance entre vostre nation et la nostre, qui faict qu'elles compatissent et s'accordent ensemble mieulx qu'avec toute aultre; nous desirons vos bataillons pour fortiffier noz armées; il se peult dire aussy que vous ne vous estes jamais fiez et accommodez sy bien qu'avec l'infanterie et cavallerie françoise.

Magnificques Seigneurs, ceulx qui se forgent et s'imaginent des droictz et pretentions sur quelque partie de voz estatz ne desirent point vostre bien ny vostre union, et sy selon vos prudences il vous plaist examiner au vif les conseilz et la procedure d'aulcuns, qui soubz l'apparence desguisée de quelque utilité presente, feignent de rechercher vostre amitié, vous congnoistrez assez que leur but principal est de vous separer les ungs des aultres pour affoiblir et diviser la force du corps des ligues, et par ce moien s'ouvrir et faciliter la voye pour executer leurs antiens desseings qu'ilz tirent et conduisent de long, et est besoing de grandes prevoiances pour les prevenir et ne se laisser abuser a leurs artifices.

Vous debvez croire, Magnificques Seigneurs, que vous n'avez point

de plus dangereulx ennemis que ceulx qui vouldroient semer ou conseiller la division parmy vous, car c'est le chemin directement contraire a vostre bien, grandeur et repos.

Les Roys de France, Magnificques Seigneurs, ne pretendent de vous que vostre amitié. Ilz desirent vostre union et vostre prosperité pour la bien veillance et pour l'affection qu'ilz vous portent. Mais affin qu'aulcuns n'en puissent doubter, je dye qu'ilz debvoient desirer pour leur propre interest que vous soiez tousjours bien uniz et fortiffiez, affin que vostre assistance leur soit ung prompt secours, puissant et asseuré, qui ne leur puisse mancquer quant ilz auront besoing.

Les Roys de France et leurs Ministres se sont tousjours emploiez a persuader et conserver la paix et l'union entre vous, et ce peult dire avecq verité que l'alliance de France est le plus propre et le plus ferme lien de vostre conjonction et de vostre amitié, pour, par ceste commune intelligence, vous maintenir puissans et bien heureulx ensemble, ce qui ne peult estre quant vous seriez separez et divisez.

Le Roy Loys unziesme s'est emploié pour composer les differendz, qui estoient entre vos illustres predecesseurs et la Maison d'Austriche, et par son auttorité et entremise fut faict et conclud le traicté de la Ligue hereditaire avec l'archiduc Sigismond, en l'an mil quatre cens septante quatre, lequel traicté a depuis esté confirmé par ses successeurs et dure encores a present.

En l'an mil cinq cens trente et un, les cinq Cantons aians quelque dissention avecq ceulx de Zurich, furent persuadez de contracter alliance avec Ferdinand, lors Roy des Romains et depuis Empereur, frére de l'Empereur Charles Cinquiesme. Le fruict de ceste nouvelle amitié fut une guerre civille suscitée entre les dicts Cantons.

Ceste guerre fut appaisée par le soing et vigillance du Roy François premier, qui rendit capables les ungs et les aultres de ce qui estoit necessaire pour leur propre bien et conservation. La paix fut conclue; mais il fut par exprés accordé, que les lettres et sceaulx de ceste nouvelle alliance seroient renduz, comme sy elle eust esté jugée la cause principalle de ce nouveau trouble.

En l'an 1582, le feu Roy ne monstra pas moings d'affection et de sollicitude pour empescher le commancement de guerre qui estoit apprehendé entre Messieurs de Berne et Mr. de Savoye, secouru par quelques aultres Cantons. Il y a plusieurs vivans qui peuvent tes-

moigner le bon debvoir qui fut rendu par Messieurs de Mandelot et de Haultefort pour estouffer ce trouble dés sa naissance, comme en toute aultre occasion le(s) Roys de France et leurs Ministres ont tousjours rendu preuve de leur affection pour le bien et repos de Messieurs des Ligues.

Magnificques Seigneurs, avecq l'alliance de France vous pouvez asseurer vostre bien et prosperité sans rien craindre d'ailleurs, et vous delivrer de plusieurs dangers et inconveniens qui suivent infailliblement la multiplicité des Alliances.

Or, sy l'alliance de France a jamais merité d'estre estimée, sy elle a esté cy devant desirée, j'estime que ce sera avecq plus de raisons maintenant que nous sommes plus proches voisins, pouvans donner et recepvoir secours les ungs aulx autres sans demander passaige a aucun Prince, estant le Royaulme de France en plaine paix, remis et reduict en son entier, et ses limites estenduz par la force, clemence et saige conduicte de ce grand Roy, qui, a bon droict, a merité ce tiltre de grand par la gloire et grandeur de ses vertuz et de ses hault faictz. Car en luy se peult veoir l'imaige entiére d'un bon Roy et Capitaine, qui est la plus haulte et plus parfaite louange que les antiens saiges ont jugé se pouvoir donner a ung homme mortel. Sa Majesté a faict santir sa valleur et la force de ses armes pendant la guerre; elle faict veoir et reluire sa prudance et bonté en temps de paix. Toutes divisions sont cessées dans son Royaulme, et le tout se maintient paisiblement soubz son auttorité, tant par sa puissance que par l'amour et bien veillance de ses subjectz, qui le redoultent et revérent comme grand Roy, et l'ayment et l'observent comme bon pére. Et certes, Sa Majesté n'a aultre soing que de rendre ses subjectz bien heureulx soubz son obeissance, remettant la culture de la terre, le trafficq et la marchandise, et l'ordre et la police en toutes les parties de son estat, et est a esperer que son régne abondera en toutes felicitez pour ses subjectz, amys et bons voisins.

Ce grand Roy, Magnificques Seigneurs, desire vostre amitié et vostre alliance, telle et semblable que vous l'avez eu avecq les Roys de France ses predecesseurs. Ce n'est point pour faire mal a aucun, mais pour bien faire a tous. Ce n'est point pour troubler la paix publique, mais plus tost pour la conserver, aiant Sa Majesté donné bonne preuve de la droicture et sincerité de ses intentions pour le

repos publicq de la Chrestienté, pour la fallicité (!) qu'elle a portée au traicté de paix faict a Vervins avecq le Roy d'Espagne, et depuis a Paris et a Lyon. Sa Majesté vous offre la bien veillance et toute l'affection qui se peult desirer d'un auguste Prince, la foy du quel n'a jamais mancqué a ses amis, ennemis, ny a ses propres subjectz. Sa Majesté vous promect toute la satisfaction raisonnablement qui luy sera possible, tant pour voz paiemens que pour toutes aultres conditions qui seront requises, et a donné pouvoir a Monsieur l'ambassadeur et a moy de traicter et adviser avecq vous des meilleurs moiens qui conviendront pour renouveller l'alliance avec vos Seigneurs et l'establir sy ferme et sy durable, qu'elle ne puisse estre jamais changée ny alterée.

Sa Majesté s'asseure aussy de voz prudances et de vostre equité, que vous ne la vouldrez requerir de chose qui ne soit en sa puissance et qui ne soit selon raison, et que vous l'aurez bien consideré, et adjouster ce qui sera requis de vostre part pour asseurer l'effect d'une bonne alliance, pour bien pourveoir et empescher a l'advenir et non plus tomber en inconvenians du passé, par le moien desquelz Sa Majesté se trouve chargée de grandes et eccessives debtes, qui ne seroit point, sy on fust demeuré aulx termes des Alliances. Ce qui soit dit avecq supportation et sans offencer aucun; mais seullement par la necessité du debvoir, qui m'oblige de representer la verité du faict pour deux raisons: l'une, affin qu'il soit pourveu que semblables accidens n'adviennent jamais plus, car aultrement l'alliance seroit inutile; l'aultre affin que, considerans la grandeur et qualité des debtes, vous puissiez congnoistre que cela merite de nous supporter ung peu au paiement d'icelles.

J'espére en la divine bonté, comme il luy a pleu manifester par tant de miracles qu'il luy plaist prendre soing et protection de ce bon Roy et de son Royaulme et de ceste puissante respublique, qu'il luy plaira encores inspirer la prudance en voz cœurs pour prendre une bonne et saincte resolution, qui soit premierement a sa gloire pour le salut des deux Estatz et de tous gens de bien, et finallement pour l'accroissement de vostre honneur, bien et prosperité de vostre Estat, pour lequel l'alliance de France vous sera, comme elle a tousjours esté, trés utille et trés honnorable.

Faict a Solleure le Xme Septembre 1601.

IV.

Du sieur de Vic au Roy.

B N fds. français 16027, fol. 9, original.

Sire.

L'arrivée de Monsieur de Sillery a esté si a propos, et la proposition qu'il a faicte en la journée generalle tenue lundy dernier en ceste ville a esté si bien receue, que j'espére, avec l'aide de Dieu, que vostre Majesté en tirera le fruict qu'elle s'est promis, bien que les difficultés, que j'ay preveues de longue main, se trouvent, a mon jugement, accreues par les instantes poursuittes que tous les deputés des Cantons et leurs alliés ont faictes, pour le paiement des sommes deues tant au general desdictz Cantons qu'aulx particuliers, qui veulent joindre leurs demandes et satisfactions a celles du public, ce que nous tachons au contraire de diviser le plus qu'il nous est possible, pour le bien de vostre servisse. Le pis que j'y voy est que chascun s'attend d'estre paié de la plus grande partie de ses debtes, selon les esperances qu'on leur a données et leur longue attente, joinct qu'ilz se promectent ung traitement d'autant plus favorable qu'ilz sont sans allience, et s'asseurent qu'en ceste cy on ne peult au moins que suivre la proportion des paiementz qui feust gardée au dernier renouvellement. Je crains d'ailleurs que les assignations que vostre Majesté a destinées pour ceste occasion soeint trop tardives et par consequent moins utilles, n'aiant esté porté de ceste année qu'environ deux centz quarante mille escus, outre les cent mille escus que j'y conduisis quand je m'acheminay part deca. Ainsi estant ja le neufiesme moys de ceste année fort advancé, sans qu'il aist esté receu qu'une quatriesme partie de la somme qui doit y estre departie, vostre Majesté jugera s'il luy plaist, s'il ne seroit pas plus a propos de trouver promptement trois ou quatre centz mille escus, qui pourroeint estre remplacés des

assignations qui ont esté données, puisqu'on les estime bonnes, que d'en attendre la levée et le remplacement par les nonvalleurs qui se trouvent tousjours au dernier quartier; car il ne fault esperer aucune assistence en ce païs, de celles qui nous sont maintenant necessaires, qu'avec les commoditté̀s presentes, pour avoir esté cy devant noz frequentes promesses recogneues sans effect. En quoy vostre Majesté profictera tousjours plus qu'elle n'advancera.

Et d'autant (Sire), que les principaulx poinctz de la dicte journée vous seront particulierement discourus par mondict sieur de Sillery, ensemble les demandes et responses qui ont esté faictes pour ce subject, je n'useray d'aucune redicte, seulement asseureray je vostre Majesté, qu'aiant receu la lettre qu'il vous a pleu m'escrire par le dict sieur, et en communication de ses instructions, je l'assisteray, seconderay et serviray de telle sorte, qu'avec sa prudence et bonne conduicte, Dieu nous faira, s'il luy plaist, la grace d'advancer le bien de vostre servisse, maugré les traverces de voz anciens ennemys et la mauvaise volonnté de leurs partisans.

S'estans les Grisons excusés de comparoir en ceste journée, pour avoir esté tousjours recherchez chés eulx en semblable occasion, comme ils disent, j'espére m'i acheminer suivant le commandement qu'il vous a pleu m'en faire, aprés la journée qui a esté assignée a Baden le septiesme du prochain, par la quelle nous serons mieulx instruictz des intentions de Messieurs des Ligues, pour m'en servir envers les aultres; aiant avec l'advis dudict sieur de Sillery jugé a propos d'en user ainsi et d'y envoier cependant quelqu'ung pour les disposer suivant la proposition qui a ja esté faicte. Nous sçaurons aussi ce que Messieurs les collonels Galatti, Reding et autres de voz serviteurs, qui sont emploiés en divers cantons pour sonder et persuader les peuples a ce qui est de vostre servisse, auront proficté, affin d'en fortifier nostre poursuitte aulx dicts Grisons. Monseigneur le Chancelier se peult souvenir de la grande despence qui y feust faicte au renouvellement de la derniére allience. Et j'estime que vostre Majesté n'entend pas qu'on l'espargne, semblable ou telle qu'elle sera jugée necessaire; car les poursuittes d'Espagne pour l'alliance de Millan n'y sont pas moindres qu'elles estoient lors; et les mescontentementz y sont plus grands, pour leur estre deu dix fois plus qu'il n'estoit audict renouvellement d'allience, et n'en avoir a present aucune avec vostre Majesté, pour

estre la derniére expirée, en quoy toutesfois nous tacherons de faire le meilleur mesnage qui nous sera possible.

Outre les affaires generaulx, pour les quels les dicts sieurs deputtés nous ont longuement pressés, nous l'avons esté encores plus importuneement des particuliers, soit des cantons, chascun a part soy, soit des collonels ou cappitaines, de quoy j'ay faict ung memoire a part pour n'ennuier vostre Majesté d'un trop long et facheux discours, qui m'occasionera de finir la presente aprés avoir supplié le createur vous donner,

Sire

Accroissement de ses sainctes graces et benedictions avec trés heureuse et longue vie. De Solleure ce 17me Septembre 1601.

Vostre trés humble, trés obeissant, trés affectionné
et trés obligé serviteur et subiect
M. de VIC.

V.

Henry IV à Messieurs de Sillery et de Vic.

A E Suisse, vol. 14, original.

Mes sieurs de Sillery et de Vic. J'ay sceu par vostre lettre du 15me de ce mois, que j'ay receue par ce courrier le 20, ce qui s'est passé en l'assemblée de Baden, les propositions et demandes qui vous y ont esté faites, et vos sages remonstrances et responses, et finallement en quelz termes les choses sont demeurées; de quoy j'ay esté trés content, car a la verité elles ont passé mes esperances, mais non mon desir ny la confiance que j'ay tousjours eu d'y parvenir par vostre entremise, prudence et diligence; de quoy je me voy a la veille de jouir avec trés grande satisfaction et utilité; partant, je ne puis

vous louer et remercier assez a mon gré du bon et heureux debvoir que vous avez fait de me servir en ceste occasion, qui est la plus importante a ma Couronne et a l'affermissement d'icelle, pour moy et mes successeurs, qu'aultre qui me restait a effectuer, tellement qu'il semble que Dieu ait voulu vous rendre ministres et instrumens de l'establissement entier des prosperitez qu'il luy a pleu me departir. Et comme ceste derniére a suivy et comme accompagné celle du filz que Sa Majesté divine m'a donné, l'esclat en reluy davantage, et le prix d'icelle en est d'autant mieux receu et plus estimé, qu'il ne me reste plus rien a faire pour remettre la France au chemin d'estre bien tost aussi puissante et floraisante qu'elle fut oncques. Son sainct nom en soit beni, et me face la grace d'en user a sa gloire, comme je m'y ressens obligé, et pareillement de recognoistre envers vous et mes autres bons et loyaux serviteurs les services que vous et eulx m'y avez fait, comme j'en ay la volonté, et vous promect que l'effect s'en ensuivra a vostre contentement.

Donc, pour achever l'œuvre que vous avez si bien commancé, je donneray ordre que le million d'or, que vous avez promis, sera payé et fourny sans faute en ma ville de Lyon dans la fin de la presente année; partant, vous pouvez agir, sur ce pied et fondement trés asseuré, ce que vous avez affaire. Et comme lesdictz deniers ne peuvent pas y estre renduz en mesme temps, a mesure qu'ilz seront receuz et que l'on y aura assemblé quelque somme notable, elle vous sera envoyée sans retardement; mesme l'on fera partir au premier jour une voiture de six vingtz mil escus, affin qu'elle arrive a vous, s'il est possible, devant la journée que vous avez assignée a Solleure, et sera ensuivie des aultres suivant vostre advis, de sorte qu'il sera satisfait a ce point a vostre contentement. Et vous asseure que j'ay ce fait si a cœur, que je veux postposer toutes autres choses pour en sortir a nostre honneur, et d'autant plus que je recognois que nostre diligence en icelle non seulement aysera et contentera davantage les S^rs^ des Ligues et facilitera nos alliances, mais aussy augmentera ailleurs la reputation de mes affaires.

Quant a la distribution de la somme, je m'en remettray entierement a vous, asseuré qu'elle sera faite par vos prudences ainsy, qu'elle le doit estre pour le bien de mon service. Cependant vous n'avez peu fait d'avoir rompu la menée qui avoit esté dressée pour obtenir

une division esgale par tous les Cantons des pentions et autres deniers qui seroint payez, ainsy que vous m'avez escript.

J'ay veu aussy comment vous estes echapés de l'offre qu'il a fallu faire de la somme, qui doit estre payée par chacun an. En quoy j'ay remarqué que la creance, que l'on a eu en vous, m'a grandement servi, et puis que lesdicts Srs des Ligues declarent vouloir se confier en ma bonne volonté, ilz m'obligent a effectuer ce dont vous leur avez donné esperance; et je desire que vous les asseuriés que j'en auray tel soing qu'ils auront occasion de s'en louer et de ne se repentir d'avoir suivi vostre conseil; car je donneray ordre qu'il leur sera envoyé et fourny par an plus que les trois cens mil escus, qui furent promis par la derniére alliance, ainsy que vous leur avez proposé. Sur quoy je vous diray que j'en avois desja employé quatre cens mil dans mon estat de l'année prochaine pour servir a cet effect. Toutesfois je ne suis pas d'avis que vous vous en expliquiez aux dictz Srs; car puis qu'ils ont commancé a prendre fiance de nous, la parolle generalle, que vous leur avez donnée, les contentera plus que si vous la restraigniez maintenant a la dicte somme; partant, ne m'y engagez pas davantage que vous avez fait, car ils en trouverons meilleur ce peu, que vous leur avez promis, quant ilz le recevront. Je suis bien aise aussy qu'ilz se soient departis de l'instance, qu'ils avoient fait, d'avoir des assignations particuliéres affectées au payement de la dicte somme; car comme ont (!) leur seureté de se fier en la bonne volonté, que j'ay de les contenter et conserver leur amitié, c'est aussy ma commodité et ma reputation qu'il en soit ainsy usé.

Je donneray ordre que mon cousin le Duc de Biron sera tout prest a partir pour se rendre par dela, si tost que vous me manderez qu'il sera temps qu'il le face; de quoy vous m'advertirez par vos premiéres, affin qu'il s'y achemine quant il sera necessaire, et non plus tost ny plus tard, tant pour sa commodité que pour eviter les fraicz de sa demeure; car, encores que je l'aye adverti de retrancher son train le plus qu'il pourra pour les raisons que vous m'avez escrites, toutesfois sa suitte sera tousjours grande et a charge, joint qu'il seroit mal seant s'il demeuroit long temps a ceste poursuitte, et que son absence me feroit faute.

J'ay consideré aussy les articles proposez par les ambassadeurs

des Cantons alliez d'Espagne et Savoye avec ceulx que vous leur avez baillé pour response a leur proposition, et vos considerations et aviz sur ce sujet, que vous m'avez representé par le memoire que vous m'avez envoyé. Sur quoy je vous diray que j'approuve que nostre alliance soit faite entiére, comme elle a esté avec les Roys mes predecesseurs, et que nostre traitté soit conclud et dressé aux termes et en la forme des precedens, pour les raisons desduites en vostre dict memoire, et qu'il soit fait une declaration a part qui contiendra la reserve necessaire pour les dicts Cantons, laquelle je me contenteray estre faite et passée suivant les articles que vous leurs avez baillez, dont s'il faut rabattre encores quelque chose, j'en passeray tousjours par vostre advis. Car j'ayme mieulx me contenter de l'alliance d'iceulx cantons aux conditions susdictes, que de la surachepter a force d'argent; au moyen de quoy, sortez en le mieulx que vous pourrez et continuez a vous prevalloir en mon endroit de ma facilité et bonté pour ce regard, affin d'avoir meilleur marché d'eulx sur leur (!) pretentions en matiére d'argent, comme j'ay appris par vostre dicte lettre que vous avez trés bien commancé; vous advisant que j'approuveray tout ce que vous en ferez, tout ainsy que si je l'avois ordonné en mon Conseil. Partant, disposez en librement sans attendre sur ce autre commandement de moy. Vous m'avez fait plaisir aussy d'avoir fait sentir a l'ambassadeur de Savoye ma sincerité en la recherche de la dicte alliance.

Je suis content aussy de donner a ceulx du Canton de Berne la declaration qu'ils ont demandée, encores qu'elle leur soit superflue et inutile tant que je vivray et mes enfans aussy; car j'espére qu'ilz suivront l'exemple que je leur laisseray. Toutesfois, pour leur oster tout scrupule, vous leurs accorderez la dicte declaration.

J'auray a plaisir que la dicte alliance soit accordée pour ma vie et pour celle de mon heritier et quelque temps aprés sa mort, affin de la perpetuer tant que nous pourrons.

Et quand nous aurons asseuré nos affaires, nous verrons ce que nous pourrons faire pour ceulx de Genéve, des quels je desire bien avoir soing et les favoriser; mais est chose qu'il faut faire a propos, de quoy vous ne perdrez l'occasion quant elle se presentera, comme de continuer a leur donner cependant toute asseurance de ma bonne volonté.

Je desire sçavoir ce que vous Sr de Vic aurez traicté aux Grisons; car encores que je me promectz qu'ilz suivront l'exemple des autres Cantons, toutesfoys, comme je sçay qu'ilz sont pratiquez du costé de Milan, ce me sera contentement d'estre faict certain de leur volonté.

Je vous ay escript par la voye de Lyon, le 11 du passé, l'instance que m'avoit faite l'ambassadeur de Venise, touchant le passage par le pays des Grisons pour aller en Italie, qu'il desiroit estre accordé a mes alliez comme a moy, pour y pouvoir passer les forces dont ils auroient besoing pour leur deffence et conservation. Et combien que je luy aye fait dire qu'en (!) la disposition m'en sera accordée, j'en pourray tousjours favoriser et assister mes alliez, toutesfois il n'a laissé de persister en son instance; de quoy j'ay voulu vous advertir, non pour vous commander de faire ce qu'il desire, mais affin que vous mettiez peine d'estendre et asseurer pour moy la liberté du dit paissage tant qu'il vous sera possible; car cela consolera grandement mes alliez en Italie. Je m'en remets a vos prudences pour terminer la dicte alliance et asseurer mes affaires pardela. Priant Dieu, Messieurs de Sillery et de Vic, qu'il vous ait en sa saincte et digne garde.

Escript a Paris le 20me Octobre 1601.

HENRY.

(et plus bas) de NEUFVILLE.

VI.

Du sieur de Vic au sieur de Béthune

Conseiller du Roy en son Conseil d'Estat et Ambassadeur pour Sa Majesté a Rome.

B N fds. français 3489, fol. 3, original.

Monsieur.

Je me resjouis avec vous de la bonne election que le Roy a faicte de vostre personne pour le servir en ceste grande et honorable ambas-

sade de Rome, en laquelle je vous souhaitte autant d'agreable repos et de contentement, que nous avons icy de peines et de facheries, pour les traverses qu'on nous donne sur le renouvellement de l'alliance, que Sa Majesté desire avec ces peuples; car si les uns nous demandent paiement de partie de leurs debtes, qui sont trés grandes, comme vous sçavés, les aultres sont a demy persuadés soubz main de retrancher des anciens traictés quelques articles mis en faveur des amys et alliés que le Roy a en Italie, affin, qu'estantz despourveus de ce support, ilz soeint la proie de leurs voisins. Les offres et corruptions qu'on propose pour cest effect sont telles et si grandes que plusieurs qui jusques a ceste heure avoeint detesté ces menées comme la peste de leur republique, s'i sont laissés emporter. Mais j'espére qu'avec l'aide de Dieu, le Roy sera servi a son contentement.

J'ay cy-devant escrit a Monsieur le cardinal Dossat[1] ce qui s'est passé aulx deux derniéres journées, qui ont esté tenues depuis l'arrivée de Monsieur de Sillery part deça; desquelles il est besoing que vous sachiés la suitte pour mieulx comprendre ce que je suis venu faire part deça, comme je l'en supplie. J'espére partir demain, Dieu aidant, pour retourner a Soleurre, ou nous avons assigné une journée au 25 du present, pour y conclure s'il est possible la dicte alliance; de quoy je vous tiendray adverti, comme aussi de toutes aultres particularittés que je penseray importer le servisse du Roy ou vostre contentement particulier, vous priant aussi me faire part souvent de vos nouvelles et me croire

Monsieur,

Aprés vous avoir souhaitté heureuse et longue vie,

Vostre bien humble et plus affectionné serviteur

M. de VIC.

De Coyre ce 2 Novembre 1601.

Monsieur. Je vous supplie excuser que j'escris cecy a la haste, aiant maison plaine de demandeurs et poursuivantz qui m'accablent.

[1] d'Ossat.

VII.

Du sieur de Vic au Roy.

B N fds. français 16027, fol. 11.

Sire.

Oultre la despesche commune par laquelle vostre Majesté sera particulierement esclaircie des grandes difficultés, qui ont esté proposées et debatues pendant dix jours entiers, qu'a duré ceste derniére journée, j'ay pensé y devoir adjouster la presente pour vous donner advis de la reception de vostre despeche du 25me du passé; et que suivant icelle, je suis resolu, avec l'advis de Monsieur de Sillery, de m'acheminer aulx Grisons le 18me du present, pour, avec l'aide de Dieu, tacher d'y parachever l'affaire commencé suivant le desir et commandement de vostre Majesté, quoy que nous soions advertis de plusieurs endroictz, que l'ambassadeur d'Espagne y a envoié deux mille quadruples pour y fortifier ses practiques, et qu'il y doive passer en personne, s'il ne l'a ja faict, soubz pretexte de conduire sa femme, qu'il renvoie a Milan faire ses couches. Cella, joint avec les aultres considerations, que mondict sieur de Sillery et moy avons pesées ensemble, nous ont faict resouldre de faire differer la tenue des communes aulx dicts Grisons jusques a ce que je sois sur les lieux, affin que de vive voix et par tous aultres moyens, que nous jugerons necessaires, les poursuittes de voz ennemys, contraires a vostre servisse, soeint rejectées.

Vostre Majesté verra, s'il luy plaist, par l'original du memoire qui sera avec la presente, combien la seigneurie de Venize est en creincte que ce passage luy soit fermé; car aiant prié Monsieur de Fresne Canaye de m'escrire sur ce subject, comme il a faict, m'envoyant ledict memoire, elle a despeché ung courrier exprés jusques en ceste ville. Ma response au dict sieur de Fresne a esté, avec l'advis de mondict sieur de Sillery, que je n'avois commendement de vostre

Majesté que de proposer le renouvellement de l'ancienne alliance, sans rien diminuer des articles d'icelle, et que, sachant combien vous desiriés gratifier ladicte Seigneurie, j'apporterois en ceste consideration tout ce qui me seroit possible pour leur contentement; mais puis que ladicte Seigneurie cognoissoit au vray, combien ses mauvais voisins desiroeint luy oster toute esperance de secours par ledict païs qui abutist aulx leurs, et qu'ilz faisoeint a cest effect beaucoup de grandes despenses, qu'elle considerast si, pendant que je serois sur les lieux, elle y vouldroit envoier quelqu'ung ou y faire distribuer, par ceulx du païs, qui leur sont plus affectionnés, quelque bonne somme; que nous tacherions de la faire bien emploier avec ce qui dependroit de vostre authoritté. Ce que nous avons estimé estre a propos, affin que s'il y fault faire de plus grandes despences que celles que nous avons preveues, comme je le crains, veu ce que nous avons aprins depuis mon retour, ladicte Seigneurie y contribuast quelque partie, pour en espargner aultant a vostre Majesté, sans que pour cella elle se puisse prevalloir dudict passage, qu'autant qu'il vous plaira l'en favoriser et luy rendre par ce moyen vostre amitié plus necessaire.

Je remercie trés humblement vostre Majesté de l'asseurance qu'il luy plaist me donner par sadicte despeche, que je seray paié du quartier qui me reste de l'année passée, et que je seray aussy satisfaict de ce qu'il vous a pleu me faire ordonner pour la presente ; car l'ung et l'autre me donnera plus de moyen de continuer le trés humble servisse que je vous dois, n'aiant jusques a ceste heure espargné tout ce que j'ay peu recouvrer d'ailleurs, pour ne me rendre importun en chose quoy que juste et necessaire en mon particulier.

Il y a quelque temps que j'escrivis a vostre Majesté comme, pour empescher que plusieurs collonels ou cappitaines ne cedassent leurs contractz, pour les servisses, qu'ilz ont faictz en France, a des marchands qui les tiennent en gages, et qui n'en quicteroeint aulcune chose, a cause du pouvoir qu'ilz ont en leurs cantons, soubz l'authoritté desquels ilz presseroeint leurs dicts paiementz, que je m'estois engagé de promesse jusques a dix mille escus pour cent mille francs de bonnes debtes, tant en principal q'interestz; dont j'ay communiqué avec mondict sieur de Sillery, qui le juge utille a vostre Majesté pour empescher que lesdicts contractz ne tombent en mains plus fortes

que celles des particuliers. Mais nous avons encores desiré avoir sur cella voz commandementz, comme je vous en supplie trés humblement,

Sire,

Et me croire, aprés avoir prié Dieu de tout mon cœur, qu'il vous continue ses sainctes graces et benedictions avec trés heureuse, longue et trés contente vie,

Vostre trés humble et trés obligé
serviteur et subject
M. de VIC.

De Soleurre ce 10me decembre 1601.

VIII.

Du sieur de Vic au sieur de Béthune.

B N fds. français 3489, fol. 4.

Soleure 13 decembre 1601.
(Receue le 3 janvier 1602.)

Monsieur.

Je ne sçay par quelle disgrace celluy des ordinaires, qui m'aporta il y a douze jours vostre lettre, tomba dans l'eau avec tous ses pacquetz, lesquels aprés feurent tellement gellés, qu'il me les fallust lire par piéces et a demy effacés, de façon que n'en aiant peu remarquer la dattre (!) ny autre chose importante, je me contenteray vous remercier bien humblement, Monsieur, de la continuation de vostre amitié. Vous aurez cogneu par les mienes des 2me et 19me du passé, l'asseurance de mon servisse et le desir que j'avois que nous eussions correspondance ensemble, pour en servir plus dignement et utilement Sa Majesté.

Puis que vous estes en ceste volonnté, je ne lerray passer occasion de vous faire part, tous les quinze jours, de tout ce que je sçauray d'important. Pour commencer je vous diray, Monsieur, que la journée

generalle que nous avions assignée en ceste ville, y a esté tenue avec plus grand nombre d'ambassadeurs qu'il ne s'en estoit encores veu ensemble de toutes les ligues, quoy que ceulx des Grisons n'y feussent. Ilz nous ont donné, l'espace de dix ou douze jours de suitte tant d'exercice de cors et d'esprit, qu'il y avoit de quoy s'en rebutter, comme nous eussions faict; sans le bon succés que Dieu nous en a donné, pour y avoir esté toutes choses conclues et accordées au contentement de Sa Majesté, vers laquelle nous avons despeché courrier exprés, pour avoir ses commendementz sur ung seul article, auquel nous n'avons voulu toucher. Il a esté cependant convenu entre nous tous, que nous nous rassemblerons en ce lieu le 16me du prochain, pour arrester toutes choses, non pour y plus debattre.

Monsieur de Biron s'y pourra rendre par mesme moyen, pour authoriser de sa presence la conclusion de ce penible ouvrage, auquel Monsieur de Sillery a certes travaillé trés dignement. J'estime qu'il vous escrit, quoy qu'ung peu indisposé a cause des grands froids. Sur ce, je supplie le createur,

Monsieur, vous donner trés heureuse et longue vie. De Soleurre ce 13 decembre 1601.

Vostre bien humble et plus affectionné serviteur

M. de VIC.

J'espére, avec l'aide de Dieu, partir d'icy le 22 du present pour retourner aux Grisons, suivant le commendement du Roy, et tacher d'y parachever ce que j'y commençay dernierement sur le subject du renouvellement de l'alliance. Les Espagnols et leurs partisans y donnent tous les empeschementz qu'ilz peuvent, en quoy aussy les serviteurs de Sa Sainteté, qui sont emploiés en ce païs, n'espargnent chose qu'ilz puissent. J'en ay donné advis au Roy, il y a long temps, et bien qu'ilz eussent promis de mieulx faire pour l'advenir, si vont ilz de mal en pis.

IX.

Lettre du Roy a M. de Vic

touchant le traité qu'il avoit a faire avec les Grisons pour le passage de troupes de France en Italie.

B N fds. français 16027, fol. 13, minute.

Monsieur de Vic, Je respondray par la presente a la lettre particuliére que vous m'avez escripte par ce courrier. Je suis trés aise que vous vous soyez resolu de retourner aux dicts Grisons au temps que vous m'avez mandé, pour parachever le traité qu'il convient faire avec eulx, duquel je veulx esperer que vous viendrez a bout a mon contentement, nonobstant les pratiques de l'ambassadeur d'Espagne et les quadruples que l'on vous a adverty qu'il y a envoyez; car l'exemple des cantons servira grandement a les y disposer. Mais j'estime que vous avez trés bien faict d'avoir retardé l'assemblée de leurs communes jusques a ce que vous fussiez sur les lieux, pour les raisons que vous m'avez escriptes. Sur tout je desire que vous obteniez le passage par leur pays pour les gens de guerre que je voudray envoyer en Italie, du moins ainsy qu'il a esté accordé aux Roys mes predecesseurs par les precedens traitez; car c'est le principal et plus important advantage que j'atendz de leur aliance. Partant, sy vous pouvez faire que l'article, qui en sera dressé, soyt ampliffié et estendu encores plus qu'il n'a esté cy devant, pour faire paroistre que j'ay ledict passage a cœur, et que j'en puis disposer pour moy et pour mes amys, vous me ferez service trés agreable et utille. Donques n'obmettez rien a faire pour cest effect.

J'avoys promis a l'ambassadeur de Venize de favoriser le desir de la republique pour le regard dudict passage, autant qu'il me seroit possible, de sorte que je crains qu'elle trouve un peu a redire a la responce, que vous avez faite au memoyre que le sieur de Fresne vous a envoyé de la part d'icelle, luy ayant seulement mandé que vous n'aviez aultre commandement de moy que de proposer le renou-

vellement de l'antienne aliance, sans rien dimynuer des articles d'icelle Davantage, je n'aprouve que ladicte republique contribue aux gratifications qu'il convient faire a ceste nation pour obtenir ce que nous pretendons, car ce seroit l'obliger a luy faire part de la liberté et faculté dudict passage sans moy, et il importe a ma reputation et a mon service que personne ne puisse user et se prevaloir d'icelle, que par mon moyen et authorité, estimant peu toute l'espargne et descharge que je pourrois recepvoir de ladicte contribution, au regard de l'advantage susdict. Au moyen de quoy, trouvez moyen de faire sçavoir audict sieur de Fresnes que vous avez receu commandement de moy, (depuis les derniéres que vous luy avez escriptes) de favoriser et poursuivre ce que desirent lesdicts seigneurs, et adviser a vous degager doulcement de la semonce que vous leur avez faite d'y employer leur argent, car j'ayme mieulx qu'il me couste davantage et que tout depende de moy.

J'ay derechef commandé expressement que l'on pourvoye au payement de vostre entretenement, tellement que je vous puis assurer qu'il y sera satisfait.

Quand a la promesse que vous avez faite a certains colonelz et cappitaines de leur faire paier dix mil escuz pour acquiter cent mil livres de bonnes debtes, tant en principal que interestz, je me remectz au sieur de Sillery et a vous de l'effectuer ou non; car, estans sur les lieux, comme vous estes, et cognoissant mieulx que aultres, a quoy il est plus a propos d'employer nostre argent, je veulx que vous en ordonniez ensemble comme vous jugerez estre pour le mieulx.

Mais je vous prie que je sçache au plus tost en quelle disposition vous aurez trouvé lesdicts Grisons, sans toutesfois precipiter la negociation que vous avez a faire avec eulx; car vous sçavez que tous peuples, et mesmes ceulz cy, veulent estre maniez et conduitz avec douceur et patiance. Partant, il vault mieulx que vous demeuriez davantage avec eulx, que sy vous laissiez vostre œuvre imparfaite, joint que mon cousin le duc de Biron se trouvera en la journée assignée le 16 janvier, lequel aydera audict sieur de Sillery a parachever ce qui reste a faire avec les cantons, sans qu'il soyt autrement besoin que vous hastiez vostre retour pour vous y trouver, sy vous n'avez achevé a temps ce que vous avez a faire avec les dicts

Grisons. Doncques je desire que vous en usiez ainsy, affin de ne donner davantage de commodité aux Espagnolz de traverser mes intentions et vostre entreprise audict pays, et que vous m'en raportiez ceste fois une conclusion dudict traité, telle qu'elle m'est necessaire. Je prie Dieu, Mr de Vic, vous avoir en sa saincte garde. Escript a Paris le 16 decembre 1601.

X.

Le canton de Berne au Roy.

B N fds. français 16027, fol. 15, orig.

Dem Aller Durchlüchtigisten Groszmechtigisten, Christenlichisten Fürsten und Herren Henrico, König in Frankrych und Navarren, und Unserm Allergnedigisten Herrn und Pundtsgnossen.

Aller Durchlüchtigister, Groszmechtigister, Christenlichister König, Allergnädigister Herr und Pundtsgnosz, E: K: Mt: syen unsere willigen dienst mit erpietung aller ehren in aller demütigkeit zuvor.

Allergnedigister Herr, E: K: Mt: pitten wir underthenig, die wöllen zu keinem Unwillen noch Verdrusz ufnemen, das wir durch unsere deputierten den Herren von Sillery, E: K: Mt: Ambassadorn, ansprächen und ersuchen lassen, er wölte sich nitt minder dann gegen anderen unseren getrüwen lieben Eydtgnossen erclären desz bevelchs, so von E: Mt: er haben möchte, wasz massen dieselb uns unser billichen ansprach vernügen und zebefridigen gnädig und günstig gesinnt sye, von wegen der Verheissung, so E: K: Mt: uns durch schryben vom lesten May 1595 gethan, das dieselb uns die zwo Vogtyen Gex und Thonon inrumen und zustellen wölle, von wegen desz Kriegsdispens so wir domaln erlitten, und der 100,000 L., so wir wylandt Kö: Mt: Henrico Tertio lobsäliger gedächtnus in synen usser-

sten nöten fürgelichen. Daruf wir dann die Hoffnung gevasst, es wurde wolermelter Herr von Sillery uns hierüber mit vernüglichem bscheid und antwort begegnet syn. Wann aber er sich gegen unseren Gsandten erclärt, dessen von E: K: Mt: kein bevelch haben, also haben wir nitt ermanglen wöllen, E: K: Mt: dessen alles underthenig zeverstendigen, und pitten, die wöllen sich irer Verheissungen gnädig und günstig erinneren und sich darüber erclären, wessen dieselb gegen uns, als deren getrüwsten, besten Fründen, Eydt- und Pundtsverwandten, so der Cron Frankrych nitt die miensten dienst gethan, (ohne Rhum noch Verwyssen (!) geredt) gesinnet, und was Satisfaction wir von E: K: Mt: sölcher unser Ansprach halben zuerwarten und getrösten söllen. Sonst müssten wir in der besorgnus stan, wann das Werk der Vereinung und beschluss desselben für unseren höchsten gwalt kommen sölte, dasselbig möchte zerschlagen werden, das aber uns schmärzlichen Kummer bringen wurde. Dem allem vorzesind und disen kranz also ganz zebehalten, wöllen wir uns zu E: K: Mt: versächen, die werden vorgehnde Ir Verheissungen gnädig und günstig zu herzen fhüren, und kraft derselben wolermeltem Herren von Sillery bevelch und gwalt geben, wessen er sich deszhalben gegen uns erlüteren sölle. Das wirt ohne zwyfel disz werk zu gutem vernügen E: K: Mt: und der Cron Frankrych bestendigem wolstand befürderen. Und werden wir hiemit desto mehr verbindtlich gemacht, derselben unsere underthänige getrüwe und wolmeynende dienst, ouch alle ehr, lieb, und fründtschaft zecontinuieren. Und beharren mit so guter affection, als E: K: Mt: wir in gsundtheit, lang läben, und allen beharrlichen wolstandt von grundt unsers herzen wünschen,

Datum 7 January 1602.

E: K: Mt: ganz dienstwillige

Schuldtheis und Rat der Stat Bern.

XI.

Du sieur de Sillery au Roy.

Ministère des Affaires Etrangères, vol. 14, Suisse.

Soleure 18 janvier 1602.

Sire.

Le Sindic Daufin de Genéve a esté envoié vers moy par ses superieurs pour me communicquer ce qui a esté traicté par leurs deputez avec M. de Savoye. Ils m'ont donné copie de ce qui a esté proposé et respondu, pour l'envoier a vostre Majesté, et leur donner avis comme ilz auront a se conduire pour le surplus. On les a solicitez et entretenuz avec dexterité pour les faire craindre ou esperer. On leur a reproché, comme ils dient, le peu de recongnoissance qu'ilz reçoivent des services qu'ilz ont renduz a vostre Majesté, de laquelle s'ils se veulent separer, et de leurs alliez de Berne, on leur promet satisfaction de ce qu'ilz ont demandé. Mais il faut adjouter que le Duc voudroit par mesme moien quelque recongnoisance pour ses pretentions sur Genéve, dont le desir et l'esperance luy faict entretenir ceste pratique, de laquelle ceux de Genéve congnoissent bien la fin, et veux esperer qu'ils se garderont d'estre trompez. Toutesfois le despit et l'impatience esbranle quelquesfois les plus fermes, et faut craindre que l'artifice du duc et l'aparance d'un bien present ne leur fist prendre quelque mauvais party, a quoy il est besoin de veiller et les assister.

Ils continuent aussy leurs priéres et plaintes pour l'exemption, par eux pretendue, des tailles et peages; et pour n'avoir eu temps ny commodité d'envoier leurs tiltres, et verifier ce qu'ils pretendent, ils suplient vostre Majesté, qu'il luy plaise continuer la surseance qui leur a esté donnée, pour trois ou quatre mois, afin qu'ilz puissent cependant esclaircir leurs droictz et les justifier.

En troisiesme lieu, les dictz de Genéve m'ont representé une lettre de vostre Majesté du 11 Novembre, avec une ordonnance de Messieurs du Conseil du 17 Octobre, par laquelle il est ordonné qu'ilz seront paié de XX mil escuz par le tresorier des Ligues, lors que le renouvelle-

ment d'alliance sera faict. J'ay dit au dict Sindic que la somme luy sera paiée suivant ce qui est mandé, tant par la lettre de vostre Majesté que par l'ordonnance, et que la somme luy sera paiée a Lyon par le tresorier des Ligues, ce qui ne peult estre faict en cete ville par faute de fonds et pour autres raisons, dont il est demeuré capable et content, me priant seulement d'en escrire a vostre Majesté, a laquelle il plaira d'ordonner que les dictz de Genéve soient paiez a Lyon, estant du tout raisonnable qu'ilz soient satisfaictz de ce qui leur a esté promis, mais non en Suisse, non seulement pour le peu de fondz qui reste, mais aussy pour ne mescontenter Messieurs des ligues, qui ne pourroient suporter que ce qui leur a esté ordonné fust diminué pour paier d'autres detes. C'est chose, Sire, qui n'importe point aus(!) dicts de Genéve, mais grandement au service de vostre Majesté, comme il sera jugé par tous ceux qui ont congnoissance des affaires de Suisse.

Lesdicts de Genéve m'ont faict aprés proposer le desire qu'ilz ont d'estre compris au traitté d'alliance et estre receuz alliez de tous les Cantons, me prians de les asister et d'emploier a ceste fin l'auctorité de vostre Majesté.

Et pour fin, ils desirent retirer leur obligation pour XX mil florins de Messieurs de Strasbourg, puis que ceste partie leur est remise par le benefice de vostre Majesté, estant comprise dans le contract faict avec ceux de Strasbourg. J'ay promis d'en escrire a Mr de Bongars et faire les diligences requises pour retirer leur obligation et la restituer.

Quant au faict de l'alliance en laquelle ilz desirent estre receuz, et pour ce qu'ils ont a traitter avec Mr de Savoye, aprés avoir particulierement conferé de ce qui appartient a l'un et a l'autre point, nous avons remis a prendre conclusion, aprés que nous aurons communiqué avec leurs alliez de Zurich et de Berne, pour conduire le tout par un commun avis, les ayans cependant assurez de ce qu'ilz doivent esperer de la bonté et bien veillance de vostre Majesté.

Reste qu'il plaise a vostre Majesté, pour leur donner quelque consolation, continuer encores pour trois mois la surseance qui leur a esté donnée, sans laquelle ilz sont en mauvaise condition, estant menacés par la pluspart de leurs marchans de se retirer de leur ville pour aller demeurer aux terres de Berne. Ilz esperent, moyennant la continuation de ceste surseance, les conserver, et qu'il se trouvera

moien de les soulager et contenter, sans prejudice du service de vostre Majesté.

Sire,

Je prie Dieu, donner a vostre Majesté, en parfaicte santé trés heureuse et trés longue vie.

De Soleurre ce 18 janvier 1602.

Vostre trés humble et trés obeissant sujet et serviteur

BRULART.

XII.

Du sieur de Vic au sieur de Béthune.

B N fds. français 3489, fol. 6, orig.

(Receue le 6 febvrier 1602.)

Monsieur.

Je vous ay cy devant escrit, des 2. et 29. Novembre et du 13. de ce moys, tout ce que j'ay sceu de plus important pour le servisse du Roy et vostre contentement particulier. Il ne me reste qu'a vous dire que m'estant rendu en ceste ville, il y a tantost ung moys, par commandement du Roy, pour y achever ce que j'avois commencé en mon premier voiage, j'y avois la, grace a Dieu, acheminé les affaires de telle sorte, que j'estimois avoir surmonté toutes les difficultés qui m'avoeint esté proposées, mesmes celles de la reserve de l'Estat de Milan et du passage des gens de guerre par ce païs, quand Sa Majesté s'en vouldroit servir ailleurs, sans quoy ceste alliance seroit trop plus onereuse que profictable. Mais le sieur Julio de la Torre, du quel je vous ay cy devant escrit, ensemble a Monsieur le Cardinal d'Ossat, pour me plaindre de ce que demeurant avec Monsieur le Nunce de Sa Sainteté a Lucerne, il traverce meschament en tout ce qu'il peult les affaires de Sa Majesté, s'aidant pour cest effect et de l'authoritté du Pape, et

de l'entremise du dict Nunce, le dict Julio, dis je, est venu en ceste ville, ou il a taché de corrompre bon nombre d'ambassadeurs, de soixante et tant que nous en avons icy, leur offrant de la part du Conte de Fuentes une bonne somme d'argent — qu'il avoit destinée aulx Suisses a son dire, — pourveu qu'ilz ne renouvelassent l'alliance avec Sa Majesté, ou que ce feust avec des conditions qui la rendissent inutille, ou qu'ilz la differacent pour quelque temps. Ce que j'en trouve encores bien estrange est que, pour estre ecclesiastique, il n'a pas seulement recherché a ceste intention les catholiques, mais aussi ceulx de la religion pretendue reformée et protestants. Il a adjousté encores une indiscretion a tout ce que dessus, aiant usé de plusieurs menaces contre aucuns des plus authorisés de ces ligues, qui l'eussent faict jecter par les fenestres, si nous n'eussions eu plus d'esgard a sa qualitté qu'a sa personne; car nous avions icy deux mille hommes portans armes qui ne demandoeint qu'a estre emploiés, aians touché de l'argent du Roy ou faict bonne chére a ses depens.

Je vous escris cecy, Monsieur, parce que par la vostre derniére du 8 du passé, qui m'a esté rendue en ce lieu, vous m'asseurés en avoir parlé au Pape, qui ne l'a pas advoué, affin que, si vous jugés a propos, vous l'asseuriés de la continuation des mauvais offices du dict Julio et du dict Nunce, si vous n'estimés plus seant d'attendre le commandement du Roy, auquel, dans peu de jours, j'en fairay la plaincte bien exacte par courrier exprés; non que, la grace a Dieu, nous craignions leurs menées en ce qui sera du bien du servisse du Roy en toutes ces ligues; car nous y avons deux centz amys contre ung seul des leurs; mais, par ce, plusieurs inférent de la, que Sa Sainteté et nostre Maistre soeint en mauvaise intelligence, et vous sçavez le contraire. Quelques empeschementz qu'on nous aist donnés, nous avons, Dieu mercy, emporté ce que nous desirions, qui est le renouvellement et continuation des anciens traictés sans aucune reservation en faveur des ennemys ou envieulx de la France, et que la dicte alliance durera la vie du Roy, celle de Monseigneur le Daufin et six ou sept années aprés, qui sont choses que je refére a la seule bonté de Dieu et au bonheur de Sa Majesté; car il y a douze jours entiers que nous contestons sur cella. Je leurs fais paier troys pentions generalles et particuliéres, qui emportent une notable somme que j'ay desja commencé leur faire distribuer; car outre ce qui est destiné au public,

il y a neuf centz ou mille hommes qui ont pention a part, et vous asseure, Monsieur, que tous ces peuples, tant Suisses que Grisons, ne demandent qu'a estre emploiés contre ceulx qui ont cy devant troublé le repos; mais je ne desire au contraire que longue paix au Roy et au Royaume.

La journée generalle, qui avoit esté assignée a Soleurre au 16 de ce moys, a esté remise au 27 a cause de ces affaires; c'est pourquoy j'espére, Dieu aidant, m'acheminer demain audict Soleurre, pour m'y rendre, s'il est possible, avant Monsieur de Biron qui m'a escrit estre ja en chemin. S'il y arrive plustost que moy, Monsieur de Sillery l'y recevra. En esperance d'avoir achevé ce qui nous reste dans le 2 ou troisiéme du prochain, de quoy je supplie le createur de toute mon affection, et qu'il vous donne,

Monsieur, autant de santé et de benedictions en tout ce que vous entreprendrés pour le servisse du Roy et vostre contentement partilier, que j'en desire a moy mesmes, qui suis tousjours

Vostre bien humble et plus affectionné serviteur

M. de VIC.

De Coyre, principalle ville des Grisons, ce 18 janvier 1602. Le long temps qu'il y a que je suis en ce païs me garde de vous escrire des nouveautés d'ailleurs. Je ne fauldray a vous advertir incontinant du succés de nostre prochaine journée.

Monsieur.

Depuis ma lettre fermée, ceulx que le dict Julio de la Torre avoit menacé pour avoir servi le Roy en ce renouvellement d'alliance, s'estant resolus de le chasser honteusement de ceste ville, ou il a tousjours continué ses mauvais artifices, m'en ont communiqué depuis une heure, ce que je n'ay peu aprouver, m'asseurant qu'ilz ne se feussent pas contenus en ces termes; luy ont faict parler ung d'entre eulx dans l'Evesché de ce lieu, ou il loge pour respect de sadicte qualitté, auquel, au lieu des menaces premiéres, il a offert son servisse fort humblement, et aiant sceu la plaincte que je faisois de luy, il a respondu qu'il estoit bien serviteur du Pape, mais davantage du Roy

d'Espagne, pour lequel il fairoit tout ce qu'il pourroit. Voyla comme Sa Saincteté est bien servie des pentionnaires d'Espagne, au nombre desquels on nous a asseurés qu'estoit encores le Nunce qui est a Lucerne. Aussy ay je tousjours recogneu qu'il a favorisé passioneement les affaires d'Espagne, de quoy aiant cy devant escrit a Monsieur le cardinal d'Ossat, il m'a aussy, par la grande congnoissance qu'il a des affaires du monde, mandé qu'il ne le falloit pas trouver estrange, estant du tout de ceste part, de facon que le Pape entretiend icy ung Ambassadeur ou Nunce contre le Roy, dont j'ay pensé vous devoir advertir, attendant que j'en escriray de rechef (a) Sa Majesté. J'espére toutesfois qu'ilz ne nous fairont ny mal ny peur, Dieu aydant.

De Coyre, ce 18 janvier 1602, au soir.

XIII.

Du sieur de Vic au sieur de Villeroy.

B N fds. français 16027, fol. 18, original.

Monsieur.

Excusés s'il vous plaist la longueur de la lettre que j'escris au Roy, puis qu'il m'a semblé necessaire que je cottasse les difficultés qui se sont presentées en la negotiation des Grisons, pour sçavoir ceulx qui les ont causées, et prendre en bonne part les despences qu'il y a fallu faire pour les surmonter, ou se contenter d'y en avoir perdu la moitié par les frais qu'il avoit fallu advancer affin d'assembler les communes, et avoir le desplaisir de veoir les conditions des anciens traictés amoeindries, et les ennemys du Roy s'en prevaloir a son domage. Encores, n'ay je faict en cella aucune despence extraordinaire que je n'en aie eu l'advis de Monseigneur de Sillery, auquel j'escrivois fort souvent; lequel a estimé a propos d'estre moins retenu en la despence que nous avions proposée, pourveu que nous peussions obtenir ce que Sa Majesté desiroit d'eux, comme il est advenu, la grace

a Dieu. Aussi espére je qu'elle sera jugée telle, que le bon mesnage y sera plustost recogneu que le desordre ou prodigallité.

J'ay despeché homme exprés a Venise pour en donner advis a Monsieur l'ambassadeur, suivant l'instante priére qu'il m'avoit faicte qu'il en feust adverti des premiers, pour s'en servir aulx occasions; et luy mande qu'a la veritté j'avois eu commandement du Roy de procurer de toute mon ~~industrie~~ tout ce qui se pourroit en faveur des Venitiens, mais qu'aiant trouvé que les principalles difficultés nous estoeint causées par leur moien, j'avois estimé de moy mesmes qu'ilz nous devoeint aider a les surmonter, et que craignant n'en pouvoir venir a bout de moy mesmes, j'avois escrit de vray n'avoir commendement de traicter que suivant les anciens traictés; mais qu'aiant esté pressé de les exclure de l'esperance du passage de leurs gens de guerre par ledict païs des Grisons et les nommer disertement, je m'en estois excusé et garanti, avec despence de la part de Sa Majesté, soubz la seule authoritté de laquelle ilz pourroeint a l'advenir avoir ce qui leur feust refusé l'année derniére, de quoy j'estimois qu'ilz en devoeint remercier Sa dicte Majesté.

Remectant le surplus des affaires publics a la dicte despéche, je vous supplie trés humblement, Monsieur, avoir agreable que je me plaigne a vous de ce que j'ay sceu par aucuns de mes amys, qu'on m'a faucement calumié (!) de m'estre faict paier deux fois a Lyon de l'entretenement qui m'y estoit ordonné, ce qui ne se trouvera pas, aiant vescu, la grace a Dieu, de telle sorte audict Lyon et ailleurs ou j'ay esté emploié pour le servisse du Roy, que j'y suis plus recogneu pour y avoir faict beaucoup de despence honorable que pour y avoir prins aucune chose injustement. S'il vous plaist, Monsieur, me tant obliger que de vouloir estre instruict de la veritté de ceste calunnie (!), j'ay donné charge a ce porteur d'en communiquer ung memoire que j'ay dressé a Monsieur Pasquier, qui vous la faira sçavoir quand vous luy ordonnerés. Bien vous supplie je au nom de Dieu, Monsieur, me tant favoriser, si Sa Majesté ou aucun de Messieurs ses principaulx conseillers ou officiers avoeint conceu quelque mauvaise opinion de mes actions pour ce mauvais raport, me faire accorder permission de Sa dicte Majesté pour luy aller rendre raison et de cella et de toutes aultres choses qu'elle aura agreable; car je supporteray plus patiement qu'on m'oste la vie que ce peu d'honneur que Dieu m'a donné,

en tachant de bien faire par son assistence. Ne voulant vous importuner d'ung plus long discours, je supplieray le createur vous donner,

Monsieur,

En trés parfaicte santé, trés heureuse et longue vie. De Soleurre ce 29 janvier 1602, a six heures du matin.

J'estime que Monsieur de Sillery vous escrira ung mot sur l'entretenement ordinaire qu'il plairra a Sa Majesté donner a Monsieur de Biron, duquel la despence sera fort grande ; car on vit icy plus cherement qu'a Paris pour ce qui est le plus necessaire. Je vous suis trés obligé, Monsieur, de ce qu'il vous plaist embrasser le paiement des estatz qui me sont ordonnés. Mais outre le mauvais traictement que je reçois de ce qui m'est deu a Tours dés l'an 1600, je suis menacé de Lyon de n'y estre pas mieulx traicté pour l'année passé (!), si je n'ay lettres de preference pour le dernier quartier, n'estant encores achevé de paier des precedentz.

Vostre trés humble, trés obeissant et trés affectionné serviteur

M. de VIC.

XIV.

Les Cantons des Suisses au Roy.

B N fds. français 16027, fol. 20, traduction.

Au trés chrestien, trés illustre et trés puissant Prince et Seigneur Henry quatriesme de ce nom, Roy de France et de Navarre, nostre trés cher Seigneur, allié et confederé.

Sire

Nos trés humbles recommandations avec offre de noz affectionnez services soient premises a vostre Majesté. Nous ne doubtons point

que vostre Majesté ne se resouvienne bien de la priére et supplication, que nous luy feismes par escript au nom de noz Seigneurs et Superieurs en la derniére journée tenue a Solleure, sur les grandes instances et plainctes des marchandz de noz payz des ligues en general, a cause de plusieurs nouvelles impositions et peages dont on les pretend de charger, jusques a mectre en arrest et se saisir de leurs marchandises a Lion et aultres lieux accoustumez en France, a faulte de payer les dictes nouveaultez. Or, combien que, sur la dicte requeste, nous eussions conceu une ferme esperance que vostre Majesté et le gouverneur pour icelle a Lion (lequel en a esté pareillement prié par nous) donneroient ordre a l'abolissement de telles nouvelles charges a l'endroict de noz dicts marchandz, neantmoins, contre nostre dicte esperance, nous sommes derechef advertiz que, nonobstant nostre dicte priére, l'on continue de mectre sus toutes sortes d'obstacles et difficultez aux dicts marchandz, et particulierement a ceulx de Zurich, Schaffhuzen et St. Gal, du tout au prejudice et directement contre la paix perpetuelle et alliance, priviléges, franchises et libertez d'icelle. Et nommement en ce que l'on ne leur donne plus les passeportz accoustumez d'ancienneté, et que l'on ne les (laisse?) passer et repasser librement et sans estre recherchez hors du Royaume, avec leurs argent, moyens et biens; ains qu'au contraire l'on leur arreste toutes leurs marchandizes, a leur grand et irrecuperable dommaige et interest, jusques a mectre la main dessus et les mectre en vente, sans avoir esgard a leurs justes offices et protestations, ainsi que n'aguiéres il est advenu publicquement dans la ville de Lion, le neufviesme de ce mois, a la grande honte, mespris et ignominie de nostre nation. Mesmes que nos dicts marchands, a cause de l'edict qui a esté publié pour la nouvelle imposition de la pancarte, dans lequel ilz n'ont esté aulcunement reservez, nonobstant les exemptions que l'on leur en avoit expressement données et accordées, ont esté contrainctz de payer la dicte pancarte, oultre ce que soubz ombre de la traverse entre Lion et Genéve, specialement a Versoy, Rochetaille et Vienne, l'on leur faict toutes sortes de nouvelles demandes et extorsions, ainsi qu'il appert par les copies et extraictz veritables du dict edict, attestations et protestations qui en ont esté faictes, lesquelles nous ont esté mises entre les mains pour plus grande preuve de la verité. Aprés avoir donc ouy et entendu tout au long ce que dessus, et remis en memoire

ce que portent les articles, tant de la paix perpetuelle que de l'alliance nouvellement arrestée et confirmée, pour le regard des marchandz, peages et impostz, et ce qui en a esté traicté avec les depputez de vostre Majesté en la derniére journée, lesquelz en vostre nom ont asseuré, promis et accordé que cest article touchant les marchandz de noz pays demeureroit en son entier, selon le contenu d'iceluy aux deux susdictz traictez, sans y contrevenir aulcunement, et que neantmoins nous entendons journellement que l'on y procéde tout au contraire, cela nous a donné non moins d'estonnement que de facherie, ne pouvans imaginer ny croire que ce soit vostre intention ny commandement que telles choses se passent. Nous asseurans plustost fermement que vostre Majesté veult et entend d'observer et entretenir, aussy bien envers nous et les nostres tous et chascuns, les poinctz contenuz dans la paix perpetuelle et alliance, comme de nostre costé nous sommes entierement resoluz de faire en toute loyaulté et fidelité. A ceste cause, Sire, nous supplions vostre Majesté derechef trés humblement qu'il luy plaise ordonner et commander a celle fin, que nos dicts marchandz puissent jouyr seurement de l'observation de nostre dicte alliance et des priviléges et franchises accordez par icelle, et qu'en leur vertu, ilz soyent traictez ainsi que d'ancienneté, sans aulcune innovation ny creue de peages, et qu'ilz puissent aller, passer, trafficquer et negotier librement et sans estre recherchez ny molestez par voz Royaume, terres et seigneuries, avec leurs personnes, biens et moyens; principalement aussy qu'ilz soyent exemptez et affranchys de la nouvelle imposition de la pancharte et de la griefve traverse des places susnommées; mesmes que l'on leur fasse raison et entiére restitution de leurs argent et marchandizes arrestées, et particulierement que l'argent qui a esté debité de leurs biens et marchandizes, vendues et alienées publicquement a Lion au plus offrant et dernier encherisseur, leur soit rendu et mis entre les mains, avec tous les dommages, interestz et pertes qu'ilz en ont receu. Semblablement que, en vertu de leurs dictes franchises, lesdicts marchands, aux edictz qui se pourroient doresnavant publier, soient reservez et distinguez d'avec les aultres nations estrangéres, non moins, mais a plus forte raison, que les marchandz de l'Empire Romain, qui ne sont alliez avec vostre Majesté; affin que telz et semblables edictz ne leur puissent en rien prejudicier. En sorte qu'il plaise a vostre Majesté, suyvant sa naturelle bonté, de

tant honorer noz Seigneurs et Superieurs, en leur accordant la priére que dessus, affin que lesdictz marchandz puissent congnoistre par effect que ceste nostre intercession soit reuscie a leur bien, proffit, utillité et paisible jouyssance de leurs priviléges; en quoy vostre Majesté fera ce qui convient a l'observation de la paix perpetuelle et nostre mutuelle alliance et confederation, ce qui obligera d'aultant plus nos dicts Seigneurs et Superieurs et nos personnes particulierement de le desservir envers vostre Majesté et la Couronne de France en toutes les occasions qui se presenteront pour vostre service. Sur quoy, actendans une bonne et aggreable responce de vostre Majesté, nous prions Dieu tous unanimement,

Sire,

Qu'il conserve vostre Majesté en prosperité et santé avec ung long et heureux régne. Donné et scellé au nom de tous du scel de nostre bien aymé Antoine Clausser, Baillif au Comté de Baden en Ergouu, le XXII de mars 1602.

Signé:

De vostre Majesté

les trés humbles et obeissans serviteurs

Les depputez des villes et pays des ligues des treize Cantons en Suisse, estans a present assemblez en la diette de Baden, avec plein et entier pouvoir chascun de ses Seigneurs et Superieurs.

XV.

Du sieur de Vic au sieur de Béthune.

B N fds. français 3490, fol. 49, original.

(Receue le 10 avril.)

Monsieur.

Vostre lettre du 2 de ce moys m'a esté rendue a la journée de Bade, ou les treize Cantons, sans aucuns Alliés, s'estoeint assemblés pour traicter de leurs affaires communs. J'y ay arresté deux jours, parce que l'Empereur y avoit envoié le jeune docteur Pistorius, pour faire instance qu'on luy rendist la ville de Milhouze prés de Basle, comprinse en nos alliances, comme chose qui luy appartiend. Ce qui l'a occasionné de faire ceste poursuitte est une trame espagnolle pour desunir ces peuples et les affoiblir peu a peu, aiantz pour cest effect persuadé les cantons catholiques alliés d'Espagne de quicter l'alliance de la dicte ville soubz quelques pretextes. Nous avons entremis l'authoritté du Maistre, a la priére des aultres cantons, pour conserver l'union des ligues, et pense, qu'avec l'aide de Dieu, nous en viendrons a bout, quoy que le dict docteur m'aist porté des lettres pour favoriser la dicte poursuitte, sur lesquelles je luy ay respondu ce que je devois, et dont il s'est contenté par raison, sans avoir raporté aucune response de la dicte assemblée qui a depesché messager exprés vers l'Empereur pour justifier leurs procedures.

Je me suis aprés acheminé en ce lieu pour faire distribuer les pentions particuliéres a toutes ces ligues grises, suivant ma promesse, et pense qu'il me fauldra donner troys sepmaines a cest ouvrage, pour estre la besougne longue, et plusieurs de ces peuples eslougnés de prés de deux journées. Cella faict, il me fauldra retourner a Soleure pour achever la distribution du million d'or que nous avons accordé. En quoy nous n'aurons pas moins de peine qu'en ce qui s'est passé, parce que chascun s'en promect une meilleure part qu'il ne luy en peult appartenir. Dieu nous aidera, s'il luy plaist, pour l'advenir

comme il a faict pour le passé. Cependant j'ay laissé Monsieur de Sillery a Soleurre, sur le poinct de retourner en court, suivant les lettres de Sa Majesté, affin de preparer toutes choses pour l'arrivée de ces Messieurs les ambassadeurs qui doivent aller jurer l'alliance, lesquels pourront partir, comme je croy, dans la fin du moys de may.

Je ne vous diray aucune particularitté du siége d'Ostende, m'asseurant que Monsieur de la Boderie vous a donné advis du mauvais estat des assiegans et du secours que les assiegés reçoivent a toutes heures. Mon frére, qui en est adverti acés souvent, m'asseura que, sur la fin du moys passé, il entra dans la dicte ville quarante navires ou environ, chargés d'hommes et de toutes aultres commoditités necessaires. Il m'escrit aussi que l'Angleterre arme quarante voilles pour aller en flotte courir les costes d'Espagne, pour revanche de la descente qui a esté faicte en Irlande. Monsieur de Boissise n'a encores repassé la mer, estant occupé a faire reparer les tortz faictz a quelques marchands françois, avec l'asistance de Monsieur de Beaumont, qui y a esté fort bien receue.

Parmi les debtes de ce païs desquelles nous sommes le plus pressés, celles des cappitaines qui ont servi Monsieur du Mayne nous travaillent le plus, lesquels, pour estre authorisés dans leurs cantons, nous veulent forcer, s'ilz peuvent, de leur donner contentement, et nous pensons estre plus obligés a ceulx qui ont servi le Roy qu'a ceulx qui luy ont esté contraires. Je me souviens avoir apprins des lettres que j'ay prinses durant la guerre, de Rome, Espagne et d'ailleurs, que le Pape, le Roy d'Espagne et je ne sçay qui, estoeint obligés au paiement des dicts Suisses, voire mesmes que le Pape qui estoit lors en a paié quelque partie, qui me faict vous supplier bien humblement, Monsieur, de faire verifier s'il est possible quel paiement en a esté faict, affin de nous en servir contre les criards; possible que Monsieur le cardinal d'Ossat s'en souviendra, auquel j'en escris aussi ung mot. Si cella pouvoit estre dans ung moys ou cinq sepmaines, Sa Majesté s'en prevaldroit, a laquelle aussi j'en donneray advis pour vous le rementevoir. N'aiant autre particularitté qui meritte, je supplie le createur vous donner,

Monsieur,

En parfaite santé, trés heureuse et longue vie. De Coyre, principalle ville des Grisons, ce 29 mars 1602.

Vostre bien humble et plus affectionné serviteur

M. de VIC.

XVI.

Du sieur de Vic au Roy.

B N fds. français 16027, fol. 22, original.

Sire.

Encores que par les conferences que j'ay eues, et par les lettres que j'ay receues des plus affectionnés serviteurs de vostre Majesté en plusieurs cantons, j'aye esté dissuadé de demander la levée qu'il vous avoit pleu m'ordonner, qu'aprés l'actuelle distribution du million d'or, promis en la conclusion de l'alliance, et le contentement des collonels et cappitaines qui ont servi Monsieur du Maine, si est ce que, suivant mon premier desseing, au lieu de convoquer une journée pour la demander, je l'ay tenue soubz pretexte de convenir ensemble du temps que leurs Ambassadeurs se pourroeint commodement acheminer en France pour assister au serment de ladicte alliance.

Aiant donc faict venir tous vos dictz serviteurs plus fidelles, que nous avons trouvé moyen de faire eslire en leurs Cantons, j'ay conferé avec eulx, premierement en particulier, puis les ay faictz deliberer (!) tous ensemble, leur aiant proposé les raisons qui m'ont semblé a propos pour y disposer leurs Superieurs, sans toutesfois en avoir peu tirer aultre resolution, si ce n'est que tous les dictz Cantons en general sont trés disposés au servisse de vostre Majesté, sur l'asseurance qu'on leur a donnée de l'entiére distribution de la somme promise sur ce qui est deu a leur nation et soudain aprés ladicte alliance

scelée, puis de la satisfaction de leurs collonels et cappitaines et de la continuation des paiementz accordés pour l'advenir. De quoy ilz ne se pourroeint promectre aucune chose si l'on mancquoit d'abord a la premiére promesse, l'effect de laquelle n'importe pas moins, disent ilz, a la reputation de vostre Majesté qu'a leur contentement et repos envers leurs creantiers; qu'ilz seroeint trés marris conseiller qu'on causat a vostre Majesté le desplaisir d'ung refus asseuré au lieu du consentement que vous en attendiés, sachant la resolution de leurs dictz Superieurs de n'accorder aucun servisse ny autre chose qui depende d'eux, que les promesses que nous avons faictes au nom de vostre Majesté ne soeint entierement effectuées; qu'aprés cella ilz s'asseurent tous que vostre dicte Majesté sera plus honorée, aimée et servie de toute la dicte nation qu'aucun de voz predecesseurs; voire mesmes esperent que si les paiementz promis cy aprés sont bien continués, qu'ilz pourront quicter les alliances d'Espagne et de Savoye. Ils y ont adjousté encores que s'ilz avoeint proposé ladicte levée avant la satisfaction promise, qu'ilz perdroeint tout leur credict parmi leurs peuples, desquelz ilz ont obtenu avec beaucoup de peine ce qui a esté accordé, sur l'asseurance qu'ilz leur ont donnée que desormais nous satisfairions a tout ce que nous leur avons promis; qu'ilz ne me vouloeint dissimuler que sur le bruict, qui avoit couru il y a quelque temps, que vostre Majesté demanderoit une levée, il avoit esté advisé entre les principaulx des dicts Cantons de ne la point accorder qu'aprés les paiementz faictz tant au general qu'aulx particuliers, de peur qu'on n'y emploiast partie de l'argent qui leur est destiné, comme il a esté faict cy devant, et qu'on accreust par ce moyen leurs debtes au lieu de les diminuer.

Aprés que ceste resolution a esté debatue et considerée par deux jours entiers, j'ay pensé (Sire) qu'il valloit mieulx s'i accomoder, qu'en faisant le contraire vous donner ce desplaisir d'estre refusé en chose que vous vous estiés promise, faire perdre le credict a voz serviteurs et procurer ce contentement a voz ennemys, qui s'en feussent prevalu grandement parmi ceste nation et l'eussent publié au dehors, encores plus a vostre desadvantage; qui me faict supplier trés humblement vostre Majesté m'excuser si, pour le bien de vostre servisse et la dignitté de vostre reputation, j'en ay usé comme dessus, suivant l'advis de tous voz serviteurs plus affectionnés.

J'estime toutesfois qu'il est besoing que vostre Majesté sache qu'aiant despeché homme exprés a Messieurs de Zurich, parce qu'ilz ne pouvoeint envoier icy honnestement leurs Ambassadeurs soubz le pretexte que j'avois prins, a cause qu'ilz ne sont en l'alliance particuliére et derniére, ilz m'ont accordé tout ce que j'ay desiré d'eux pour la dicte levée, et que Messieurs de Berne, que j'avois priés par lettres comme les aultres Cantons, n'ont envoié icy leurs Ambassadeurs.

Je ne lessay de proposer a tous les autres deputés, que j'assemblay ceans pour leur faire croire que je les avois convoqués pour une conference particuliére et non en forme de journée, ce qui estoit necessaire pour adviser du temps que leurs deputés se pourroeint acheminer en France, affin de leur pouvoir dire le chemin qu'ilz auroeint a tenir, et ou ilz pourroeint trouver vostre Majesté; sur quoy, aprés avoir communiqué leurs instructions et delibéré longuement, ilz me dirent, qu'estant le dict voiage la perfection de ce bon œuvre, ilz l'advanceroeint autant que nous sçaurions desirer, quand nous aurons satisfaict a ce qui leur a esté promis si solennellement; que leurs Superieurs les avoeint chargés me faire entendre qu'ilz s'estonnoeint grandement de ce que la distribution du million d'or, qui devoit estre faicte tost aprés la conclusion de la dicte alliance ou du moins, sur nostre asseurance, incontinant aprés qu'elle auroit esté scelée, n'estoit encores faicte pour la moitié; et qu'ilz avoeint advisé de ne faire partir leurs ambassadeurs, ny mesmes de les nommer ou ilz ne l'avoeint esté, qu'aprés qu'il leur apparaistroit de ladicte distribution actuelle, aiantz ja eu plusieurs plainctes des collonels et cappitaines, qui disent sçavoir qu'on ne faisoit estat de distribuer la dicte somme promise. A quoy ilz me priérent de pourveoir avec le plus de diligence qui me seroit possible. Je les asseuray au contraire n'avoir faict ceste conference pour haster ledict partement qu'autant qu'ilz le trouveroeint a propos, ny pour retarder l'effect de noz promesses sur lesquelles nous n'estions en demeure, d'autant que ladicte alliance n'estoit scellée de tous, sans qu'il y eust de nostre faulte, m'estant prevalu par ce moyen du retardement des Srs de Berne et de Vallays. Mais, pour les contenter aucunement, il a fallu leur promectre que je commencerois au premier jour de satisfaire ceulx qui ont ja scelé, ce que je ne puis differer davantage a mon grand regret, tant je crains

qu'on s'aperçoive que voz thresoriers n'aient plus aucuns deniers entre leurs mains, comme il feust ja advenu si j'eusse continué les paiementz promis; car tout ce qui est icy peult estre distribué dans huict jours, et j'espere, Dieu aidant, le trainer et differer de telle sorte qu'ilz n'auront juste occasion de plaincte jusques au XX du moys prochain, dans lequel temps si le reste de la somme accordée n'est rendu en ceste ville, je ne prevoy que trés grands mescontentementz et une deputation generalle pour aller faire les plainctes de noz manquementz.

Toute l'apresdinée se passa a ouir particulierement lesdictz ambassadeurs se lamentans desdictz paiementz differés, et que tous les collonels et cappitaines s'estoeint assemblés en tous les cantons pour faire convoquer une journée, affin que le general des ligues poursuive leur satisfaction aprés tant d'esperances et d'asseurances données; que leurs Superieurs ne peuvent plus differer la justice aux sodatz et aultres creantiers qui la leur demandent, comme ilz ont faict jusques a ceste heure sur l'attente de ces paiementz, et qu'ilz prevoeint ung grand et irreparable desordre a la journée de la St. Jehan, s'il ne leur est pourveu avant icelle. Je m'estois ja ressenti en ceste ville de ce monopole, ou il y a troys collonels et dix et huict cappitaines, qui se sont assemblés souvent et m'ont pressé de telle façon avec des menaces de ladicte journée, et de faire veoir par le menu tout l'argent qui a esté porté de Lyon et distribué par deça, pour faire cognoistre qu'il mancque encores plus de troys centz mille escus de la somme promise, que j'ay esté contrainct de m'en plaindre a leur magistrat et leur declarer que je ne sçaurois plus supporter telles insolences. Mais je ne sçay quelle raison en attandre, parce que tous les interessés sont les premiers et la meilleure partie de leur Conseil. Et neantmoins j'ay estimé ne devoir dissimuler ceste attacque pour n'en avoir tous les jours de semblables, et n'occasionner les aultres a faire de mesmes.

Tout ce que dessus, Sire, me faisoit aprehender grandement ladicte journée de la St. Jehan, s'il n'y est pourveu auparavant, comme il est trés necessaire pour le bien de vostre servisse. Mais le memoire des parties qu'on emploie pour parfaire ledict million d'or, et le peu qu'on faict estat d'envoier encores part deça, me la faict craindre beaucoup davantage; car ce peu qu'on pretend rester a Lyon et ce

qui est icy entre les mains de vos dictz thresoriers, avec tout ce que nous avons ja baillé par advance aulx dictz collonels et cappitaines, ne suffiroit pas pour leur paier demye année de plusieurs censes qui leur sont deues, la ou, depuis le temps qu'on leur a promis qu'en renouvelant l'alliance il seroit pourveu a leurs necessités, il n'y a celluy qui ne s'attende de sortir d'affaires, comme j'ay cy devant escrit a vostre Majesté. Aussi jugent les plus clairvoiantz qu'il leur seroit plus commode de ne recevoir aucune chose, pour tenir tousjours leurs creantiers en esperance de mieulx, qu'en baillant peu, qui ne les puisse aucunement contenter, leur donner occasion de recommencer les poursuittes plus rigoureuses qu'auparavant, pour estre paiés des dictz cappitaines qui seront par ce moyen contrainctz de leurs habandonner leurs heritages au grand desespoir des particuliers et de leurs familles.

Comme il eust esté impossible que l'entiére distribution dudict million d'or aulx seuls collonels et cappitaines eust tiré la plus part d'iceux de la necessitté qui les presse, aussi est il plus impossible, que celle de quattre centz mille escus, qui a esté projectée, les puisse beaucoup accomoder; et neantmoins je trouve par la verification que j'ay faicte dudict memoire par le menu, qu'on en distraict plus de deux centz mille escus, comme il se pourra justifier par celluy qui sera avec la presente. Ainsi distribuant seulement a ung chascun de ceulx, auxquels il est deu, demye année de leurs censes ou interestz, comme il seroit impossible autrement si ce que dessus avoit lieu, ce seroit les desesperer tous, puis qu'ilz recevroeint si peu aprés tant d'asseurances qu'on leur a données de plus grand contentement.

Je recognois avec veritté qu'il est impossible de contenter une seule personne de celles, aulxquelles il est deu, si l'on ne luy donnoit ce qui pourroit toucher justement de ladicte distribution a une douzaine d'autres, qui seroit une grande injustice; c'est pourquoy, s'il ne plaist a vostre Majesté ordonner qu'outre le million promis et distribué part deça, il soit prins la somme de cent mille escus sur les assignations de ceste année, pour soulager voz plus fidelles serviteurs et les secourir part dessus la distribution generalle, je ne trouve poinct d'autre reméde que de faire veoir a Messieurs des Ligues l'employ veritable de ladicte somme promise, comme ilz en ont ja faict instance. Autrement il n'y aura jamais moyen de faire cesser les plainctes,

murmures et menaces desdictz capitaines, parce que chascun se promect dix fois plus qu'il ne luy escherra de ladicte distribution.

On pourra dire avec verité qu'il n'est seant ny utille de faire cognoistre a ces peuples le fonds de ces affaires (ce que j'advoue). Mais considerant que sur les plainctes, qui leur sont ja faictes et qui seront accreues cy aprés, ilz en vouldront estre esclaircis, comme ilz me l'ont ja faict cognoistre, j'estime, sauf meilleur advis, qu'il sera moins mal de l'offrir que de le leur accorder aprés qu'ilz en auront faict instance, joinct qu'il ne se fault promectre aucun secours ny servisse de toute ceste nation que cella ne leur soit justifié, tant noz manquementz passés et presentz leur donnent occasion de croire maintenant le semblable.

Cella estant, vostre Majesté jugera trop mieulx, s'il luy plaist, si la partie qui a esté paiée a ceulx de Genéve et si les six vintz mille escus ou environ, baillés au Sr Lumague et autres semblables parties, seront allouées en ceste despence, puis que les premiers ne sont du cors des ligues, et que ceulx desquels les debtes ont esté acquises tresutilement pour le bien de vostre servisse, se sont reservés la part et portion qui leur peult toucher de la distribution presente, comme j'ay cy devant escrit par mon precedent memoire.

Messieurs de Berne m'ont mandé depuis peu de jours que, ne pouvans tirer de moy la responce qu'ilz esperoeint, suivant ce qu'ilz disent avoir accordé avec Mondict Sr de Sillery, s'estoeint resolus de s'adresser a vostre Majesté pour obtenir, outre les dix mille escus, les pentions et censes qui leur seront deues de l'année courante sur la ferme du sel qui se doibt establir part deça, ensemble leur part entiére des quattre centz mille escus promis tous les ans, et qu'ilz seront paiés presentement de quarante mille escus dont nous les avons asseurés, sans diminution de cinq ou six mille escus que nous avons faict paier a leur priére sur ladicte somme promise, bien que je leur aie remonstré qu'ilz toucheroeint par ce moyen troys pentions tous les ans au lieu que les autres cantons n'en recevroeint que deux, ensemble une année de cense plus que leurs coaliés, qui seroit une grande inesgalitté, de laquelle sans doubte se mescontenteroeint ceulx de Messieurs des ligues qui ont faictz semblables prestz; et qu'ilz tireroeint acés de gratification de l'establissement de ladicte ferme de sel, en recevant soixante mille escus en six années pour une debte

pretendue, de laquelle ilz n'ont promesse ny obligation, joinct que, pour le second chef, ilz recevroeint cinq ou six mille escus plus que nous n'avons promis, au grand domage des pauvres collonels et cappitaines, qui auroeint tant moins de fonds pour pourveoir a leurs extrémes necessités; de quoy, aiant ja donné advis a vostre Majesté, j'attendray ce qui sera de vos commandementz, aprés l'avoir asseurée que ces longueurs desdicts sieurs de Berne leur causent beaucoup d'envie envers tous leurs voisins, et n'ont pas esté inutilles au bien de voz affaires, m'en estant aidé jusques a ceste heure pour ne distribuer l'argent qui reste en ce lieu, car autrement vos thresoriers n'auroeint ja ung seul teston entre leurs mains, sans avoir donné tant soit peu de contentement a la quatriéme partie desdictz cappitaines.

Ne pouvant differer davantage ladicte distribution, sur l'instance que font Messrs de Basle d'estre paiés de trente sept mille escus que nous leur avons accordés, lesquels ilz veulent avoir en espéces d'escus d'or sol, pour les raisons contenues en mon memoire, je leur ay envoié homme exprés, pour tacher de s'accomoder en ce paiement et gagner autant de temps; sur quoy je n'attens autre response, sinon qu'ilz veulent estre paiés suivant leurs contractz, ou a raison de soixante quattre solz l'escu, qui seroit et grande perte et consequence pour l'advenir. Nous avons la mesme difficulté avec Messrs de Zurich, Berne et plusieurs autres, comme je remarqueray particulierement par mondict memoire, affin qu'il plaise a vostre Majesté commander, ou qu'on envoie de l'or, sur quoy vos thresoriers disent n'avoir receu aucune ordonnance, ou quel contentement on pourra donner aulxdicts creantiers.

Depuis mon retour des Grisons, il s'y est faict de grands commencements de tumultes populaires, s'estans ja assemblé plusieurs communes qui ont marché a enseignes desploiées, menaça(n)s d'assieger la ville de Coire, pour y avoir esté conclue la derniére alliance et icelle continuée a Monseigneur le Dauffin, avec la concession du passage par leur païs, contre leur resolution, a ce qu'ilz disent. Ilz menacent aussi tous les ambassadeurs qui ont assisté a ladicte conclusion, particulierement ceulx qui l'ont favorisée le plus, mesmes le S^{r} colonel Hartman, lequel on eust ja assiegé et forcé en sa maison, s'il ne se feust sauvé sur l'advertissement de ses amys.

Outre ces pretextes, ces peuples y adjoustent que ne pouvans estre paiés des servisses qu'ilz ont faictz en France, ilz chastieront leurs cappitaines, chose qui peult causer une grande combustion en tout le dict païs, estant suscitée, comme plusieurs disent, par les fauteurs d'Espagne, marrys de ce qui a esté conclud contre leur desir. Pour n'abandonner voz serviteurs en ce grand besoing, j'y ay envoié homme exprés, avec lettres aulx troys ligues grises. Messrs de Zurich y ont aussi despeché ung de leurs heraults a ma priére, et attans advis si cella y aura proficté. J'y ay aussi faict demander les troys compagnies qui leur peuvent toucher de la levée proposée, ce qui pourra possible moderer la furie de ces peuples. Mais le meilleur reméde sera de faire toucher promptement aulxdicts collonel et cappitaines ce qui leur pourra appartenir de ladicte distribution, pour donner quelque contentement a leurs dicts soldatz. Autrement, je craindrois la ruine entiére de tous voz serviteurs, et possible ung tel desordre en tout le dict païs, que vostre Majesté n'en pourroit cy aprés esperer aucune assistence ny servisse, car la ferocitté de ces peuples ne peult estre creue si elle n'a esté plusieurs fois esprouvée. Les magistrats qui se sont assemblés pour y pourveoir m'ont ja envoié demander des commodittés necessaires a ces despences inesperées, puis qu'elles sont causées (comme ilz disent) pour le servisse de vostre Majesté; de quoy je ne les ay osés refuser entierement pour tant mieulx les disposer a rechercher toutes sortes de remédes affin d'appaiser ces seditions.

Recognoissant que ces trop longs et facheux discours seront ennuieux pour vostre Majesté, je la supplie treshumblement m'en excuser encores, puis que la necessitté de vostre servisse me contrainct de les continuer, et prendre en bonne part mes treshumbles remonstrances, qui ne tendent qu'a vous faire recueillir le fruict esperé de ceste alliance renouvelée, car je prevois, a mon grand regret, que, sans l'effect des choses promises, principalement sans l'actuelle distribution du million d'or, la peine prinse en cest affaire et les grandes despenses qui y ont esté ja faictes, vous seront infructueuses. Il depend de vostre Majesté d'y apporter les remédes qu'elle jugera necessaires par sa bonté et prudence singuliére, comme j'en supplie le createur de toute mon affection, et vous donner,

Sire,

Accroissement de ses sainctes graces et benedictions, avec trés heureuse, trés longue et trés contente vie.

De Soleurre ce XXXme may 1602.

Vostre Majesté me pardonnera s'il luy plaist, si, aprés ce qui touche vostre servisse, je suis contrainct la supplier treshumblement me conserver ce qu'il vous a pleu m'accorder cy devant pour une aubeine, de laquelle, a cause de mon absence, aucuns me veulent frustrer, ensemble pour le faict des mines que j'ay descouvertes en Lyonoys par vostre commandement, avec beaucoup de peine et de despence, desquelles neantmoins on m'a escrit qu'on veult desposeder ceulx que j'y ay establis, en vertu des expeditions qui ont esté baillées, contraires aulx vostres, par Monsr le Grand et Mr Beringan, car la honte ne m'en seroit pas moins grande que le domage; mais j'espére que vostre Majesté commandera en ma faveur les despeches necessaires pour me conserver vostre liberalitté, comme je l'en supplie treshumblement, en qualitté de

Vostre treshumble, tresobeissant, et tresobligé
serviteur et subject

M. de VIC.

XVII.

Du sieur de Vic au sieur de Villeroy.

B N fds. français 16027, fol. 44, original.

Monsieur.

J'envoye ce porteur pour vous asseurer que tous les ambassadeurs des Cantons et Alliés sont entre cy et Digon, n'aiant laissé

derriére que ceulx de Berne et des Grisons. Je tiens ceulx cy partis de Soleurre dés avant hier, mais les aultres ne s'achemineront que le XXIX ou XXX du present, pour n'avoir esté esleus que le XIXme. Les ennemys nous avoeint suscitté des brouillons qui ont cuidé tout gaster lors que je tenois toutes choses asseurées. Pour y remedier, il a falu donner des esperances aulx uns et de l'argent aux aultres, en acquict toutesfois de ce qui leur est deu. Ce qui m'a contreinct d'emprunter sept mille cinq centz escus en mon nom privé, avec promesse de les rendre estant arrivé à Paris, comme je l'escris au Roy; et vous supplie treshumblement, Monsieur, tenir la main a ce que j'en puisse estre deschargé, puis qu'ilz ont esté si utilement emploiés pour le servisse de Sa Majesté, comme j'espére vous en esclaircir plus particulierement, lors que j'auray l'honneur de vous veoir avec l'aide de Dieu, que je supplie vous donner

Monsieur,

tresheureuse et treslongue vie.

De Pontarly (Pontarlier) ce XXV septembre 1602.

Vostre treshumble et tresaffectionné serviteur

M. de VIC.

XVIII.

Du sieur de Vic au sieur de Béthune.

B N fds. français 3489, fol. 22.

Receue le 23 janvier 1603.

Monsieur.

Je vous ay escrit du dernier octobre l'arrivée en ceste ville de tous les ambassadeurs des Ligues et Alliés le 14 dudict mois, et comme toutes choses s'i estoeint passées au contentement de Sa Majesté et desdicts S^rs^, tant en leur reception, aulx traictementz et festins qui

leur ont esté faictz, qu'au serment qu'ilz ont presté et aulx audiences qu'ilz ont eues. J'y adjoustay aussi comme, outre la vie du Roy, celle de Monseigneur le Daufin et cinq ans aprés, dont nous avions convenu sur les lieux, les dicts S^rs^ ambassadeurs avoeint eu charge de leurs Superieurs d'y joindre une année pour le Roy, une aultre pour la Royne et une troisiéme pour mondict seigneur le Daufin; de sorte que ladicte alliance est de huict années aprés les dictes deux vies que Dieu face s'il luy plaist durer des siecles entiers a sa gloire et au bien et repos de la France. Noz mauvais voisins ont faict tout leur possible pour empescher ce bon œuvre, ainsi que m'a tesmoigné Monsieur le baron de Lux, qui sçait que les empeschementz qu'on y a voulu donner soubz main ont esté plus grands et artificieulx que ceulx qui nous ont paru. J'ay aussi aprins que si la conspiration n'eust esté descouverte, qu'ilz se promectoeint d'avoir quatre mille hommes de ceste nation, ce que je ne puis croire, du moins du consentement des Superieurs; car nous les y avons obligés par privation de tout ce qui leur pourroit estre deu. Depuis madicte lettre la plus part desdicts ambassadeurs s'en sont retournés. Il en reste encores quelques uns, avec des collonels et cappitaines qui poursuivent leurs affaires particuliers, pour l'expedition desquels j'estois allé a Fontainebleau; mais il s'y en est trouvé tant d'autres generaulx et plus importans, que nous avons esté astrainctz de reprendre le chemin de Paris, ou j'arrivay hier. Le Conseil y doit arriver demain pour n'en plus bouger, mais Sa Majesté, qui estoit partie ung jour avant nous tous, s'y en doit retourner dans peu de jours, estant allée visiter cejourd'huy Monseigneur le Daufin. Cependant, la Royne, qui se porte bien la grace a Dieu, reprendra ses premiéres forces pour passer, comme je croy, le reste de l'hiver a Paris. Je ne sçay s'il me fauldra retourner en Suisse avant la fin de ceste année. Encores que mes affaires domestiques m'y deussent retenir jusques au terme des prochains paiementz, si est ce que je me prepare a tout ce qu'il plairra au Maistre me demander. Je laisse les advis du surplus des aultres affaires a ceulx qui en ont plus de cognoissance que moy, me contentant vous asseurer de la continuation de mon servisse et que je suis tousjours,

Monsieur,

Aprés vous avoir souhaitté trés heureuse et longue vie,

Vostre plus humble et trés affectionné serviteur

M. de VIC.

De Paris ce 29 novembre 1602.

J'ay receu voz deux lettres des 21 septembre et 21 octobre derniers depuis mon arrivée en ceste ville, desquelles je vous remercie bien humblement.

XIX.

Memoires trés veritables

de ce qui s'est passé depuis l'arrivée des ambassadeurs des Ligues de Messieurs les Suisses prés du Roy a Paris jusques au retour d'iceulx en leur pays, ou est fort particulierement descripte la ceremonie du serment reciprocque pour le renouvellement et entretenement de l'alliance contractée entr'eulx, faicte en l'eglize Nostre Dame de Paris le XXe jour d'octobre 1602.

B N fds. français, mss. 10717.

Aprés que Messieurs de Biron et de Sillery eurent par le commandement du Roy, avec l'ayde et l'entremise de Monsieur de Vic ambassadeur pour Sa Majesté auprés des ligues de M^{rs} les Suisses, traicté le renouvellement de l'alliance de longtemps contractée avec lesdictes Ligues, ayant esté Sa Majesté poussée a ce desseing a l'imitation des Roys ses predecesseurs, qui ont tousjours recogneu comme luy ceste nation belliqueuse forte en hommes et necessaire au bien et a l'appuy de cest Estat, non tant pour les services qu'elle y peult rendre — bien que, en tout plein d'occasions signallées, ilz s'y soient trouvez et faict recognoistre fort utiles, — que, la prenant et obligeant a soy, pour empescher les ennemys de s'en ayder et fortifier contre

luy et avoir par leur argent leur service, qu'ils ont depuis peu fort curieusement et prodigallement recherché, pensant les destourner de ceste ancienne et louable confederation, et par ce moyen affoiblir ceste monarchie que Dieu a retirée de tant de miséres et calamitez, l'a conservée en son entier et remise en sa splendeur ancienne, pour la confier et la mectre en la garde doulce et desirable pour nous du plus grand et prudent prince, du plus heureux et saige Roy qu'il ait encores donné a ce Royaulme, au quel, comme en estant aucteur et protecteur, il a voulu, aprés nous avoir faict naistre miraculeusement ung successeur asseuré, donner encore ce fort et redoutable appuy a la France, en ordonnant l'heureux succés de ce renouvellement, augmenté de cinq petitz cantons et des particuliers non compris jusques icy aux antiens traictez[1], et ce encores, non seullement pour la vie de nostre Roy Henry 4me a present regnant, comme ils avoient faict avec les feus Roys aux alliances passées, mais pour celle davantage de Monseigneur le Dauphin, aagé(!) seullement de douze a treize mois, et huict ans aprés. C'est ce qui a esté traicté et obtenu par eulx, qui ont acheminé et preparé le renouvellement de ceste alliance, de la quelle je ne m'amuseray a desduire les particularitez, m'en remectant a ceulx qui ont faict ceste negotiation, et ce qui s'en peult facillement veoir par le traicté solennel faict entre Mrs lesdicts ambassadeurs pour le Roy et desdictes ligues des Suisses a Solleure le dernier jour de janvier 1602. Et me contenteray seullement de descrire icy la façon de laquelle les ambassadeurs desdictes Ligues ont esté et receus et traictez; et principallement, selon mon debvoir et mon desseing, vous representer particulierement l'ordre et la ceremonie qui a esté faicte pour jurer, tant par Sa Majesté que par les ambassadeurs desdictes Ligues, l'observation et l'entretien inviolable du dict traicté.

Pour ne rien doncq oublier, je commenceray a vous dire que les dicts ambassadeurs arrivérent tous ensemble sur la frontiére de la France, s'acheminant vers Paris. Ils ont esté par toutes les villes ou ils ont passé receus avec entrées, salutations de canons et aultres honneurs extraordinaires de France, nourris et traictez en festins

[1] L'auteur des „Memoires“ paraît être mal renseigné sur ce point spécial.

publicqs en chacune des dictes villes le plus somptueusement et honorablement qu'il se peult dire.

Aprés avoir assez sesjourné par leur chemin en chascune des dictes villes et venus a petites journées, ils arrivérent en fin le dimanche XIIIme octobre au pont de Charenton, ou le Roy, qui les attendoit a Paris, leur envoya le lendemain matin le dict Sr de Vic son ambassadeur les veoir et visiter de sa part et leur tesmoigner le contentement qu'il recevoit de leur arrivée, et quant et quant les officiers de sa maison, qui y preparérent pour leur disner ung fort beau festin et magnificque, servy d'une extréme quantité de meilleurs et plus excellens vins qui se peurent recouvrer.

L'apprés disnée du mesme lundy XIIIIme octobre, Monsieur de Montbazon, duc et pair de France, accompaigné de force noblesse, alla de la part du Roy au devant des dicts ambassadeurs ung demy quart de lieue hors la porte St Anthoine et leur feist encore entendre l'ayse qne Sa Majesté avoit de leur venue, et qu'il voulloit qu'ils feussent honorablement receus, et que pour ce, il luy avoit commandé de les aller recepvoir; le premier d'eux luy respondit en suisse sur l'obligation que M^rs^ des Ligues, leurs Superieurs en leurs personnes, avoient a Sa Majesté pour tant d'honneurs et courtoisies qu'ils avoient ja receus et recevoient encores d'elle.

Incontinent aprés, ils trouvérent, environ a cinq cens pas de la porte, Monsieur de Montigny gouverneur de Paris et M^rs^ les prevost des marchans et eschevins de la ville, suivis de tous les officiers et archers d'icelle, tous a cheval et revestus de leurs robbes et cazacques ordinaires aux ceremonies, qui leur feirent encores une harangue du contentement que toute la France, et speciallement la ville de Paris, recevoit de ce renouvellement; a quoy ils feirent leur responce fort honneste sur ce subiect, et notterez s'il vous plaist qu'en toutes les harangues ou responces qu'ils ont faictes en ce traicté, ça tousjours esté en leur langue, encores que la plus part d'eux sceussent fort bien le françois, pour estre venus les ungs aprés les aultres en ce Royaulme, ou pour la conduicte des levées qui se sont faictes pour eux, ou pour la sollicitation de leurs affaires particuliéres.

A la porte de la ville, le Roy leur avoit envoyé pour les gratiffier davantage les cent Suisses de sa garde vestus de ses couleurs, qui(!) trouvérent en haye a l'entrée de la porte, qui est ung honneur extraordinaire et que l'on ne faict jamais a autres personnes; leur cappitaine leur dist en suisse le commandement qu'ilz avoient eu de Sa Majesté pour cet effect; a quoy ils respondirent, puis commencérent a marcher pour entrer en la ville; assavoir: tout plein de valets a cheval, deux a deux, portans malles des dicts ambassadeurs, leurs manteaux de deulx couleurs par moictié, le collet et le bord d'ung aultre, et tous differendz. Suivoient les archers de la ville, aussi deux a deux; aprés, les cent Suisses de la garde, de mesme le tambour battant; puis Mr de Montbazon conduisoit et entretenoit le premier des dicts ambassadeurs, Mr de Montigny le second, et force gentilzhommes françois les aultres, suyvans de mesme jusques au nombre de quarante trois ambassadeurs en tout, compris celuy qui portoit le traicté. Aprés ceste longue file, marchoient les prevost des marchantz, eschevins et officiers de la ville et enfin force aultres Suisses, comme cappitaines, particuliers de cantons, enffans mesmes et parens desdicts ambassadeurs, venus pour les accompaigner et veoir la France, mellés parmy autant de François, tous en foulle, qui estoient sortis au devant d'eux, faisans tous ensemble, tant François que Suisses, bien prés de quatre a cinq cens chevaulx, qui continuérent a marcher en cet ordre au long de la rue St Anthoine, ou le Roy, la Royne, toute la court, M^rs les nonce et ambassadeurs des princes estrangers les veirent passer avecq la plus grande affluence de peuple qu'il est possible; suivirent tout le long de la ville jusques aux rues St Denis et St Martin ou ilz descendirent aux plus beaux logis, ou la pluspart d'eux avoient esté logés, et les aultres deça et dela, aux meilleures hostelleries de la ville, le plus commodement que l'on avoit peu.

Aussy tost que les dicts ambassadeurs se feurent desbottés et ung peu rafraichis, le Roy leur envoya, par le M^e d'hostel et gouverneur de sa maison, a tous lesdicts quarante trois, a chascun trois bouteilles de vin excellent et aultant d'ippocras; M^rs de la ville, par leurs principaux officiers, deux de vin et deux d'ippocras, present que l'on leur a tousjours continué sans faillir, avecq trois ou quatre escus en

argent que le Roy leur a faict donner pour leur menue despence, tous les jours qu'ils ont sesjourné et demeuré à Paris.

Le lendemain mardy XVme, ils s'assemblérent toute la matinée entre eulx dans une salle qu'on leur avoit marquée, proche leur logis en la rue St Denis, et tindrent a part leur Conseil, ou, sur les dix heures, Mrs de Sillery et de Vic les feurent trouver et communicquer avecq eux. Ils eurent l'aprés disnée audience au Conseil, ou estans tous les officiers de la Couronne, les pairs de France et conseillers d'Estat, pour resouldre de quelques poinctz que Mrs de Sillery et de Vic avoient remis a Sa Majesté, pour lesquels et le reste de leurs affaires, ilz ont eu de fois a aultres, comme je diray succintement cy aprés, diverses audiences au Conseil.

Le mercredy XVIme, ils disnérent tous, c'est a dire six ou sept vingts, chez Monsieur le Chancellier, environ de soixante dix a la table, tant ambassadeurs et principaulx de leur suitte, et le reste en une aultre table tout en mesme temps, selon la coustume du pays; ou mondict S^r^ le Chancellier les receust fort honorablement et desira, pour les longues habitudes et cognoissances qu'il avoit contractées avecq ceste nation prés de laquelle il avoit beaucoup de fois esté emploié pour les alliances passées, d'estre le premier qui les traictast; ce qu'il feist avec tant de bonne chére et rien plus; la, comme a leur premier festin, ils commencérent a boire a force a la santé du Roy, de la Royne et de Monseigneur le Dauphin et a l'heureux renouvellement de ceste alliance, et ont continué de mesme a tous les aultres qu'on leur a faict du depuis, ausquels ils ont tousjours demeuré, selon leur coustume, du moings trois heures a table.

A l'issue de leur disner, qui estoit l'heure que le Roy leur avoit donnée pour le venir saluer, le Sr du Rollet lieutenant des ceremonies de France alla les advertir chez mondict S^r^ le Chancellier que Sa Majesté les attendoit; au mesme temps ils montérent en des carroces qu'il leur avoit menées pour cest effect, et, venans au Louvre, trouvérent, depuis la rue des fossez St Germain jusques a l'entrée du dict Louvre, les soldatz des gardes en haye et en bataille des deux costés, les Suisses de l'un et les François de l'autre, comme ilz ont

de coustume, avecq une infinité de peuple pour les veoir passer et arriver.

A la premiére porte d'entrée du dict Louvre, les archers de la dicte porte estoient en armes, qui tenoient jusques bien prés du pont, et, a l'entrée de la barriére, trouvérent Mr le duc d'Esguillon grand Chambellan de France, accompaigné de noblesse, qui, de la part du Roy, les alla recepvoir et conduire par le travers de la Cour, ou estoient en haye les archers de la Prevosté, jusques au pied du grand escallier, auquel se trouva, aussy fort accompaigné, Monsieur de Montpensier, IIIIme prince du sang, qui les conduisoit tout le long de la montée du dict escallier, bordé des deux costez des Suisses de la garde, jusques en hault a l'entrée de la salle, a laquelle Monsieur le comte de Soissons, IIIme du sang et grand Maistre de France, les receut et les mena, entre deux rangs des gardes escossoises et françoises, jusques a la porte de l'antichambre, ou Monsieur le prince de Conty, IIme du sang, les attendoit, qui les conduisoit dans la chambre du Roy, dans laquelle Sa Majesté estoit debout au pied de son lict, sou mantheau troussé soubz le bras et son espée au costé, appuyé contre sa chaise au bout de sa table; auprés de luy, Monsieur le petit prince de Condé, premier de son sang, tous les aultres princes de France, Mrs les cardinaulx, tous les officiers de la Couronne, Mrs les ducs et pairs de France, Mrs du Conseil, evesques et prelatz, les gouverneurs des provinces, les premiers et principaulx de sa Maison et aultres, tous de rang, charge et quallité, toute la noblesse simple sans charge estant demeurée dans l'antichambre et tous les suivantz dans la salle. La Royne, poussée de curiosité, se meit, avecq les princesses et dames, aultant qu'il y peust tenir, dans la porte entr'ouverte du cabinet du Roy, pour veoir ceste premiére arrivée sans estre veue.

Les ambassadeurs, conduitz et entrez de ceste façon dans la chambre, feirent tous, l'un apprés l'aultre, la reverance au Roy, qui s'advança au devant d'eux, trois ou quatre pas, leur donnant de la main gaulche sur l'espaule, et prenant et serrant de sa droicte l'une des leur, qui est la plus grande caresse et aggreable reception qu'ilz ayent en leur pais; les receut ainsy, chascun selon leur rang et ordre de leurs cantons, tous XLIII, non parez d'aultre chose extraordinaire sinon, la

plus grand part, des chaisnes d'or en leur col. Puis le premier d'eulx, qui estoit le depputé du canton de Berne, en l'absence de celuy de Suryc qui ne vient jamais pour jurer comme les aultres, se contentant, par ung vieil scrupule supposé par leur ministre, de l'entretenir sans en faire aucun serment, commencca (!) sa harengue assez longue, qu'un truchement explicqua au Roy qui y respondit tout de mesme, ce que le dict truchement leur feit entendre en suisse. A quoy, le mesme replicqua une fois ou deux; et le Roy pareillement y respondit, et tout ce sur les grandes asseurances et protestations qu'ils donnoient a Sa Majesté d'estre si bons alliez et confederez, suivant le pouvoir qu'ilz en avoient de leurs Seigneurs Superieurs, avecq rejouissance de s'allier avecq un si grand prince que luy, et aultres pareilles choses. Il leur respondit en peu de parolles, fort honestement, de l'estat qu'il faisoit de leur nation qu'il estimoit l'un de ses bras, les tenant, avec contentement extréme, pour ses bons alliez, et aultres belles parolles de remerciement de l'affection qu'il avoit tousjours recongnue et recongnoissoit en eux de plus en plus, et en fin qu'ilz estoient les trés bien venuz, reppeté par deux ou trois fois selon l'antienne coustume.

Avant que sortir, ilz feirent entendre au Roy la charge qu'ilz avoient de leurs Superieurs d'aller faire la reverance a Monseigneur le Dauphin, que Sa Majesté eut fort aggreable, et les en remercia, avecq promesse qu'il le feroit nourrir en ceste louable amitié, et luy commanderoit de les aymer, comme leur bonne volonté et franchise les y obligeoit et l'un et l'autre; en fin ilz le suppliérent que leurs enffans, nepveux, parens et aultres qu'ilz avoient amenez eussent cest honneur de luy faire la reverance, affin qu'ilz se resouvinssent plus long temps, estant jeunes, du renouvellement de ceste alliance, de la quelle ilz debvoient estre en leurs temps, comme eulx pour le present, les fidelz observateurs. Au mesme temps, tous s'approchérent et saluérent Sa Majesté, qui faisoient grand nombre, tant en parens des dicts ambassadeurs que cappitaines et colonelz particuliers.

Cela faict, saluant Sa Majesté, l'un aprés l'autre comme a l'entrée, sortirent tous de la chambre et retournérent par ou ilz estoient entrez. Et, d'en bas, remontérent par l'autre costé chez la Royne, conduitz seullement par le Sr du Rollet, dans l'antichambre de laquelle ilz

trouvérent ses gardes et forces gens, et, dans sa chambre, Sa Majesté a l'entrée de la ruelle, accompaignée et environnée des princesses du sang et aultres, des dames et filles de la court. Ilz luy feirent tous, comme ilz avoient faict au Roy, la reverance, leur donnant elle seulement de la main sur l'espaule, puis, le mesme premier luy feit une fort courte harangue du debvoir qu'en ceste occasion ilz luy avoient desiré rendre. La Royne feit sa responce en trois motz sur ce subject, puis se retirérent et s'en retournérent en leurs logis dans les carroces qui les avoient amenez, trouvans en bas, a leur sortie, tout au mesme ordre qu'ilz avoient faict a leur entrée.

Le lendemain jeudy, pendant que le Roy estoit allé a la chasse, les dicts ambassadeurs allérent a St Germain en laye, ou arrivez ilz furent aussytost veoir et saluer Monseigneur le Dauphin avecq (quatre?) ou cinq motz, bien qu'inutilles, que luy dirent. Aprés, Monsieur de Monglas, premier maistre d'hostel de Sa Majesté, les conduisit dans une salle preparée audict chasteau, ou, par commandement du Roy, il leur avoit faict tenir prest ung fort beau et excellent festin, et, aprés qu'ilz eurent disné, la pluspart s'en reteurnérent coucher a Paris, les aultres demeurans la pour le soir, et se reposérent, partie a St Germain, partie a Poissy, en des logis qu'on leur avoit marqué pour cest effect; et, revenans dés le matin du lendemain vendredy, passérent tous ensemble le reste de la journée en conference d'affaires avecq Mrs de Sillery et de Vicq.

Le samedy, Monsieur le comte de Soissons, grand Maistre de France, traicta en son logis tous les dicts ambassadeurs et leur presenta la plus grande quantité des plus grands et beaux poissons, tant de mer que d'eaue doulce, que l'on ait veu depuis cinquante ans en France, avecq un merveilleux nombre de vin excellent et exquis, ou ilz n'oubliérent, comme j'ay desja dict, a boire d'aultant plus. Ilz(!) les feit reconduire dans les mesmes carroces qu'il leur avoit envoyez pour les querir, comme ont tousjours faict tous ceulx qui les ont traictés.

Le dimanche XXme, qui estoit le jour destiné pour la ceremonie, Monsieur de Chartres faisant la charge de grand aulmosnier, et Monsieur du Rollet lieutenant des ceremonies, ayans receu le commande-

ment du Roy pour ceste-cy, et aprés avoir communicqué aves Messieurs le Chancelier, de Villeroy, de Sillery, de Vic et aultres du Conseil, sur les memoires de ce qui s'estoit passé a la derniére alliance, ordonnérent de l'ornement et de la disposition des rangs et aultres choses en l'eglise Nostre Dame de Paris, ainsy qu'il en suict.

Premierement, toute la nef de la dicte eglize fut tendue et parée des plus belles tapisseries qui se peuvent recouvrer, entre aultre celles de Sr Merry de Paris, et tout le Cœur, depuis les basses voultes, a trois rangs l'un sur l'autre tendu fort richement des tapisseries de soye d'or et d'argent des meubles du Roy; l'un, prenant depuis les dictes basses voultes jusques aux eschaffaux faictz de charpenterie, sur le hault et tout le long des chaises du Cœur, des deulx costez, et continuant de ceste haulteur tout allentour, et du derriére de l'autel; la seconde, de l'appuy du dict eschaffaulx, joignantes et rattachées soubz la voulsure et advancée du hault des dictes chaises, jusques a celles ordinaires et plus belles de l'eglize, au long du dossier d'icelles chaises, qui feit parroistre ceste eglize entierement bien parée.

Le grand autel fut orné des plus beaux et riches paremens de l'eglize, aux deux costez duquel furent faictz et dressez deux eschaffaulx advancez jusques aux premiers pilliers dudict autel, tous deux de sept a huict piedz de hault, spacieulx et suffizans; celuy dela la main droicte, du costé de l'evangille, pour la musicque de la chapelle du Roy, augmentée de ce qui se trouva de l'aultre semestre; celuy de la gaulche, pour la musicque de la chambre, fortiffiée de luths et aultres instrumens; et, au coing du bout de celuy pour ladicte chapelle, ung aultre, de mesme haulteur, sur la porte du dict Cœur, pour la musicque de la Royne; tous les dicts trois eschaffaulx parez et accomodez, de l'appuy en bas, de fort belles et riches tapisseries.

Le dict autel fut decoré et couvert des chasses et relicques de la dicte eglize, avecq six cierges blancqz et aultres choses necessaires au dict Sainct Sacrifice, et par le hault du derriére du dict autel, allentour de la chasse, aux pilliers et a la barre de traverse du Cœur, furent mis et allumez la quantité necessaire de cierges, blancz aussy, pour honorer ceste ceremonie, pour la commodité de laquelle furent ostées

et la grande cloison de bois et cuivre qui separe l'autel d'avecq les chaises, et la petite barriére de bois entre les pilliers du dict autel, pour rendre la place d'aultant plus grande et spatieuse.

Du costé droict susdict, joignans le degré de l'autel, fut mis en long un banc tapissé de fleurs de lis pour Messieurs les ambassadeurs, ou se meirent et se trouvérent seullement Mrs le nonce du Pappe et ambassadeurs de Venize, celuy d'Espaigne s'estant excusé a cause qu'il se trouvoit mal, et celuy d'Angleterre a cause de la relligion; les aultres sur aultres excuses; et, derriére eulx, ung aultre banc non tapissé ou se meit Mr le baron de Gondy, conducteur d'iceulx, et quelques ungs des premiers et principaulx de leur suitte, et ce, pour empescher qu'ilz ne fussent point pressez ny incommodez.

Au bout du dict banc des ambassadeurs des princes, a trois piedz prés reservez pour passer, feurent dressez et parez de mesmes fleurs de lis deux grandz et longs bancqz, de vingt cinq a trente piedz chascun, de mesme haulteur et façon, celuy de derriére joignant au pied des basses chaises, l'aultre distant et esloigné aultant qu'il fault pour passer et s'asseoir; qui servirent pour placer les quarante deux ambassadeurs des ligues des Suisses et celuy qui portoit le traicté, comme je diray cy apprés.

Tout au bas des dicts deux grandz bancqz en fut mis ung petit en traverse, paré de mesme, pour Mrs de Sillery et de Vic, qui avoient la leur place, bien que esloignée de l'ordinaire et de celle donnée pour Mrs du Conseil, comme ayans esté et entremetteurs et negociateurs de ceste alliance avecq feu Mr de Biron, qui, mancquant au debvoir et a la fidelité qu'il debvoit au Roy son maistre qui l'avoit obligé de tant de biensfaictz signallez et honneurs extraordinaires, s'est privé honteusement de la vye, pour sa temeraire lascheté et despouillé quant et quant de l'honneur que (sa bonne fortune l'avoit le premier employé) il pouvoit encores et esperer et attendre.

Les chaises basses de derriére les dicts bancz feurent reservées pour la suitte des dicts ambassadeurs des ligues, et celles d'en hault, pour placer Mrs les chevalliers du St Esprit et plus bas qu'eulx Mrs

les prevost des marchandz, eschevins et officiers de la ville de Paris. Au reste, de ce costé la, se fourrérent sans ordre, et hault et bas, de ceulx de la Cour, tant qu'il y en peut entrer sans incommoder ceulx que je vous ay dict cy dessus.

De l'autre costé, a main gaulche dudict autel, depuis le bout des chaises jusques a la porte du Cœur, fut faict ung eschaffault pour la Royne, presque comme quarré, de douze a quinze piedz, relevé d'une marche plus que les haultes chaises, entourné et enfermé d'un appuy, le tout richement paré de tappis de fleurs de lis sans dais, et au bas une barriére, aussy couverte de tapisserie, distante de quatre ou cinq piedz dudict eschaffault de la Royne, pour mettre ses filles, sans estre aucunement pressées.

Joignant, et le long de la dicte barriére des filles, depuis le degré de l'autel comme de l'aultre costé, fut dressé ung banc, paré comme les aultres de fleurs de lis, pour M^r^ le Chancellier, Mrs du Conseil et secretaires d'Estat, et, trois ou quatre piedz devant, mais plus bas en moings, approchant dudict degré de presque une toise, en fut mis ung aultre petit pour M^rs^ les cardinaulx.

Presque au bout des bancs de Mrs du Conseil, — ung paissaige toutesfois reservé entre deux pour monter en l'eschaffault de la Royne, — et presque joignant le pied des basses chaises, fut dressé ung aultre banc, aussy paré de mesmes, pour Messieurs les archevesques, evesques et prelatz, et, devant, presque la moictié d'iceluy, trois piedz plus avant toutesfois, ung grand banc ung peu plus haut que les aultres et couvert de fleurs de lis, pour M^rs^ les premiers, qui passoit et approchoit en bas fort prés du theatre du Roy; les haultes chaises de ce costé la comme de l'autre feurent reservées pour Messieurs les chevalliers de l'ordre et la noblesse de la Court et aultres qui peurent entrer, partie en hault et partie en bas, en ce que restoit des dictes chaises.

Il y avoit justement dans le milieu du Cœur ung theatre pour le Roy, relevé de deux grandes marches prenant depuis une tombe de cuivre qui y est, en tirant vers l'autel, de dix a douze piedz en quarré, couvert jusques en terre et ung pas allentour de tappis de Turquie

avecq ung appuy d'oratoire couvert d'un drap de pied de velours viollet cramoisy semé de fleurs de lis, ung grand daiz dessus et une chaise de mesme, et, joignant le dict appuy plus bas d'une marche, ung aultre grand theatre pour faire le serment, plus large d'un pied de chasque costé que celuy du Roy, et de vingt a vingt cinq piedz de longueur, tousjours approchant de l'autel, tout couvert aussy de tappis de Turquie, comme l'estoit pareillement tout le parterre depuis le dict theatre jusques à l'autel et partout soubz les bancz de tous les deux costez.

Toutes choses ainsy disposées, le Roy partit du Louvre, environ les neuf a dix heures du matin, vestu d'un habillement de satin noir enrichy de broderie de soye, avecq des chausses a bandes et ung bas attaché, des mules de velours et des escarpins blancz, ung collet de senteurs bandé de mesme broderie et fermé de boutons de pierrerie, ung chappeau paré d'ung fort beau et excellent boucquet d'aigrettes noires et d'un cordon semé de chattons de diamans avecq une grande enseigne, rattachant le dict boucquet, toute de diamans de fort grande et riche valleur, son mantheau de velours raz doublé de satin bandé de mesme broderie, portant par dessus tout son grand collier de l'ordre, et monté sur un fort beau cheval d'Espaigne blanc, avecq une housse et ung harnois de velours noir, toutte semée de grandes bandes de broderie d'or; marchant devant luy, comme d'ordinaire, les archers de la Prevosté, les Cens Suisses de sa garde, tambour battant; environné des cappitaines et archers au corps escossois et françois, — hors-mis de ceulx qui dés le grand matin estoient a l'eglize pour y mettre l'ordre, en garder les portes et advenues; — suivy et accompaigné des princes de son sang et aultres princes, des ducs et pairs de France et officiers de sa Couronne, chevaliers du St Esprit, portans aussy leur grand collier, et aultres seigneurs et gentilzhommes de sa Court, tous aussy en housse, extremement bien montez et parez, faisans en tout pour le moings cent chevaulx. Sa Majesté s'en vient en ceste equippaige tout le long de la ville, bordée de la plus grande affluence de peuple qui se peult dire et resonnant d'un continuel cry d'allegresse et de „vive le Roy“ depuis son chasteau du Louvre jusques a la grande porte de la dicte eglize Nostre Dame.

Arrivant a la quelle, Sa Majesté trouva le parvis de la nef sy remply de peuple, qu'avecq grande difficulté on luy peut faire ouvrir le passaige, et aprés, dans le Cœur, treuva desja placez Messieurs les ambassadeurs des princes, M^rs^ les cardinaulx, Messieurs du Conseil, M^rs^ les archevesques et evesques, chascun en leurs places susdictes, les trois musicques en leur eschaffaux, force dames de qualité qui estoient, comme j'ay dict cy devant, sur le dessus et hault des chaises, et force gens rangez et aux galleries haultes et aux basses voultes et aultres endroictz, ou ilz avoient peu entrer pour veoir ceste ceremonie. Tous ceulx de la Court, qui entrérent devant le Roy, se placérent aux chaises des deux costez, le mieulx qu'ilz peurent; M^rs^ les chevalliers du St Esprit prirent les chaises haultes des deulx costez, M^rs^ les princes du sang se meirent sur leur banc cy dessus descript, et sur ce qui restoit dudict banc, aprés M^rs^ les princes de Condé, de Conty, de Soissons et de Montpensier placez, M^r^ le Connestable, Mr de Montbazon et aultres ducs s'y meirent, ce que le Roy ne treuva bon, et jugea que l'on avoit obmis ung banc derriére Messieurs les princes de son sang pour mesdicts sieurs les ducs et pairs de France, encores que Messieurs du Conseil ne l'eussent jugé a propos et qu'il ne s'en fut rien treuvé par les memoires antiens, sur le rapport desquelz M^r^ l'admiral s'alla mectre auprés de M^r^ le Chancellier au banc de Messieurs du Conseil, ou l'admiral s'estoit mis a la derniére alliance.

Sa Majesté entrant aprés, monta sur son theatre que je vous ay cy dessus representé, et allentour d'elle, — sur les degrez et en bas vers les princes de Lorraine, conte d'Auvergne et aultres princes, — Messieurs de Victry et Praslin, cappitaines de ses gardes, derriére sa chaise, et aultres seigneurs et gentilzhommes qui ne peurent ailleurs trouver place, avecq quelque douzaine d'archers de sa garde, principallement de ceulx de la manche escossoise aux deux costez et derriére Sadicte Majesté, qui, en ceste ceremonie, fut servie de mondict Sr de Chartres, pour grand aulmosnier, qui estoit agenouillé prés de luy avecq ses heures, accompaigné et assisté de trois aulmosniers servans, ung auprés de luy a la main droicte du Roy et deux aultres de l'aultre costé; et aprés eulx il y avoit les deulx huissiers et porte masses du Roy agenouillez sur les deulx coings du grand theatre bas cy devant marqué.

Apprés que le Roy eut faict sa priére, recevant l'eaue beniste comme de coustume par l'officiant, et qu'il eust salué tous Mrs les ambassadeurs et cardinaulx, il appela Mrs les princes de Condé et de Conty, Mrs de Nemours et d'Esguillon, et leur commanda d'aller tous quatre avecq le maistre des ceremonies advertir Messieurs les ambassadeurs des Suisses — qui estoient, attendans cela, a la grande salle de l'Evesché, — qu'il estoit arrivé a l'eglize, et s'il ne leur plaisoit pas de l'y venir trouver.

Pendant que on les estoit aller querir, la Royne arriva a l'eglize et entra dans le Cœur par la porte d'en hault proche son eschaffault, suivie des mes dames les princesses de Condé, comtesse de Soissons, de Montpensier, comtesse d'Auvergne, de Nemours et aultres dames de sa suicte, et de ses filles, lesquelles se placérent touttes dans l'eschaffault de la Royne, et les dictes filles dans la barriére d'audessoubz, cy devant descript.

Aussy tost arrivérent lesdicts ambassadeurs, conduictz et amenez par les princes susdicts et accompaignez de Messieurs de Sillery et de Vic, qui, entretenans les premiers d'iceulx, s'arrestérent aussy les premiers a leur petit banc preparé, comme j'ay dict, pour eux presque droict a costé du theatre du Roy, et lesdicts ambassadeurs, allans prendre leurs premiéres places au bout d'en hault vers l'autel, passérent l'un aprés l'autre devant Sa Majesté, la saluant, et s'allérent placer, selon leur ordre et de leurs cantons, sur les deulx grandz bancz cy devant preparez pour eulx comme j'ay dict, tous quarante deulx, le XLIIIme — porteur du traicté — tout le dernier prés desdicts seigneurs de Sillery et de Vic, et prés de luy au mesme banc, sur de grandz orilliers et sacz de velours rouge cramoisy enrichy d'or, les cahiers du dict traicté, doubles aux deux langues et françoise et germanique.

Incontinant aprés avoir ainsy tous pris leurs places, vingt sept des dicts XLIII ambassadeurs, ne voulant ne ouyr ne assister comme estans protestans, se relevérent et passérent prés du Roy comme ilz estoient venuz, et s'allérent mectre durant ladicte messe au pulpistre de la dicte eglize qui leur avoit esté gardé pour cest effect, ou ilz

demeurérent jusques aprés la communion de l'officiant, et puis revinrent pour la seconde fois reprendre en leur rang leur place precedente.

Comme chacun fut placé en son rang, selon la disposition que j'ay dicte, alors se commença la grande messe du St Esprit, — sollemnelle comme aux ceremonies de l'ordre dudict St Esprit, — qui fut dicte et celebrée par Monsr l'archevesque de Vienne, assisté pour diacre et soubz diacre de deux des premiers dignitez de Nostre Dame, et chantée a trois cœurs par les musicques de la Chappelle et Chambre du Roy et musicque de la Royne. Monsieur le cardinal de Joyeuse, comme plus antien cardinal que M^r^ le cardinal de Gondy, servit le Roy a la ceremonie de l'evangile et de la paix, qu'il luy presenta comme aux ceremonies ordinaires, hormis qu'il fut suivy d'un de ses aulmosniers pour luy porter et estendre la queue de sa grande chappe ; et Monsieur de Chartres, comme grand aulmosnier, le servit a l'offerte et au pain benist, comme je vous vay representer.

A l'offerte, le Roy partant de son siége et theatre, ses massiers marchérent devant; aprés eulx mondict Sr de Chartres avecq deux aultres aulmosniers servant a ses deux costez; puis Sa Majesté, — suivy de Monsieur le prince de Condé portant l'escu, et de deux cappitaines de ses gardes, Messieurs de Praslin et Victry, — descendit sur le long theatre cy devant descript, et de la, saluant et la Royne sa femme et Messieurs les ambassadeurs et cardinaulx, vint a l'autel presenter son offrande que Mr de Chartres receut comme aux ceremonies ordinaires, et de la, s'en retourna a sa place au mesme ordre qu'il estoit venu. Au pain benist, apprés que Mondict sieur de Chartres en eust faict l'essay, il le presenta a Sa Majesté, et puis en alla porter a la Royne en son eschaffault, et n'en fut presenté puis aprés a personne, parceque le Roy, avecq l'advis de M^rs^ de son Conseil, l'avoit ainsy ordonné a cause du grand nombre de gens a qui il en eust fallu presenter, qui, contendans des rangs y eussent peu apporter peult estre quelque desordre; cela toutesfois apporta quelque mescontentement a M^rs^ les princes du sang qui estimoient qu'on leur en debvoit presenter comme d'ordinaire, quelque ceremonie et difficulté qu'il y eust.

La messe dicte et celebrée, mondict S^r^ l'archevesque de Vienne avecq sa mitre, prenant une grande chappe au lieu de sa chazuble et tout le reste de ses habitz pontificaulx comme durant la messe, partit de l'autel avecq son diacre, — portant le livre de l'evangile pour le serment, deux chandelliers, l'eaue beniste et la croix archiepiscopalle, — marchant devant; Messieurs le Chancellier, de Villeroy, de Sillery et de Vic aussy partirent tous de leur place et montérent sur le grand theatre cy devant descript, et s'approchérent tous a la main droicte du Roy, du quel on meit la chaise au lieu ou estoit durant la messe son appuy d'oratoire, et au mesme temps tous les XLIII susdicts ambassadeurs vindrent aussy et s'approchérent de Sa dicte Majesté, tous selon leur ordre, a deux ou trois rangs sur ledict theatre; ensemble tous les princes du sang et aultres et officiers de la Couronne s'y vindrent mectre aussy. Lors Mr de Sillery, comme estant le premier de ceulx qui avoient traicté ceste negociation, dict au Roy, aprés luy avoir faict une grande reverance, — comme, par son commandement, ilz avoient esté vers M^rs^ des cantons des Suisses pour le renouvellement de ceste alliance qu'ilz avoient par la grace de Dieu heureusement conclue et traictée, ne restant qu'a Sa Majesté a l'accomplir; qu'il (!) supplioient le mesme createur, comme auteur de tout bien, qu'il luy pleust de la rendre de longue durée pour le bien commung de ses (!) deux nations, et principallement pour celuy de la France et le service de Sadicte Majesté. Lors, celuy qui estoit le premier desdicts ambassadeurs et qui a tousjours porté la parolle, feit une fort longue harangue en suisse sur le desir qu'ilz avoient tousjours eu de se joindre et se lier a la grandeur de cest estat par quelque estroicte obligation, duquel ilz avoient tousjours receu et esperé toutte sorte d'appuy, et aultres choses sur ce subject que le truchement explicqua au Roy, qui pour responce, en peu de parolles, fort bien choisies touttesfois, leur protesta l'entretenement inviolable, pour luy et Monseigneur le Dauphin, de ceste alliance, cause de leur juste et antienne amitié, et commanda a Monsr le Chancellier de leur faire plus particulierement sur ce entendre son intention. Lors, mon dict S^r^ le Chancellier, prenant la parolle a ce commandement, discourut assez amplement sur l'antienne et parfaicte amitié entretenue de long temps entre les François et les Suisses, du bien et de la commodité commune provenant d'icelle, en fin, aprés quelques histoires et remarques prudemment rapportées

sur ce subject, les asseura que l'intention de Sa Majesté estoit de conserver et entretenir si cherement ceste alliance que, par voye directe ou indirecte, du vivant et régne du Roy et aprés luy de Monseigneur le Dauphin, n'y seroit aucunement contrevenu. Aussy tost ceste responce du Roy et celle de mon dict S^r^ le Chancellier fut par le mesme truchement tournée en suisse et redicte tout hault de façon que tous les XLIII ambassadeurs la peurent entendre; a quoy le mesme premier qui avoit ja parlé, apprés quelques parolles proferées entr'eulx, resplicqua sur le remerciement qu'ilz faisoient de ces assurances, qu'ils donnoient pareilles de leur part a Sa Majesté et qu'ilz estoient tous prestz, suivant leur pouvoir et le commandement qu'ilz en avoient de leurs Superieurs et Seigneurs, de jurer l'entretenement inviolable de ceste alliance, auquel ilz ne manqueroient jamais pourveu que on leur feist ce qu'on leur promectoit, de quoy le Roy leur donna toutte sorte d'asseurance. Ce faict, mon dict S^r^ l'archevesque de Vienne s'approcha et se meit tout contre Sa Majesté a sa main droicte, tenant ouvert le livre des S^tz^ Evangilles, sur lesquelles il receut le serment de tous les dicts ambassadeurs, pris succincivement en suisse par le dict truchement qui les feit tous jurer, venans les ungs aprés les aultres, selon l'ordre de leurs cantons, ceulx de chascun, — soient grands, petitz ou alliez, — jurans ensemble et mecttans a mesme fois la main sur les dicts S^tes^ Evangilles, et, a mesme que chascun eut juré, apprés une grande reverance au Roy, se retirérent et se remeirent comme au paravant en leurs premiéres places.

Apprés que les dicts ambassadeurs eurent tous presté le serment et se feurent retirez comme j'ay dict en leurs places, aussy tost que le dernier d'eulx eut achevé, ilz revindrent tous a la fois sur le dict theatre pour veoir tous ensemble jurer le Roy, — qui durant leurs sermens et harangues susdictes s'estoit tenu partie assis partie debout, toutesfois tousjours nue teste, — tous arrangés sur le dict theatre comme cy dessus. Sa Majesté, mectant la main sur les mesmes Evangilles, leur jura devant Dieu et son Eglize, et promit pour leurs Seigneurs Superieurs d'entretenir de poinct en poinct le traicté et renouvellement d'alliance faict entre lui et eulx, sans y contrevenir, ny souffrir y estre contrevenu directement ou indirectement, les tenans et estimans pour ses bons amis, alliez et confederez, qui estoient en substance,

les mesmes sermens reciprocques que le dict truchement avoict faict faire au paravant par les dicts ambassadeurs; lesquelz, aprés avoir entendu le dict serment, se retirérent encores en leurs mesmes places, le Roy en la sienne, — la chaise et oratoire remis comme durant la messe, — tous Messieurs les princes du sang, Mrs du Conseil et aultres qui s'etoient approchés, chascun aux leur. (!) Au mesme temps le Te Deum fut chanté a trois cœurs comme avoict esté la messe, durant lequel Mrs de la Ville feirent tirer leur artillerie en la place de Gréve. Le Te Deum achevé, l'oraison dicte, et la benediction donnée, les mesmes princes qui avoient amené les dicts ambassadeurs eurent commandement de Sa Majesté de les reconduire a l'Evesché en la mesme place ou ilz les avoient pris, qui estoit une grande salle en la quelle, a leur retour, ilz trouvérent ung fort beau et grand et sumptueulx festin que le Roy leur avoict faict preparer, — auquel disnérent tous les dicts ambassadeurs et les cappitaines et principaulx de leur suicte, estans soixante et plus, avecq tous les princes, seigneurs et gentilzhommes de qualité de la Court, faisans en nombre tous ensemble six ou sept vingtz personnes, sans en ce compter cent cinquante pour le moings aultres Suisses moindres et valetz de leur suicte, qui eurent en mesme temps festin preparé pour eulx en une salle au dessoubz; — vers la fin duquel le Roy, — qui desja avoit disné particulierement avecq la Royne en une aultre salle du dict Evesché, — pour favoriser ceste nation de ce qu'elle estime davantaige, s'en vint tout en pourpoinct au bout de ceste grande table ou estoient les dicts ambassadeurs et princes et, prenant sa chaise, commanda qu'on luy apportast a boire; puis se levant et monstrant tellement son voirre (verre) que du bout d'en bas on le pouvoit facillement veoir, dict et repeta deux ou trois fois tout hault qu'il buvoit a eulx tous et a leurs Seigneurs Superieurs, ses bons amis, alliez et confederez et a la conservation de ceste heureuse allience; eulx, tous levez et le bonnet a la a la(!) main, receurent ce brincque avecq allegresse et contentement extréme, ne pouvans, ce disrent ilz, recepvoir ny esperer plus grande faveur de la France et du Roy que celle la. Apprés, Sa Majesté les laissa achever, et se retirant les veit de la porte de la chappelle qui est au bout de la dicte salle, avecq la Royne et touttes les dames, luy faire et a son brincque si bonne et entiére raison et si sollennellement reiterée, qu'ilz demeurérent en tout trois bonnes heures et davantaige a table; ne pouvant

obmectre que, soit de François soit de Suisses, une bonne partie s'en retournérent chez eulx bien accoustrez et en bel equippaige.

Chascun se retira de la qu'il estoit bien quatre heures aprés midy, eulx dans des carroces qu'on leur avoit preparez pour les porter en leurs logis, le Roy avec la Royne et toutte la Court au Louvre, devant lequel on feit le soir feu de joye, et les gardes force salves d'arquebuzades. Messieurs de la Ville feirent aussy feu de joye en Gréve et l'artillerie de l'arcenal tira; le bal se teint aprés souper au Louvre; tout ce pour la resjouissance et l'allegresse de ceste alliance accomplie.

Le lendemain lundy XXIme du dict mois d'octobre la plus grande partie des dicts ambassadeurs vindrent au matin trouver le Roy qui se pourmenoit aux Thuilleries, et luy pa(r)ler sur quelques poinctz qui restoient a achever en leurs affaires, et pour cest effect, demandérent des audiences au Conseil, que Sa Majesté leur accorda pour les resouldre; de la M^rs^ de la ville de Paris, assistez de tous leurs officiers et archers, les vindrent prendre en des carroces et les menérent disner a la Maison de Ville ou ilz les traictérent, entre aultres choses, de diversité d'excellens vins et ypocras, le plus sumptueusement qu'il se peut dire.

Tout le mardy et mercredy suivant se passérent en affaires qu'ilz traictérent au Conseil, duquel ilz ont obtenu et emporté par la bonté et volonté du Roy tout ce qu'ilz pouvoient justement souhaitter pour le bien et la conservation de ceste allience; et le jeudy feurent aussy traictez, le plus magnificquement qu'il se peult au monde, par Madame de Longueville a l'hostel du dict Longueville, pour les gratiffier et obliger davantaige a la conservation du bien que Monsieur son filz possedde en leurs terres.

Le vendredy sur les dix heures du matin ils vinrent tous au Louvre pour prendre congé du Roy, et, pour ce, entrérent par derriére en la grande gallerie neufve, ou le Roy aussy tost, — avecq tous ces(!) princes, seigneurs et Mrs du Conseil — les alla trouver. Celuy la mesme premier, et qui avoit tousjours parlé, luy feit une harangue

assez longue des asseurances, qu'ilz luy rafraischissoient encores de leur sincére affection et fidelité a l'entretenement de ceste alliance, a laquelle, et a ce qu'on leur avoict promis, ilz s'asseuroient aussy que le Roy ne mancqueroit de sa part; qu'ilz le supplioient trés humblement de les aymer et tous ceulx qui se sont joincts d'amitié et allience avecq eulx; et le remercioient, au nom de leurs Seigneurs Superieurs, de l'honneur qu'ilz avoient receu, tant par les villes de son Royaulme ou ilz avoient passé, qu'a Paris prés de Sa Majesté, a laquelle ilz souhaitoient, en ung long et paisible régne, toute sorte de grandeur et de prosperité; ce qu'aussy tost fut explicqué par le truchement au Roy, qui leur respondit fort honnestement et les asseura de rechef de son intention au maintien et a la conservation de ceste allience, et a faire tousjours pour eux tout ce que justement ilz pouvoient esperer de luy; qu'ilz l'obligeoient par leur affection de les aymer et tous ceulx qui leur appartenoient; qu'au surplus il louoit et estimoit le choix et eslection qu'avoient faict de leurs personnes leurs Superieurs, et estoit seullement marry que pour l'amour d'eux et pour tesmoignage plus grand du contentement qu'il avoict receu de leur ambassade, ilz n'avoient encores esté plus honorez et mieux receuz, tant prés de luy que par les villes de leur passaige. Il y eut aprés plusieurs replicques explicquées par le truchement d'une part et d'aultre, et demandérent encores une audience au Conseil, se plaignans et se formalisans de quelque poinct pour leurs privilléges, qu'on ne leur avoit passé; ce que le Roy leur accorda, et commanda a mesdicts Srs du Conseil de les contenter; puis ilz le suppliérent avoir soing de leurs colonnelz et aultres Suisses restans prés de luy pour sa garde ordinaire, et vouloir qu'ilz feussent bien traictez et paiez; et pour fin, qu'il luy pleust, en faveur de leurs Seigneurs Superieurs, et pour rendre cest heureux renouvellement plus signallé, l'accompaigner de quelque œuvre de sa misericorde, de donner grace et remission a ung pauvre miserable François, qu'ilz nommérent, condampné a mort. Le Roy leur promit que ceulx qui le servoient seroient bien traictez, et pour l'aultre, qu'encores qu'il n'accordast point de telles graces et qu'il eust refuzé celle la par plusieurs fois, qu'il la leur donnoit neantmoings pour l'amour d'eulx et de leurs Superieurs qu'il desiroit de gratiffier et favorizer de tout ce qui estoit en sa puissance. Apprés aussy, le Roy les pria de prendre et con-

server en leur protection favorable le bien que possedde en leurs terres Madame de Longueville pour son filz, ce qu'ilz promeirent faire entendre a leurs Superieurs, croyans qu'ilz n'y manqueroient, puisque c'estoit chose recommandée par luy; puis il leur dict qu'il n'ignoroit le pouvoir d'augmenter quelques années, s'ilz le vouloient obliger en leur particulier, au temps porté par le traicté de renouvellement, qu'il les prioit pour faveur, qu'il leur demandoit en contreschange signallée de luy en donner quelque chose davantaige. Ilz luy respondirent, apprés avoir ung peu parlé entr'eulx, que de ce qui restoit en leur pouvoir et dont du tout ilz ne pouvoient et n'osoient disposer, ilz luy en accordoient la plus grande partie, voulans dire par la que de cinq ans qu'ilz avoient eu pouvoir, ilz en donnoient trois, qui est la plus grande partie. Si bien que ce traicté, qui ne portoit que cinq, dure huict ans aprés les vyes du Roy et de Monseigneur le Dauphin.

Ces replicques et demandes faictes et accordées comme dessus, tous les ambassadeurs, l'un aprés l'autre, prirent congé du Roy, avecq le mesme ordre, façon et serrement de mains qu'ilz avoient faict lors qu'ilz arrivérent, et apprés eulx les cappitaines particuliers des Cantons et aultres princippaulx qui, par ung d'entr'eulx portant la parolle, suppliérent Sa Majesté de les tenir en sa souvenance, pour les emploier aux premiéres occasions, comme ses trés humbles serviteurs et fidelles; et pour les derniers, tous les enffans mesmes et aultre sorte de gens de leur suicte feirent aussy la reverance et preirent congé de Sa Majesté, qui, cela faict, se retira dans sa chambre, et eulx s'en retournérent par ou ilz estoient venuz en leurs logis pour pourveoir et terminer leurs affaires.

Du depuis ilz ont eu au Conseil leur audience et le contentement qu'ilz en esperoient, et devant qu'ilz partissent de Paris, le Roy leur a faict donner a chascun des dicts quarente trois ambassadeurs, pour aucunement les soulager des fraiz de leur voiaige, trois cens escus chascun et une grande chaisne d'or avecq une medaille de son effigie, revenans a environ la mesme somme de III cens escus, et est a notter que les dictes chaisnes, l'escripture de l'effigie et le portant ont esté faictz en en(!) France et de l'or de France, qui est un present que on

a tousjours accoustumé de faire aux renouvellemens des alliances a tous les ambassadeurs qui les gardent et conservent cherement comme les marques et les trophées de leur gloire et de l'honneur qu'ilz ont receu et reçoivent de la France. Il s'en est faict, oultres touttes celles la, quelque douzainne de plus belles que le Roy a envoiées par ses agentz et données a aulcuns colonelz et princippaulx du pais, qui l'ont bien servy en Suisse durant ces derniéres guerres et qui ont travaillé a conserver les esprits des Cantons et les porter a ce renouvellement, bien qu'ilz feussent fort agitez et recherchez du contraire.

Pendant qu'on achevoit tout ce que dessus avecq eulx, le Roy s'en alla a Fontainebleau, et les dicts ambassadeurs, aprés avoir sesjourné a Paris encores quelques jours pour leurs affaires et commoditez particuliéres, fort satisfaictz du Roy et de toutte la France, s'en sont retournez les ungs aprés les aultres, tous sans ordre et par differendz et divers chemins, ayans neantmoings tous pris jour pour ensemblement rapporter a leurs Seigneurs Superieurs ce qui s'est passé par deça et leur rendre compte de leur ambassade.

Voila succinctement ce que j'ay estimé vous debvoir estre icy representé, que vous trouverez sans aulcun artifice ne desguisement, mais aussy avecq telle verité que je vous puis dire avoir assisté et veu tout ce que je vous rapporte, que j'ay (creu) debvoir vous descripre pour servir de memoires a ceulx qui nous doibvent succeder et estre emploiez en pareilles occasions, — desquelles nous debvons tous apprehender le temps, — en suppliant Dieu cependant, qui par tant et tant de signallez effectz de sa bonté extréme et providence divine nous a trop faict recongnoistre le soing qu'il prend de ceste monarchie, qu'il luy plaise encores par sa grace infinie et par la force des hommes, qu'il nous assubjectit et augmente tous les jours, la conserver et aggrandir pour sa gloire, donnant trés longue et trés heureuse vye au Roy et a Monseigneur le Dauphin — coulonne double — affin que par eulx, en qui il faict de plus en plus reluire ses miracles, ceste forte et puissante allience soit plus longuement conservée et que ceste heureuse paix, qu'aprés tant de miséres et travaulx il nous a miraculeusement accordée, soit par sa toutte

puissance unanimement maintenue en ce Royaulme et en toutte la Chrestienté, tournant touttes les forces d'icelle vers les Infidelles, et jouissant en ses entrailles d'une doulce et reciprocque tranquilité.[1]

XX.

Beschreibung,

wie die Herren Ehrengesandten der 12 und zugewandten Orten naher Paris verreiset, die zwischen der kron Frankreich und den Herren Eidgnossen getroffene püntnus zu schweren, und mit was manier solches hergegangen seie.

(Staatsarchiv Zürich, Série Frankreich 8. 6. 24.)

Wann nun die Herren Ehrengesandten, deren in der Zahl 42 waren, im September 1602 von Solothurn aufgebrochen, hatten selbige sich wegen besserer Commoditet in zwen Theil (v)ertheilt; der König aber hatte allen seinen Gubernatoren, Commendanten, Schaffneren und Amptleuten der Stetten und Orten, da sie durchreisen mochten, Befelch ertheilt, ihnen alle Ehr zu erzeigen und sie so herrlich und ehrlich zu empfahen, als es ihnen müglich wäre. Da geschah ihnen

---

[1] Il existe à la Bibliothèque Nationale à Paris quelques autres relations manuscrites des cérémonies auxquelles donna lieu le renouvellement d'alliance de 1602. Ainsi:

Procés-verbal du serment de l'alliance. XX octobre. Fds. fr. 17990, fol. 182.

Discours comme l'alliance d'entre le Roy et Messieurs des Ligues a esté jurée et confirmée. XX octobre. Fds. fr. 23607.

Acte de serment presté par le Roy Henry IVme en l'eglize Notre Dame de Paris sur l'observation du traicté de renouvellement d'alliance des Suisses le 20 octobre 1602. Fds. fr. 23607.

et enfin:

Ordre tenu a la reception de Messieurs les ambassadeurs des Ligues de Suisse, arrivez a Paris ou le Roy estoit, le XIIIIme jour d'octobre 1602. Fds. fr. 23607.

(Le document: Beschreibung u. s. w. est dans une certaine mesure la reproduction allemande de cette dernière pièce.) Note de l'auteur.

allerlei Ehr; man hielt ihnen zu Ehren zu Dijon ein prächtiges Banquet in des Königs Haus; dergleichen beschah ihnen zu Troye in dem bischofflichen Sahl, und allenthalben verehrte man ihnen den Wein, bis sie endlich zu Charenton nechst bei Paris ankamen, — war den 14ten Octobris —, alda sie durch Herzog von Silleri und de Vic heimgesucht und in Nahmen ihr königl. Mt. herrlich tractirt und gastiert waren (!); die Mahlzeit aber währete 2 Stund. Nach verrichter Mahlzeit steigten sie zu Pferd, nacher Paris zu reiten. Der erste Ehrengesandte war von H. von Silleri begleitet, dem er die rechte Hand gab, wiewol der Herr Ehrengesandte solches lang nicht annehmen wollen, und jeder Gesandte hatte ein (!) französischen Edelmann, der ihne begleitet. Da sie dann auf halben Weg zwischen Paris und Charenton waren, begegnete ihnen der Herzog von Montbazon, Pair de France, mit Herren Montigni, Gubernator zu Paris, in Begleitung 120 von Adel, welche der König geschickt hatte, sie zu grüssen und in die Statt zu begleiten, worüber sie dann, je drei und drei, und allezeit ein Ehrengesandterz zwischen zweien von Adel, ritten, gleich wie der erste zwischen Herzog von Montbazon und Hrn. Silleri und der ander zwischen Herrn Montigni und de Vic; und gieng alles mit grosser Ehr und Solennitet her.

Wann sie nun in solcher Ordnung zu Paris bei dem Thor S. Antonij ankommen, sind sie von Hrn. Prevost des Marchands, welcher durch seine Echevins begleitet mit vilen Rathsherren und vornembsten Burgern ungefahr 50 Schritt von dem Thor still hielte, mit ungefahr nachfolgenden Worten empfangen worden.

Herren! Aus Befelch ihr königl. Mjt. zu Frankreich und Navarre erzeigen sich die 3 Ständ diser Statt seines Königreichs, welcher Stelle wir dann vertretten, euch zu vorderst freundlichen zu grüssen und zugleich glückzuwünschen wegen des glücklichen Fortgangs euerer Reis, welche umb einer so heil. Ursach, als namblich wegen der Ernewerung der Püntnus zwischen ihr Mjt., dem jungen König und euch Herren Eidgnossen angesehen worden ist. Vor 80 oder mehr Jahren her haben wir erkennt und befunden, dass neuere Püntnus und Vereinigung zu beiden Seiten gemeinsamem Wesen zimlichen Trost und Fortgang erwecket; die Zeugnuss euerer Freundschaft sind in dem Nothfahl erschinen; Frankreich hat sich derselben versicheret durch den Brauch und die That, als wie durch ein

Münz, welche niemahlen verrüeft worden ist. Man hat auch bisher keinen Anlass finden können, ewere Nation der Untrew zu bezüchtigen; so glauben wir auch, ihr werden in solchem Lob geschwinder Hilf und guter Affection in allen denen Geschäften, so sich für ihr königl. Mjt. begeben möchten, beharren. Wann euere lobl. Ort niemahlen gelobt wären worden, Püntnus mit Königen in Frankreich gemacht zu haben, so wäre es doch mit disem unserem regierenden König loblich, in dessen Mjt. alle Ehrentitul, welche jemahlen seinen Herren Vorfahren gegeben waren, mit lebendigen und zwitzerenden Farben abgemahlet sind. Etwelche König sind Vermehrer des Reichs, etliche Obsigende, andere aber der Völkeren Vätter genannt worden. Unser König aber hat durch seine Tugenden alle dise Qualitäten erworben, über welche er zwo, welche seiner Mjt. gleichsam angebohren, das ist die Sanftmüetigkeit und die Warheit (!); und können gar wol sagen, dass unser König ein König von treuen und von wahren Worten ist, und der sein Versprechen[1]..... hiermit euch die weitere Fortsetzung diser Affection und woltragenden Willen und alles was in ihrer Möglichkeit ist, under dem Gehorsamb, so sie ihr königl. Mjt. als gute, getrewe und gehorsame Underthonen schuldig sind, euch mit diser offentlichen Demonstration bezeugend die Ehr und Contentement, welche sie so wohl wegen euer glücklichen Ankunft als des Punts einnehmen und empfahen werden; euch nachmahlen freundlichen grüssende, sprechend, ihr seind willkumm.

Wie nun solche Red vollendet, rittend sie in die Stadt und wurden begleitet in die Heuser, welche ihnen durch den königlichen Marechal verordnet waren, alda sie erstlich alle Freundlichkeit von den vornembsten leuten finden (!); es wurd ihnen verehret zimlich Anzahl Fleschen voll weiss und roten Hypocras, Mailändische Schunken, darzu allerhand verzuckeret Confect und Facklen von gelbem Wax.

Am anderen Tag nach ihrer Ankunft waren sie zu Gast gepetten in des Herren Canzlers Hauss, welcher sie sehr kostlich tractirt; nach dem Mittagessen aber begerte er von ihnen, sie wolten gutheissen, dass er zum König gienge, sie anzumelden, auf dass sie von ihme empfangen wurden, bate sie, sich ein wenig zu gedulden, welches sie gern hörten.

---

[1] Offenbar ist hier eine Lücke; wohl eine Zeile ausgefallen.

Der Herzog von Eguillon, königl. Cammerer, holet die Herren Ehrengesandten ab und begleitet sie mit 50 oder 60 junger vom Adel der vornembsten Geschlechten, so bei Hof waren, und führet sie zum König, welcher auf sie wartete.

Sie giengen durch die schweizerische und französische Wachten, welche im Gewehr einer an dem andern stunden, vor des Königs Palast bis zu dem Haus Longueville, die einten auf der rechten, die andern auf der linken Seiten. Wie sie nun in den grossen Hof des Palasts eingiengen, wurden sie von Herzog von Montpencier, von königlichem Geblüt, in Begleitung viler Ritteren des Ordens des Heiligen Geistes gar ansehenlichen empfangen.

Der Graf von Soisson, auch königliches Geblüts und Grand Maistre, hat sie in Begleitung viler Herren, so über Provincen zu regieren hatten, und underschidlichen Ritteren auch zierlich empfangen.

Die hundert Schweizer, des Königs Leibguarde, stunden an beiden Seiten der Stegen im Gewehr; die Harschiers stehen zu beiden Seiten, einer an dem andern, bis zu der Cammer, alda es zimlich eng war, also dass die Herren Ehrengesandten mit Mühe hindurch kommen konnten.

Der König, von vielen Fürsten königlichs Geblüts begleitet und anderen königlichen hohen Officiren, Gubernatoren der Provinzen und Rittern, empfahet sie in seiner Cammer, bietet allen die Hand.

Da sagte Herr Ehrengesandter Sager von Bern auf teutsch mit kurzen Worten, sie seien gekommen auf Befelch ihrer Herrn und Oberen, ihr königl. Maj. ihrer getreuen Diensten zu versicheren; auch was sie bei Erneuerung des Punds versprochen haben, so wollen sie hiemit versprechen, dass sie solches in Treuen leisten wollen, wie sie dann auch desswegen express dahin kommen seien, die Beobachtung der versprochenen Sachen zu schweren, worzu sie dann geneigt seien, wann es ihr königlichen Majt. belieben möchte, darneben ihr k. M. ihres von ihren Herren und Oberen tragenden Befelchs zu berichten. Dises war alsbald durch einen des Königs Dolmetschen französisch fürgebracht.

Ihr k. Majestät bezeugen mit einer königlichen Manier, sie seien sehr zufrieden mit der Erklerung, so sie im Namen ihrer Herren und Oberen ihne(!) bereits berichtet haben, und versicheret sie zugleich der seinigen, und heisset sie zugleich willkomm sein, sowol

in Namen ihrer Herren und Obern als sie selbsten, welches dann auch durch ermelten Dolmetschen verteutschet war.

Vil schweizerischer Capitains und andere Eidgnossen, so sie auch begleitet hatten, miechen(!) auch ihr Reverenz vor dem König, und er rührte ihnen allen die Hende an.

Nach disem begehrten sie auch vom König, er wolle ihme gefallen lassen, dass sie die Künigin auch salutierten, welches ihr Mt. verwilligt.

Ueber das namen sie ihren Abschied, giengen wiederumb durch den grossen Sahl, mitten durch den Hof, die Stegen auf, in der Königin Cammer, welche sie mit vilen Princessin wol begleitet funden, Fröwlin und Jungfrawen grosser qualificierter Herren; einer nach dem andern mach(et) sein Reverenz, neben Anerbietung aller getrewen Diensten und guter Affection ihrer Herren und Obern, doch ohne Küssung der Händen noch des Rocks. Die Künigin bedanket sich derselbigen gar höflich.

Morndrigs Tags ritten sie samptlichen nacher St. Germain, den jungen König zu besichtigen, welchen sie in seiner Seugamm Armen funden, mit weissem Atlass bekleidet, und nechst bei ihme Soverain, sein Gubernator, und die Dame de Monglas, sein Governante; er ware damahlen seines Alters 12 Monat und etlich Tag. Er rühret dem mehrendtheil der Hrn. Ehrengesandten die Hände an, welche ihme den Segen und gutes gesundes Erwachsen wünschten, und dass sie die Gnad hetten, lange Zeit seiner Püntnus glücklichen zu geniessen, und verwunderten sich seiner Grösse zu so wenig Tagen.

Darüber wurden sie in den grossen Sahl ob dem grossen Garten geführt, allda die Mahlzeit gerüstet war. Der junge Herzog von Longueville, welchen der König neben seinem Sohn erziehen liess, und 2 Damaselles kamen, die Mahlzeit zu besichtigen und trunken oben an der Taflen allen zugleich zu, in Namen des jungen Königs.

Nach dem Mittagessen weiset man ihnen die neuen Gebäw, welche ob dem Wasser stehen, und die Grottes, grünen Gärten und vil andere Wunderwerk, von welchen man von jetzt an in Europa zu sagen haben würt, wie vor disem von den Laberinthen und Aegiptischen Piramiden.

Sie kamen aber umb Mitternacht zu Paris wiederumb an und underliessen underdessen nit, Gelegenheit zu ersuchen, dass ihr Sach

fürderlichst verrichtet werde, sprechend, sie können nit mit gutem courage trinken, der König hette sie dann zuvor ihrens Begehrens gewähret. Sie spracheten nit vil an den Mahlzeiten von disen Sachen; dann sie ihr Sach mehrtheils des Morgens verrichteten. Sie gaben auch zu verstehen, dass sie für sich selbsten nit zufriden waren, sie hetten dann alles dasjenige verricht, dessen sich ihre Herren und Oberen zu ihnen versehen.

Es waren alles auserlesne Persohnen, welche ihr Sach gravitetisch und tapfer angriffen, welche auch sowol wegen zimlicher Tagen als sonderbare (!) Klugheit, wie man pflegt zu sagen, schon lengst vertobet und ir Trewheit in underschidlichen Handlungen gegen dem gemeinen Wäsen genugsam bezeuget hatten. Man bedient sich ihrer Landen keiner anderer Leuten, und welche ihnen selbsten nit haushalten können, werden alda das gemeine Wesen zu regieren untugenlich gefunden. Man hatte ihnen zugerüstet das Jaghaus, sich darinnen zu versamlen, so oft sie ihrer Legation halben etwas zu verrathschlagen hatten.

Da liesse der König ansagen, dass er den Herren Canzler Villeroi, Silleri und de Vic abgeordnet hatte, zu vernemen, was sie von ihme forderten, ehe dass die pündtnus geschworen wurde; worüber sie sich in des Canzlers Haus versambleten, und waren an die linke Hand der Tafel gesetzt, wie Hr. Canzler und die andern ernempte Herren zur Rechten sassen.

Der Ehrengesandte von Bern proponierte etliche Articul in Namen aller und bate den König, er wolte doch die Summa von 400,000 Cronen, welche im Schweizerland ausgetheilt zu werden verordnet, vermehren, mit Andeutung, dass solches schwärlich genugsam were, die Interessen dessen, so man den Ständen, Obristen und Capitains zu thun schuldig war, zu bezahlen.

Als nun solcher und andere underschidliche Puncten durch des Königs Dolmetschen (in) Französisch gebracht waren, wurden selbige durch den Herren Canzler und mitverordneten Herren sehr wohl betrachtet, welche dann ihr Maj. berichten (!), wessen sie sich gegen ihnen antwortlichen erkleren möchten.

Ihr Majestet heisset in Antwort gut, dass die catolischen Ort mit Meiland und Savoye die Püntnus ohne Verletzung dises französischen Punds vermög der darinnen begriffnen Articlen wol fortführen möge(n).

Die reformierter Religion betreffend, sollent selbige vermög der Tractaten, im Fahl man Die ihriger Religion in Frankreich bekrenken oder bekriegen wurde, kein Volk zu schicken schuldig, sonder sie sollen diejenigen Völker, so sie drinnen haben, abzuforderen bestermassen befuegt sein.

Wiewol aber kein Ehrengesandter an der königlichen parolen zweifelte, welche auch für so wahr als die That selber gehalten werden solle, so wollten doch die Herren Ehrengesandten, dass die Tractaten alle ordenlich underschriben und besiglet wurden, ehe sie zum Eid schreiten wollten.

Als ihnen der Herr de Vic des Königs Erklerung angezeigt und was der König auf ihr Begehren geantwortet habe und dass selbiges alles richtig, versprachen sie, sie weren jetz fertig und bereit, morndrigs Tags den Eid der Püntnus zu leisten.

Underdessen gab ihnen de(r) Graf von Soisson zu Mittag zu essen, — NB war an einem Samstag, — und tractiert sie under anderem mit solchen guten und edlen Fischen, deren auch in grosser Anzahl und underschidlichen Gattungen aufgetragen waren, also dass Pompejus und Cicero nit von dar gewichen weren, in des Apollons Sahl zu essen.

Morndrigs Tags, Sonntag den 20. Octobris, kam Herr De Vic aus Befelch ihr kön. Maj., die Herren Ehrengesandten aus dem Jaghaus abzuholen, und führt selbige in ir gutschen in des Bischoffs Sahl; alda sie warteten, bis der König, welcher zu Pferdt aus dem Pallast, mit vilen Fürsten und Herren begleitet kam, in der Kirchen Unser lieben Frawen genannt angelanget, welche Kirchen mit allerlei kostlichen Teppichen reichlich gezieret und voll allerlei vornemer Leuten war, sowol unden[1] als auf den Porkirchen.

Mitten im Chor[2], welches mit zweien Teppichen von Gold und Seiden gar reichlich gezieret war, und ungefahr 10 Schritt weit von dessen Thor war der königliche Stuol, um 3 Staffel erhöcht, welcher 32 Schuh lang und 16 breit war, mit grossen sammetenen Deckenen belegt, und der Sitz war bedeckt mit einem sammetenen Tuch von carm(osin) violbrun Farb, mit vilen vilen guldenen Lilien besprengt ohne Zahl. Auf der rechten Seiten auf dem Pflaster waren die Fürsten

---

[1] „under“ Ms. [2] „Thor“ Ms.

königlichs Geblüts, der Conetable und Herzog von Montbazon; auf der linken Seiten waren zubereitet zwen Bänk, mit guldenen Teppichen reichlich belegt, worauf die 42 Ehrengesandten sitzen sollten. Der König hat in seinem erhöchten Stuol auf der rechten Hand die princesse von Condé, die Gräfin von Soisson, Herzogin von Montpenzier, Herzogin von Nemour, und die Frau Canzlerin; auf der rechten Hand des grossen Altars waren die Cardinäl de Joyeuse und Gondi, hinder ihnen der Hr. Canzler und der Admiral Dénœile[1], und etliche Herren des Raths; zur linken Hand des Altars ware der päpstliche Nuncius und der Venedianische Ambassador.

Wie nun der König sich nidergesetzt, giengen die Fürsten von Condé und Conti, königliches Geblüts, in des Bischofs Sahl, die 42 Herren Gesandten abzuholen, und führten sie an ihre Ort, da sie sich aufhielten, bis sie sahen, dass der Erzbischof von Wien (Vienne) sich erzeiget für den Altar zu gehen; die Herren reformierten Gesandten giengen hinaus aus dem Chor, hinauf auf die Porkirchen, bis dass die Mess fürüber war,. alda sie zwar alles sahen, doch nit gesehen waren. Nach der Mess nahmen sie ihren Platz wiederumb. Der Erzbischof von Wien, tragend in seiner Hand das Buch der hl. Evangelien, näheret sich zu dem König; die Ehrengesandten præsentieren sich, den Eid zu thun; vor ihnen, zwüschen Hr. Silleri und de Vic, gieng Herr Wagner von Solothurn, tragte auf einem carmosinlechten sammetenen Küsse (!), mit Gold gestickt, die zwen Puntsbrief, deren einen (!) französisch, der ander aber teutsch war, beide mit dem königlichen grossen Sigel und der 12 und zugewandten Orten bekreftiget.

Nachdeme sie nun dem König Reverenz gemacht hatten, sprach Silleri:

Sire, der Herr de Vic und ich haben die Püntnus zwüschen ihr Maj. und den Herren Eidgnossen tractirt und beschlossen; demnach, wie es ew. Maj. belieben wollen, uns zu befehlen, die tractaten und wie wir in. denselbigen über(ein) kommen, werden Euch hier vorgetragen, und begriffen alle die articul, welche in den hiervor von e. M. Vorfahren selig gedechtnus beschehenen Pündten begriffen waren, über welche noch etliche ihr kön. Maj. zu grossem Vortheil und

[1] Charles de Montmorency, duc de Damville.

Ehren dienende Puncten denselben einverleibet sind. Nun præsentieren sich die Herren Ehrengesandten, welche von ihren Herren und Oberen express hieher geschickt, die steif(!) observation derselbigen mit Eiden zu schwehren. Wir bitten Gott inbrünstig und von Grund unserer Herzen, dass er seinen heiligen Segen über die Pündt ausgiessen wolle, damit ihr Majestet derselben langzeit glücklichen geniessen möge, und dann auch hernach der junge König in aller Glückseligkeit.

Hierüber fienge Herr Ehrengesandter Sager von Bern, als das Haupt der ganzen Ambassade, an, mit dem König folgender weis zu reden:

Allerdurchleuchtigster, grossmechtigster Fürst, allerchristlicher (!) König und Mitverpündter die tractaten der Püntnussen, welche hievor mit ihr kön. Maj. Vorfahren sel. und der Herren Eidgnossen, unser Herren und Oberen, so sich nun uff ableibung ihr kön. Maj. Heinrici des dritten sel. geendet, sind zu allen Zeiten für beide Ständ so gut und nutzlich erfunden worden, dass unsere Herren und Oberen (: indem ihr k. M. sie durch Herren von Silleri und de Vic umb ernewerung derselbigen günstig haben ersuchen lassen:) die Gelegenheit umbschlagen (?), wie dann ihr Majestet alles dasjenige, so tractirt worden, weitleufig berichtet worden sind, und wie zu Beschliessung eines so heiligen Werks underschidliche Versammblungen und Tagsatzungen sowol zu Solothurn als anderstwo gehalten worden sind. Und wie es dann dissmahlen allein auf der prestierung der Eiden beruhet, welche in dergleichen Begebenheiten jederzeit haben solenniter gehalten zu werden gepflegt, als haben uns unsere Herren und Oberen zu ihr k. M. abgeordnet mit Volmacht, dasselbig zu leisten, auch zugleich ihr k. M. zu bezeugen, wie hoch dieselbige[1] sich, sowol durch dise fründliche Ersuchung der Ernewerung der Pündten als durch die Liebe, so ihr M. aus den Exemplen ihr Herren Vorfahren nemen und gegen unser nation tragen, geehrt befinden; haben auch sich sehr verobligirt empfindende uns ihr k. M. höchsten und fleissigsten Dank zu sagen genedigist auferlegt, nit weniger hingegen ihr k. Mt. ihre underthenige (Dienste?) auf alle Begebenheiten, so sich eräugen möchten, darzu alles dasjenige, was ihr M. von ihren Mitverpündten zu erwarten hette vermög der

[1] „dasselbige“ Ms.

Pundtstractaten, zu anerbieten; ihr k. M. bittend zu glauben, dass wir uns hiermit wol versicheren, dass gleich wie wir im Namen unser Herren und Oberen alles dasjenige, so darin begriffen sein mag, wahrhaftig und in guten Trewen zu halten und zu leisten versprechen, dass wir uns also zu ihr M. keins anderen versehen, gleich wie es wahren löblichen Freunden (und) Verpündten gebüren und anstehen will. Wir sind auch allhier aus Befelch i(hrer) k. M. erschinen, mit deroselbigen das letste Mahl Hand an dises heilige Werk zu legen; darzu wir Gott underthenigst bittend, Er wolle solches Werk mit seinem heiligen Segen begiessen, dass es zuvorderst zu seinem Ruhm und Ehr, zu gutem Vernügen aller ehrlichen Leuten und sonderlichen zum Wolstand beider interessierten Ständen gelangen möge, dass Er auch ihr k. M. und deroselbe liebe Sohn, unseren jungen Mitverpündten, in allem Wolstand fridsamer Regierung und glückhaftigem langem Leben gnedigst erhalten wolle.

Der König stehet auf, zwar mit bedecktem, die anderen aber alle mit blossem Haupt, und antwortet ihnen dergestalten:

Herren! es hat mich verlanget, die tractaten der Friden und Püntnus, welche zwüschen den Königen meinen Vorfahren und euch Herren Eidgnossen so lang erspriesslichen und glücklichen gewähret, zu ernewern, theils wegen der hohen Acht(ung), in welcher ich euer nation hab, theils weil ich dieselbige mehr als einiger meiner Vorfahren in der That versucht und erfunden hab, dass in den glückhaftigen Sigen und gutem Fortgang, die es Gott beliebt hat, mir zu geben, ich von ewer nation so dapfer und glücklich bin beholfen worden, dass sie auch neben mir der Ehren des Sigs theilhaftig sind, welches mir Anlass gibt, sie zu lieben und noch höher zu achten; und könnet ihr euch von mir aller affection und Wolmeinung so von dem zu euch verpündten Fürsten und euerem besten Freund zu verhoffen ist, versehen. Und gleichwie ich die Anerbietung euerer Hülf sehr gern annimm und hochachte, also versprich ich auch bei meinem treuen und königlichen Wort, der ich niemahlen in meinem Versprechen gefehlet hab, euch mit allen meinen Mittlen und Krefften behülflich zu sein, auch mit meiner Person selbsten, wider und gegen alle diejenigen, so ewere Freiheiten zu undertrucken oder etwas, so euch zu Nachtheil dienen möchte, zu thun understehen wurden, welches ich euch hiermit zu glauben gebetten haben will als das-

jenige, so von Grund meines Herzen geredt würt, bin auch willig, die Pünt mit euch zu schweren, mit Vorhaben, solche steif und unzerbrechenlich zu halten in aller Redlichkeit und Trewen, wie ich dann dem Herrn Canzler euch meintwegen weitleufiger zu berichten genugsamen Befelch ertheilt.

Der Herr Canzler, so auf der linken Seiten stunde, weil die Fürsten königlichs Geblüts auf der rechten stunden, nachdeme er vor ihr M. das einte Knie auf die Erden gesetzt, fienge seinen discours mit folgenden Worten an:

Herren, ihr habt aus des Königs eigener(!) Mund gehört, was für ein contentement er wegen ewerer Gesandtschaft empfacht, und wie hoch er die gute Freundschaft und Verpündtnus ewer Herren Eidgnossen, alte und getrewe Freund, achtet und nach (noch) achten will, darzu ich dann auch setze die Freud, welche die drei Ständ dises Königreichs ebenmässig empfahen. Von jeden Zeiten her, und so vil uns die Historien weisen, sind allezeit diejenigen Ständ, welche mit grosser Zahl guter Freunden underbawen waren, die gewüsseren(!) und mechtigeren geachtet worden; und nichts desto weniger ist es wenig gesehen worden, dass ein oder der andere Stand sich mit einem Stand oder benachbarten Potentaten verbunden habe, dass sie nit etwas Misstrauen (in) einandern gesetzt, dass etwan die Vile solcher Verpündten die Ursach des Undergangs ihres Stands werden möchte. Die Pündtnus zwüschen den Königen in Frankreich und ewerer sehr tugendsamen nation aber ist zu allen Zeiten solcher Muthmassungen frei gewest. Die König in Frankreich haben von der ersten Püntnus har, auch lang zuvor, der eidgnössischen nation die Glückseligkeit gewünschet, worzu sie der sonderbare Nutzen ihres Stands getriben; vil grösser und glückseliger könnt ihr gehaissen werden, die ihr mit einem so mechtigen Freund verbunden sind; dessgleichen ihr dann hievor auch gethan gegen dem König in Frankreich.[1] Ihr k. M. hier gegenwertig versicheren sich, ihr werden gegen deroselben derogestalten verharren, wie sie dann die Versicherung euwer Freundschaft für dise und alle Zeiten annimpt. Ihr Maj. achte(t) eweren Wolstand für den seinigen; sie liebe(t) euch und bitte(t) euch zu

[1] Dieser sehr verworrene Satz wird durch den französischen Text auf p. 159, vorletzter Absatz, erläutert.

glauben, dass auch ihr Wohlstand ewer Wolstand seye, und halten sich nit nur für verbunden, vermög diser Pündten euch zu helfen, sondern wo es sich begebe, dass ein Herr oder Potentat, wer der auch were, keiner ausgenommen, etwas wider ewern freyen Stand understüende, so seyen sie wolbedacht, euch in der That zu erkennen zu geben, dass ewer Heil ihr Maj. so wol angelegen ist als ihr Heil selbsten, ja dass sie zu Befürderung ewerer Hülf keine von den ihr Maj. von Gott gegebne Mittel ersparen wollen, und solte es ihr Maj. Person selbsten betreffen. Ich will euch sagen, dass ihr genugsam erfunden, dass die König in Frankreich euch lieben und werth halten; ihr habt ebenmässig erkennt, dass seine Ambassadoren jederzeit bereit und willig waren, euch zu dienen und zu befürderen dasjenige, so zum Wolstand ewers freyen Stands dienen möchte. Der glückliche Fortgang der beschehenen Thaten, und was hernach darauf erfolgt, bezeugen die Glückseligkeit diser Püntnus. Zu Zeiten des Königs Francisci des ersten, hochloblicher Gedechtnus, hatten sich under Keiser Carolo quinto das ganze Deutschland, spanisch Niderland, Flandre, Hispania und fast alle italiänische Länder, darzu sich auch Heinricus der achte von Engelland verbunden, die Cron Frankreich zu verfolgen und zu ruinieren; der König in Frankreich aber hatte niemand, der ihme verpündt oder mit Hülf zugethan ware, als die Herren Eidgnossen, welche mit ihrer dapfern geleisteten Hülf sein armée zimlich sterketen, auch die Schlacht vor Cerisoles, ungeacht dass er solcher grosser Menge Volks, so schier von Keiser Carolo von allen Enden der Welt zusammengeführt war, Widerstand thun musste, erhalten und zwangen dieselbige, den Friden von ihr kön. Majestät zu forderen, welcher hernach ihnen (?) zu Crespi verwilligt worden (!!). Gleich wie nun die Pündt zwüschen den Königen in Frankreich und den Herren Eidgnossen der Cron jederzeit wol zugeschlagen (!), also kan man auch vom Nutzen sagen, so die Herren Eidgnossen darvon haben; dann unser Königen (!) haben ewer nation disen Nutz gebracht, dass in Ansehung dass Frankreich mit euch wol stunde und gute Freundschaft hatte, dorfte sich kein Keiser noch einiger der seinigen oder anderer Potentaten euch anzugreifen understehen, da ihr doch zuvor, zun Zeiten Keisers Maximiliani und seiner Vorfahren, zu Erhaltung ewerer Freiheiten etliche Schlachten zu lifern gezwungen wurden, welche ihr zwar durch

Gottes Gnad alle erhalten. Wir hoffen und versprechen (?), dass vermittelst göttlicher Gnaden diser Wolstand continuieren werde, wann wir den guten Räthen unserer verständigen Vätteren folgen, und wir under einanderen uns einig halten und wol verstehen, auch deme nit Gehör geben, das zu Zertrennung unserer Püntnus gelangen möchte. Und dass wir das alles wahr und vest halten wollen, als wahre redliche Freund und Verpündte, das ist eben das, dahin euch der Eid, den ihr dem König schweren werden, weisen würt, und ist auch der Eid, den der König euch schweren und heiligklich beobachten würt.

Nach Vollendung diser oration berufet Herr Canzler die Herren Eidgnossen zum Eid, dass sie nach Ordnung der Orten die Hand auf das Buch der Evangelien legten, als vor dem Angesicht Gottes, welcher in kein Untrew zum Zeugen angerufen werden kan, und sagt ihnen:

„Ihr schweren und versprechen auf den heiligen Evangelien, „im Namen ewerer Herren und Oberen, die tractaten der Pünt- „nus, so zwüschen ihr könig. Maj. und eweren Herren und „Oberen getroffen, wahr, fest und steif zu halten und nichts zu „thun noch zu schaffen, das derselbigen zuwider were, getrew- „lich und ohn' alle Gefehrde."

Wann nun alle die Herren Ehrengesandten geschworen hatten, sprach der König gar laut, dass er auch schwere, die Püntnus wahr (und) steif zu halten, wie dieselbige beschlossen worden seie, und das rede er von gutem und getrewem Herzen.

Da nun der Eid fürüber, fienge man an zu singen das Lobgesang; die liebliche Music von allerhand Instrumenten erschallete in der Kirchen; die grossen Stuck wurden zu underschidlichen mahlen auf dem Platz La Gréve gelöst, und gienge alles prächtig her. Von der Kirchen gienge man wiederumb in den bischoflichen Sahl, allda ein Tafel, mit 100 Dälleren bedeckt, auf sie wartete, nit mit ganzen Ochsen oder wilden Schweinen bedeckt, wie die Persier und Römer zu thun pflegten, sondern von den allerbesten, edlesten und in Schweizerland unbekannten Speisen. Der Prince von Condé war oben am Tisch, und waren auf der rechten Hand Prince von Condi (Conti), der Graf von Soissons, der Herzog von Montpenzier, der Herr Conestable, der Herzog von Nemours, der Herzog von Eguillon, der Graf von Sommerive und etliche andere grosse Herren; auf der anderen Seiten waren die 42 Herren Ehrengesandten und zwüschent ihnen etliche

Vorneme vom Adel, welche sie mit schönen und lieblichen discoursen aufhielten (!). Zu Ende des Mittagessens, welches mehr als zwo Stund gewähret hatte, kam der König, welcher absönderliche g(e)essen hatte, auch in den Sahl, in Begleitung Herren Cardinal de Joyeuse und Gondi und anderer Herren, stellete sich oben an die Tafel und wolte nit gestatten, dass einiger von seinem Platz aufstunde, liess ihme Wein herbringen und brachtes seinen guten Gevatteren, befahle auch den Herren Cardinälen, dessgleichen zu thun, welches die Herren Ehrengesandten für ein sehr grosse Ehr hielten; thaten auch gern Bescheid.

Des Abends machte man Freudenfeuer. Der Rath liesse zwei Fass mit Wein aufschlagen, daraus jedermann, der darzu kam, trinken mochte. Herr Marggraf von Rhosni liesse mit 20 grossen Stucken dreimal Salve geben. Aber dises alles, wiewohl es solenniter und lustig hergienge, verhindert die Herren Ehrengesandten nit, dass sie nit sechs Gesandte verordneten, morndrigs Tags zum König zu gehen und ihme anzeigte(n), dass die million Golds, die er in Schweizerland habe ausgetheilt zu werden verordnet, und dann die jährlichen viermahl hunderttausend Cronen (sie) nit genugsam zu sein bedunkete; bettend (!) ihr Maj., selbige Summas umb etwas zu vermehren. Der König antwortet, dass er wol wünschen möchte, dass man ihnen 2 oder 3 Millionen Golds erlegen könnte; weilen aber die Zeit so schlecht, jedermann sich doch (darnach?) richten müss, und die langwierige, sowol aus- als einländische Krieg, wordurch sein Königreich nit wenig erlitten, ihme den guten Willen mehr zu geben benemen theten; bate sie, sich zu gedulden, und gab vil gute Vertröstungen, inskönftig mehrers zu thun. Woran die Herren Ehrengesandten sich vernügten, und giengen desto frölicher auf das Rathaus, alda sie von vilen der vornembsten Herren der Räthen sehr kostlich tractirt waren (!). Die Herzogin von Longueville, als von welsch Nuwenburg, welche mit etwelchen Orten verburgrechtet, gab ihnen morndrigs Tags, am Donstag, zu Mittag zu essen. Freitags aber waren (!) sie von Herren de Vic in des Königs Pallast auf die hohe Aldanen geführt, alda sie dem König dankten umb alle erzeigte Ehren und Gutthaten, so einer ganzen Legation erzeigt wurden, und begehrten ihren Abscheid, um wiederumb nacher Haus zu verreisen. Der Abschied war begleitet mit des Königs Freigebigkeit, indeme er befohlen, jedem

Ehrengesandten ein guldene Kettenen und ein Gnadenpfennig zu verehren. Die Kettenen der Ehrengesandten der 12 Orten waren von 1200 Franken, die der zugewandten von 900 Franken, und die geringsten von 600 Fr. Hernach, am Abend vor ihrem Verreisen kam des Königs Schatzmeister, von Herren de Forret[1] begleitet, und brachten den Herren Ehrengesandten alles das, was der König sowol für das hin- als das zurückreisen ihnen für Kosten und Verehrung zu geben verordnet hatte.

Die benutzte Abschrift ist sehr flüchtig, oft entstellt, namentlich in der Interpunction häufig sinnlos. Die behufs Abdrucks gefertigte Copie strebte, ohne den sprachlichen Charakter des Documents resp. seiner Zeit zu verwischen, einige Gleichmässigkeit und Lesbarkeit zu erzielen; eine buchstäblich treue Wiedergabe dürfte die Leser mehr ärgern als belehren. Eine Anzahl fremder Wörter sind mit Antiqua geschrieben, die Endungen aber meist mit deutscher Schrift, was sich in Antiqua-Druck nicht gut nachahmen lässt, aber hier bemerkt werden musste.

XXI.

Le Renouvellement de l'alliance de 1602

(d'après Palma-Cayet; chronologie septenaire. Livre V, année 1602).

L'alliance estoit arrestée, il n'estoit plus question que d'en jurer l'observation; les ceremonies ne s'en pouvoient faire qu'a Paris. Les Suisses donc s'assemblerent a Soleurre, pour venir voir prester le serment au roy d'entretenir l'alliance; ils en deputerent quarante deux d'entre eux, aux quels ils donnerent pouvoir d'en jurer aussi l'observation; et partirent de Soleurre pour venir en France au mois de septembre. Le roy donna ordre qu'ils feussent receus honorablement partout; ils passerent a Dijon, ou ils furent traictés magnifiquement en la maison du roy; puis a Troyes, ou le festin fut faict en la salle de l'evesché.

Le 14 d'octobre, ils se rendirent à Charenton, une lieue prés de Paris, ou ils furent festoyés de la part du roy au logis de Senamy.

---

[1] Me Etienne Ferret, secrétaire du Cabinet sous Henri IV (voyez B N fds. fr. mss. 7854.

Aprés le disner estants montés a cheval pour s'acheminer a Paris, le duc de Montbazon, et le sieur de Montigny, gouverneur de Paris, avec cent ou six vingts gentilshommes allerent au devant d'eux, et leur dirent de la part du roy qu'ils fussent le (!) bienvenus; l'on ne meit point pied a terre de peur du desordre. Chaque ambassadeur cheminoit entre deux gentilshommes françois, et en cest ordre arriverent a cinquante pas de la porte Sainct Anthoine, ou le sieur de Bragelone, prevost des marchands, accompagné des eschevins, conseillers de ville, quarteniers, dizeniers, et principaux bourgeois, avec les trois compagnies des archers de la ville, les receut; et aprés les salutations et congratulations accoustumées en tel cas, faictes par le dict prevost des marchands, sans descendre de cheval ils entrerent en la ville. Premierement les archers, aprés eux les Suisses de la garde du roy avec leurs tambours, plusieurs gentilshommes françois; puis les ambassadeurs, le premier conduit par M. le duc de Montbazon, le second par M. de Montigny et le prevost des marchands, et les autres par les eschevins, quarteniers et bourgeois, et ainsi furent conduits jusques a leurs logis, ou ils furent traictés en toute magnificence.

Le logis de la Chasse en la rue Sainct Martin estoit le lieu, ou ils s'assembloient pour conferer des affaires de leur ambassade.

Le second jour de leur arrivée, ils allerent disner chez monsieur le chancelier. Aprés le disner il leur dit, qu'il s'alloit rendre prés de Sa Majesté au Louvre, et les pria d'attendre un peu jusques a ce que le roy les envoyast querir. Peu aprés, M. le duc d'Esguillon, accompagné de cinquante jeunes gentilshommes des meilleurs maisons qui estoient lors en cour, les alla prendre pour les conduire vers le roy; et ainsi chaque ambassadeur fut conduict par un gentilhomme françois, et vindrent a pied depuis le logis de monsieur le chancelier jusques au Louvre, ou entrants en la grande cour, M. le duc de Montpensier, accompagné de plusieurs chevaliers du Sainct Esprit et de seigneurs de qualité, les receut de la part du roy. Au bas du grand degré du Louvre, M. le comte de Soissons, accompagné de plusieurs gouverneurs de provinces et de vieux chevaliers, les receut et les mena dans la chambre de Sa Majesté, ou ils luy firent la reverence, et le roy leur toucha a tous dans la main; puis l'advoyer de Berne, qui portoit la parole, luy dit: „que la cause de leur venue estoit pour jurer le renouvellement de l'alliance, et asseurer Sa Majesté de leur

fidelle service.“ Il parla en sa langue, et Viger (Vigier), interpréte du roy, qui estoit la, l'interpreta a Sa Majesté, qui aprés leur avoir respondu et tesmoigné le contentement qu'il avoit de la declaration qu'ilz luy faisoient de la part de leurs superieurs, leur dit: „qu'ils fussent les bien venus.“ Galatis (Gallati) et plusieurs colonels de leur nation qui les avoient accompagnés, firent aussi tous la reverence au roy, et il leur toucha a tous dans la main; de la ils allerent aussi saluer et faire la reverence a la royne, laquelle estoit dans sa chambre, accompagnée de toutes les princesses et dames de la cour, et luy offrirent leur service et la bonne affection de leurs superieurs, dont elle les remercia.

Le mardy, septiesme octobre, ils allerent a Sainct Germain en Laye voir monseigneur le dauphin, qui n'estoit lors aagé que de douze mois; lequel leur toucha a tous dans la main, et eux, admirants sa grandeur pour l'aage qu'il avoit, luy souhaitterent mil felicités, affin de jouyr longuement de son alliance. Ils furent traictés somptueusement dans la grande salle du chasteau. Aprés le disner, et qu'ils eurent veu les bastiments, les jardins, les fontaines et les belles grottes, que le roy y a faict faire de nouveau, ils retournerent a Paris le mesme jour, et estoit nuict quand ils y arriverent.

Devant que de faire serment, ils avoient prié le roy qu'il luy pleust d'entendre quelques charges particulieres qu'ils avoient de leurs superieurs; monsieur le chancelier fut ordonné pour entendre d'eux ce qu'ils desiroient; ils le furent trouver en son logis, et l'advoyer de Berne, portant la parole au nom de tous, fit trois demandes: la premiere,

Que la somme de quatre cents mil escus, ordonnée pour leur estre distribuée tous les ans, n'estant pas pour payer leurs interests, il pleust a Sa Majesté de l'augmenter.

La seconde, que les privileges de ceux de leur nation, traffiquants en France fussent confirmés.

La troisiesme, de leur donner les declarations promises, tant aux cinq petits cantons, pour pouvoir continuer l'alliance de Milan et de Savoye, sans toutesfois deffaillir a celle de Sa Majesté, qu'aux cantons protestants, a ce qu'ils ne soient contraints de bailler gens pour faire la guerre en France, a ceux de leur religion.

Au premier Sa Majesté leur faict respondre, que les guerres civiles et estrangeres dont son peuple avoit esté ruyné, ne luy don-

noit moyen de faire mieux pour lors, et qu'ils se devoient contenter de ce qui leur avoit esté promis.

La seconde et troisiesme leur furent accordées, et les declarations par eux requises signées.

Il ne restoit plus que de prester le serment, qu'ils promirent faire quand et ou il plairoit a Sa Majesté.

Le dimanche 12 octobre, jour designé pour jurer l'alliance dans l'eglise Nostre Dame, laquelle on avoit pour cette ceremonie parée d'exquises et belles tapisseries, les ambassadeurs s'assemblerent au logis de la Chasse; le sieur de Vic les alla prendre par le commandement du roy, et dans douze carrosses les fit conduire jusques à la salle de l'evesché.

Le roy sur les onze heures du matin arriva a Nostre Dame, accompagné de tous les princes de son sang, et autres princes et seigneurs de sa cour, et descendu de cheval, fut conduit royalement jusques dans le chœur ou estoit son siége; ce siége couvert d'un tapis de velours violet cramoisi semé de fleurs de lys, estoit relevé de trois degrés sur un eschaffaud couvert de tapis velus, lequel n'avoit qu'un pied de haut, mais il estoit large de seize pieds, et en avoit trente deux de long; au dessus de la chaise de Sa Majesté, il y avoit un dais trés riche.

A la main droicte du roy, sur le pavé estoient assis sur un banc messieurs les princes du sang, le connestable et le duc de Montbazon, et vis a vis d'eux a la main gauche du roy estoient deux bancs pour asseoir les quarante deux ambassadeurs.

La royne estoit aussi sur un petit eschaffaud ou il n'y avoit point de dais, qui estoit au bout des chaires a la main droicte du roy; les princesses de Condé, de Soissons, de Montpensier, et la duchesse de Nemours estoient avec elle.

Les cardinaux de Joyeuse et de Gondy estoient assis sur un banc a la main droicte du grand autel, et sur un autre derriére eux messieurs le chancelier, l'admiral, et autres signeurs du conseil. Le nonce du pape et l'ambassadeur de Venise estoient aussi devant eux sur un banc a la main gauche de l'autel.

Dés que le roy fut assis en son siége, messieurs les princes de Condé et de Conty allerent querir les quarante deux ambassadeurs en la salle de l'evesché, et les amenerent en leurs places; ceux qui

estoient protestants d'entre eux, voyants que monsieur l'archevesque de Vienne estoit arrivé a l'autel, se leverent et monterent au pulpitre. Puis la messe estant dicte ils se remirent chacun en leur place; lors l'archevesque de Vienne s'approcha de Sa Majesté portant le livre des Evangiles, et les ambassadeurs en mesme instant s'approcherent aussi; devant eux estoit Vaguer (Wagner), secretaire d'estat de Soleurre, entre MM. de Sillery et de Vic; il portoit entre ses bras un oreiller de velours cramoisi rouge garny d'or, sur lequel estoit deux traictés de l'alliance, l'un en françois, l'autre en allemand, scellés du seau de Sa Majesté, et de ceux des cantons, et de leurs alliés. Aprés qu'ils eurent faict tous la reverence et salué Sa Majesté, le sieur de Sillery dit au roy :

Que ces traictés d'alliances estoient les mesmes traictés que les roys ses predecesseurs avoient faicts avec messieurs des ligues; et que ce qui estoit adjousté, estoit a l'honneur et advantage du service de Sa Majesté.

L'advoyer de Berne, qui portoit la parole, dit, que messieurs des ligues, leurs superieurs, avoient reputé a grand honneur la recherche que Sa Majesté trés chrestienne avoit faicte de leur alliance, de laquelle recherche se sentants trés obligés, ils leur avoient enjoinct d'en remercier expressement Sa Majesté, et de luy offrir de leur part en revanche leur trés humble service en toutes les occasions qui se presenteroient, et de tout ce qui peut estre desiré et attendu de vrays et entiers alliés et confederés, suyvant et conformement aux traictés de leur alliance.

Qu'ils estoient aussi envoyés par leurs superieurs, pour la prestation du serment, affin de fidellement garder ce qui est contenu dans le traicté; et pour supplier aussi Sa Majesté d'en faire le mesme de sa part, ainsi qu'il appartient a vrays et loyaux amis, alliés et confederés.

Qu'au commandement de Sa Majesté ils se presentoient pour la prestation du serment, et prioient Dieu de verser ses benedictions sur une si bonne alliance, au contentement de deux etats alliés; avec prieres qu'il pleust a Dieu conserver le roy et monseigneur le dauphin leur nouveau allié, en toute prosperité, longue vie et regne heureux.

Le roy en les escoutant estoit debout et la teste couverte, tous les assistants ayants la teste nue; il leur respondit d'une grave majesté :

Qu'il avoit desiré de renouveller le traicté de paix et d'alliance avec messieurs des ligues, pour la grande estime qu'il faisoit de la valeur de leur nation, laquelle avoit tousjours participée en l'honneur de ses victoires, et l'avoit esprouvée plus que nul autre de ses predecesseurs, et aussi qu'il avoit esté heureusement assisté d'eux.

Qu'il acceptoit l'offre de leur secours, et leur promettoit aussi de leur assister de toutes ses forces et moyens a l'encontre de ceux qui voudroient opprimer leur liberté, ce qu'il les prioit croire avec asseurance; qu'il n'avoit jamais manqué en ses promesses, estant prest de jurer avec eux le traicté d'alliance, et l'observer inviolablement, ainsi que monsieur le chancelier leur diroit plus amplement de sa part.

Monsieur le chancelier aprés avoir mis un genouil en terre devant Sa Majesté, se tournant vers les ambassadeurs, leur dict:

Qu'ils avoient entendu de la bouche du roy l'estime qu'il faisoit de la valeur de leur nation, de l'estat qu'il vouloit tousjours faire de leur alliance.

Que l'on a tousjours estimé les estats plus puissants et asseurés qui ont esté appuyés de plus grand nombre d'alliances; mais qu'il s'estoit peu souvent veu, qu'au besoin des potentats se voulants fortifier de l'alliance de leurs voisins, qu'il ne soit demeurés quelques desfiance de leur accroissement au cœur de leurs alliés.

Que l'alliance de la France avec la nation des ligues avoit tousjours esté exempte de soupçon, et qu'il n'y eut jamais debat, pretention ny contention entre eux, pour leurs pays et seigneuries.

Que depuis les traictés de leur alliance, et long temps auparavant, les roys de France avoient tousjours desiré la prosperité de la nation des ligues, poulsés a cela tant par leur bonne inclination que par raisons d'estat; aussi que tant plus ils seroient grands et heureux, plus Leurs Majestés seroient fortifiées d'un plus puissant amy et allié. Aussi qu'eux mesmes avoient faict cy devant ce mesme jugement de l'alliance des roys de France, ce que Sa Majesté s'asseuroit qu'ils continueroient en son endroict.

Que Sa Majesté aussi ne s'estimoit pas seulement obligée a l'assistance qui estoit promise par le traicté de leur alliance; mais que s'il advenoit qu'aucun prince ou potentat, quel qu'il fust, sans nul excepter, entreprins contre leurs estats, qu'il leur feroit cognoistre par effect, que leur grandeur luy estoit en pareille recommandation que

la sienne, et que pour ceste occasion il n'espargneroit ny sa personne, ny les moyens que Dieu luy avoit donnés.

Qu'ils avoient esprouvé la bonne affection et amitié des roys de France, et avoient cogneu de quelle promptitude leurs ambassadeurs s'estoient employés en tout ce qui concernoit le bien et prosperité des affaires des ligues, affin de nourrir entre eux une paix, concorde, union et intelligence, ce qui les avoit rendus jusques a present formidables a leurs ennemys, et leurs pays heureux, florissants et tranquilles.

Que les deportements des ambassadeurs donnent a recognoistre la volonté des maistres.

Que le succés et la suitte des choses advenues donnent assez de tesmoignage du bien qui est en ceste alliance de France, et de la nation des ligues.

Qu'en l'an 1544, l'Allemagne, la Flandre, l'Espagne et presque toute l'Italie, avoient conjuré a la ruyne de la France, sous la conduitte de l'empereur Charles le Quint, auquel s'estoit joinct aussi le roy Henry VIII d'Angleterre; qu'alors le roy François premier n'avoit autre allié a son secours que la nation des ligues, duquel ayant fortifié ses armées, il avoit faict donner, et gagné la bataille de Cerizoles, consommé l'armée de l'empereur qui estoit entrée en Champagne, et l'avoit contrainct de luy demander la paix, laquelle luy fut accordée a Crespy.

Que comme l'alliance des ligues avoit esté heureuse a la France, aussi se pouvoit dire que l'alliance des roys de France avoit porté bonheur a la nation des ligues, car depuis qu'on avoit veu la France joincte d'amitié et alliance avec la nation des ligues, ny les empereurs, ny aucun prince, n'avoit osé entreprendre de faire la guerre a leur nation; bien qu'auparavant du temps de l'empereur Maximilian premier, et de ses predecesseurs, ils avoient esté contraincts pour la conservation de leur liberté de hasarder plusieurs batailles, dont toutesfois la victoire estoit tousjours demeurée a la nation des ligues.

Puis il finit son discours par l'esperance que l'on se promettoit, moyennant la grace de Dieu, du bonheur que la continuation de ceste alliance apporteroit aux deux estats, se sentants bien unis et joincts ensemble, sans prester l'oreille a chose qui peust apporter altercation ou refroidissement; mais au contraire la conserver soigneusement par

tous les bons offices qui se pourroient attendre de vrays et parfaicts amis, alliés et confederés.

Ceste harangue achevée, les ambassadeurs se presenterent a la prestation du serment, et mirent les mains par ordre de leurs cantons et alliés, sur les sainctes Evangiles, a chacun desquels monsieur le chancelier dit:

„Vous jurez et promettez sur les sainctes Evangiles, au nom de vos seigneurs et superieurs, de bien fidellement observer le traicté d'alliance faict entre Sa Majesté et vos superieurs, sans aller ny faire aucune chose au contraire, directement ou indirectement.“

L'ordre que tindrent les ambassadeurs au serment fut tel: Premierement,

Les cantons de Berne, Lucerne, Zurich, Schwitz, Underwald, Zug, Basle, Fribourg, Soleurre, Schaffouse et Appentzel.

Alliés: l'abbé de Sainct Gall, et la ville de Sainct Gall.

Les Grisons: la ligue grise, la Cadée, la ligue des Droictures, Walais, Mulkues (Mulhouse), Rotweil et Brenne (Bienne).

Aprés que tous les ambassadeurs eurent faict le serment, le roy aussi dict: „Qu'il juroit et promettoit d'observer le traicté ainsi qu'il avoit esté convenu.“

Sitost que ces serments furent achevés, on chanta le Te Deum, puis on alla de l'eglise en la salle de l'evesché, ou le festin estoit preparé. M. le prince de Condé s'assit au bout de la table, MM. les prince de Conty, de Soissons et de Montpensier, le connestable, les ducs de Nevers et d'Esguillon, les comtes d'Auvergne et de Sommerive, et plusieurs autres s'assirent a la droicte. Les quarante deux ambassadeurs, et parmy eux quelques gentilshommes françois, a la gauche. Sur la fin de leur disner, qui dura bien deux heures et demie, Sa Majesté, qui avoit disné en une autre salle a part, vint les voir; il se meit au bout de la table sans s'asseoir, et desfendit que personne ne bougeast de sa place; puis se fit apporter du vin et beut a ses bons comperes, amis et alliés, qui luy en firent sur le champ raison. Sa Majesté s'en retourna incontinent au Louvre, et sur les quatre heures de relevée, les feux de joie furent faicts en la place de Gréve, ainsi que l'on a accoustumé: M. de Rosny fit aussi tirer a l'Arsenal vingt pieces de canon, par trois fois, en signe de resjouissance.

Le lendemain ils furent aussi invités au festin en l'hostel de la ville, ou le prevost des marchands et eschevins les traicterent si somptueusement qu'il ne se peut rien de plus. Pendant leur sejour ils furent aussi traictés par MM. le comte de Soissons, le connestable, et madame de Longueville; puis le vendredy en suyvant ils allerent prendre congé de Sa Majesté qui estoit lors en sa haute gallerie du Louvre. Aprés que chaque ambassadeur eut reçeu une chaisne d'or, et ce qui avoit esté ordonné par Sa Majesté pour leur voyage, sejour et retour, ils s'en retournerent en leur pays. Voyla ce qui s'est passé au renouvellement de l'alliance entre la France et la nation des ligues.

XXII.

Renouvellement de l'alliance de 1602

(d'après Pierre de l'Etoile. Journal du règne de Henri IV).

Le lundi 14 de ce mois (d'octobre) sur les quatre heures aprés midi, arriverent par la porte Sainct Antoine les Deputez des Cantons des Suisses et de leurs associez, en nombre d'environ deux cents chevaux, lesquels venoient renouveller l'alliance qu'ils ont avec la Couronne de France. Ils avoient disné à Conflans au logis de M. de Villeroy, ou ledit seigneur les avoit traités magnifiquement, et recreez d'une musique singuliere et excellente.

Le duc de Montbazon avec le seigneur de Montigni, accompagnés de plusieurs gentilshommes a cheval, allerent au devant d'eux environ une lieue, et Messieurs les eschevins de Paris, le chevalier du Guet avec ses archers et plusieurs autres personnes; furent par toute cette troupe conduits jusqu'en leurs logis, qui estoient en la rue Quinquempoix, ou, logez par Fourriers, furent tous les jours magnifiquement traitez et entierement desfrayez par le Roy.

Le mercredi 16 de ce mois, sur les deux heures de l'aprés midi, les Suisses vindrent au Louvre bien accompagnez faire la reverence a Sa Majesté.

L'ordre observé en ceste ceremonie fust tel.

La grande salle du Louvre estoit garnie de deux rangs d'Escossois en haye, et chaque degré de l'escalier du Louvre estoit semblablement garni de deux rangs d'archers en forme de haye, et tout le dehors jusques vers la rue Sainct Honoré des compagnies du regiment des gardes.

Le duc d'Aiguillon accompagné d'une belle troupe de gentilshommes, alla querir lesdits Suisses jusques a leurs logis, ou ils s'estoient retirez aprés avoir disné chez M. le Chancelier, et les amena jusques a la porte du Louvre, ou ils furent receus par M. de Montpensier qui les y attendoit fort bien accompagné, et les conduisist jusqu'a la montée du grand escalier. M. de Montpensier les ayant menez jusques la, M. le comte de Soissons se presenta pour les y recevoir, et les mena jusqu'en l'antichambre du Roy, ou estoit M. le prince de Condé qui les conduisist au Roy, seant en une chaire, la Majesté duquel estoit magnifiquement et somptueusement habillée, et plus qu'on ne l'avoit jamais vue, ayant une aigrette toute de diamans a son chapeau, qui estoit blanche et noire, de prix inestimable, avec l'escharpe de mesme, toute couverte de diamans.

Les voyans entrer, Sa Majesté se leva et leur osta le chapeau, puis se rassist, et s'estant couvert ils lui vinrent faire la reverence, lui baiserent une main, que Sa Majesté tenoit tout au long de sa cuisse, et de l'autre les embrassa les uns aprés les autres, la leur mettant sur l'espaule.

Le Sagher, avoyer de Berne, porta la parole pour tous les autres, et aprés avoir fait sa harangue en son langage, M. de Vic l'interpreta au Roy, qui leur fist par lui-mesme une brieve et trés jolie response, dont ils se montrerent aises et contens a merveilles, attribuans a une trés grande faveur tant de caresses et privautez, dont Sa Majesté usa en leur endroit.

La pluspart desdits Suisses estoient fort en point, tous habillez de veloux, portans chaisnes d'or au col. Au surplus, beaux hommes, forts, et qui avoient bonne trogne et les faces cramoisies. Sur quoy il y en eust un, qui les voyant entrer avec si bon minois et visage dans la chambre du Roy, fist par plaisir sur l'heure le quatrain suivant:

Voyant passer ces gens estranges,
Au teint vermeil et aux gros culs,
Je pensois voir maints Dieux Bacchus,
Qui viennent de faire vendanges.

Le jeudi 17 de ce mois ils se transporterent tous a Sainct Germain pour y saluer M. le dauphin, qui les y festoya fort magnifiquement.

Les jours suivans ils furent aussi festoyez par M. le comte de Soissons, Messieurs de la Ville, et autres prelats et seigneurs. Il n'y eust que le cardinal de Gondi qui s'en excusa, sur le mescontentement qu'en pourroit concevoir Sa Sainteté, si elle le sçavoit, pource que beauconp d'entr'eux estoient heretiques. Ce que le Roy ayant entendu s'en mocqua.

Le samedi 19, furent tendues en l'eglise de Nostre Dame les belles tapisseries de S. Merry, et ce dedans la nef de tous les deux costez. Le chœur fust aussi tendu de riches tapisseries de soye, toutes relevées d'or et d'argent, avec quantité de tapis velus de Turquie pour mettre sous les pieds, et d'autres fleur de lisez qu'on mist sur tous les siéges.

On dressa a droite et a gauche deux eschaffaux pour la musique, et deux grandes galleries en theatre de tous les deux costez pour les seigneurs et dames; et a l'entrée du chœur un petit theatre de la hauteur d'un pied, ou, sous un riche dais estoit posée la chaire du Roy, et un petit pulpitre au devant pour poser son breviaire, tandis qu'on chanteroit la messe.

Toute ceste nuit y eust des archers qui coucherent dans l'eglise, pour empescher la foule du peuple d'y entrer.

Le dimanche matin 20 d'octobre, entre huit et neuf heures, le Roy, accompagné de Messeigneurs les princes de Condé, de Conti, de Soissons, de Montpensier, de Messieurs le connestable, d'Aiguillon, de Sommerive, Joinville, de Montbazon, et autres grands seigneurs et gentilshommes en bon nombre, monté dessus un barbe bien et richement harnaché, s'en vinst avec le tambour battant en l'eglise Nostre Dame, ou s'estant mis en sa chaire, la Royne et Messieurs les princes a sa main droite, et les Suisses a sa gauche, y eust une trés bonne et excellente musique de voix, d'orgues, luths, et violes, qui dura un bon quart d'heure.

Le Roy cependant voyant que les Suisses protestans de la religion n'estoient point encore venus, appela Messeigneurs les princes de Condé et de Conti, et leur commanda de les aller querir, ce qu'ils firent tout aussi tost, pendant lequel temps la musique n'eust point de relasche.

Au bout d'un quart d'heure ou environ, Messieurs les princes amenerent lesdits Suisses, qui s'allerent asseoir au dessus des autres vers le grand autel, selon la dignité et ordre de leurs cantons.

Un peu de temps aprés, l'evesque de Valence voulant commencer a dire la messe, lesdits Suisses protestans sortirent l'un aprés l'autre hors du chœur, aprés avoir fait une profonde reverence a Sa Majesté, passans devant sa chaire, et se retirerent au haut du pulpitre, ou estoient M. le Lantgrave de Hessen, Maurice, avec l'administrateur de l'evesché de Strasbourg et plusieurs autres de la religion, qui tousjours demeurerent couverts jusques a ce que la messe fust entierement dite. Les Suisses catholiques romains ne bougerent de leurs places, et y assisterent avec apparence de beaucoup de devotion. Icelle finie, les protestans descendirent du pulpitre et vindrent se mettre en leurs premieres places.

Le Roy environné de Messieurs de Victri et Praslin capitaines des gardes, ayant chacun d'eux a l'un de ses costez, et de M. de Bellievre chancelier de France, de M. de Vic son ambassadeur en Suisse, de Messieurs de Sillery et de Villeroy, fist venir devant Sa Majesté l'evesque de Valence avec les Evangiles; de l'autre costé y avoit un secretaire des Suisses avec les contrats en parchemin que Sa Majesté a avec eux. Alors tous les Suisses s'estans levez et venus au nombre de quarante cinq, chacun en son rang devant Sa Majesté, l'avoyer de Berne, nommé Sagher, fist une longue harangue a Sa Majesté qui estoit couverte, et lui la teste tousjours nue, laquelle Sa Majesté qui estoit debout, ayant entendu et se l'estant fait interpreter par son truchement, leur fist une belle et courte response, qu'elle commanda audit truchement de leur exposer. Cela fait, M. le chancelier leur fist une longue harangue qui leur fust aussi interpretée, et sur l'heure, tantost trois a trois, ores deux a deux, mettant la main dessus les Evangiles, jurerent sollennellement l'alliance convenue et contenue en leurs contrats et se retirerent les premiers en leurs siéges pour faire place aux autres.

Quand tous eurent fait le serment, ils revindrent tous ensemble en corps sous le poisle de Sa Majesté, qui mettant aussi la main sur les Evangiles, fist le serment fort joyeusement au grand contentement de tous les gens de bien, tant Suisses qu'autres regnicoles et estrangers affectionnez a la France.

Aprés toutes ces solennitez, la musique, les orgues et les instrumens sonnerent un fort long temps, et oyoit-on en mesme temps les canons de M. de Rosni qui tonnoient de l'Arcenal.

Entre une et deux heures aprés midi, le Roy s'en alla a l'evesché accompagné des Suisses, lesquels il festoia trés magnifiquement. Sa Majesté disna en une chambre avec la Royne, et les Suisses en la grande salle. Monseigneur le prince de Condé se mist au haut bout, puis M. le comte de Soissons, M. de Montpensier aprés; suivoient le connestable, d'Aiguillon, Joinville, le comte d'Auvergne, de Sommerive, de Montbazon, de Vicq, ayans chacun un Suisse vis a vis d'eux de l'autre costé de la table selon leur ordre et dignité. Il y eust force tambours, fiffres, et instrumens de musique, qui sonnerent pour rejouir la compagnie, et fust largement beu a la santé du Roy, aprés celle de la Royne, tiercement a celle de M. le Dauphin, puis a celle de l'alliance, a ce qu'elle durast a jamais, a l'heureux accouchement de la Royne et de suite a plusieurs autres.

Aprés que Sa Majesté eust disné, elle vinst dans ceste grande salle, fort bien accompagnée, et se faisant apporter un verre de vin bust a tous ses comperes, lesquels en mesme temps lui firent tous raison; et voulust aussi que les cardinaux de Gondi et de Joyeuse beussent semblablement. Quoi fait, Sa Majesté se retira pour les laisser achever leur disner. La Royne y vinst aussi jusques a la porte, et les regarda longtemps s'escarmoucher a coups de verres.

En la salle basse y avoit aussi une grande table couverte pour les serviteurs des Suisses, qui triompherent de boire et manger. Il y en avoit un entre lesdits Suisses qu'on disoit qu'il portoit son ventre en escharpe, et buvoit demi muid de vin par jour.

Il y en avoit un autre que l'on appeloit le colonel Hay (Heid) qui avoit prés de cent ans, marchoit tout courbé, habillé en pantalon, auquel le Roy prenoit plaisir d'en faire compter, pource qu'il se disoit du regne du roy Louis XII et s'estre trouvé a la journée de Pavie, ou le roy François premier avoit esté pris.

Sur les six heures du soir, Messieurs les Suisses ayant esté a table jusqu'a cinq heures seulement, se retirerent en leur logis tout doucement, bien contens, saouls et traitez, et lors on ouist encore ronfler l'artillerie a l'Arcenal.

XXIII.

Le Renouvellement de l'alliance de 1602

(d'aprés de Thou, Histoire Universelle, tome quatorziesme, année 1602).

Les deputés des Suisses et des Grisons..... arriverent a Paris un samedi quatorziesme d'octobre avec une suite trés nombreuse. Sillery et de Vic allerent les recevoir a Charenton, et les regalerent dans la maison de Barthelemi de Cenami. De la ils furent conduits par Hercule de Rohan duc de Montbazon, par François de la Grange sieur de Montigny, et par une foule de noblesse jusqu'a la porte Saint Antoine, ou le prevot des marchands accompagné des echevins et des compagnies bourgeoises, les reçut avec de grands honneurs, et les complimenta de la part du Roi. Ensuite, aprés leur avoir fait l'eloge des vertus de ce prince, qui leur estoient connues, surtout de sa valeur et de sa fidelité, il leur offrit l'amitié des Parisiens: de la on les conduisit aux logemens qui leur avoient eté marqués par les marechaux des logis de la maison du Roi. Le Chancelier qui avoit esté autrefois ambassadeur auprés des Cantons, leur donna un grand repas dés le premier jour de leur arrivée. Le lendemain ils allerent au Louvre, et ils furent presentés au Roy par Henri Emmanuel de Lorraine duc d'Eguillon, fils du duc de Mayenne, accompagné de cinquante jeunes seigneurs de la premiere noblesse. Ils passerent de la chez la Royne, et le jour suivant ils se rendirent a Saint Germain, ou ils saluerent le Dauphin agé de deux ans. Henri d'Orleans duc de Longueville, jeune enfant, qui estoit elevé avec le Dauphin, vint voir les deputés des Cantons, pendant qu'ils estoient a table, et but a leur santé au nom du Dauphin.

Lorsque le Chancelier leur donna audience, l'avoyer de Berne nommé Sagner (!) porta la parole. Du reste on ajouta deux articles au traité; le premier, que les cinq petits cantons catholiques ne seroient pas obligés de renoncer a l'alliance qu'ils avoient faite depuis peu avec le duché de Milan et le duc de Savoye, pourvu qu'avant toutes choses ils observassent les anciens traités faits avec la France; le second, que si on faisoit la guerre aux protestans de France, non seulement les Cantons protestans ne seroient pas tenus d'envoyer les troupes auxiliaires qu'ils s'estoient engagés de fournir; mais qu'ils pourroient mesme en ce cas rappeler celles qu'ils auroient dans le Royaume, sans contrevenir au traité. Le comte de Soissons leur donna le samedi suivant un grand et magnifique repas en maigre.

Le lendemain l'archevesque de Vienne celebra pontificalement la messe dans l'eglise de Nostre Dame. Le Roy et toute la Cour y assisterent. Les deputés protestans entrerent dans l'eglise, mais se tinrent dans la nef auprés du Jubé. Aprés la messe, le Chancelier ayant fait un discours au nom du Roy, Sa Majesté jura l'observation du traité, foi de parole de Roy, suivant la formule ordinaire; et les deputés des Cantons jurerent ensuite la mesme chose les uns aprés les autres en touchant les saints Evangiles. Aprés la ceremonie, il y eut a l'evesché un repas magnifique, ou le Roy se trouva avec tous les princes, et il fit l'honneur a tous les Deputés de boire a leur santé.

Le lendemain, les Deputés ayant demandé qu'on ajoustast au million qu'on leur avoit promis, parce qu'il leur faudroit de quatre cens mille escus par an pour payer leurs dettes, le Roy leur fit dire que les guerres passées avoient epuisé le tresor, et qu'il n'estoit pas en estat de leur accorder ce qu'ils demandoient. Ils allerent ensuite disner a l'hotel de Ville, ou on leur donna un repas splendide. Deux jours aprés, Madame de Longueville alliée du corps helvetique a cause de son comté de Neufchastel, traita a son tour les Deputés. De Vic les ayant ensuite conduits au Louvre, ils prirent congé de Sa Majesté, qui leur fit des presens, et leur donna de grandes medailles d'or frappées a l'occasion de cette alliance. Il paroist par l'inscription de ces medailles, que l'or en avoit esté tiré d'une mine qu'on avoit depuis peu decouverte dans la Bresse.

XXIV.

Erneuerung des Bundes.

(Khevenhiller's Annales Ferdinandei. Fuenffter Theil. — Jahr 1602).

Zu bestættigung nun dises Bundts haben die Eidtsgenossen 40 Deputierte nach Pariss abgeordnet, die seyn ansehlich, sonderlich in Essen und Trincken tractiert, und von Hertzog d'Esquillon zu der Audienz dergestalt belaidt worden, da der Hertzog mit dem Fuernembsten und ein jeglich Deputierter ist zwischen zween Frantzœsischen Cavallieren gangen; in dem Hoff hats der Hertzog von Montpensier mit etlichen Cavallieren von Heiligen Geist, und auff der Stiegen der Graff von Soissons empfangen, denn vil Gubernatores und Gehaime Ræth auffgewart, diser hat sich zu dem Kœnig introduciert; da ihnen der Kœnig auff Teutsch die Handt gebotten unnd der Principal unter denen andern, so die Frantzosen l'Advoyer de Berne genendt, hat dem Kœnig nach dem gewohnlichen Tittel in Teutscher Sprach also angeredt, wie dasz nemblichen die Legation seiner Landtsleuth mit 8 ihrer obern Befelch vorhanden wæren, dasz sie die Buendtnusz mit Ihr Kœnigl. Mayestæt und dem gantzen Kœnigreich an jetzo nicht allein verjahen, sondern auch dieselbige mit einem leiblichen Eidtschwur vor dem Altar confirmiren, unnd bekræfftigen solten. Alsz solche Redt nun dem Kœnig in seiner Sprach expliciert worden, hat der Kœnig noch weiter darzu gesagt, dasz ihme solche ihr gantz genaigter Will und Mainung hertzlich lieb und angenemb sey, und wolte dieselbe mit Gnaden und Wolthaten hinwiderumb verschulden. Nach vollbrachter beyder Reden haben die Schweitzer umb Erlaubnusz, die Kœnigin zu be griessen gebetten, welches ihnen vergunt worden; darauff sie sich in der Kœnigin Gemach begeben, ihr anbringen gethan, doch hat ihnen die Kœnigin nit die Handt gebotten; den andern Tag haben sie dem Delphin die Handt gekust.

Den 20. Octobris ist der Kœnig zu unser Frawen Kirchen mit vilen Hoffleuthen gefahren, da er sich in sein Thron, und die Schweitzerische Deputierte herabwerts auff der lincken Handt, die Kœnigin aber mit Ihren Frawenzimmer auff einem Gang und die Péres de

Franz, Geist- und Welt-lichen, neben den andern Fuersten auff ihr Banck gesetzt. Der Bischoff zu Vienna hat die Mesz angefangen, darbey die uncatholischen Schweitzer, weil sie nicht der Religion, auffgestanden, nach verrichter Mesz aber wider kommen, und ihre Sessiones eingenommen; darauff der Bischoff das Evangeli Buch genommen, dahin der Sillery und Vic die Schweitzer beglait, da der Notarius von Solathuren, auff eim Seidnen Kuesz zwo Taffel der Verbindtnusz (deren die eine Frantzœsisch, die ander aber Teutsch geschriben gewest) hinzugetragen. Nach disem hat der Sillery den Kœnig also angeredt: „Ich sambt meinem Mit Gesellen Monsieur „de Vic, haben dise, auff disen beyden Taffeln verzeichnete Bindt- „nusz beschlossen; darauff dann die Schweitzerische Oratores vor „E. Kœnigl. Mayestæt erscheinen und mit einem Aydtschwur bestæt- „tigen wœllen.“ Alszbaldt hat der Advocat zum Kœnig auff Teutsch gesprochen: „Groszmæchtiger, Aller Christlichister Herr Kœnig, weil „E. Kœnigl. Mayest. Vorfahren der Alte Bundt mit unserm Volck „also nutzlich zu seyn gehalten haben, und dasz derselbe durch „E. Kœnigl. Mayestæt Oratores Sillery und Vic zu einer der Cron „Franckreich widerumb ernewert werden soll, fuer erspriesslich halten, „so seyn wir von jedtwedern der unserigen Stænden abgefertigt, dasz „in gleicher Bestændigkeit ein immerwehrenter Bundt zwischen den „zweyen Nationen bleiben soll. Verhaissen derowegen wir, als der „Cron Franckreich alte, getrewe Freundt, dasz solcher Bundt von „uns jederzeit unverbruechlich gehalten werden soll.“ Nach diser Redt ist der Kœnig mit bedeckten Haubt, die andern aber alle unbedeckt, auffgestanden, und zu denen Schweitzern gesagt: „Ewer, „meine liebe Nachbaren, Macht und Dapfferkeit hab Ich jederzeit also „hoch und vil gehalten, dasz mir auch nichts liebers und mehr ange- „legen gewesen, denn die alte Bindtnusz, so von unsern Vorfahren „gluecklichen auffgericht worden, mit einem Aydtschwur widerumb „zuerneweren und das fuernemblich ausz diser Ursach wegen, dasz „Ich in meiner Widerwertigkeit unnd einheimischen Krieg, die „Schweitzer als trewe Gehuelffen gespuert hab, und mir derselbigen „Beystandt nicht weniger erspriesslich gewesen ist. Derowegen dasz „solche innerliche Krieg gluecklichen hingelegt worden, will Ich „solcher grossen Guetthaten immerdar ingedenck seyn, und dieselbe „nicht allein wider erkennen, sondern auch Euch ewigklich verbunden

„seyn. Es ist mir aber, Ihr Mannhaffte, dappfere Mænner, dise Bindt-
„nusz desto lieber und erwuenschter, dieweil mir ewre trewe Huelff
„in allen meinen Lægern und gethanen Kriegszuegen desto mehr
„bekant worden ist. Dann Ich meinen Einwohnern unnd aignen
„Underthanen, (damals da Ich durch das wanckelmuettige Glueck
„niemandt kecklich vertrawen dœrffen) keinen Glauben zugestellet,
„sondern den Schweitzern, als den allertapffersten Kriegsleuthen, mein
„Leib und Leben und gantz heimbliche, wichtige Sachen vertrawt
„hab, dieselbe habe ich in meinen Triumphen zu trewen Gesellen
„gehabt. Mit mir haben sie meine Feindt verjagt, in allerley Wider-
„wertigkeit sind sie unerschrocken gewesen, und haben die aller-
„eusserste Noth sich nichts anfechten lassen. Derowegen Ich auch
„sie, weil mir in zweiffelhafftigen ungluecklichen Sachen ihr Trew
„und Glaub bekandt worden, desto lieber habe, auch wasz von Sillery
„und Vic gluecklich angefangen worden, das bestœttige und bekræff-
„tige ich mit meinen Kœnigl. Glauben, unnd halte mir kecklich dar-
„fuer, dasz, wasz Ihr an jetzo fuer Feindt habt oder ins kuenfftig
„noch bekommen werdet, dieselbige auch meine Feindt seyn sollen,
„unnd Euch kein spatter noch langsamber Helffer sein will.“

Darauff seyn sie zu eim stattlichen Panget gangen und wider nach ihrem Vatterlandt, nach dem sie der Kœnig in seim Landt Kostfrey gehalten und mit Gulden Ketten, Gnaden Pfening præsentiren lassen, gezogen.

XXV.

(Dispaccio, Francia 1602. — Marin Cavalli, Filza nº 31.)

Serenissimo Principe.

Hoggi otto gionsero li Deputati de Signori Svizzeri, Grisoni, Valesi, et altre Città collegate in numero di quaranta doi, ch'accompagnati da Colonelli, et Capitani trattenuti, et dalla loro servitù arrivano sino a trecento Cavalli spesati sempre dal Rè dopò che sono entrati in Francia.

Furno incontrati con numerosa compagnia a nome di Sua Maestà fuori di Parigi dal Signor Duca di Mombason, et Prevosto de Mercanti. Hebbero l'audientia dal Re, et dalla Regina incontrati alle scale dal Signor Conte di Suisson, et ricevuti da loro Maestà benignamente, alle qual fecero riverentia, et conforme all' uso del suo paese le tocorno la mano.

Andorno poi à veder il Delfino à San Germano, et ieri nella Chiesa di Nostra Dama fù con grandissima solennità fatto il giuramento dell' allianza.

Era il Re nel mezo del Choro sotto un gran baldachino reale sopra un palco rilevato doi scalini, et appresso la sua sedia v'erano molti Principi et Signori di gran qualità, li Principi del sangue, et ufficiali della Corona à basso erano alla man destra del Rè, et alla sinistra tutti li Deputati predetti; più avanti vicino all' Altare v'era in loco eminente la Regina, et le Prencipesse; dall' istessa parte à basso v'erano il Signor Cardinal di Gioiosa, et Gondi, et dietro di essi il Signor Gran Cancelier con il Conseglio del Rè; et all' incontro delli Cardinali dall' altra parte dell' Altare v'era il loco delli Ambasciatori, dove non era che Monsignor Reverendissimo Nontio, et quello di Vostra Serenità, poichè il Signor Ambasciator di Spagna s'è escusato per indispositione di non potervi esser, se ben fosse interpretato, perchè quell' allianza non le piacesse; et di più v'era un gran numero de Cavalieri di San Spirito, et un concorso grandissimo di nobiltà, et tutta sorte di gente. Hor entrati tutti in Chiesa, nella qual furno introdotti li Deputati dà doi Principi del sangue, prima che si principiasse la messa, che fù detta dal Vescovo di Vienna, sortirno di essa li Deputati heretici, che già havevan preso le lor piazze, et finita la messa, che fù cantata con numero grande de musici, et ogn' altro maggior apparato, ritornorno; et si fece il giuramento, et in fine fù cantato il Te Deum.

Nel Vescovato si apparechiò il disnar per essi Deputati, et all' incontro di essi disnorno alla medesima tavola tutti li Principi. Et quando il Rè hebbe finito il suo disnar in un' altra parte di quel Palazzo, passò per quella Sala per vederli à tavola; et tutti con la forma accostumata di quella natione augurorno longa vita, et prosperità alla Maestà Sua, con le qual dimostrationi pretende il Rè di obligarli à conservarsi maggiormente divoti verso questa Corona. Et nel

fine del medesimo giorno con molti tiri d'artiglieria et fuochi si fecero per la detta rinovatione dell' Allianza publichi segni d'allegrezza.

Si trovorno presenti al giuramento, ritirati in una parte della Chiesa alcuni Principi d'Alemagna molto grandi, et trà questi il Langravio d'Asia (Assia), che doveva passar in Italia, che sono anch' essi spesati dal Rè.

Li Deputati sono stati invitati dal Prevosto de mercanti, et Escivini della Città nel palazzo publico, che chiamano la Casa della Villa, et prima quasi da tutti li Principi ogni giorno sono stati convitati. Partiranno in breve, et il Rè per avicinarsi molto il tempo del parto della Regina, s'incaminerà al principio della settimana che viene à Fontanableò, se ben prima esseguirò con Sua Maestà l'ordine, che tengo da Vostra Serenità con le sue delli 26 del passato.

Il Signor Cardinal di Gioiosa, quando era in procinto di partirsi per Roma, ha voluto il Rè, che differisca sino à primo tempo, et si trattiene quì alla Corte.

Il Signor Delfino haveva havuto un poco d'alteratione per il spontar d'alcuni denti, ma si porta hora benissimo et speriamo haver presto un' altro figliuolo. Gratie etc.

Da Parigi li 21 ottobre 1602.

Di Vostra Serenità

Marin Cavalli Ambasciator.

(Capitolo del Dispaccio dell' Ambasr Cavalli, à Parigi li 4 Novembre 1602.)

Partirno tutti li Deputati, che pur' erano in numero di quarantadoi, dopo essersi licentiati dal Rè, et havendo havuto sodisfattione in certa somma de denari che pretendevano, con esserli di più donata una catena d'oro per uno di valore di trecento scudi; in modo che sono partiti compitamente sodisfatti. Et il Rè le deve pagar ogn' anno la somma di quattrocentomille scudi sino all' intiero pagamento del credito che questa natione tiene per le genti, che sono state in diversi tempi à questo servitio.

II.

Venise et les Ligues Grises.

L'alliance de Davos.

1603.

II.

Venise et les Ligues Grises.

L'alliance de Davos.

Aussi longtemps que sa politique orientale n'avait eu que des succès à enregistrer, l'Etat vénitien s'était donné à tâche d'employer le plus clair de ses revenus à la consolidation de son empire méditerranéen. A toute époque, les sacrifices faits par la République pour ses armements maritimes avaient été considérables; elle ne perdait aucune occasion d'augmenter le nombre de ses colonies; il n'est donc pas étonnant que, quelque préoccupé qu'il parût être de la défense des provinces de Terre-Ferme, le Sénat, à peine sorti des luttes dont la péninsule fut le théâtre au commencement du XVIme siècle, aît concentré encore une fois toute son attention sur l'équipement de ses flottes et la création de nouveaux débouchés au commerce de la Métropole.

Au reste, même en ne tenant pas compte des avantages de toute nature que lui procuraient ses relations avec l'Orient, Venise, grâce à sa puissance maritime, arrivait à pallier jusqu'à un certain point les deux grands dangers suspendus sur sa tête d'une manière permanente: la pénurie de soldats[1] et la disette de céréales; la Méditerranée et

[1] „Volendo ella (la Ser: Republica) assoldar 4 mil. fanti Italiani, fece chiamar „a se tutti li capi della sua militia et comparti a cadauno d'essi una honesta portione „molto inferiore all' obligo delle sue condotte, et benche questi usassero ogni indus- „tria per adempire il suo debito, non fù possibile haverne fra tutti ne anco cento,

l'Adriatique lui fournissaient ses matelots lévantins et ses milices albanaise et esclavonne, le noyau de ses armées, tandis que les blés de la Macédoine et de l'Archipel entraient dans ses ports sans encombre. Empruntait-elle les voies alpestres, c'est qu'elle s'y trouvait forcée, à défaut d'autres moyens de communications avec ses résidents de Vienne, de Prague et de Varsovie. Son commerce dans ces régions étant à peu près nul, elle ne cherchait pas à le développer. N'était-elle pas maîtresse de la meilleure des routes marchandes, de la Méditerranée qui la mettait en rapports avec ses clients des échelles du Levant, de la France, de l'Espagne et des Etats italiens de la Mer Tyrrhénienne? Pour que le Sénat consentît à imprimer une direction nouvelle à sa politique, il ne fallut rien moins que les nombreux revers éprouvés par Venise vers le milieu du XVIme siècle. Les escadres de la République commençaient à battre en retraite devant les forces supérieures de la Porte ottomane qui menaçait Chypre et Candie; les corsaires napolitains, avoués des vices-rois espagnols, infestaient les côtes du Golfe jusques à Malomacco; enfin les pirateries des Uscoques du Frioul, sujets des Archiducs de Gratz, entrainaient les généraux de la mer à la nécessité dispendieuse de faire escorter par de véritables flottilles les convois sortant des ports de l'Adriatique.

Dès ce moment là, Venise, sur le point de se voir fermer ses greniers du Levant et de manquer d'hommes pour défendre ses Etats de Terre-Ferme, Venise songea à se procurer de nouveaux auxiliaires.[1] On n'ignorait pas au „Collége" que les récents échecs subis par la politique vénitienne en Orient étaient dus au moins autant aux machinations de l'Escurial qu'aux armes du grand Seigneur; il était en conséquence à prévoir que la République serait amenée à s'entendre

---

„perche i Prencipi prohibirono sotto pene gravi che nessuno suddito loro ardisse „toccar soldo a servitio d'altri." Relazione de Grisoni, di G. B. Padavino a° 1605. Frari. Svizzeri, Trattati Diplomatici fol. 182.

[1] En 1509 déjà, au temps de la Ligue de Cambrai, Venise avait tenté de nouer quelques relations avec les Ligues Suisses et Grises, mais la défaite d'Agnadel avait empêché l'ambassadeur Hieronimo Savorgnano de mener à bien sa mission. — V. Cérésole La République de Venise et les Suisses, fol. 16. — De nouvelles tentatives faites en 1526, à l'occasion de la ligue franco-venitienne contre Charles-Quint, furent abandonnées au bout de peu de temps.

— sinon à s'allier — avec les gouvernements des pays que menaçait la Maison d'Autriche. Le changement de front qui allait s'opérer dans les Conseils de St Marc était d'autant plus nécessaire qu'un grand événement venait de se produire en Italie. Les Espagnols s'étaient emparés du Milanez; et afin de parachever et assurer tout à la fois cette conquête, ils négociaient activement une alliance avec les petits Etats maîtres des défilés des Alpes; déjà leur influence se consolidait à vue d'œil dans les cantons voisins du St Gothard, et les deux branches des Habsbourg ne se trouvaient plus séparées l'une de l'autre que par la vallée de l'Adda, sujette aux Ligues Grises. D'un jour à l'autre, ce faible rempart pouvait être renversé, et alors du même coup l'empire de Charles-Quint eût été reconstitué, et l'Italie prise à la gorge fût devenue toute entière une province espagnole.[1]

Ce ne fut toutefois pas sans hésitations que Venise renonça à de nouvelles conquêtes dans cet Orient vers lequel l'attirait un passé de dix siècles de gloire. Le cercle de fer dont les ministres du Roi Catholique s'efforçaient d'entourer les provinces de Terre-Ferme était déjà presque continu, que le Sénat, inconscient du danger, ne faisait encore aucune démarche pour maintenir ouverts les passages que l'or espagnol cherchait à boucher. Tout au plus avait-il passé quelques contrats avec des particuliers en Helvétie et aux Ligues Grises, pour des levées de „gente svizzera et grisona“[2], et examiné un projet d'alliance défensive présenté par un ambassadeur grison[3], lorsque le règle-

---

[1] „Se all' incontro egli (S. M. C.) occupasse la Valtellina, o Grisoni, da soverchia „somma di danari corrotti alla sua divotione, s'accostassero, et i stati d'Italia e quelli „di Lamagna (Germania) potrebbono agevolmente restare, se non debellati, almeno „travagliati et afflitti.“ Giovan. Girolamo Gromelli alli SS^{ri} Rett: di Bergamo. Chiavenna 11 maggio 1589.“ Frari. Grisoni, filza 1 (1589—1603). — „Laquelle (la „Valteline), ayant une fois reduite a ses vollontez, il (le gouverneur de Milan) espére „tenir l'Italie a la gorge.“ Fresne-Canaye à Henri IV. Venise 21 mai 1603. A E Venise, mss. 36, fol. 276 (imprimé: Lettres et ambassade etc.).

[2] 27 avril et 17 juin 1560. Capitulation du Chevalier Melchior Lussi d'Unterwalden (colonello di gente svizzera). — 13 et 16 mai 1560. Capitulation du même genre avec Hercule de Salis et ses deux fils (gente grisona) V. Cérésole La République de Venise et les Suisses. Venise 1864, fol. 25.

[3] 1554. „Negotiatione di D. Federigo Salice (Frédéric de Salis) amb: de Grisoni „per una capitulazione contra banditi et per una intelligentia et lega defensiva.“ Nel

ment d'intérêts privés amena par hasard à Venise en 1561 un des hommes les plus influents de la Rhétie, le colonel Rodolphe de Salis. Ce dernier usurpa-t-il une qualité officielle qu'il ne possédait pas ou laissa-t-il supposer qu'il était chargé d'une mission secrète? Toujours est-il vrai que, reçu au Palais — avec toutes les précautions d'usage pour que sa visite ne fut point ébruitée[1] — et mis en présence du Conseil des Dix, il énuméra dans un long discours les avantages que les deux Républiques étaient appelées, selon lui, à retirer d'une entente cordiale.[2] En se conciliant l'amitié des III Ligues, Venise obtiendrait la concession des passages rhétiens pour les levées qu'elle pourrait faire en Allemagne, en Lorraine ou dans les Pays-Bas[3], supposé qu'elle ne désirât pas se servir de troupes grisonnes[4]; par les routes carrossables du Splugen et de la Bernina elle alimenterait ses marchés; grâce à la Valteline enfin, elle assurerait, sur un parcours de 60 milles, la frontière septentrionale de l'Etat de Terre-Ferme.[5] Les Grisons,

---

„libro rosso delle Pandette, colto 51 fin 55." V. Cérésole ibid. fol. 24. — „Hebbe dun„que principio questo negotio di confederatione con Grigioni fin l'anno 1554 . . . Primo „di tutti a trattarne fù il Sig^r Federico Salice, soggetto di molto stima nella sua „natione et di grande esperienza nelle cose militari . . . Ne passo il negotio più oltre, „anzi essendo lui nel 1557 stato rimandato da suoi Signori per altri negozii, non si „vede che fosse rittaccata nuova pratica di questo negotio." Relatione de Grisoni fatta dal Secretario Padavino 1605. Frari. Svizzeri. Trattati Diplomatici, fol. 182.

[1] „ad hora che il palazzo non sia frequente, et in luogo separato." 2 ottobre 1561 in Zonta. Frari. Grisoni filza n° 1.

[2] „Intelligentia". V. Cérésole La République etc., fol. 25.

[3] Martinengo représente au Sénat combien sont importants les passages des Grisons, puisque en cas de rupture Venise ne trouverait point de soldats en Italie, Florence désirant garder les siens. — Fresne-Canaye à Sillery. Venise 16 novembre 1601. A E Venise, mss. n° 36. — „Nitt minder hat die Herrschaft Vennedig betrachtet, „wie vil Ihnen an diesem Pasz, nit allein desz commerzii und Kaufmans gewerben, „sondern auch des Kriegsvolks wegen gelegen seye." B. Anhorn. Graw-Pünter-Krieg (Edit Moor) fol. 5.

[4] „Ho detto che non sentiva molto laudar questa nation de Grisoni, et che mi „pareva intender che non fussero troppo boni soldati per non haver quella disciplina „che conveneria." Rapport d'Antonio Milledone au Conseil des X, 31 mai 1582. Frari. Grisoni filza n° 1. — „Non per bisogno che abbiamo della loro gente „Relaz. di G. B. Padavino 1608, fol. 114 (Vitt. Cérésole).

[5] Padavino al Senato. Coira 11 Luglio 1603. Frari. Grisoni filza 2.

de leur côté, trouveraient dans le Brescian et le Bergamasque un point d'appui solide pour la défense de leurs pays sujets[1], s'ouvriraient un débouché sur l'Adriatique[2] et amélioreraient la condition de près de 15,000 de leurs compatriotes établis sur le Vénétien.[3] Salis insista de plus sur le fait que le marquis de Pescaire, gouverneur de Milan, venait d'envoyer un ambassadeur à Coire et que, par suite, les négociations pour une capitulation hispano-grisonne se trouvaient fort avancées.

Toutes ces considérations ne laissèrent pas d'agir sur l'esprit des „Dix", qui accueillirent avec faveur les ouvertures du noble Grison, sans lui donner toutefois la réponse immédiate qu'il sollicitait.[4] Après avoir renouvelé ses remontrances quatre mois durant, celui-ci obtint enfin un subside extraordinaire de 3000 ducats[5], dont l'emploi était remis à sa discrétion, mais qui devait servir, en principe, à détourner les trois ligues grises de leurs desseins d'alliance avec des „Princes Etrangers". Sous ce nom de „Princes Etrangers", la prudente „Sérénissime" désignait assez clairement les maîtres de la Lombardie. De confédération vénéto-rhétienne, il n'était pas question dans la réponse baillée au colonel Rodolphe de Salis; à moins d'une nécessité absolue, Venise n'entendait point s'imposer une aussi forte dépense.[6]

---

[1] „Antemurale et propugnaculo della Valtellina." Padavino al Senato. Coira 18 Martio 1616. Frari. Grisoni filza n° 9. — „Servando (Grisoni) gratissima memoria „di qualche amorevole dimostratione usata verso loro nel tempo che si scopri il trat- „tato della Valtellina..." G. G. Gromelli alli SSri Rett: di Bergamo. Chiavenna. Maggio 1589.

[2] Padavino al Senato. Coira 5 Luglio 1603. Frari. Grisoni filza 2.

[3] 14,000 d'après Padavin. Tosana (Thusis) 2 Martio 1616. Grisoni filza 9. — 12 ou 13,000 d'après Fresne-Canaye (Fresne à Henri IV 13 juin 1607. A E Venise mss. 40). — Conseil des X 31 mai 1582. Frari. Grisoni filza 1. — Barth. Anhorn (Graw-Puenter-Krieg 1603—1629, fol. 7) parle de 5000 seulement. Un recensement de 1762 indique 7000 Grisons habitant le Vénitien (V. Cérésole la République de Venise et les Suisses, fol. 126).

[4] „Ma per hora ne par di devenire ad altra risolutione." Cons. degli Dieci, 19 Maggio 1561. Grisoni filza 1.

[5] 5000 d'après Padavino. Relazione de Grisoni 1605 (Rætia. Mittheilungen u. s. w. III. Jahrgang).

[6] In Zonta 2 Ottobre 1561. Grisoni filza 1.

Au même temps que les „Dix“ prenaient cette décision, deux envoyés vénitiens, le „Piovano“ (curé) di San Juliano[1] et le cavalier Rusca[2] se dirigeaient sur Coire, à l'effet de se rendre compte des dispositions des Grisons à l'égard de la République et de contrôler les assertions de Salis; ils avaient en outre mission de pousser jusqu'à Stans, résidence du vieux colonel Melchior Lussi[3], condottiere alors au service de Venise, et d'y sonder le terrain en vue de l'établissement de rapports amicaux entre l'état de Terre-Ferme et les Cantons catholiques.[4] A leur retour en décembre 1561, le Piovano di San Juliano et Rusca présentèrent aux „Dix“ une relation de tous points défavorable à Salis. Ce dernier avait fait sonner bien haut le danger qui résulterait, pour les états libres d'Italie, d'un accord entre le gouverneur de Milan et les communes grisonnes; or les deux envoyés vénitiens rapportaient que la diète n'avait pas eu de réponse à donner à don Giovanni Riccio ambassadeur d'Espagne, par la raison bien simple que celui-ci s'était

---

[1] „Instruttione da esser data al Reverendo Piovano di San. Guiliano per andar „in Grisoni, da esser scritta di soa mano.“ Consiglio degli Dieci 21 Settembre 1561. Ibid.

[2] Le commentateur de Padavino, „Relazione de Grisoni 1605“, désigne ce personnage sous le nom de „Crusca“ et émet l'idée qu'il s'agit probablement d'Abbondio de Salis-Grüsch. Outre que le rétablissement du nom détruit cette hypothèse, il est peu probable que Venise ait fait espionner Rodolphe de Salis par un des parents grisons de celui-ci.

[3] Une des figures militaires les plus curieuses de cette époque. Retiré dans son repaire de Stans, infirme et goutteux, le vieux condottiere entouré de ses fils, recevait des agents de tous les Etats voisins et s'engageait, contre bonne rétribution, à fournir des troupes dans une même année à Venise, au Saint-Siège, à l'Espagne, à la France, au grand-duc de Toscane et au duc de Lorraine. Son âpreté au gain et la désinvolture avec laquelle il violait ses engagements le rendirent bientôt odieux à la plupart de ses anciens maîtres. C'est ainsi qu'après l'avoir employé pendant plus de 30 ans, la République — sur le conseil de la France — renonça à ses services en 1602.

[4] „ . . . . et con modo di quelli di trattare et concluder di dar modo al colonello „nostro Lussi, Svizzaro, di trattenere quelli 6 Governatori delli Cantoni di cosi Svizzari a nostra devotione, et al colonello Rodolfo Salice, Grisoni, di negotiare secretis„simamente colli principali della nation soa per trattenere quella parimenti a devo„tione della Signoria Nostra, si come nelle scritture delli detti colonelli hora lette „si contiene, non possendo pero esso collegio excedere la somma del denaro dichia„rito nelle predette scritture loro.“ Cons. degli Dieci 19 Settemb. 1561. Frari. Grisoni filza 1.

abstenu de faire une proposition quelconque.[1] Salis, qui s'était engagé à user de son influence auprès de ses compatriotes pour les détourner de l'alliance de Milan, n'avait fait aucune démarche à cette intention; le seul article de son instruction qu'il se trouvait avoir consciencieusement exécuté était celui de la distribution des 3000 ducats; il avait empoché la majeure partie de cette somme et partagé le reste entre ses fidèles. A l'ouïe de ces nouvelles, les „Dix" ne cachèrent pas leur mécontentement; le colonel mandé au palais eut à entendre de dures paroles[2]; on l'accusa de s'être joué des Conseils de la République et il reçut l'ordre de quitter le territoire vénitien; mais il ne devait pas s'en tirer à si bon compte, car à peine de retour dans ses foyers il fut appréhendé au corps et n'échappa que par miracle à la mort, juste prix de ses intrigues.[3] Ainsi se trouvèrent rompues les premières négociations entamées par Venise avec ses voisins des Alpes rhétiennes. En plus d'une occasion le Sénat se ressouvint avec amertume de l'indélicate équipée de Salis et fut dès lors enclin à se montrer soupçonneux à l'égard de tout ce qui portait le nom grison.

Si vivaces encore en 1563, qu'un ambassadeur des III Ligues, député par la diète d'Ilantz[4], n'avait pu se faire bienvenir des „Dix", ces sentiments de défiance s'étaient assez atténués en 1582 pour que la reprise des négociations devint possible. Au mois de mars de cette année-là arriva à Venise un capitaine suisse, Nicolas Pelizzari, bientôt

---

[1] „. . . et havendo noi confrontate quelle con diversi altri avisi et copie che in „tal materia habbiamo havute per altre buone vie, trovamo che don Giovanni Angelo „Riccio, mandato alli Vostri Signori dal Sr Marchese di Pescara, non ha proposto ne „ricercato ne detto pur parola de lega tra la Maestà del Re Cattolico et li Vostri „Signori, ne meno che da quelli gli sia stato sopra cio risposto cosa alcuna, et sarebbe „absurdo se si havesse risposta a cosa non proposta." Ibidem 29 Decembre 1561.

[2] „. . di modo che non sapemo veder che voi ad alcun buon fine ci habbiate „voluto mandare la detta asserta risposta in materia de lega, da che a parlar vi „come conviene a noi liberamente ne siamo restati molto scandelegiati." Ibidem.

[3] Cons. degli Dieci 31 Maggio 1582. — Relazione de Grisoni 1605.

[4] Ibidem 22 Aprile 1563. Une ambassade grisonne se rendit aussi à Venise en juin 1577. „Im Junio sinnd verritten die verordnetten gsannten zum Herzogen und „Herrschafft Venedig" Hans Ardueser's Chronik (1572—1617) Edit. Bott, fol. 65.

suivi d'un noble Grison, Jean de Salis.[1] Avertis par de récents exemples du danger qu'il y avait à user de subterfuges à l'égard des Conseils de la République, Pelizzari et Salis s'efforcèrent de prévenir tout malentendu quant à l'objet de leur mission; ils avaient été délégués par les communes souveraines à seule fin de procurer le règlement de quelques affaires de douanes de minime importance, mais ils étaient chargés secrètement par les chefs des Ligues et les personnages les plus influents de la Rhétie de proposer à Venise „une bonne ligue et confédération" avec les Grisons.[2]

Jamais encore, au dire des deux négociateurs, occasion plus propice ne s'était présentée de gagner les montagnards des Alpes à la politique vénitienne. L'alliance de France, sur le point d'expirer, allait permettre aux trois Ligues de contracter des engagements vis-à-vis de l'étranger, et le parti vénitien en Rhétie se déclarait prêt à entrer en lice pour faire triompher les intérêts de la République. Pelizzari laissait de plus entrevoir que la Couronne Très-Chrétienne trouverait son compte à cette combinaison, qui, en déchargeant le Roi d'une grande dépense, lui procurerait un allié intéressé à la fermeture des passages des Alpes grisonnes du côté du Milanez; tel était du moins l'avis que Catherine de Médicis et les principaux ministres, le chancelier de Birague entre autres, avaient exprimé en présence de Lippomanno, ambassadeur de Venise, et de Nicolas Pelizzari.[3] Ce dernier ne cacha pas aux „Dix" que le parti d'Espagne avait fait de grands progrès dans la vallée du Rhin. „La France nous „doit cinq années de pensions, ajoutait-il, or S. M. C. offre de payer

---

[1] „nel 1580 et successivamente li anni seguenti, vennero l'uno dopo l'altro diversi „ambasciatori delle tre Leghe a Venetia per varii negotii, cioe il Sr Gales (Gallus) „di Monte, Nicolo Pellizari, Battista et Giov. Salice." Padavino. Relazione 1605.

[2] „una bona lega et confederatione" — Les principaux n'osent communiquer leurs projets aux communes — „et massimamente nelle cose che vogliono (i capi) „trattar secrete, come è questa, che se si risapesse potrebbe haver molti contrarii. „Per questo nelle lettere hanno posto nel principio per causa della mia venuta un „negotio particolar di poco momento, accio che sia coperta a quello che segue d'im- „portantia." Cons. d. Dieci 22 Mart. 1582. „Nicolo de Pelizzari . . come ambascia- „tore per trattare un altro negotio a beneficio d'ambe le parti." Ibid.

[3] Cons. d. Dieci. Ibid.

„dix années de pensions à mes Supérieurs s'ils veulent vivre en bonne „intelligence avec le duché de Milan[1]; les douanes milanaises pré- „lèvent annuellement près de 40,000 écus sur les marchands grisons; „le gouverneur s'engage à nous restituer cette somme si nous nous „allions avec le duché; le jour où le peuple des communes se sera „laissé gagner par l'or espagnol, toutes les routes alpestres seront entre „les mains de la maison d'Autriche. Par où passeront alors vos levées „de Suisse et d'Allemagne? L'Etat de Terre-Ferme est comme un „château-fort, assiégé de toutes parts; il ne peut recevoir de secours „que par la voie du pays de mes Seigneurs."[2] Le Sénat manda Nicolas Pelizzari. Ce corps avait acquis la certitude que les menées espagnoles augmentaient a Coire et dans le val Bregaglia et qu'à moins d'une alliance avec Venise, jamais les Grisons ne consentiraient à accorder leurs passages aux Suisses et Allemands levés pour la défense de l'état de Terre-Ferme.[3] Deux „Savii", Giovanni Gritti et Giovanni Francesco Moresini, s'abouchèrent aussitôt avec Pelizzari et son collègue; un projet de traité fut élaboré; mais dès les premiers jours de juin déjà, les négociations furent subitement rompues, soit que les pouvoirs des délégués grisons eussent été jugés insuffisants, soit plutôt que les Vénitiens redoutassent les difficultés d'une entreprise à laquelle la France commençait, paraît-il, à se montrer hostile.[4]

Les graves événements de l'année 1589 eurent comme premier effet de mettre un terme à l'indifférence que Venise manifestait depuis près d'un demi-siècle à l'égard des affaires de la Péninsule. La ligue, soutenue par l'Espagne, triomphait en France; Charles Emmanuel, trahissant la cause des „Stati Liberi", s'était emparé de Saluces et

---

[1] „ne fa il Re Filippo offerir partiti grandissimi, il doppio di quello che ne da „il Re di Franza." Ibid.

[2] „Il stato della Serenità Vostra è come un castello circondato da ogni parte, „che non puo haver agiuto se non da una sola banda et questo è il paese de miei „Signori." Cons. d. Dieci 22 Marz. 1582. — „. . . poiche gia tutti gli altri (passi) res- „tano chiusi da prencipi collegati e dipendenti dalla Corona di Spagna, che se le „citta franche di Germania di cio temono, quanto più lo doveranno fare i prencipi „d'Italia." G. G. Gromelli alli Rett: di Bergamo. Chiavenna, Maggio 1589. Grisoni filza 1.

[3] Cons. d. Dieci 31 Maggio 1582.

[4] Ibidem.

devenait le lieutenant de son beau-père Philippe II. La République, après avoir envoyé des troupes et de l'argent à Henri III, poussé les Suisses protestants à armer contre le duc de Savoie[1], et levé elle-même 18,000 hommes[2], fit un pas de plus en avant, et sans attendre que les Grisons vinssent à elle comme jadis, elle dépêcha un député aux III Ligues pour proposer une alliance. L'orgueil de la fière Sérénissime n'eut pas à souffrir de ces avances faites à un peuple de mercenaires; l'empereur et les deux Couronnes n'avaient ils pas sollicité les secours des III Ligues?[3] Le Sénat, bien qu'il ne possédât que des renseignements peu précis quant à la topographie et à la situation politique de la Rhétie, savait, à n'en pas douter, que si les Grisons protestants ne se sentaient pas portés d'amitié pour l'Espagne ni pour les Cantons catholiques[4], ils se trouvaient en revanche en excellents termes avec leurs voisins de la Suisse évangélique[5] et les cités franches de l'Allemagne.[6] A dater de cette époque, la République caressa sans relâche l'espoir de relier entre eux, au moyen d'alliances, tous les „Stati Liberi" qui s'étendaient de la Mer du Nord à l'Adriatique, et d'opposer, grâce à cette large chaîne d'états confédérés, une digue puissante, aussi bien à l'ambition manifeste

---

[1] A N Simancas K 1674, n° 64. — El Rey a Don Francisco de Vera. San-Lorenzo 1 Julio 1589.

[2] „La cuenta que Venecianos hacen de su gente es á numero de diez y ocho mil „Infantes en esta manera: cinco que han hecho de fresco, seis mil que pueden sacar „de sus presidios, y quatro mil Grisones que tienen concertados y tres mil que podrán „hacer en sus propias tierras en brevisimo tiempo siempre que tocaren caja, y aun „haora dicen que ya comienzan a la sorda." Inigo de Mendoza al Rey. Venecia 29 Mayo 1589. A N Simancas K 1676, n° 219.

[3] „E questa natione è gia in quasi possesso di essere ricercata da gli Impera-„tori e dagli Re, cosi volendo la disciplina corrotta nelle provincie che a lei solevano „comandare." Giovan. Girolamo Gromelli alli SS^ri Rett: di Bergamo .. Chiavenna Maggio 1589. Grisoni filza 1.

[4] A une demande de renouvellement d'alliance faite par les V aux Grisons, ces derniers avaient répondu „che vi pensarebbono, (cosa veramente degna di notarsi)". Gromelli 11 Maggio 1589. Ibidem.

[5] „di modo che dir si puo che siano una cosa istessa." Ibidem.

[6] „senza capitolatione pero." Ibidem.

de la maison d'Autriche qu'aux prétentions éventuelles de la Couronne de France.[1]

Lors de son séjour à Venise en 1582, Jean de Salis avait fait la connaissance du procurateur Michiel auquel il s'était ouvert de son projet d'unir par des liens indissolubles les deux Républiques. Quand le Sénat se fut décidé en 1589 à rechercher l'amitié des Grisons, il songea tout naturellement à Michiel; celui-ci, chargé de la conduite des négociations, se concerta aussitôt avec les Recteurs de Bergame, pour envoyer en Valteline le cavalier Girolamo Gromelli.[2] A la suite d'une entrevue secrète à Chiavenne avec les deux chefs du parti vénitien en Rhétie, Jean et Jean Baptiste Salis[3], Gromelli arrêta son plan de campagne, et donna son approbation à un projet de traité, inspiré des capitulations de France; puis il se retira à Vercurago en Bergamasque pour y attendre la décision de la diète grisonne.

Malgré l'opposition de l'envoyé de Milan et des députés des V Cantons catholiques[4], les III Ligues se résolurent à dépêcher à Venise une ambassade à la tête de laquelle se trouvait Jean de Salis.[5] C'était une

---

[1] „aggiongono di più che la medesima intelligenza si potrebbe anco havere et „con gli Svizari non confederati con Spagna, et con le città franche di Germania." Gromelli alli SSri Rett: di Bergamo. Chiavenna 11 Maggio 1589. Grisoni filza 1.

[2] ou Grumello „Instruttione delle cose de Grigioni dal Sr Giov. Girol. Grumello „Cavaliere, di Stenzano, territorio di Bergamo." Agosto 1601. V. Cérésole; la République de Venise et les Suisses, fol. 35. Il était beau-frère de Rodolphe de Salis.

[3] „Giovan. et Giovan. Battista Salice." Ces deux personnages sont fréquemment pris l'un pour l'autre dans les dépêches des ambassadeurs vénitiens. J. B. Salis avait déserté le parti des nobles pour se rapprocher des mécontents du parti du peuple. Hautefort, ambassadeur de France aux III Ligues, dit de lui „qu'il estoit un grand fomentateur de troubles". (Hautefort au Roy. Coire 27 juillet 1573. B N fds. français 16011).

[4] „Sy habent (die 5 Ort) gmein 3 Puend geschrifftlichen und pittlichen ange„langet, sy sœllent mit sampt inen zuo den Hispanischen Pündnussen trætten. Im „gægenteil habent Burgermeister, Schulthess und Ræth der 4 evangelischen Stetten „in der Eidgnoschafft die Puendter mit allem ernst vermanet, das sy mit dem Kuenig „von Hispania — dann si dozemalen starck drumb angesuocht wurdent — kein Puendt„nuss noch Vereinung sœltend annemen." Ardüser Rhätische Chronik, (Bott) fol. 105.

[5] Jean Baptiste Salis, d'après Delib. Sen. LXXXVII, fol. 20. — „... Si è prima „per via di secreta confidenza, cavato, che nella ultima dieta si propose, se si doveva, „venendo l'occasione, stringersi con nova capitolatione et intelligenza con la Ser:

partie gagnée pour la République qui consentait à servir de grosses pensions aux III Ligues et aux particuliers grisons.[1] Déjà l'ambassadeur d'Espagne, Francisco de Vera, — ordinairement très bien renseigné sur les moindres démarches des diplomates vénitiens[2] — écrivait à son souverain que l'alliance vénéto-rhétienne était chose faite[3]; déjà Philippe II s'apprêtait à réclamer l'intervention du Pape et cherchait à provoquer les foudres de l'Eglise contre une puissance catholique qui implantait l'hérésie dans la Péninsule en appelant des mercenaires grisons à la

---

„Sign:, e fù concluso di si, anci che se ne desse commissione al Sr Giovanni Salice „che andando a Venetia . . . movesse questa pratica.“ Gromelli alli SSri Rett: di Bergamo. Vorcurago 19 Maggio 1589. Grisoni filza 1. — L'ambassadeur de France à Venise, Hurault de Maisse, intrigua vivement alors pour que le Sénat s'alliât avec les III Ligues. „. . . . all' hora per assecurarsi maggiormente fece che il Signor Gio. „Salice venisse a Venetia, accio che la Republica conoscendo che questo passo im- „porta non manco a Prencipi d'Italia che alla Francia, con questo mezzo, con qualche „somma di denaro, del quale la Franza era in estremo bisogno, havesse potuto obbli- „gar quella natione, ma che le parve, che questo negotio a Venetia all' hora non „fosse tanto stimato, et che pero non camminasse avanti, et che non havesse l'effetto, „che esso desiderava.“ Marino Cavalli al Senato. Parigi 10 Sett. 1601. Frari. Francia, filza 30. — „Aqui han venido dos Principales Esquizaros y otros dos Grissones, „y ambas partes tuvieron audiencia de la Señoria; . . se tiene por cierto sea harina „de este embajador de Francia astutissimo, para que viendolos presentes estos Señores „se resuelvan á tomar algun partido.“ Juan de Zornoza a su Magd, Venecia. 3 Junio 1589. A N Simancas K 1674, nº 57.

[1] „. . . nelle quale i Re di Francia tall' hora sono stati anci prodighi, che libe- „rali.“ Gir. Gromelli. Chiavenna Maggio 1589. Grisoni filza 1.

[2] On pourrait à l'aide des dépêches des ambassadeurs de S. M. C. à Venise, dépêches conservées dans les Archives de Simancas, reconstituer en partie l'histoire de la diplomatie vénitienne, sans avoir besoin de consulter les Archives des „Frari“. Il n'est presque aucune dépêche importante envoyée à Venise, — pendant les XVIme et XVIIme siècles surtout — dont les ambassadeurs d'Espagne ne soient parvenus à connaître le contenu, car ils avaient des espions jusque parmi les sénateurs.

[3] „He entendido de buena parte que ha tenido efecto la liga que se trataba „entre esta Republica y Grissones hereges, de quel legado aqui fué advertido del „Conde de Olivares, . . . diciendo que la dificultad que han tenido para no conformarse „antes, consistia en el número de la gente con que havian de servir á esta Republica, „por que ella queria que le diesen 10,000 hombres, y ellos aunque no reparaban en „su número hacian dificultad en la bondad de la gente, que siendo tanta, no podia ser „buena y asi se han concluido que sean 6000, obligando de servir á esta Republica

défense de ses Etats.[1] Rien n'était conclu cependant; Venise profitant de ce que les III Ligues lui ouvraient momentanément leurs passages, ne se hâtait point de ratifier un traité qu'elle considérait comme onéreux pour elle. A l'instant même où toutes les difficultés paraissaient aplanies, le Sénat en faisait surgir de nouvelles; il insistait entre autres sur l'insertion d'une clause, en vertu de laquelle les Grisons se seraient obligés, non-seulement à protéger le territoire vénitien contre toute attaque de l'étranger, mais encore à envahir, s'il était besoin, la France, les cantons suisses et le Tyrol — trois pays alliés ou amis de la Rhétie.[2] Les négociations se continuaient encore en février 1590 lorsque le bruit se répandit dans la vallée du Rhin que Venise était sur le point de rompre avec le gouverneur de Milan, qui avait tenté de surprendre Crême.[3] Les Grisons, refroidis par la perspective de se mettre à dos un monarque aussi puissant que l'était le roi d'Espagne, et fatigués des lenteurs calculées de la République, firent un pas en arrière.[4] Pour la troisième fois, dans l'espace de vingt ans, le Sénat vit se refermer devant lui les routes alpestres, du Splugen au Stelvio.[5]

Les Vénitiens attribuèrent leur échec aux menées du duc de

„contra todos especialmente para defensa, esceptuando el Condado de Tirol, y que al „presente se les haga un donativo arbitrario, y en tiempo de paz 3 mil ducados para „el Coronel y 4 mil para distribuir entre ellos.“ Vera á S. Magd, Venecia 1 Julio 1589. A N Simancas K 1674, nº 63.

[1] „Pienso, habiendome hecho mas capaz de este tratado, resentirme con esta Señoria „en nombre de V. M., de que se hayan querido coligar con hereges, en tan gran „deservicio de Dios y daño de la Religion catholica que evidentemente se seguira á „todos los que la profesan en aquellos paises, especialmente en las Valles que llaman „Tolina (Valtellina) y Chavenna, muy conjuntos al estado de Milan.“ Ibidem.

[2] „Sua Ser: vuole potersi servire di questa militia ad offesa de suoi nemici .... „et occorendo il caso di questa diffesa, siano tenuti andar all' offesa di essi 3 in ogni „luogo et sempre che dalla Signoria saranno commendati.“ Pregadi 25 Ottobre 1589. Grisoni filza 1.

[3] Giov. Salice a Grumelli. Coira 8 Feb. 1590. Grisoni filza 1.

[4] „Ritrovai ogni cossa in fracasso.“ Ibidem.

[5] „Venediger habend by gmeinen 3 Puendten umb ein Puendtnuss und Ver„einung wærben und ansuochen lassen, doch nit mœgen erlangen.“ Ardüser's Rhætische Chronik fol. 114.

Terranova, gouverneur de Milan [1], mais la vérité est que les politiques hésitants du Sénat ne surent former une décision en temps opportun et crurent que la lassitude prenant les Grisons, ces derniers accorderaient enfin à la République des conditions meilleures. Les III Ligues, en revanche, comprenaient que l'ouverture de leurs passages deviendrait à bref délai pour Venise une impérieuse nécessité, et loin de modérer leurs prétentions, elles les augmentaient d'année en année.

Ces prévisions ne tardèrent pas à se réaliser. Trois ans ne s'étaient pas écoulés que la République frappait de nouveau à la porte des Alpes. Les Uscoques s'enhardissaient au pillage, les arrivages de grains d'Orient devenaient de plus en plus incertains et la famine régnait en Terre-Ferme. Le Sénat se résolut à renouer des négociations avec la Rhétie. [2]

Depuis quelque temps déjà, les Recteurs de Bergame entretenaient des intelligences avec un habitant de la Valteline, Horatio Piatti, dont un parent, le cavalier Alessandro Aleardi [3], se trouvait être sujet vénitien. Piatti n'eut pas plus tôt connaissance des desseins de Venise, qu'il s'empressa de faire part aux Conseils de la République d'un projet mûri par lui de longue date et qui, s'il était mis à exécution, assurerait à jamais les communications commerciales et militaires de l'état de Terre-Ferme avec la France, l'Allemagne et les Pays-Bas. Il s'agissait de percer dans la montagne une route conduisant de Morbeigne en Valteline à Averara en Bergamasque. [4] Venise eût ainsi accaparé la majeure partie du transit des marchandises qui suivaient jusqu'alors la route Chiavenne-Côme et acquittaient des droits considérables aux douanes milanaises; le jour où l'entreprise serait décidée, les III Ligues accepteraient l'alliance de la République; la Valteline deviendrait le grenier du Bergamasque, et au premier signal des provéditeurs de Terre-Ferme 30 ou 36,000 hommes, conduits par des

---

[1] Alvise Priuli Podestà di Bergamo al Senato 26 Maggio 1592.

[2] Histoire de Venise (l'abbé Laugier). Paris 1767, tome X, fol. 327.

[3] Ecrit aussi Aleardo ou Aiardo (d'après V. Siri Memorie Recondite I, fol. 375). Fortunat v. Juvalt (Beschreibung der Geschichte gem: III Bünde) le nomme „Hiardus" (fol. 31 édit. Lehmann).

[4] Priuli al Senato. Bergamo 17 Junio 1592. Grisoni, filza 1.

princes protestants allemands, traverseraient les Alpes rhétiennes et marcheraient au secours de Venise.[1] Le Sénat approuva les plans du Valtelin; la route de Morbeigne fut aussitôt commencée et Piatti reçut en mai 1592 l'ordre de se rendre secrètement à Coire pour sonder les dispositions des Grisons en vue d'une alliance, et déclarer que la République était prête à ratifier les capitulations de 1589.[2] Quelques jours suffirent au diplomate improvisé pour mener à bien sa négociation. Les chefs des III Ligues, gagnés par lui, convoquèrent un „pittag" spécial, et obtinrent des pleins pouvoirs à l'effet de traiter avec l'envoyé de la Sérénissime.[3] L'instant était venu pour le Sénat de faire recueillir, par un ambassadeur dûment accrédité, la moisson préparée par les soins de Piatti, et de destiner deux ou trois mille écus — somme bien minime eu égard au but à atteindre — à aplanir les dernières difficultés.[4] „Le moindre retard peut tout compromettre," écrivait Piatti aux Recteurs de Bergame.[5] Au moment de prendre une décision, le Sénat se replongea dans ses hésitations accoutumées; il désirait ne pas hasarder les deniers de St Marc avant que l'alliance fut définitivement conclue[6], et il lui répugnait en outre d'engager le nom de Venise aussi longtemps que les Communes ne se seraient pas prononcées.[7]

La circonspection dont usa la République dans cette circonstance ne profita guères qu'au gouverneur de Milan. Informé des succès de Piatti, le duc de Terranova jeta dans les jambes de l'envoyé vénitien le capitaine Antonio Arduino, celui-là même qui, dépêché à Coire en

---

[1] Alvise Priuli al Senato. Bergamo 17 Dec. 1562. Grisoni filza 1.

[2] Idem 2 Maggio 1592.

[3] 10 mai 1592.

[4] „che chi vol far qualche cosa non vi vol più parole ma fatti." Aleardo a Priuli 9 Julio 1592. Ibid.

[5] „Non converra perder onza di tempo." Piatti a Priuli. Coira 2/12 Junio 1592. Ibid.

[6] Priuli al Senato. Bergamo 3 Agosto 1592. Ibid.

[7] „... cio si faccia con quella circonspecione che si conviene, non si scoprendo „mai che da ministri rappresentanti la Ser: Sign: si tratti di deviare il bene altrui, „ma facendo lei il tutto come da se." Priuli a Giov. Salice. Bergamo 3 Agosto 1592. Ibid.

1583[1] pour y proposer l'alliance de Milan, avait échoué dans ses tentatives, grâce aux représentations énergiques adressées par les ambassadeurs des Cantons protestants au „pittag“ des III Ligues.[2]

L'instruction d'Arduino portait qu'il devait travailler de tout son pouvoir à l'effet d'opérer un rapprochement entre les Grisons et le Milanez, et qu'en désespoir de cause il avait à demander au „pittag“ le rejet des propositions vénitiennes. Les moyens employés furent en rapport avec le but que poursuivait l'Espagne: l'acquisition à tout prix du droit aux passages.[3] Partout où il se présentait, l'ambassadeur de Milan tenait table ouverte et faisait ressortir combien les conditions offertes par son maître seraient plus avantageuses à la Rhétie que les articles de Venise. En échange de la concession des voies alpestres aux armées envoyées de la Lombardie dans les Flandres, et de la promesse donnée par les Communes de défendre le Milanez — aux frais du Roi Catholique —, les Grisons devaient obtenir, indépendamment de grosses pensions et de privilèges de douane, l'assurance d'être protégés par l'Espagne, même contre les archiducs d'Innsbruck.[4] Les communautés de la Ligue Grise limitrophes du duché de Milan s'étaient prononcées avec énergie contre le projet de route Morbeigne-Averara, projet dommageable à leurs intérêts commerciaux; elles furent les premières à se ranger du côté d'Arduino, dont les progrès devinrent dès lors inquiétants pour Venise.[5] L'union des III Ligues parut même un instant compromise. Les Espagnols secondés par les V Cantons catholiques cher-

---

[1] 1584; d'après Hans Ardüser, Rhætische Chronik (édit. Bott) „Kœnig Philip 2 „us Hispania begært durch sin bottschafft ein Vereinnung und Puendtnus mit den „3 Puendten ufzuorichten. Als aber des Kœnigs Ambassador nuet mœgen erlangen, „ist er unverrichter Sachen wider heimwerts gereiset.“ Fol. 80.

[2] Gir. Gromelli alli SS^{ri} Rett: di Bergamo. Chiav.; Maggio 1589. Grisoni filza 1. — Ardueser's Rhætische Chronik, fol. 122.

[3] „Ha detto Ambasciatore (Arduino) a questo negotio dato tal principio che di „esso si comprende che la commission sua è di procurare a tutti li modi diretti et „indiretti di ottenir questa amicitia.“ Mem. di G. Salice. Bergamo 9 Julio 1592. Ibid.

[4] Nouvelles propositions d'Arduino. Juillet 1592. Ibidem. Ses premières propositions avaient été rejetées par les Communes.

[5] Ho ritrovato la Republica nostra esser più infestata del male Spagnolo de „quello credeva.“ Priuli al Senato. Bergamo 3 Agosto 1592. Grisoni filza 1.

chaient à détacher la Grise de ses deux confédérées; avec cette seule ligue à sa dévotion, le gouverneur de Milan se trouvait maître des passages pour le Brisgau et les Pays-Bas et coupait en outre les communications des Vénitiens avec la France, les protestants suisses et les protestants d'Allemagne.[1] Mais la République échappa une fois encore au danger, sans avoir rien fait cependant pour le conjurer. Arduino, il est vrai, gagna les suffrages de quelques-unes des Communes évangéliques de la Cadée et des X Juridictions, en promettant que les marchands grisons trafiquant dans le duché seraient soustraits à l'Inquisition[2]; mais il reperdit en quelques jours le terrain conquis, et se fit des ennemis de tous les prédicants, quand il s'avisa de réclamer la liberté de conscience en faveur des catholiques des pays sujets d'Outre-Monts.[3] Zurich et Berne offrirent des troupes à leurs corréligionnaires des II Ligues; et à Coire comme à Mayenfeld on se prépara à la résistance contre la Grise. Sur ces entrefaites, le capitaine Florin, truchement de l'ambassade de France, se présenta devant la diète, et obtint, à la barbe d'Arduino, la reconnaissance de Henri IV par les Grisons, comme roi de France.[4] Ce fut le dernier coup porté aux projets du gouverneur de Milan, dont l'envoyé quitta aussitôt la Rhétie.[5] Si le Sénat — toujours prudent — s'était refusé à demander à la France d'intervenir auprès des Grisons en faveur de la République, c'est qu'il craignait de s'appuyer trop ouvertement sur le parti de Navarre[6], qu'il soutenait cependant sous main avec une réelle vigueur. L'initiative prise par Florin dans cette circonstance fut précieuse pour Venise envers laquelle Henri commençait à s'acquitter de sa dette.

A peu de choses près, les Vénitiens avaient obtenu ce qu'ils désiraient, et le parti espagnol en Rhétie était trop affaibli pour tenter

---

[1] Aleardi a Priuli. Ilantz 6 Dec. 1592. Ibid.

[2] Article 5 du projet de capitulation présenté par Arduino en juillet 1592.

[3] Aleardo a Priuli 9 Luglio 1592. Grisoni, filza 1.

[4] Del medesimo, Ilantz 6 Dec. 1592. Ibid.

[5] D'après Padavino (Relazione di 1605) il serait mort à Ilantz.

[6] „. . . . essendo questi modi proposti molto pericolosi, et che per nissuna maniera „mi credevo io che fossero da lei abbracciati et particolarmente per levar l'occasione „a maledici che pur troppo falsamente vanno spargendo che la Ser: Vostra aiuta hora „il partito di Navarra.“ Priuli al Senato. Bergamo 12 Luglio 1592. Ibid.

sitôt de leur fermer les passages. Les négociations d'alliance se continuèrent pour la forme, car les Grisons, après avoir rejeté les offres tentantes de Milan, ne voulaient plus se contenter du projet de capitulation de 1589, ou du moins en niaient l'authenticité, et le Sénat, de son côté, se montrait résolu à ne pas discuter de nouvelles propositions.[1] Piatti s'était engagé envers le Pittag à lui faire connaître la décision de Venise, au plus tard à la fin de décembre 1592. Lorsque, en juin 1593, les III Ligues insistèrent à demander une réponse au Sénat, ce dernier s'excusa sur ce que ses nombreuses occupations ne lui permettaient pas d'accorder pour lors aux affaires de la Rhétie l'attention qu'elles méritaient, et mit fin à la mission de Piatti.[2]

Telle se présente, dans ses traits essentiels, l'histoire des rapports entretenus par Venise avec ses voisins des Ligues Grises pendant la seconde moitié du XVIme siècle. Trompée en 1561 par Rodolphe de Salis, la République avait pris sa revanche avec éclat dès 1582. Trente années durant, grâce à sa politique pleine de finesses et d'atermoiements, elle avait réussi à se faire ouvrir les routes des Alpes, toutes et quantes fois que le besoin s'en était fait sentir pour elle. Mais l'époque n'était pas éloignée où les Grisons, las des tergiversations de Venise, mettraient le Sénat en demeure de choisir entre une alliance et la fermeture des passages.

---

[1] Capitoli del 8 Feb. 1590. Ibid.

[2] „(Il Senato) non haveva fin al tempo havuto tempo di risolver il detto negotio." Priuli al Senato 1593. Grisoni, filza 1.

L'alliance de Davos.

Tandis que Venise, toujours rebelle à l'idée d'une alliance avec les Grisons, se trouvait réduite à se servir d'expédients pour frayer à ses mercenaires une route au travers des Alpes, l'horizon se rembrunissait du côté du Piémont. Henri IV venait d'entrer en Savoie; les forces de Charles-Emmanuel, concentrées autour de Turin, s'apprêtaient à marcher au secours de Montmélian par le val d'Aoste, et le nouveau gouverneur de Milan, comte de Fuentes, augmentait avec une fiévreuse activité ses préparatifs militaires. Les hostilités, il est vrai, ne s'étendirent pas au-delà du Mont-Cenis, et la paix fut conclue à Lyon le 17 janvier 1601; mais cette paix, loin de calmer les appréhensions de la République, ne fit que les accroître, car elle consacrait l'isolement de l'état de Terre-Ferme au milieu des possessions de la Maison d'Autriche, puisque les Français abandonnaient le marquisat de Saluces, sans avoir auparavant renouvelé leur alliance avec les Ligues Grises.

Réveillé en sursaut par l'imminence du péril, le Sénat renonça brusquement à la politique d'expectative qu'il avait suivie jusqu'alors[1]; il autorisa ses provéditeurs à faire une levée supplémentaire de 10,000 fantassins et de 1500 cavaliers; les garnisons des frontières occidentale et septentrionale furent renforcées, et quarante galères nouvellement équipées rejoignirent la flotte de la Sérénissime.[2] Au risque d'encourir le blâme du St Siège, Venise, presque seule entre les puissances

---

[1] „Ses menaces et bravades (de Fuentes) esmeurent leurs courages et les resveil-„lerent de leurs delices de la paix ou ils estoient plongés." Palma-Cayet. Chronologie septennaire. Année 1603.

[2] Francisco de Vera a Su Mag^{d}. Venecia 31 Marzo 1601. A N Simancas K 1677, n° 108.

italiennes, se refusa à coopérer à la croisade organisée par l'archiduc de Gratz contre les Turcs de Canize[1]; s'il s'était agi de faire le sacrifice de deux à trois cents mille écus, elle aurait préféré les employer à racheter le marquisat de Saluces pour le restituer à la France.[2]

Une des premières pensées du Sénat, au lendemain des événements de Savoie, avait été de faire appel aux sympathies du nouveau Roi à l'égard de la République; c'est ainsi que l'ambassade sollennelle envoyée à Paris, à l'occasion du mariage de Henri IV et de Marie de Médicis fut chargée d'attirer l'attention du Béarnais sur la situation critique créée à Venise ensuite de la paix de Lyon. Mais les secours de France étaient trop aléatoires pour que la République put faire fond sur eux. Elle chercha, dès lors, à se procurer de nouveaux alliés. Les contrats passés pour la première fois en 1560 avec le colonel Melchior Lussi d'Unterwalden furent renouvelés en 1600 par le secrétaire Gerardi[3], tandis que le comte de Vaudémont, troisième fils du duc de Lorraine[4], signait le 4 décembre 1599 un traité en vertu duquel il s'engageait, en échange d'une solde annuelle de 12,000 écus, à amener dans l'état de Terre-Ferme, à la première réquisition du Sénat, 22,000 fantassins et 4000 cavaliers.[5] Aussitôt ces capitulations conclues,

---

[1] Nagy-Kanisa. — „Tutta la sua rettorica sfoderò il Nuntio per incitarli contra „il Turco . . . Cantava à sordi . . ., ed erano parole le sue gittate al vento, quando „esclamava che per i soli Venetiani rimaneva che tutta la Christianità non cospirasse unita contra il comune nemico." V. Siri, Memorie Recondite I, fol. 182.

[2] Venise et Florence agitèrent un instant cette question en 1604. „E fra gli „altri, messe in tavola (il Gran Duca) che la Republica di Venetia e lui farebbono „borsa di due o trecento mila scudi di regalo al Cardinale Aldobrandini per interes- „sarlo nel successo, della cui prosperita nulla dubitavano quando si accingesse all' „opera." Ibidem I, fol. 329.

[3] Rett: di Bergamo al Senato 26 Aprile 1601. Grisoni, filza 1.

[4] François de Lorraine, comte de Vaudémont, troisième fils de Charles II, duc de Lorraine et de Bar. Les Vénitiens ne retirèrent pas de sa „conduicte" tout le bénéfice qu'ils en espéraient. En 1606 et 1607, il refusa de marcher au secours de la Sérénissime, de peur d'encourir les foudres de Rome; aussi le Sénat ne renouvela-t-il pas la capitulation lorsqu'elle fut expirée.

[5] Grisoni, filza 1 (4 dec. 1599). — Verdad es que los Venecianos han tomado á „sueldo Mr de Vaudemont con doce mil escudos de sueldo al año y obligacion por su „parte de llebar, cada vez que quieran, veintedos mil infantes de todas naciones, y „cuatro mil caballos . . . . y á decir verdad no puede ser menos, que el padre y el

Venise se montra désireuse de profiter du bénéfice qu'elles lui assuraient.

Le Sénat ne fut pas long à se rendre compte des difficultés qu'il allait avoir à surmonter. Aux levées de Lussi, aussi bien qu'à celles de Vaudémont, une seule voie demeurait ouverte, celle des Alpes grisonnes; le St Gothard avait été livré aux Espagnols en 1587, et le passage du Trentin était entre les mains de la Maison d'Autriche.

Le cavalier Alessandro Aleardi, envoyé en Rhétie vers la fin de l'année 1599, au moment où Venise engageait à son service le comte de Vaudémont, avait misérablement échoué auprès des III Ligues; le Pittag, instruit des terreurs de la République, s'était empressé d'interdire les passages aux levées lorraines et suisses[1], pour aussi longtemps que le Sénat ne se résignerait pas à renoncer à quelques-unes de ses prétentions[2] et à faire négocier l'alliance par le moyen d'un ambassadeur muni de pleins pouvoirs. Econduit de Coire, Aleardi se rabattit sur Stans, dans l'espoir que les Grisons ne refuseraient pas à l'intriguant et rusé Lussi ce qu'ils n'avaient pas cru devoir accorder à Venise, mais il acquit bientôt la certitude que les passages rhétiens seraient inexorablement fermés au vieil aventurier, dont le plus grand crime, aux yeux des protestants des

---

„hermano mayor se han obligado que Monsieur de Vaudemont cumpliera lo que pro-„mete." J. B. de Tassis á S^{u} Mag^{d}. Paris 17 Enero 1600. A N Simancas K 1603, n° 11.

[1] „La condotta del Conte di Vademont è stata ben intesa da tutti, che apporta „gran riputatione, discorrendo intorno le difficoltà del transito per Svizzeri e Grisoni, „con i quali bisogna all' improviso far lega . . . ." Relazione di Franc^{co} Vendramin 1600. Francia. B N fds. italien, mss. 1650, fol. 160.

[2] „Essendo l'illustre Sr Cavalier Aleardi comparso inanti li S^{ri} Presidenti et „Consiglieri delle 3 Leghe, et havendo dimandato di saper la conclusione delle hono-„rate Communità sopra gli articoli scritti sopra essi per la confederatione, gli è stato „da essi Sig^{ri} risposto che per il più havevano esse Communità accettata detta Con-„federatione con S: Ser:, mentre però li capitoli siano in alcune parte moderati.

„Gregorius Gugelberg a Moos
„Cancell: Curiensis. (Grisoni, filza 1.)

„An S. Johannstag ist der Venedische Ambassador Herr Alvartt, Ritter, in „Puendten ankommen und verharret bis uf Martini." Ardueser's Rætische Chronik, a^{o} 1599, fol. 148. — Caroli Paschali. Legatio Rhætica fol. 11. —

III Ligues, consistait à être sujet de l'un des V Cantons catholiques.[1] Les affaires des Vénitiens allaient donc s'empirant, les troupes de Lussi, massées à la frontière d'Urseren, se fondaient de jour en jour, et les contingents lorrains, levés à Nancy par le secrétaire Giovanni Battista Padavino, consumaient inutilement leur solde sans profit aucun pour la République.[2] Dans cet instant critique, le Sénat songea — pour la première fois — à se faire ouvrir par la France les passages des Alpes grisonnes.

Entre tous les personnages de l'entourage du Roi, Hurault de Maisse, ancien ambassadeur à Venise, était certainement l'un de ceux auxquels la politique vénitienne était le plus familière. Marino Cavalli lui demanda de prendre en mains les intérêts de la République et de les défendre dans le sein du Conseil. Il rappela les secours que le Sénat avait envoyés à Henri IV pendant la guerre de la Ligue, et conjura l'homme d'Etat français d'user de son influence auprès des Ministres, afin que, dans le texte de l'alliance projetée entre la France et les Ligues Suisses et Grises, il fût inséré une clause assurant la liberté des passages à toutes les armées que les „Stati Liberi" d'Italie jugeraient utile d'appeler à leur aide.[3] „La République — ajoutait „l'ambassadeur vénitien — a fait l'impossible pour se frayer une route

---

[1] Relazione de Grigioni et Svizzeri del Sr Alessandro Aleardi di Bergamo, 26 Aprile 1601 (1600 d'après V. Cérésole. La République de Venise et les Suisses, fol. 34). Grisoni, filza 1.

[2] „Stettero però le sudette compagnie circa due mesi nel stato del Signor duca „di Lorena, vivendo a discrezione nelli villaggi con grave danno de paesani." Relazione de Grisoni. Padavino 1605.

[3] „Ritrovatomi con buona occasione con Monsignor di Mets (Hurault de Maisse) „ragionando della partita di Monsignor di Sceleri (Sillery) et di quello che doveva „trattare, entrai a dirle, che la alianza de Signori Svizzeri era ben necessaria al „servitio di questa Corona, ma quella de Sri Grisoni non era di minor consideratione „perchè hora che il Marchesato restava al Sr Duca di Savoja, non vi essendo nelle Alpi „altro passo libero di passar di Franza in Italia, che non dipendi dalla Casa d'Austria, „che quello de Grisoni, era grandemente necessario per il bene di questo Regno assi- „curarlo quanto più si potesse, et esservi tanto maggior diligentia, quanto che s'in- „tendeva che li Ministri del Re di Spagna diverse volte havessero trattato di haverlo „a sua divotione; che mi assicuravo che questo era molto ben conosciuto da Sua „Signoria, intelligentissima delli interessi del suo Rè . . ." Marino Cavalli al Senato. Parigi 10 Settembre 1601. Frari. Francia, filza 30. —

„au travers des Alpes; toutes ses tentatives ont échoué; elle n'a „jamais accrédité aucun envoyé auprès des III Ligues, et ne pourrait „recourir aujourd'hui à ce moyen sans qu'il en résultât un danger „pour la France, car le gouverneur de Milan se hâterait, lui aussi, de „dépêcher un émissaire aux Grisons." Cavalli concluait en insistant pour que Sillery, nommé ambassadeur aux Ligues, reçût l'ordre de favoriser Venise.[1] Hurault de Maisse apprit à son interlocuteur que le Roi avait prévenu les désirs du Sénat depuis près de deux mois; que l'instruction remise à Sillery satisferait en tous points la République, et que la France, bien qu'elle conservât encore de nombreux débouchés dans la Péninsule, attachait un grand prix à maintenir ouvertes ses communications avec Venise par la voie des Grisons. „Que vos maîtres se tranquilisent — continua-t-il, — le Roi ne les „abandonnera pas; il attend d'eux des résolutions énergiques, non pas „qu'il désire l'envoi d'une ambassade vénitienne à Coire, car la France

---

[1] „Li dissi (à Maisse) che haverei desiderato, che l'obbligatione a Grisoni di las- „ciar quel passo libero fosse ben dechiarato et espresso cosi a pieno che valesse per „tutti gli accidenti che potessero occorrere, et di questo ne havera parlato al Re. „Mi disse... che li agenti del Gran Duca gli ne havevano di già fatto molta „instantia... Dissi che Vostra Serenità haveva stimato grandemente haver obbli- „gata quella gente per l'occasione del passo, ma che non era riuscito per quel mede- „simo rispetto per il quale ancora il presente per parte di V. Stà era difficilissimo „il conseguirlo, che lei non haveva alcun ministro apresso Grisoni, non haveva „prima di hora tenuta intelligentia con essi, et che ogni moto che ella „facesse saria un' eccitar Spagnoli à contraporsi; ove S. M... potrà molto più facil- „mente provedere a questo bisogno; di che restò soddisfatto, et disse, che cosi era... „Risposi... che dovevo creder che li saria caro il firmar quel passo libero che rius- „civa di utilità et riputatione a una parte et l'altra, et che, se la Repubblica poteva „haver bisogno di gente francese et d'altre che sono di qua da monti, non doveva „dispiacer al Rè, per molti rispetti, poter per quella strada non solo ajutar li Prin- „cipi suoi amici, et molestar gli inimici, ma haver sempre che le fosse piaciuto gente „italiana al suo servitio, come ne haveva havuto compagnie intiere de Cavalli del „Stato di Vostra Serenità nella guerra passata, et che quanto all' esser patron del „passo sempre che resti libero alli Principi amici della Corona di Francia, non po- „tendo essere amici di S. M. se non quelli che lei voleva, si poteva dir che sempre „il passo fosse in poter suo; il che mi fù confirmato da Mgr di Metz con discorrer „di molte cose, che mentre era in Venetia haveva operato in servitio di S. M." Marino Cavalli al Senato. Parigi 10 Settembre 1601. Frari. Francia, filza 30.

„est décidée à demeurer seule maîtresse des passages, mais il vou-„drait que la République contribue pour une bonne part aux frais du „„Renouvellement", et il m'a répété à plusieurs reprises que le jour „où les Etats italiens auraient besoin de ses secours, ils sauraient „bien lui faciliter l'entrée dans la Péninsule."[1]

Pendant que Cavalli s'adressait à Hurault de Maisse et au chancelier Pompone de Bellièvre, le cavalier Vinta, envoyé à Paris par le Grand-Duc, à l'occasion du règlement de quelques difficultés relatives à la dot de la Reine, obtenait une audience du Roi, et lui représentait l'importance attachée par Ferdinand de Toscane à la conservation du passage des Grisons. Henri promit de s'opposer à de nouvelles conquêtes des Espagnols en Italie, mais, déjà alors, le Florentin observa que l'effort de la politique française paraissait se concentrer sur les Flandres.[2] Néanmoins, à la suite d'un entretien qu'il eut avec Cavalli,

---

[1] „Mi rispose (Maisse) che le parlavo di cosa, che non solo era di servitio della „Franza, ma che le toccava molto, che non se la scordavano, et che di già dopo essere „stato tratatto nel Conseglio quanto conveniva, ne era stato dato ordine sufficiente, „poichè già due mesi sapevano che il gentilhuomo Milanese era stato a negotiar per „il Governator di Milano con Grisoni, che prima della conclusione o della rinova-„tione della alianza sariano passati molti corrieri, che vi anderia ancora per inter-„venire alle capitulatione il Sr Marescial di Birone;... che haveva procurato che si „aggiongesse di più alla commissione già data quello che fosse stimato necessario; „che il Re voleva essere patron del passo... Mi disse che non me affaticassi in questo, „perchè nel Consiglio havevano stimato questo di grandissimo interesse, ancora più „alli Principi d'Italia, che ad essi, et che il Rè alcuna volta haveva detto: Jo non „voglio andar in Italia ma se sarò chiamato, quelli che haveranno bisogno di me mi „daranno la commodità di andarvi.... Mi disse che questa strada de Grisoni era stata „quella per la qual, mentre vi era la guerra, tutti li francesi erano venuti in Italia, „il cardinal Gondi, Duca di Nivers, Monsignor Pisani, tutti li corrieri che andavano a „Roma, et che esso medesimo l'haveva fatto altre volte." Marino Cavalli al Senato. Parigi 10 Settembre 1601. Frari. Francia, filza 30. „Im herbst ist des Kuenigs von „Franckrych u(nd) N(avarra) Ambassador, ein graf, mit 30 edelleuethen durch der „Puendtneren land uf Rom gereiset." Ardueser's Chronik. Anno 1592, fol. 124.

[2] „Havendo il Sr Cav. Vinta, mentre era qui per stabilir molti particolari per-„tinenti alla assicuratione della dota della Regina, et terminar ancora li crediti che „il Sr Gran Duca haveva con questa Corona, a che tutto ha dato compimento, havendo „commissione di parlare al Rè, acciò che volesse conservar il passo de Grisoni, ne „fece ufficio con S. M. molto efficace, dicendo che non conveniva alla grandezza sua

le Roi donna l'ordre à Méry de Vic, l'un de ses ambassadeurs aux Ligues, de demander aux Grisons le „passage libre pour S. M. T. C. et ses amis", rédaction conforme aux vœux du Sénat qui, n'étant pas nommé, comptait de ne point participer aux frais du „Renouvellement"; d'ailleurs, ajoutait Henri, „j'aime mieulx qu'il me couste „davantage et que tout depende de moy."[1]

La joie causée à Venise par cette nouvelle fut de courte durée. Jusqu'alors la République avait pris soin de cacher à Fresne-Canaye l'état des négociations entamées en Cour par Cavalli au sujet des passages grisons.[2] Changeant subitement de tactique, au commencement de novembre 1601, le Sénat pria l'ambassadeur français de

---

„abbandonar Italia; che quando lei si allontanasse, et non potessero li Principi di „quella Provintia sperare lo ajuto suo, sariano necessitati di adherire al Rè di Spagna „et tener continua dipendenza da esso; hebbe dal Rè risposta molto buona, che per „niuna maniera haveria mai lasciato di ajutare li Principi suoi amici in Italia, et „sebbene non haveva il Marchesato, non le mancava il passo di Esiglies (Exilles) in „Delfinato per entrar in Piamonte et quello del Castel-Delfino . . . et che quanto al „negotio de Grisoni saria dato buon ordine per quello che bisognava; con tutto ciò „per quanto ho potuto scoprire, mi pare che nè il Sr Vinta sopradetto che è gia „partito, nè il Sr Giannino che risiede qui Ambasciator ordinario per Sua Altezza, „siano restati compitamente sodisfatti, et che non habbiano trovata quella prontezza „o calore che haveriano desiderato, o sia per veder il Rè più applicato con il pensiero „alle cose di Fiandra che ad altra parte, o perchè temono grandemente per haver „veduto la riuscita del Marchesato, di che non hanno potuto far di meno di non dolersi; „mi par ancora che fosse detto alli sopradetti da qualche d'uno che V. Stà, cosi vicina „a questo passo e tanto interessata, non ne ha voluto far conto et che per non spen„der una summa di denaro si privava di questa maniera di assicurar le cose sue." Marino Cavalli al Senato. Parigi 11 Settembre 1601. Frari. Francia, filza 30.

[1] „Estimant peu toute l'espargne et descharge que je pourrois recepvoir de la „dicte contribution, au regard de l'advantage susdict." Henri IV à Méry de Vic, touchant le traité qu'il avait à faire avec les III Ligues Grises pour le passage des troupes de France en Italie. 16 décembre 1601. B N fds. français, mss. 16027.

[2] „J'ai fait sçavoir a ces Messieurs que Mr de Vic est allé vers les Grisons pour „renouveller l'alliance avec eux comme avec les Suisses; ils m'ont bien fait entendre „l'office qu'ils ont fait faire par leur Ambassadeur auprès de V. M. a ce qu'ils se „puissent servir de ce passage pour recevoir du secours a leur besoin, mais il ne „m'ont requis de rien, et j'ay estimé n'estre de la bienseance de leur rien offrir s'ils „ne parlent les premiers." Fresne-Canaye à Henri IV. Venise 19 octobre 1601. A E Venise, nº 36 (aussi Lettres et Ambassade de Fresne-Canaye).

s'entremettre pour que Méry de Vic exécutât à la lettre les ordres qu'il recevait de Paris[1], mais la réponse de ce dernier ne fut pas en harmonie avec les déclarations de son souverain. Henri IV avait assuré aux Vénitiens — trop légèrement peut-être — que l'insertion dans le traité, d'une clause relative à la liberté des passages, ne provoquerait aucune opposition dans les III Ligues, et il s'était engagé à se charger, à lui seul, de la dépense nécessitée par les négociations du „Renouvellement"; or, Méry de Vic exposait à Fresne-Canaye l'opiniâtreté des Grisons, qui, sous prétexte que la France ne possédait plus d'Etats dans la Péninsule, hésitaient à renouveler, en son entier, le traité de 1582, et se montraient plutôt disposés à restreindre qu'à augmenter les privilèges de la Couronne Très-Chrétienne en matière de „droit aux passages". Il adjurait en conséquence le Sénat d'envoyer sans retard à Coire un secrétaire porteur de quelques milliers de sequins.[2] L'acquiescement à cette demande entraînait pour la République l'obligation de se démasquer, alors qu'elle

---

[1] „Depuis, ayant deliberé sur cet affaire et consideré combien il leur importe „en l'etat present de l'Italie de conserver cette porte ouverte pour s'en servir aux „occasions qui peuvent survenir, ils m'ont prié en plein Collége de recommander cet „affaire trés instamment tant a S. M. comme a vous, et vous supplier de vouloir un „peu amplifier en cet endroict l'article de l'ancienne alliance." Fresne à M. de Vic. Venise 12 novembre 1601. — Méry de Vic à Henri IV. Soleure 10 décembre 1601. B N fds. français 16027. — Siri. Memorie Recondite I, fol. 374.

[2] „Plut au ciel que nous nous soyons entendus avant que vous fondiez la cloche, „car je crains que le temps de cinq a six semaines que vous fixez soit trop court „pour leur permettre de se decider. Et, qui pis est, le langage que S. M. a tenu a „leur ambassadeur, et ce qu'il m'a cy-devant commandé de leur dire sur ce subject „leur a fait esperer d'obtenir ce bien de S. M., qu'elle leur tiendroit cette porte „ouverte sans qu'il leur en coustat rien. Ils ont occasion de trouver estrange que „ne leur ayez plus tost donné advis de ce que remarquez par dela des desseins de „leurs ennemis, et que l'occasion de pourvoir a cet affaire soit sur le point de se „perdre devant qu'ils en aient sceu les difficultés, veu qu'au contraire, S. M. en a „parlé a leur ambassadeur comme de chose faite." Fresne à de Vic. 30 novembre 1601. — „Tant s'en faut qu'il faille esperer d'amplifier cet article, qu'au contraire l'on „le veut du tout retrancher, sous ce pretexte que V. M. ne posséde plus rien en „Italie." Fresne à Henri IV. Venise 6 décembre 1601. — „Le pareva (à Fresne-Canaye) „che sarebbe a proposito il mandar di qua persona espressa per distribuir qualche „somma di danaro alli più potenti." Relazione di Padavino (Grigioni) 1605.

aurait préféré ne point être nommée dans le traité, aussi bien par raison d'économie que par crainte d'éveiller les susceptibilités de Milan.[1]

Depuis deux mois déjà, le Sénat fermait l'oreille aux représentations de Méry de Vic, lorsque ce dernier, au moment de succomber sous l'effort des menées espagnoles, signa à la hâte le 17 janvier 1620 un traité, par lequel les Grisons consentaient que „pour l'esclaircisse-„ment de l'article (des passaiges) .... sa ditte M^té^ en puisse uzer cy „apprés, mais si quelqu'aultre prince ou seigneur se vouloit servir „dudit passage, pour estre amy ou allié de sa ditte M^té^, cela ne pourra „estre que lesdits seigneurs des Ligues n'en aient esté premierement „salués et priés, pour sur cella prendre telle resolution qu'ilz jugeront „plus a propos pour le bien de leurs dits ligues."[2] Les Espagnols avaient su tirer parti auprès des Communes de quelques paroles imprudentes du comte de Vaudémont, qui, apprenant l'arrivée de Vic à Coire, aurait laissé entendre que les communications étaient désormais assurées entre la Lorraine et l'Etat de Terre-Ferme.[3]

A peine le traité fut-il conclu, que le Roi, désireux de ménager les susceptibilités d'un ancien allié, chargea Fresne-Canaye d'annoncer au Sénat que la France avouerait toutes les troupes levées par la République au-delà des Monts, et les ferait passer par le val Bregaglia sous le couvert de la Couronne Très-Chrétienne. Mais au lieu d'obéir et de faire part à la République de ce témoignage de la bienveillance royale, l'ambassadeur français préféra attendre une occasion qui ne se présenta pas.[4] Les conséquences de ce retard devaient être désastreuses pour le repos des Ligues Grises.

Si, en janvier 1602, le Sénat manifesta de l'enthousiasme à la nouvelle du succès remporté par Méry de Vic dans la vallée du Rhin,

---

[1] „Qu'ils ne sçauroient envoyer si secrettement par dela, que les Espagnols ne „le sceussent, qui ne faudroient de s'alarmer estrangement de cette nouvelle et non „usitée procedure." Fresne à M. de Vic. Venise 31 décembre 1601.

[2] Kantonsarchiv Chur. — Frari. Svizzeri — filza 24, fol. 302. —

[3] G. B. Padavino al Senato. Coira 28 Giunio 1603. Frari Grisoni filza 2.

[4] „Je ne leur ai pas encore dit ce que V. M. ajoute a ses lettres qu'au pis aller „elle pourvoiroit a leur contentement en advouant les troupes qu'ils voudront faire „passer par lesdicts Grisons, parcequ'il semble que cela se dira toujours a temps quand „on ne pourra mieux obtenir." Fresne-Canaye à Henri IV. Venise 11 janvier 1602.

s'il charge a Marino Cavalli de présenter au Roi Très-Chrétien les remerciements chaleureux de la République, la raison en est qu'à St Marc on ne connaissait encore que fort imparfaitement le texte du traité.[1] Un mois plus tard, il n'était plus permis de se méprendre au sujet de la portée des articles signés à Coire. Venise, humiliée à l'idée que le maintien de ses communications avec l'Allemagne dépendrait désormais du bon vouloir des rois de France, forma le projet de faire acte d'indépendance à l'égard des deux Couronnes et d'entamer pour son propre compte une nouvelle campagne aux III Ligues Grises.[2] Ce fut à ce moment que deux grands partis commencèrent à se dessiner dans le sein du Sénat. L'un, le parti „du Levant", ayant à sa tête le procurateur Leonardo Donato, préconisait le développement de la politique coloniale, en opposition à toutes capitulations avec une „nation mercenaire".[3] L'autre, le parti „continental" dirigé par Foscarini et Alvise Zorzi, cherchait à pousser la République vers les Alpes.[4] Ce dernier parti l'emporta en juin 1603, et l'alliance vénéto-rhétienne fut résolue.

A son retour de Lorraine, au mois de juillet 1601, le secrétaire Padavino, s'étant arrêté dans la vallée du Rhin et ayant appelé à lui les principaux partisans de Venise, avait pu se convaincre que les sympathies grisonnes étaient plutôt acquises à l'Etat de Terre-Ferme qu'au duché de Milan.[5] Partout sur son passage, néanmoins, il avait

---

[1] V. Siri. Memorie Recondite I, fol. 374. — (Votre victoire aux Grisons est si grande) „que toute l'eloquence de ce Senat estoit trop debile et trop basse pour digne-„ment relever un bienfait si heroïque. La tache du Marquisat de Saluces est effacée." Fresne à Henri IV. 13 février 1602.

[2] Fresne-Canaye au Roi 19 novembre 1602. Venise. — V. Siri. Memorie Recondite I, fol. 375, 380.

[3] „Il y a un nombre de senateurs ausquels cette alliance n'a jamais pleu et qui „mesmes ont supporté impatiamment qu'on ait qualifié de ce nom une capitulation „avec une nation mercenaire. Le chef de ceux-ci est le procurateur Leonardo „Donato" (Doge en 1606). Fresne à Henri IV. Venise 19 novembre 1603. — Fresne au Roi 15 décembre 1604. — V. Siri. Memorie Recondite I, fol. 378.

[4] Fresne à Henri IV. Venise 30 janvier 1604. — Du même au même 17 juin 1604.

[5] Cependant, ajoutait Padavino: „Vogliono Grisoni far conoscer a Vostra Sere-„nità quanto importi alla diffesa et sicurezza delle cose sue haver lega con essi per „tenersi aperta quella porta." Padavino al Senato, Basilea 2 Luglio 1601. Svizzeri

trouvé des traces de l'activité espagnole. Les agents du Catholique, après avoir gagné deux d'entre les sept Dizains du Valais, ne désespéraient pas de séparer la Ligue Grise de ses deux confédérées.[1] Deux ans plus tard, au mois de mai 1603, la Grise était complètement „espagnolisée" et le gouverneur de Milan cherchait à réunir la pluralité des suffrages de la Cadée. Pour atteindre ce but, il suffisait en effet d'un déplacement de quelques voix, et Fuentes comptait l'obtenir en faisant restituer à l'évêque de Coire, à l'occasion d'une tentative de réforme de la Constitution grisonne, le privilège — conféré autrefois à ce prélat — de se faire représenter par huit délégués au „Pittag" de la Ligue.[2] Ce projet fut déjoué par l'ambassadeur de France, mais l'alerte avait été vive et les „bandières" de quelques Communes s'étaient soulevées. Sur ces entrefaites, un des principaux chefs du parti de la noblesse, Hercule de Salis[3], s'étant rendu à Bergame et

---

a° 1601. — „Erano sinistramente impressi, che ella (la Republica) si compiacesse di „tener viva la prattica di lega, non con fine di concludere, ma tenerli artificiosa„mente in speranza, et senza frutto divertirli dall' accomodamento con Spagnoli." Relazione de Grisoni. Padavino 1605.

[1] „. . . trattarsi continuamente da Signori Spagnoli, hora per una via et hora per „l'altra, la prattica di confederatione con essi, offerendo larghi partiti et di pagar „anco tutti i crediti vecchi, che hanno diverse famiglie di quella natione con la corona „di Francia. Ma che li Communi, li quali hanno voto consultativo et deliberativo, „sono altrettanto alieni da Spagnoli quanto inclinati a V. Stà." Padavino al Senato. Basilea 2 Luglio 1601. Frari. Svizzeri 1601 (Disp. e Relaz. di G. B. Padavino).

[2] Aleardi a Girolamo Cornaro. Bergamo 21 Maggio 1603. Grisoni, filza 1.

[3] „Mi riusci nel trattare persona molto aveduta, discreta et intelligente de „maneggi di stato" (Almoro Nani, vice-pod: al Senato. Bergamo 23 Maggio 1603). L'adresse de Salis à s'insinuer dans les bonnes grâces des gens qu'il désirait circonvenir, semble avoir été prodigieuse et n'eut d'égales que sa hardiesse et son outrecuidance, qui faisaient de lui un second Lussi. C'est ainsi qu'ayant à se plaindre de Vic, il se rendit à Venise et gagna si bien Fresne-Canaye à ses intérêts que ce dernier écrivait en Cour: „Le baron de Salis, ambassadeur des Grisons, se montre si „affectionné au service de S. M. qu'il m'oblige a vous le donner pour tout autre que „Mr de Vic ne l'a creu." Fresne soutint aussi son protégé contre Paschal, successeur de M. de Vic dans la charge d'ambassadeur aux Ligues. Vénitien par sa mère, — une Martinengo, — Hercule de Salis devint bientôt le chef du parti de la République dans la vallée du Rhin. Mais dès 1611 son étoile commença à pâlir, car le Sénat ne lui pardonna jamais de n'avoir pas découvert les trames ourdies par Paschal contre le renouvellement de l'alliance de 1603.

ayant assuré les „Recteurs“ que le terrain était admirablement préparé aux Grisons en vue d'une alliance avec la Sérénissime[1], Venise estima que le moment d'agir était venu, et ordre fut donné au secrétaire Jean-Baptiste Padavino de se transporter à Coire. Nul n'était mieux qualifié pour remplir cette délicate mission. Ancien officier[2], Padavino alliait à une grande tenacité un esprit souple et une exquise urbanité.[3] Il partit secrètement de Venise, afin de ne pas donner l'éveil à Fresne-Canaye; le 24 juin il arrivait à Chiavenne où l'attendait Jean de Salis, et deux jours plus tard il faisait son entrée à Coire au milieu d'une affluence sympathique.[4]

Les premières difficultés qu'éprouva le secrétaire de la Sérénissime dans sa négociation lui furent suscitées par les chefs du parti vénitien en Rhétie. Au lieu de confier la direction de ses affaires à un seul personnage, le Sénat avait cru faire acte de bonne politique en acceptant à la fois les services de Jean et ceux d'Hercule de Salis. Le premier, patricien de naissance, mais haï de la noblesse dont il était le plus implacable adversaire, s'efforça d'exclure ses anciens amis du bénéfice de l'alliance vénitienne; il proposa en conséquence à Padavino un projet de capitulation en vertu duquel les pensions, tant publiques que particulières, seraient supprimées en temps de paix et ne pourraient être rétablies qu'en cas de guerre.[5] Hercule au contraire se faisait fort d'enlever le vote des Communes en faveur des articles d'Aleardi qui n'auraient eu à subir que quelques modifica-

---

[1] à consulter Fort. v. Juvalta. Beschreibung u. s. w., fol. 45 (édit. Lehmann).

[2] „... el Srio Patavino, oficial antiguo y versado en negocios de importancia.“ Fco de Vera à Su Magd. Venecia 31 Marzo 1601. A N Simancas K 1677, nº 108.

[3] „personnage de tel merite (écrivait Fresne à Paschal) que je m'asseure que le „plaisir que vous apportera la douceur de sa conversation vous aidera a supporter „plus doucement ce mal plaisant climat“ (22 janvier 1605). Mr V. Cérésole dans la publication très intéressante faite par lui en 1874 de la „Relazione del Governo e Stato dei Sri Svizzeri nel 1608, di G. B. Padavino“ consacre une partie de son introduction à la biographie du diplomate vénitien. Entré à l'âge de 16 ans au service de la chancellerie de la Sérénissime (1576), représentant de Venise à Milan en 1593 et 1594, G. B. Padavino reçut en 1630 la juste récompense de ses éminents services et fut nommé grand-chancelier. Il mourut en 1639.

[4] Padavino al Senato. Coira 28 Giunio 1603. Grisoni, filza 2.

[5] Padavino al Senato. Chiavenna 24 Giunio 1603. Ibid.

tions.[1] Mis en présence de cette alternative, Padavino se sépara de Jean de Salis. Cette résolution, quelque peu hardie, — si l'on songe que le gouvernement des Ligues était alors entre les mains du parti populaire, des „Contadini“[2] — permit du moins à l'envoyé vénitien de présenter ses lettres de créance et d'entamer sans retard les négociations. Dès ce moment, il eut comme alliés une grande partie de la noblesse, les „prédicants“, auxquels il promettait l'introduction du culte évangélique à Venise[3], et l'unanimité de la ligue des X Droitures, la plus exposée aux attaques des archiducs du Tyrol.[4] Fuentes, de son côté, s'était assuré des voix des fromagers Engadins et des voituriers Bregagliotes que faisait vivre le commerce du Milanez; de plus il fomentait des agitations dans le val Misocco et jusque dans les pays sujets, à Morbeigne, à Sondrio, à Chiavenne et à Bormio.[5] Les sentiments de la diète paraissaient néanmoins favorables à Venise, et Padavino aurait eu pour lui les quatre cinquièmes de la population grisonne, s'il avait été autorisé à réunir les communes dans une immense „Landsgemeinde“[6], mais un grand nombre de députés, circonvenus par les doublons espagnols, proposaient des conditions nouvelles, inacceptables aux yeux de l'envoyé vénitien, qui, caractérisant d'un mot typique les prétentions exagérées de la Rhétie, accusait ce pays „de vouloir offrir sa main à Venise sans rien apporter en dot“.[7] L'instant critique

---

[1] Del med: Coira 28 Giunio 1603. Ibid.

[2] „questo Governo in forma di Republica è piu tosto rusticale che populare.“ Ibid. — „Veramente questi loro congressi meritano ogni altro titolo che di dieta poichè „appunto il bevere et il mangiare sono le recreationi et li honori che si costumano. 23 Luglio 1603.“

[3] „Altri parteggiavano per i Venetiani, e in specie gli eretici, si perchè erano „colmate le loro mani di zecchini, e gli animi di speranze magnifiche, si anco perchè „mattamente si lusingavano di poter per tal via trappiantare l'esercitio publico della „loro seta in Venetia.“ V. Siri. Memorie Recondite I, fol. 377. — Padavino al Senato. Coira 5 Luglio 1603. Grisoni, filza 2. — Fort. v. Juvalta, hinterlassene Beschreibung der Geschichte gemeiner drey Buende. Edit. Lehmann 1781. Ulm, fol. 46. — „Zu „Venedig werde in Kurzem die evangelische Kirche in Flor und Aufnahme kommen.“ Caroli Pascali Legatio Rhætica (Deutsche Uebersetzung). Chur 1781, fol. 346.

[4] Padavino al Senato. Davos 16 Agosto 1603. Grisoni filza 2.

[5] Padavino al Senato. Davos 13 Agosto 1603.

[6] Del medesimo. Coira 28 Giunio 1603.

[7] „Che volessero maritar una figliuola senza dote.“ Del med. Coira 13 Luglio 1603.

était venu. Le Sénat n'hésita pas à user d'un moyen dont l'emploi avait eu précédemment — en 1592 — une heureuse issue pour Venise. A l'instigation de Padavino, il demanda l'appui du Roi Très-Chrétien et exprima le désir qu'ordre fut donné à Méry de Vic — alors à Zurich — de s'entremettre auprès des Grisons en faveur de l'alliance vénitienne.[1] Pendant que le parti français tiendrait tête au parti espagnol dans la vallée du Rhin, la République espérait vaincre les dernières hésitations du „Pittag".

Bien que Jean de Salis eût fait savoir à Brulart de Sillery l'arrivée de Padavino en Rhétie[2], on ne se doutait point au Louvre que Venise cherchât sérieusement à s'allier aux III Ligues; aussi, lorsque Méry de Vic — rendu à Coire le 22 juillet — se fût enquis de l'état des négociations vénitiennes, tenta-t-il un suprême effort à l'effet d'entraver les progrès de Padavino. Au lieu d'un allié qu'elle attendait, la République avait à compter désormais avec un nouvel adversaire.[3] Ce fut à qui des deux diplomates gagnerait son rival de vitesse, le vénitien suivant sa pointe avec ardeur, le français adjurant les Communes de demeurer fidèles à l'alliance du Roi. Au bout de huit jours, Méry de Vic dut s'avouer vaincu[4]; son escarcelle était vide et son crédit épuisé, car les Grisons soupçonnaient l'ambassadeur de trahir son maître et d'être l'un des complices du maréchal de Biron.[5] En vain demanda-t-il un répit de deux semaines dont il comptait profiter pour écrire en Cour; Padavino fut inexorable.[6] Le parti vénitien, soutenu par les IV Cantons protestants, reprenait peu à peu le dessus malgré l'opposition des agents espagnols, des députés des V Cantons catholiques, et du „Landvogt" Beli, représentant de l'archiduc d'Innsbruck.[7]

---

[1] Del med: 28 Giunio 1603.

[2] Del med: Chiavenna 24 Giunio 1603.

[3] „Da questi offici restava ognuno persuaso, che il Re Chr° aborisse da questa „lega, onde molti ben disposti s'intepidiavano, altri prendevano occasione di esserci„tar maggiormente il suo mal animo, et mi diede gran fastidio la venuta dello stesso „Msgr. de Vich ... Era dunque la mia negotiatione combattuta per fianco da Fran„cesi et a fronte dalli Ministri del Re Cattolico." Relaz. di Padavino 1605.

[4] Del med. Coira 23 Luglio 1603.

[5] Padavino al Senato. Coira 23 Luglio 1603.

[6] Paschal à la Reine-Mère. Coire 27 mai 1612. B N fds. français, mss. 10718.

[7] Padavino al Senato. Coira 19 Luglio 1603.

Davos venait d'être choisi comme lieu de réunion du „Pittag" dont Padavino attendait une réponse décisive. C'était un premier triomphe pour la République, à laquelle les X Droitures étaient complétement dévouées; la promesse faite par le Sénat d'achever la route de Morbeigne à Averara dissipa fort à propos les dernières hésitations des députés des Ligues.[1] Dès lors l'intervention française devenait sans objet; aussi quand Vic reçut l'ordre d'aider Padavino, puisqu'il ne pouvait le combattre avec avantage, cette résolution tardive ne provoqua-t-elle aucun enthousiasme à Venise.[2] Méry de Vic retourna en Suisse afin de ne point assister à l'entrée triomphale de son heureux rival à Davos où le traité fut signé le 5/15 août 1603.[3] Sur 68 députés présents au „Pittag", les deux tiers environ s'étaient prononcés en faveur de la nouvelle alliance; seules, quelques Communes de la Grise, du val Bregaglia et de l'Engadine avaient persisté dans une opposition d'autant plus incompréhensible que la plupart des portefaix et journaliers de la Cité de l'Adriatique étaient Bregagliotes ou Engadins.

Comme première conséquence de ses négociations aux Ligues Grises, Venise se fit une ennemie implacable du roi d'Espagne et aliéna d'elle la Couronne Très-Chrétienne.

Au moment où le „Pittag" de Davos allait se dissoudre, arriva à Coire Horatio Surmani, envoyé par le comte de Fuentes. Le vieux

---

[1] Del medesimo. Coira 5 Agosto 1603.

[2] Padavino al Senato. Davos 14 Agosto 1603. „All' hora il Sigr Ambasciator „di Francia mandò a dirmi esserle venuto ordine dal Rè di favorir il mio negotio et „coll' offerirmi danari et ogn' altra cosa, si scusò insieme dell' offici fatti. Io mostrai „d'aggradir la sua buona volontà, ma essendomi ben assicurato prima che li voti dei „communi erano grandemente per la maggior parte favorevoli, non mi parve neces-„sario ricorrer al aiuto d'altri. Relazione di Padavino 1605.

[3] A E Série Grisons, mss. 2. — B N fds. Brienne, mss. 116. — Eidg. Absch. 1587—1617, II, fol. 1905 sqq. — Palma-Cayet II, fol. 448 (Chronol. septennaire). Autres sources vénitiennes: V. Cérésole. Relazion di G. B. Padavino, fol. 136 (1608). De Thou (Histoire, Livre CXXX, année 1603), après avoir énuméré les différentes clauses de la convention, ajoute: „Ce traité fut signé a Coire au commencement de „l'année au nom de la Republique par Jean-Baptiste de Padoue et Antoine-Marie „de Vincenze (Vincenti)."

[4] Padavino al Senato. Coira 9 Agosto 1603. — Ardueser's Rætische Chronik, ao 1603, fol. 183.

gouverneur avait juré que, — lui vivant, — l'alliance vénéto-rhétienne ne se conclurait point, et il était résolu à distribuer 30 ou 40,000 écus parmi les Communes pour en venir à ses fins. Padavino signa le traité avant que Surmani put se présenter à Davos. Le milanais se retira la rage au cœur, en menaçant les Grisons de la vengeance de son maître.[1] Quant à Henri IV, il fut assez politique pour ne point manifester les sentiments d'amertume que la duplicité de la République avait fait naître en lui[2]; mais, dans le fond, il n'eut pas le traité du 15 août 1603 pour agréable et ne pardonna jamais à Méry de Vic d'avoir, par sa négligence, laissé enlever à la Couronne les privilèges dont elle avait joui jusqu'alors aux Ligues Grises.[3] L'ambassadeur était-il le seul coupable? Las des négociations du Renouvellement — en 1601 — il avait, il est vrai, réclamé l'immixtion de la République dans les affaires grisonnes, mais, en cela, il s'était borné à suivre les errements de ses prédécesseurs. Le Roi lui-même n'avait-il pas — en 1592 — poussé le Sénat à s'allier avec la Rhétie[3], tandis qu'Hurault de Maisse se présentait l'année suivante au „Collège" pour appuyer les propositions de Salis et de Piatti?[4]

Par ses douze premiers articles, le traité était une capitulation militaire, unilatérale, dont Venise retirait tous les avantages. Les

---

[1] Padavino al Senato. 19 Luglio 1607. Svizzeri filza 1. — Padavino al Senato Davos 23 Agosto 1603. Grisoni filza 1.

[2] [„Questo Ambasciator del Christianissimo mi ha pero fatto vedere la capitula-„tione tra Vostra Serenità et li S^ri^ Grisoni, venuto li di Coira dall' Ambasciatore del „suo Rè; ha mostrato sentirne grandemente contentezza et mi ha detto: Il Rè mio „signore, la Serenissima Republica et questi Signori Grisoni, uniti in ogni tempo, „faranno stare i loro nemici a segno] (chiffré)." Simon Contarini al Senato. Vagliadolid, al primo d'ottobre 1605. Frari. Spagna filza 35.

[3] Aleardi à Priuli. Ilantz 6 e 7 Dec: 1592. Grisoni filza 1.

[4] Le 12 mai 1592. Grisoni filza 1. — „Mi disse poi (Hurault de Maisse à Cavalli) „che mentre si ritrovava nell' Ambasciata di Venetia, intendendo che Spagnoli erano „in prestissima trattatione con Grisoni, i quali offerivano di pagar quello, che dove-„vano haver di Francesi per obbligarli a dipender da essi, cercò modo di sturbar „ogni cosa, como gli riusci, che a questo havevano seguito gli ufficii fatti a parte „con molto ma principalmente il rispetto che li Grisoni portano alli Svizzeri, li quali „non vedendo di buon animo che si aggrandisca più la potenza della Casa d'Austria „et che Spagnoli possano, per il paese de Grisoni, molestarli quando li tornasse conto „di farlo, havevano impedito questa collegatione: che all' hora per assecurarsi mag-

Grisons s'engageaient à lui fournir 6000 hommes à la première réquisition[1]; huit autres articles traitaient de questions d'extradition, de commerce et d'établissement[2]; la convention, conclue pour un terme de dix années, renouvelable au gré des Parties contractantes[3], réservait les confédérés des Ligues Grises.[4] Quant à l'alliance proprement dite, les stipulations en étaient contenues dans les articles XIV, XV, XVI et XVII, que Venise et ses amis entendaient au sens d'une ligue défensive, mais auxquels l'Espagne et ses alliés donnaient une interprétation directement opposée.[5]

La République connaissait trop l'instabilité du peuple de la Rhétie, pour différer d'un instant la conclusion solennelle de l'alliance.

„giormente, fece che il Sr Giov: Salice venisse a Venetia acciochè la Repubblica, „conoscendo che questo passo importa non manco a Principi d'Italia che alla Francia, „con questo mezzo con qualche somma di denaro, del quale la Francia era in estremo „bisogno, havesse potuto obligar quella natione." Marino Cavalli al Senato. Parigi 10 Settembre 1601. Frari. Francia filza 30.

[1] Article III. „. . . si toutesfois la S. S. voulloit faire levée de gens au temps „ou le Roy T. C. en eust desja levé ou levast actuellement le nombre entier qui luy „est accordé, en ce cas seulement de l'entiére levée pour France, a la place des 6000 „hommes, il n'en sera plus concedé a la S. S. que 4000 durant cet empeschement, affin „que le pays ne soit desgarny de plus qu'il ne fault pour sa seureté." B N fds. Brienne, mss. 116.

[2] Art. XIII et XVIII à XXI. XXIII à XXV.

[3] Art. XXII.

[4] Art. XXVI.

[5] „Mi sono anco in certo luogo di passaggio scontrato a caso questo medesimo „dì con Monsgr Illmo Nontio, il quale venne subito da se a dirmi, che per quanto „egli intendeva, dubitava assai non restasse disturbata da Spagnoli la colliganza di „Vostra Serenità con Grisoni, andando essi chiaramente dicendo in voce et anco in „certi lor discorsi in scritto, dietro molti particolari fastosi, che è obligati Grisoni a „questa Corona; in ogni caso che bisognasse, voterà ella tutta la Germania di gent „et di armi. Bene mostra il Nuntio sentir dispiacer assai circa questo et mi ha detto „havergli il Papa risposto a quanto gli scrisse gli giorni passati in tal materia, parer „gran cosa alla Beatitudine sua, che voglino Spagnoli per vantaggio loro poter esse„quire ogni stravagante attione, a danno anco di chi si sia, et che gli altri non pos„sino effettuar quelle che mirano solamente alla confirmatione delle cose proprie, senza „scomodo altrui." Simon Contarini, amb: al Senato. Vagliadolid 26 Febbrajo 1604. Frari. Spagna, filza 35. — „Relation des Grisons et de l'Estat auquel ils se sont „trouvez depuis l'an 1603 jusques a l'an 1614 inclusivement." B N fds. français mss. 10718.

Le traité avait été signé le 15 août; le 8 septembre déjà une ambassade grisonne, composée de 7 députés des Ligues et d'une suite de 150 personnes[1] se présentait aux confins du „terciero“ de Morbeigne et du Bergamasque, à la „Piazza“ où l'attendait Padavino, que les Engadins avaient accompagné — bandières déployées — jusqu'à la frontière de la Valteline, aux cris mille fois répétés de „Vive St Marc!“[2] Festoyés dans le palais des recteurs à Bergame, les Grisons arrivèrent en vue des Lagunes le 13 septembre. Partout, sur leur route, ils avaient été escortés par des détachements de milice vénitienne à pied et à cheval. A Mestre ils furent reçus par trente sénateurs, et quelques heures plus tard ils faisaient leur entrée dans la capitale de l'Etat de Terre-Ferme. Le 24 du même mois, l'alliance fut solennellement jurée au palais des Doges dans la salle du Grand-Conseil, et chacun des sept ambassadeurs reçut, avec le titre de cavalier de St Marc, une épée et une chaîne d'or de la valeur de 500 ducats.[3]

Le Sénat ne pouvait payer trop chèrement cette alliance à laquelle il aspirait depuis quarante années. Et cependant, au moment même où Padavino s'écriait „Victoire, Venise remplace Milan aux Ligues Grises!“[4], où toutes les églises du Vénitien entonnaient un Te Deum d'actions de grâces, l'esprit subtil et fécond en ressources du vieux gouverneur Fuentes machinait un coup audacieux[5], propre à faire bondir de douleur les imprudents instigateurs des capitulations de Davos.

---

[1] „120 cavalli e 30 Pedoni.“ Ce nombre aurait été plus considérable, si Padavino n'était pas intervenu pour le faire réduire (Padavino al Senato. Davos 23 Agosto 1603)

[2] Padavino al Senato. 29 Agosto 1603.

[3] Padavino al Senato. Dalla Piazza, alli confini di Morbegno 8 Settembre 1603. Grisoni, filza 2. — Fresne-Canaye à Méry de Vic. Venise 19 septembre 1603. A E Venise, mss. 37. — V. Siri. Memorie Recondite I, fol. 376. — Archivio Dona. Cod. n° XXX (stamp: Vitt. Ceresole. Relaz. de Padavino 1608, fol. 137). — Salis-Marschlins. Denkwuerdigkeiten, fol. 5.

[4] Padavino al Senato. 29 Agosto 1603.

[5] Le „Fort Fuentes“.

ANNEXES.

I.

Li Rettori et Proveditor di Bergamo

al

Serenissimo Principe di Venetia, Signor Collendissimo.

(Marino Grimani.)

Serenissimo Principe.

E ritornato di Ondervald il signor Alessandro Aleardi, il quale ci ha rifferito la trattatione del negotio suo col Signor Collonel Lusi, et con li suoi figlioli, con tutti quei particolari, che habbiamo stimato bene che egli metti in scrittura, siccome dall' occlusa copia di essa Vostra Serenità intenderà pienamente; ma cosi come dovemo renderci certi, che esso Signor Collonello attenderà all' obligo suo et alla promessa fatta al Signor Alessandro per la leva delli doi mille Svizzeri, di subito gionto in quelle parti il Magnifico Signor Secretario Girardi, cosi con molto dispiacer nostro habbiamo inteso la difficoltà interposta da esso Signor Collonnello in proposito del passo di essa gente et contenuta nella sua scrittura suddetta, la quale, se bene speramo che sarà superata dalla prudenza et desterità del predetto Signor Secretario Girardo (!), — dimostrato sempre in ogni occasione di servitio alla Serenità Vostra, con molta sua laude, — con farlo capace, insieme con li suoi figliuoli, che egli sia tenuto di dar detta gente condotta nel stato di Vostra Serenità, conforme alla capitulatione stipulata da lui

con quel Serenissimo Dominio; tuttavia — potendo occorrere, et per quello che egli medesimo ha detto al Signor Aleardi, et per le informationi che il Signor Alessandro ha havuto nel paese de Signori Grisoni, espresse particolarmente nella sua scrittura, che Vostra Serenità fosse astretta et necessitata a ricercar ella il passo a quelli Signori nostri, sendo cessato il rispetto di mandar il Signor Kavalier Giovan Gieronimo Grumello, ne altro persona in quelle parti, si come le scrivessimo, che haveressimo fatto per che non habbiamo havuto altra risposta da lei intorno la gente Svizzera et altra oltramontana, che doveva esser levata dall' Illustrissimo Signor Conte Francesco Martinengo, ne convenendo, che ella riceir (!) la spesa, che saria necessaria per cosi fatta occasione, vedendo molto chiaro l'obligo di detto Signor Collonello nella sua condotta, — habbiamo giudicato bene di spedir queste nostre a Vostra Serenità con staffetta a posta, acciòche, ben considerata la continentia della condotta et scrittura suddetta, ella possi commandarci quanto prima la volontà sua, stimando noi che con minor suo interesse, quando Vostra Serenità deliberasse che si facesse la richiesta di detto passo per nome suo, essa potesse esser procurata dal Signor Secretario Girardi, che doverà far quella strada et visitar quelli Signori per sua parte, conforme all' ordine che tiene nella sua commissione, il qual signor Secretario partirà de qui immediate con i ducati dodici mille inviatici dall' Illustrissimo Signor Capitano di Bressa, di ordine dell' Eccellentissimo Signor Proveditor general, et gionti hoggi qui, et doppo ridotta la valuta in tante dobble, la quale è la più corrente et la manco dannosa per Vostra Serenità in quelle parti, lo faremo accompagnare con scorte tali sino in luoco securo che potrà liberamente fare il suo viaggio, et perche convenirà consumar in esso almeno otto giorni sino a Coira per le nevi grandissime, che hoggi di si vanno disfacendo per quelle Montagne, et doverà ivi fermarsi doi giorni almeno per sodisfar all' obligo della commissione sua nel visitar quei Signori, se Vostra Serenità si risolverà di darci ordine alcuno sopra questo negotio si compiacerà avisarloci in diligenza, che non mancheremo d'esseguir con la debita nostra prontezza, quanto ci sarà da lei commandato.

Dal qui allegato foglio vederà Vostra Serenità alcuni avisi di Savoia, et di Milano . . . . . in lettere all' Illustrissimo Signor Conte Francesco Martinengo, che li inviamo per non tralasciar

di farle sapere conforme al nostro debito, quanto per giornata andiamo intendendo. Gracie.

Di Bergamo a 26 April 1601.

Li RETTORI et PROVEDITOR

II.

Relazione del Signor Alessandro Aleardi[1]

alli S^ri^ Rettori et Proveditor di Bergamo.

Illustrissimi miei Signori Colendissimi.

Vedendo io che il Clarissimo signor Secretario Gherardi non arrivava a Coira, conforme al detto mi dal sargente maggiore dell' Eccellentissimo generale Monti, et non havendo io altro che fare in quelle parti, mi risolsi di venire a casa, come ho fatto, et dovendo io referire alle Vostre Signorie Illustrissime ciò che ho trattato con il signor Colonello Lusi in esecutione dattami (!), le dirò che io tengo che il Signore Colonello Lusi non haverà il passo da Signori Grisoni, perchè confederationi tra di loro non hanno che possino passare in servitio de altri, et il signor Colonello disse di voler passare per il stato di Milano, al che risposi che ad esso non era il tempo; lui disse poi, venuti che saranno li danari, mandarò à Coira a procurarlo; di più tengho che non lo habbino, perchè il figliuolo primogenito di esso Signor Colonello ha fatto di novo confederatione con l'Altezza di Mantova; dice haver riservato che Sua Altezza li dia il passo, che se lo havesse il Padre lo haveria anche il figliuolo. Oltre di ciò, il Colonello Hæssi di Clarona (Glaris), trattando meco se Sua Serenità, in occasione del mancamento del signor Lusi, se li haveria datto il carico a lui,

---

[1] L'orthographe de cette pièce et de la suivante — écrites en idiôme bergamasque — a été respectée autant que possible, surtout en ce qui concerne les n ms propres.

che si saria obligato di condure la gente che è tenuto il signor Lusi, ma che Sua Serenità dimandasse il passo, lui disse che intendeva che tra loro fussero capitulationi, che li oblighessero a darglielo; rispose di non.

Sendo andatto a Zurigho per tattare del negotio del Salmitro, parlai con il signor Leonardo Olzalba, principale et vecchio amico di casa mia; discorrendo di molte cose, mi disse che haveva inteso che io era statto dal signor Colonello Lusi per levare la gente che era in obligho; cosi gl(i)elo confermai. Mi rispose che non credeva che lo dovesse mai esseguire, perchè, oltre che non troverà tutta la giente, non haverà il passo de Signori Grisoni; oltre di tiò, tutti li Signori, Grisoni, nel tempo che io steti a Coira et anche adesso, mi dicevano che non haveva il passo, et che non gl(i)elo volevano n(e)anche dare tutto causa perchè non voriano che altri promettessero et disponessero di loro cosi liberamente, et per la puoca intelligentia che è tra Signori Grisoni et li sei Cantoni Cattolici confederati con Spagnia, perchè in esse Capitulationi vi ne è uno, che dice che in caso che essi Svizzeri fussero molestati dalli Cantoni et leghe heretiche, sia Sua Maestà obligata travagliare detti heretici a sue spese per ogni via, li che li è statto di grandissimo disgusto, oltre che vogliono fare conoscere alli Principi del mondo, che loro sono patroni del loro paese, et se li Principi vogliono il passo, ghe(che) lo paghino, et, che sii il vero, io ho havuto adesso da amico confidente et parente de miei parenti che quando Sua Serenità condusse al suo servitio il figliuolo del Duca di Lorena, missero parte et passo di non darli licentia, se ben la ricercasse, talche da ogni parte si conosce che loro Signori Grisoni non sono in obligho di dare il passo a niuno.

Pure creddo che quando Sua Serenità gl(i)elo ricercasse in altra occasione che in questa, gli lo concederia volentieri, et anche adesso tengho, se non lo concederanno liberamente, che però lo permetterano tacitamente, et tutto venira perchè temono che Spagnia li possa con l'occasione de questi soldati che ha nel stato di Milano, li possa dare qualche travaglio; et hora a Chiavena ho inteso che erano statti avisati, che havendo il stato di Milano inteso che io era dentro per soldare fanti di quelle nationi, che havevano mandato a Como cento cavalli, altretanti gli ne dovevano mandare, et cinquecento fanti a Giera, dove sta il Capitan Gabrielle Accensi, suo agiente, et altretanti a Leco, tutti lochi

vicini a Valtellina, oltra di tiò, il detto Capitano Gabrielli ha tratenute lettere del signor Tolmezzo[1] di Coira, quale scriveva al secretario di Sua Serenità a Milano, et sanno che le ha mandate a Milano, siche hanno datto ordine a tutti di Valtellina che siino provisti di arme et stanno per fare una mostra generale; hanno mandato a Milano et a Como et in tutti li lochi necessarii per vedere et intendere quello si fa et si dice, et hanno messe sentinelle al locho attiò che avisino se venisse giente, siche tutte quelle cose si (li) faranno andare riservati, perchè temono che li agienti di Spagnia fattia giente sul suo, stando il Capitano Gabrielle alla Riva di Chiavena et se passa qualche soldati li da lasiare, et loro ..... et tacciono, et se passano de suoi soldati che vengono dalle terre franche cosi alla sfillata non li dicono niente; pure, come ho detto, tengho sicuro che se Sua Serenità gli dimandasse, che permetteranno che passino, ma vi vora danari, prima per fare ridure li tre Capi insieme et altri che in tiò bisognerano, che saranno da vintiotto in circa; li bisognera circa ducati 250 in 300, poi sarà di necessità di donare ad alcuni di quelli principali qualche scudo come saria 300 in circa scudi, altrimenti tengho che troveranno delle scuse, le quali sono raggionevoli, ma loro le ampliaranno anche maggiormente.

Il signor Colonello Lusi faceva difficultà di puoter levare le genti con li scudi 1500 in presidio, dicendo che vi haveriano gionto o che non haveriano potuto levare gente buona; pure al fine disse che non haverià mancato di servire, conforme a stabilimento fatto con Sua Serenità, et che ha(v)uti li danari, haveria datto ordine al tutto, et in puoco tempo.

Sendo io poi andatto a Zurigho, Cantone principale de Signori Svizzeri, li Signori dalla Città seppero che io vi era, et la matina, per tempo che io volevo partire, vi vennero due di Consiglio, quali mi sforzorono arrestare quella matina li a disnare, volendo la sudetta Città mandarmi sei Consiglieri principali a farmi compagnia, cosa solita in quelli paesi, cosi vennero accarezzandomi molto gagliardamente, mandando il vino come si costuma. Et mi dissero che tenendo loro che io fussi la per trattare qualche negotio per Sua Serenità, che non

---

[1] L'interprête Florin.

havevano voluto mancare di usare ogni cortesia possibile, facendo certa Sua Serenità che in ogni occasione l'haveriano servita, et che questo me lo dicevano di commissione della sua Città. Li risposi che è vero che altre volte io ho trattato negotio per Sua Serenità, ma che hora non haveva comissione alcuna di trattare con loro, et che vedendo che quanto havevan fatto meco era statto credendo fusse messo di Sua Serenità, io li assicurava che l'haverebbe saputo, per che l'haverei avisato alli Illustrissimi suoi rapresentanti qui a Bergamo. Volsero oltre di questo pagare tutte le spese che io haveva fatte la sera, et quelle che si fecero la matina, che non lo fanno con tutti, et apresso fecero che sei altri pur di Consiglio, ma di manco caratto mi accompagnassero lontano di Zurigho vinticinque . . .

Cosi stando quella matina con quelli Signori, raggionando con il suddetto signor Leonardo Olzalba, mi ricercò la causa perchè non era passata la confederatione che io trattai con li Signori Grisoni; gl(i)ela dissi compitamente. Mi rispose che gli ne dispiaceva assai, perchè haveria visto volentieri che fusse seguita, perchè saria statto benefitio universale, perchè come Sua Serenità havesse fatta questa confederatione, puoteva esser sicura che non li saria mancata giente da tutti li Cantoni Svizzeri, et, fatto questo, haveria Sua Serenità, per sicurarsi meglio, confederarsi anche con loro di Zurigho nel modo di Frantia, facendo Capitulationi di pace et unione perpetua, et che Zurigho sii obligato di lassiar levar giente a beneplacito di Sua Serenità, et per questa ricompensa Sua Serenità desse alla Città di Zurigho al publico scudi mille all' anno di funtione; a questo modo disse non occorrera che fatti altra confederatione, perchè sara sicura Sua Serenità che non li manchera ne giente, ne passo; cosi io dissi se lo haveriano fatto. Mi rispose: creddo di si, perche con Franza si è fatta per l'amore che è sempre passato tra loro, tanto più lo doveranno fare con Republiche, che di raggione una deve aiuttare l'altra; cosi il negotio resto. Io tengho che questo gentil'homo non diria cosa che non sapesse che si puotesse fare, perchè è statto qua in Bergamo 25. o 30. anni, et sempre è statto huomo di parolla, et molto affettionato a Sua Serenità.

Zurigho non ha confederatione con altri che con Franza, ne niuno particulare può tirare pensione da Prencipe alcuno, in pena della testa, et se Colonello o Capitano delli suoi vanno fuori a servire, al ritorno vogliono che rendino conto delle sue operationi et che portino li suoi

ben serviti; altrimenti li castigano severamente, et chi si salva la vita, fa assai, et con tiò, alle Vostre Signorie Illustrissime fattio riverenza, pregandole da nostro Signor ogni bene et quiete.

Di casa (Bergamo) li 26 Aprile 1601.

Delle vostre Signorie Illustrissime, Devotissimo servo
ALESSANDRO ALIARDI.

III.

Alessandro Aliardi

all' Illustrissimo mio signor Colendissimo, il Signor Girolamo Cornaro

in Venetia.

Illustrissimo mio signor colendissimo.

Se non ho continuato a dare li avisi di tiò seguiva nel paese de Signori Grisoni ....., è causato, perchè ho inteso di Coira che la vi era persona che lo faceva con ogni diligentia, dondeche li miei sariano statti tardi et superflui; non ho però mai mancato di tener pratica con li amici, attiò mi avisassero se nasceva cosa di momento che non fusse cosi da tutti saputa, et havendone hora inteso certo particulare che puotria essere di grandissimo danno a Vostra Signoria Illustrissima, le diro qui abasso in quella miglior forma che il mio debil ingenio me lo concedera.

Li Spagnoli voriano a tutte le vie fare questa confederatione et sin hora non vi hanno ritrovata la strada, ma ne hanno pensata una che puotria alle volte reusire.

La Ligha Grisa è molto affettionata al stato di Milano, sendovine molti di Catolici, et ne hanno del utile per la vicinanza, oltre che al tempo che io era in quelle parti, vi ne erano molti che tiravano pensioni; questa ha più voce delle altre.

La Ligha delle Dritture è la più nemica, di tutte le altre, alla Corona di Spagnia; chi non la fa entrare per forza, tengho che volontariamente non la sentiranno; questa ha manco voci di tutte.

La Ca De (!) pende parte da Spagnia, quella che è più vicina al stato di Milano, et l'altra ha più inclinatione a Franza che altrimenti; tutta via fanno quello fa il più, in modo che chi guadagniara la metà di questa Legha, sara sicuro che havera l'altra et la Grisa insieme, donde che sara patrone, et le Dritture bisognerano accontentarsi al più.

Il Vescovo di Coira, fatto tre anni sono, è di Agnedina della Ca De, è Cattolichissimo, pende assaissimo da Spagnia, fara tutto tiò che puotra per farla riusire.

A altri tempi, il Vescovo di Coira metteva otto mi(ni)strali in Dieta a sua divotione, et da lui venivano eletti; da un pezzo in qua, venghono eletti dalli istessi Comuni in modo che non dipendono dal Vescovo.

Vorria questo Vescovo introdure con l'occasione di queste altre riforme l'uso vecchio, et far che si contentassero che lui tornasse patrone delle elettione di quelli otto mi(ni)strali, et non mostra di farlo ad altro fine che di volere rehavivare le usanze antiche. Questi lochi dove lui voria ellegere li mi(ni)strali sono li più lontani del stato di Milano; se lui ottiene questo, li mancherà puoco ad acquistare la metà di detta legha, in modo che sara tutta a divotione di Spagnia, et niun ponto puotriano proporre et risolvere, perchè la sapranno guidare bene; a tiò fare vi vorà la destrezza del Vescoso, quale è valent'huomo, et, come ho detto, amato, et delli danari. Il Vescovo non vi mancara al sicuro, et li danari vi sarano perchè la apresso di lui vi si trova il signor Giulio della Torre per il Re di Spagnia; et per trattare le cose più secrete, et che il Torre non sii scoperto, il Vescovo si è ritirato di Coira, et andatto in un loco di Agnedina, vicino alla Casa d'Austria, uno di quelli che voria facesse a suo modo, et li vicino vi sono quasi tutti li altri, siche il negotio è benissimo considerato, et comintiano a drizarlo.

Intendo di più che in questo trattato vi sia il consenso di Sua Santità, havendoli il Vescovo scritto che facendosi questa legha, sara più facile a convertire quelli Populi, perche ne haverano qualche timore, et perchè questo gusta a Sua Santità, diccono che se fanno riusir questo negotio, che saranno Cardinali; questo io tengho da amico che

dice haverlo di buon loco. Come debitore che sono al mio Principe, referisco il tutto; sono poi prudentissimo; et io le vivo svisceratissimo et con tiò a Vostra Signoria Illustrissima fattio riverentia, pregandoli da Nostro Signor ogni bene.

Di Bergamo li 21 Maggio 1603.

Di Vostra Signoria Illustrissima

obligatissimo servo

ALESSANDRO ALIARDI.

IV.

Almorò Nani

al Serenissimo Principe di Venetia.

Serenissimo Principe.

Il Signor Hercole Salice hieri al tardi arrivò in questa Città, non essendo venuto in sua compagnia il signor Giovanne, il quale con lettere si è scusato di non haver potuto sodisfare la sua inclinatione per diversi risechi et sospetti che porta seco la congiuntura de tempi presenti; onde pregava il signor Conte Francesco Martinengo et Kavalier Grumello che volessero appagarsi del suo buon volere. Il giorno seguente poi, esso signor Hercole venne a ritrovarmi insieme con detti Signori, il quale mi riusci nel trattare persona molto aveduta, discreta, et intelligente de maneggi di stato. Nel primo ingresso del mio ragionamento gli dissi, che mi allegravo di vederlo giunto con buona prosperità et per conoscerlo di presenza, et perchè speravo che questa sua venuta dovesse esser con frutto corrispondente al fine per il qual egli s'è mosso a pigliar questo incommodo et questa fatica; soggiungendogli appresso, che di quanto era passato con lettere fra Sua Signoria et questi Signori qui presenti, sopra la prattica di confederatione, come anco della sua venuta io ne ho havuto sempre parte, et di tutto

ne ho anco fatto consapevole Vostra Serenità, la quale in risposta mi haveva scritto esserle stata sommamente cara la dispositione et prontezza che egli ha dimostrato per interponersi nel stabilimento di una buona et reciproca intelligenza fra la Serenissima Republica et la sua valorosa Natione, onde poteva esser certo et sicuro, insieme con tutta la sua honoratissima Casa, di dover ricever in ogni tempo da Vostra Serenità manifesti segni d'amor et di vera gratitudine, perchè non resti defraudato quel merito che giustamente se gli conviene.

Dissi in oltre, che era stata posta da Vostra Serenità et dalle Signorie Vostre Eccellentissime in gran consideratione l'offerta et la speranza che prometteva di buon esito intorno a questo negocio, nel quale, quando egli havesse stimato che io potesse esser instrumento atto et giovevole appresso Vostra Serenità, che offerivo volentieri l'opera mia, et che se bene questa trattatione, più volte pratticata, sia stata sempre da varii accidenti sturbata, fu nondimeno senza alcuna interrutione di quella benivolenza, che in ogni tempo la Serenissima Republica ha conservato verso la sua Natione in generale, et in particolare della sua persona; che però laudavo per poter scriver di questa materia con qualche fondamento a Vostra Serenità che si discoresse insieme sopra li Capitoli accordati ultimamente con li capi delle tre leghe col mezo del signor Alessandro Aiardi, mandato dal Clarissimo signor Geronimo Cornaro podestà di questa Città, i quali, dopo lunga trattatione furono finalmente abbracciati dall' una et l'altra parte, ma con molto avantaggio de Signori Grisoni; ne vi resta altro che pensar al modo di mettervi l'ultima mano, in che è necessario et la sua auttorità et la sua prudenza, onde lo ricercavo che fosse contento di dirmi liberamente et sinceramente il suo parere, affine che si potesse pigliar quell' indrizzo che egli giudicherà più espedito per la buona conclusione di questo negocio.

Mi rispose che restava con molto obligo a Vostra Serenità della buona opinione che haveva della sua persona intorno a questo negocio, et che non si inganava punto, pretendendo egli di esser poco meno interessato che se fosse vero suddito della Republica, poichè è nato, per parte di madre, di una sorella del Signor Hector Martinengo, che mori a Corfù. Onde, et per questo, et per la particolar inclinatione che porta seco la convenienza delle Republiche, metterà sempre ogn maggior spirito per il servitio della Serenità Vostra, come ha fatto

ancora in questo negotio, nel quale prima che risponder al passo delli Capitoli accordati dalli capi delle tre leghe col mezo dell' Aliardi, mostrò desiderio che sopra essi fosse data una trascorsa, come si fece; poi disse, che con pace d'ogn' uno non si troverà mai che sia stata accordata alcuna cosa, ne dalli Capi delle tre leghe, ne meno dalli Communi, per la quale la Serenissima Republica o li signori Grisoni siano posti in obligo alcuno, in modo che le parti non restino nella loro pristina libertà.

A questo io risposi, che non essendovi concorso l'assenso delli Communi di tutte tre leghe nell' ultima Capitulatione, non si poteva imponer, intorno a questo fatto, ne alla Serenità Vostra, ne a loro Signori Grisoni alcuna obligatione, ma che dicevo che li Capitoli sopranominati erano stati approbati dalli Capi delle tre leghe, et che poi quando si volse portarli sopra li communi furono da persone interessate interposte alcune difficoltà, le quali causarono che si disciolse la trattatione. Mi replicò esser vero che il signor Alessandro Aiardi venne in Coira, ma come persona privata, et come mezano a trattar di questo negotio, onde furono deputati dalli Capi delle tre leghe tre per lega perchè dovessero ascoltar le proposte che le erano fatte, et come particolari, senza interessar il nome publico, havessero libertà di discorrer intorno a questa trattatione, sopra la quale furono da esso Signor Alessandro formati diversi capitoli, parte de quali non si potevano metter in difficoltà, altri havevano bisogno di correttione et altri era necessario di rifformare in tutto, et per tutto. Sopra di che si pose molto tempo di mezo, et confidandosi esso Signor Alessandro di alcuni con chi trattava più di quello che doveva, et non havendo prattica della forma del loro governo, stimò che quanto haveva trattato con questi fosse cosi valido, et non occorresse far altro che di portar le proposte alli Communi per la confirmatione; et con questo supposito haverà scritto a Vostra Serenità che erano accordati con li capi delle tre leghe, di che havendosene essa compiacciuto, gli mandò poi lettere credentiali con auttorità insieme di concludere conforme alla modula de Capitoli che le havea mandato. Tuttavia quando, furono proposti alli Capi et Consiglieri delle tre leghe, quello della lega Grisa e suoi Consiglieri non acconsentirono mai che fossero mandati sopra li suoi Communi per pigliar l'approbatione; gli altri due Capi et Consiglieri delle altre due leghe sentivano che si potessero abbracciar, ma con

la moderatione di tre di essi principali: uno è quello che tratta che siano in obligo di servir contra quoscunque et ubicunque con la risserva del Contado di Tirol, et d'altri nominati; il secondo tratta del stipendio che si doveva dar alli soldati in presidio et in campagna; et il terzo versava sopra li aiuti che doveva prometter la Serenità Vostra ad essi Grisoni in occasione che le fosse mossa guerra. Alla qual moderatione de capitoli, ne il Capo, ne i Consiglieri della lega Grisa volsero mai acconsentire, et questa è la maggior in numero de voti et precede alle altre due, et in questa sempre si haverà più difficoltà che in tutte le altre, come quella nella quale il Cattolico ha molta intelligenza, ricevendo di continuo dal stato di Milano notabile beneficio de formenti, risi, sali, vini et altre cose necessarie per il loro vivere.

Al particolare dell' approbatione delli Capitoli, risposi che io restavo con gran meraviglia di intendere un equivoco di questa sorte, cioè, che da una parte apparisse chiaro da più mani di lettere, scritte alla Serenità Vostra dal Clarissimo Cornaro, che trattava all' hora questo negotio secondo gli avisi dell' Aiardi, che esso negotio restasse concluso et accordato dalli Capi delle tre leghe, et che dall' altra Sua Signoria mi affirmasse asseverantemente che ciò non fosse vero, onde mi veniva troncata la via di poter far alcun ragionamento, sicome speravo che fosse compitamente fondato sopra questi Capitoli. Tuttavia per non perder intieramente il frutto della sua venuta, dato, ma non concesso, che non fossero stati mai ne conclusi, ne abbracciati, volevo dirgli che mi sarebbe stato caro che sopra di essi vi havesse havuta consideratione, perchè facendone come io credevo giudicio sincero, confessarà che non solo sono ragionevoli per l'una et per l'altra parte, ma anco molto avantaggiosi per li signori Grisoni.

Mi rispose che, per via discorsiva, poichè io l'eccitavo, ne direbbe con animo candido il suo parere, ma però come persona privata, non essendo venuto qua con alcuna auttorità publica, ma solo per far conoscer al Signor Conte, et Grumelli, quanto sia grande la voluntà che egli tiene di servirli, et di farli cosa grata, massime in negotio appartenente all' interesse della Serenità Vostra, et di tanto momento come è questo, anzi, che della sua venuta in queste parti non lo sa che i suoi più confidenti, convenendo caminar a questi tempi con molta circonspettione, havendo anco egli, et delle inimicitie, et delle emu-

lationi, come suol avenir in tutti quelli ben spesso che s'adoperano nei governi publichi. Tuttavia prometteva che non tralascierà mai, ne per timor, ne per altri rispetti di non incontrar tutte le occasioni, che gli venissero innanzi, ove possa adoperarsi in servitio della Serenità Vostra; soggiongendo che pare a lui che la Serenissima Republica ricerca et insta sopra cosa che a lei poco giova, et a loro può causar gran danno et gran conseguenze, il che dice sopra quelle parole del capitolo contra quoscunque et ubicunque, con le quali vengono li Signori Grisoni a tirarsi adosso l'inimicitia di Principe potente, che pur troppo resta offeso per la capitolatione fatta ultimamente con Franza; onde, senza dubio, ogni poco più che l'odio si accresca contro di loro, sono in termini facilissimi di rottura aperta, si che poteva Vostra Serenità contentarsi, che in scrittura apparisse che fossero tenuti alla diffesa et conservatione delli suoi stati, sicome anco è capitolato con la Corona di Franza, la quale, tutte le volte che ha ricercato li suoi aiuti, le sono stati prontamente dati, senza ricercar da Sua Maestà se li voglia per servirsene a quiete et diffesa di suoi stati, overo per invader quelli degli altri, et sempre li Capitani et Colonelli della loro Natione sono andati in ogni luogo dove sono stati comandati; oltre che dice egli che, ipso iure, la Serenità Vostra può valersi delle genti della loro Natione contra che si voglia, eccetto però contra quelli che si fa espressa mentione, che non siano tenuti servire, et che la dichiaratione dei confini del Contado de Tirol anco essa è frustatoria, perchè, ben si sa dove contermina, tanto più che nel capitolo, dove si dice che non si possa dar transito a nemici dell' uno et l'altro stato, salvo tutte le dubietà che potessero nascer di offesa da esso Contado, dal quale non si può uscire per venir a danni della Serenissima Republica, se non passano prima per il paese de loro Grisoni, che in tal caso non le saria mai permesso, onde anco questa particola si doveria ommettere, per star nella forma solita delle altre Confederationi, nelle quali non apparisse alcuna circonscrittione de confini di quel Contado; dicendo appresso, che con la casa d'Austria non hanno altra confederatione che questa semplicemente del Contado di Tirol. Onde se alla Serenità Vostra nascesse occasione di romper con l'Imperatore dalla parte del Friuli, le sue genti non ricusarebbono di servirla.

Quanto poi al Capitolo della paga de' soldati che si deve dar, et

in presidio, et in campagna, disse egli che non ha da esser differente, et non meno di quello che dà il Rè di Franza, che è di 1800 ducati dal sole per ogni compagnia de trecento fanti, ma che questa pure si potrebbe accomodare in 1800 da Lire 7.

Il terzo capitolo, che è quello che più importa, et senza il quale stima che la Sua Republica non possa concluder, ne con riputatione, ne con ragion d'utile, senza espressa dichiaration delli aiuti che in occasion di guerra che le fosse mossa, sia in obligo la Serenità Vostra di darle, perchè l'offerta che si fa in questi capitoli dell' Aiardi di dar loro quel conveniente aiuto et favor, che per lei si potrà, è una obligatione che non obliga ad alcuna cosa; et che quando venisse occasione non mancarebbono pretesti alla Serenissima Republica per non dar loro alcuna sorte d'aiuto. Che in quanto alle pensioni annue, il Signor Giovanni Salice gli ha detto che quando fù a Venetia, restorono accordate in Ducati 4200 et che, quanto alli altri capitoli per il giudicio che sopra essi cosi improvisamente egli può fare, si persuade che la maggior parte di loro potrebbono esser abbracciati senza alcuna difficoltà.

Che questo era il suo senso, et per opinione sua crede che quando la Serenità Vostra si volesse fermar su questi capitoli controversi senza alcuna riforma, non si possa venir a conclusione alcuna, et che però lauda che la Serenissima Signoria veda prima quello che può et vole, et che, quando conosca di esser in termini appresso poco di capitar nella moderatione sudetta, tratti animosamente, perchè senza dubio si concluderà. Ma, che quando ella voglia star costante et mantener questa forma de capitoli già proposti, et non accettati, è superfluo di pensarvi, et che è meglio astenersi dalla trattatione, non volendo però restar di dire, che quando non si prenda questa congiuntura della dieta di San Giovanni prossimo, tanto più che egli ha, con qualche sua fatica, disposto l'animo di molti suoi amici et dipendenti a dover abbracciar questa colleganza con la Republica, non bisogna pensar di veder a giorni nostri alcuna risolutione intorno a questo negotio, poichè le prattiche di Spagna sono cosi grandi, et le offerte et li donativi cosi larghi, che sarà impossibile di poter consigliar la gente minuta a non condescender alle sue voglie, et se non fosse l'interesse della loro Religione, senza dubio sin hora si sarebbe accordato, tanto più che non desidera altro, se non che sia impedito il passo a gente oltramontana,

et all' incontro, come è detto, offerisse pensioni, et private, et publiche molto considerabili, oltre le altre conseguenze di utilità, le quali sono potentissime per far condescender la gente bassa che non specula più innanzi di quello che porta seco un beneficio presentaneo.

Hor per rissolver i contrarii che detto Salice ha introdotto sopra questi capitoli, gli dissi che in quanto al primo, la moderatione che egli pretendeva, era una distruttione, non solo di quel capitolo, ma de tutti gli altri insieme, poi che sopra di esso era stabilita et fondata la base di tutto il negotio, et che il volersi obligar semplicemente a dar aiuti a sola diffesa, non era ne giusto ne conveniente, appartenendo alla conservatione di un stato, non solo diffendersi da coloro che attualmente lo assaliscono, ma anco prevenir quelli, che con ragionevole sospetto si crede che procurino et aspettino occasione di poterlo offendere; et se non hanno posto consideratione la lega con Franza tanto impugnata da Ministri del Rè Cattolico per dubio di non fargli offesa, ne meno devono stimar di stabilir una buona intelligenza con la Serenità Vostra per questo medesimo rispetto, conoscendo ogn' uno, che la Serenissima Republica non ha altrō fine, come l'esperianza de tanti anni lo dimostra, che di mantener et conservar il suo proprio senza minima avidita di quel d'altri, et che tra tutti i principi d'Italia non è alcuno che più ama la quiete di essa che Vostra Serenità. Onde, per conseguenza, non vi doveva esser causa ragionevole, che alcuno si potesse gravar intorno questo fatto di colleganza con la loro Natione, oltre che havendosi, come essi dicono, per questa confederatione con la Corona di Franza, del tutto alienato l'animo del Rè Cattolico, è suo servitio procurar le amicitie di quei principi, dalle quali ne possa rissultar loro et utile et riputatione insieme.

Che intorno al secondo capo della paga de soldati, che tanto debba esser in campagna quanto in presidio, non volevo dir altro, se non che cosi come da se stesso se haveva retirato dalli mille et ottocento scudi del sole, che paga il Re, per quello che dice, nelle compagnie di ogni trecento fanti della sua Natione, cosi speravo che, meglio considerata la ragione di questo negotio, si persuaderebbe che potessero bastar li mille et settecento scudi per quelli che servono in campagna, et li mille e cinquecento per quelli che fossero posti in presidio, come fu ultimamente accordato, facendo differenza della paga, secondo la diversità della fatica et del pericolo; et se Sua Maestà Christianis-

sima paga indifferentemente la soldatesca grisa tanto in campagna quanto in presidio, questo nasce perchè non ha havuta intentione di prevalersene se non in campagna solamente.

Intorno poi al terzo capitolo, che parla delli aiuti che la Republica deve dar in occasione che a loro Signori fosse mossa la guerra, dissi che la riservata maniera, con la quale si offerisse di soccorrerli et aiutarli, è segno et testimonio evidente della sincerità con la qual suol proceder la Serenissima Republica in tutte le sue attioni, volendosi governar, et nel più, et nel meno, secondo la conditione dei tempi che all' hora corressero, poichè il prometter è cosa facile quando si stima poco l'osservanza delle promesse, ma la Serenissima Signoria, che è lontanissima da questo costume, va con qualche riguardo, perchè non vorebbe mai esser imputata che non havesse sodisfatto puntualmente in tutto quello che si fosse constituita debitrice. Onde per questo rispetto, e perchè non si trova mai che ella habbia pagato alcuno de ingratitudine, a me pare che sopra questo capo non si doverebbe metter alcuna difficoltà; anzi che haverei creduto che si fossero persuasi per ragion di stato, quando non per altro, et senza capitolatione, di dover sperar nelli suoi bisogni convenienti aiuti et favori della Republica, et tanto maggiormente quanto vi sarà il fondamento delle promesse, dicendo appresso che il negar in questo capitolo la circonscrittione de confini del Contado di Tirol apporteria sospetto ragionevole a Vostra Serenità, che sotto questo oscurità di parole vi si nascondesse notabile pregiudicio suo, et che però in niuna maniera non si doveva caminar con questa ambiguità, supponendosi massime di trattar con persone di somma lealtà et sincerità!

Et qui fu posto fine al raggionamento d'hoggi, invitando esso Signor Salice per dimattina, insieme con quegli altri Signori a disnar meco, et per usar buona creanza, et per haver commodità maggiore di scoprir meglio quello che intorno a questo negotio la Serenità Vostra si puo promettere; supplicandola con ogni riverente affetto che si degni escusarmi della lunghezza con la gravità della materia che si tratta. Gratie, etc.

Di Bergamo a 25 Maggio 1603.

ALMORO NANI, Capitano et Vice-Podestà.

V.

Giovanni Battista Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Partito che fui da Bergamo, venni nella Valtolina, passando la Montagna di Morbegno, la quale, dalla parte massimamente di quà verso li Signori Grisoni, mi è riuscito molto difficile et travaliosa; subito gionto al basso intesi che li Signori Giovanni et Hercole Salice si ritrovavano in questi contorni et mi parve a proposito per mostrar confidenza et per ogni altro conveniente rispetto far nascer occasione di abboccarmi seco prima di passar a Coira. Il che mi è riusecito col Sig^{r} Giovanni, havendolo trovato in questa città, di dove il Signor Hercole era partito poche hore prima.

Sono questi Signori Salici ben di una istessa famiglia, ma senza alcuna parentela tra essi, anzi gli interessi et le adherenze dell' uno sono molto lontane da quelle dell' altro. Il Sig^{r} Giovanni è stato autore et principal motore delle sollevationi et turbolenze passate, con haver eccitata la plebe contra la nobilità per le tiranniche estorsioni che publicamente, senza alcun riguardo, erano fatte dai giusdicienti et Governatori della Valtellina, dichè egli tuttavia si gloria e dice di haver fatto il maggior servitio che potesse fare alla sua Republica, riducendola in sicura libertà; essendo la plebe in queste fluttuationi sormontata talmente che adesso tutti li governi sono in mano di gente rozza, tolta dall' aratro et per sua buona, ma de sudditi cattiva fortuna innocentemente posta al giudicar la vita et la robba degli huomeni con assoluta potestà; disordine che il medesimo Signor Giovanni non sa escusare, ma dice che a poco a poco si anderanno estraddando (!) le cose in maniera che sara essercitata la giustitia con sincerità et non per avaritia. Il Signor Hercole all' incontro si è unito col resto della nobiltà, et con alcuni massimamente con li quali per altre cause prima non passava buona intelligenza. Venne hieri subito che fui gionto in questa città il suddetto Signor Giovanni trovarmi et doppo haver egli corrisposo alle parole cortesi che le usai in nome di Vostra Serenità, mostrando grande ossequio et riverenza verso di Lei, entrò a dirmi che egli desidera estremamente veder hormai conclusa questa

confederazione, poichè ogni giorni continuano, hora per una via, et hora per un' altra le prattiche del Re di Spagna, et dubita che li communi un giorno si lassino vincer, o dalli commodi offertigli, overo dalle simulate speranze che le vengono date a nome di Sua Maestà Cattolica, et, parlando del negotio di confederatione, mi dimandò se io havevo ordine di assoldar gente in questi stati; et rispondendole io che, per grazia del Signor Dio, non vi era al presente alcun bisogno, et che anzi in questa buona congiontura di quiete senza sospetto et di pace universale, haveva stimato ben la Serenità Vostra dar a conoscere col mio mezzo la perfetta volontà sua et la stima ch' ella fa di questa natione, acciocchè non si credesse che altra occasione di bisogno la novesse, mi rispose il Signor Giovanni che lo diceva solamente per facilitare la buona conclusione, perchè quando si assoldasse una compagnia di 300 fanti per cadauna Liga per distribuirli nelli presidii della Serenità Vostra, si veniria ad alterar grandemente gli animi dei Communi, tra i quali essendovi molte persone ociose, si veniria a darle questo trattenimento et renderli più pronti et più rissoluti alla confederazione. Da poi egli mi ricercò a dirle se havevo portato lettere per il Signor de Vich, Ambasciatore di Sua Maestà Christianissima, acciò favorisce il negotio; le risposi che nel rappresentar la benevolenza di Vostra Serenità verso questi Signori, nessun mezzo poteva esser maggiormente a proposito che di un ministro spetiale et servitor suo proprio come son io, oltre che si tiene per certo che Monsignor de Vich, conscio della perfetta intelligenza tra la Maestà Sua Christianissima et la Serenità Vostra, coadjuverà questo negotio. Mi replicò il Signor Giovanni che si rimetteva, ma che veramente il detto Ambasciator potria giovar assai, et che sapeva quello mi diceva, et che perciò, gia tre settimane in circa, egli scrisse come da se a Monsignor di Seleri in Franza, perchè fosse dato ordine a Monsignor di Vich suddetto di favorir questa trattatione et che fin hora non ha havuto risposta alcuna. Disse da poi: „Horsù il negotio doverà prender „miglior forma. Ne potevi capitar qui a tempo più opportuno di questo, „perchè, nell' ultima regolatione del nostro governo, habbiamo decretato „che non si possa far più di un Pitach solo all' anno et che li Signori „principali del Consiglio ordinario di Coira non possano trattar alcun „negotio concernente l'interesse publico se prima non si chiama un „nuovo Pitach a spese di quei Prencipi overo d'altri che dimandano

„alcuna cosa, onde haverate avanzato il tempo et la spesa, trovandovi „alla dieta che si ridurrà a San Giovanni prossimo, nella quale dove- „rete esponer la vostra instanza, et vi saranno deputati Conseglieri „alla trattatione del negotio. Ma ricontrerete le medesime difficoltà „dell' altra volta nell' accordar spetialmente tre o quatro capitoli; onde, „per levar tutte le contrarietà, ho pensato che si potrebbe caminar per „altra via, et vi prego tener secreto quanto vi dirò, non me ne facendo „autore con alcuno et spetialmente con Signor Hercole ne con altro sia „che si voglia:

„Nelli Capitoli si obbliga la Serenissima Signoria pagar tre mille „seicento scudi in commune et più di altri 3600 in pensioni annue „private. Jo vorrei che ella non pagasse un quattrino in tempo di pace, „ma che si concludesse una confederazione di vicendevole diffesa, et „che in occasione di bisogno concorresse l'una parte in agiuto dell' „altra reciprocamente con le conditioni che fussero ragionevoli, ciò è „che li Signori Grisoni fossero tenuti conceder la levata di gente alla „Serenissima Signoria per difesa et conservatione del suo stato, item „a dar il passo libero alle genti oltramontane, et serarlo alli suoi „nemici. All' incontro Sua Serenità, in caso che la Valtellina fosse in- „vasa da nemici, restasse obbligata pagar per la diffesa cinque mille „fanti per doi o tre mesi dell' anno, che nel resto del tempo il sito per „se stesso si diffende, et si consideri che più tosto può succedere che „la guerra non ci sia mai rotta, onde sua Serenità non haverebbe „necessità di esborsare un quattrino et li communi concorrebbero „forse più volentieria questo partito di maggior riputatione et sicurezza „nostra che di altra maniera, et è pur vero che in ogni caso, etiam „senza altra confederatione, sarebbe la Serenissima Republica astretta „soccorrerci di agiuti per non lassarci con grave suo pregiuditio cader „nelle mani de nostri nemici, perchè, persa la Valtellina, si unirebbe „l'Arciduca d'Austria nel Tirolo col stato di Milano, oltre che, quando „anco si concluda la capitolatione nella maniera di prima, doverà Sua „Serenità nel corso di dieci anni esborsar ottanta mille scudi in circa „delle annue pensioni, che se si facesse a modo mio, o non pagherà la „Signoria cosa alcuna, overo, venendo il bisogno, esborsar il medesimo „et forse manco, perchè le nostre guerre convengono terminar il primo „anno. Et si potrà anco moderar in qualche maniera questo agiuto „de cinque mille soldati, riducendolo in una conveniente summa di

denaro.“ Io le risposi che la proposta era nuova et che portava seco diverse importanti considerationi, la qual mi facevano dubitar che potessero più tosto intorbidar che facilitar il negotio, che nondimeno le rendevo gratie del pensiero che egli se ne prendeva, et della confidenza che usava meco, la quale sapevo che riuscirebbe carissima alla Serenità Vostra.

Nel longo ragionamento ch'hebbi seco, molte altre cose mi disse il Signor Giovanni, persona di gran giudicio, intelligente delle cose del mondo, et di molta auttorità appresso la plebe, seben in poca gratia della nobiltà; ma per non attediar la Serenità Vostra, mi sono ristretto a darle conto delle più essentiali, et ho stimato conveniente non rimetter tempo di mezzo; perchè non mi sono imaginar come poterle prestar miglior servitio che col rappresentarle tutto ciò che occorre, onde ella faccia il suo prudentissimo giuditio. Jo continuerò hoggi il mio viaggio, et posdimani sarò a Coira per proseguir il negotio con l'agiuto del Signor Dio, conforme alla commissione che tengo. Grazie.

Di Chiavenna a 24 Zugno 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo

GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

VI.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Prima.

Nel mio arrivo in questa città, che fu già due giorni, ritrovai che tutte le persone principali, commode et più civili, erano fuori nei proprii vilaggi, dove usano abitar tutto il tempo dell' anno, et li Presidenti delle tre leghe, li quali pur solevano altre volte resieder in Coira et esercitar auttorità grande nel terminar et espedir da se soli molte cose, sono anch' essi retirati, dopo che, nelle passate turbolenze, con

la riforma del Governo, è stata levata loro ogni preheminenza et potestà. Mandai però loro a far sapere al Signor Hercole Salice, meza giornata lontano di quà, che mi sarebbe caro poterle con suo commodo parlare.

Egli venne immediate, et con molto affetto procurò darmi a credere la sua devotione verso quel Serenissimo Dominio, dicendo che la sua autorità era poco, ma che, quale ella si sia, la impiegarebbe volentieri in questa et in ogni altra occorrenza; che di tal pronta volontà non sapeva qual più espresso segno potermi dare che proceder meco candida- et sinceramente, affinchè si camini nel negotio con buona speranza di conclusione, overo si tralasci di promoverne più parola per non accrescer li sospetti et li disgusti presi da questa natione nelle passate trattationi rimaste indecise; che bisognava vedere se tornava conto alla Serenità Vostra terminar questa confederazione, et quando cosi sia non guardar un poco più o poco meno di spesa; che per il suo debile giudicio le pareva che ella non solo sia per riceverne grandissimo beneficio et sicurezza, ma si trovi in necessità di aprirsi la porta per ricever agiuti fuori d'Italia, poichè il Papa o le sarà sempre aperto nemico, overo, quando pur voglia scordarsi dei suoi interessi, proffesserà per il manco male in apparenza la neutralità di padre commune, ne sarà poco se la osserverà; che il gran Duca non vorrà mai avventurar le proprie per sostentar quelle della Serenità Vostra; che degli altri Prencipi minori non occorre parlare, essendosi hormai tutti dati in preda all' arbitrio di Spagna; che il Regno di Napoli et lo stato di Milano fanno per doi terzi dell' Italia, et sono sottoposti alla Corona di Spagna, onde resta quel Serenissimo Dominio solo, il quale non può di Franza, ne dai paesi oltramontani ricevere alcun soccorso senza questo passo donato da Dio a Signori Grisoni per poter guadagnarsi le adherense de suoi buoni vicini, et conservar la propria libertà in questi ristretti et angusti siti.

Che la Serenità Vostra in occasione di bisogno non haverebbe commodità di mandar sicuramente neanco lettere, non che Ambasciatori et Ministri suoi, di là da Monti, ne per altra strada soccorrer le fortezze di quà da Menzo con gente ne con grani, de quali dal paese de Signori Svizzari, mediante questo passo, se ne potrebbe comodamente far condur in Bressa et in Bergamo, come si è fatto altre volte, molta quantità del paese de Signori Svizzari. Che dall' un canto confessano li Signori Grisoni il benefitio et la riputatione che rice-

verrano dal confederarsi con la Serenissima Repubblica di Venetia, principe grande, mantenitor della fede et della libertà, et vero amico della loro natione, ma che all' incontro militano diverse altre considerationi molto importanti per le quali convengono essi proceder con molta riserva, perchè, collegandosi con essa, sapevano di ferir mortalmente l'intima parte del cuore del Re Cattolico, et perciò soprastarle diversi danni, incommodi et pericoli per la vicinità, et per lo sdegno di cosi potente Re, il quale, tentando con ogni mezzo possibile di divertire questa confederatione, dava a conoscere quali fussero i suoi fini, poichè offerisce pensioni grosse, publiche et private, promettendo la loro diffesa contra quoscumque, a tutte sue spese, senza voler passo ne obbligo di gente, ma solamente, sotto pretesto della sicurezza dello stato di Milano, che resti serrato il passo ad' ogni militia oltramontana; che con l'Illustrissimo Signor Capitano di Bergamo volse egli proceder con la medesima sincerità nel dirle che non bisognava star sopra capitoli dall' Aleardi ne dal Salice altre volte trattati, perchè se fussero stati admessibili non occorreria al presente procurar altra stipulazione; che il continuar adesso nelle istesse conditioni senza passare più oltre saria frustatorio et dannoso, che non mi diceva già questo per intorbidar il negotio, ma per avvertirmi di quello si poteva fare; tenendo lui per fermo che essendosi la Serenità Vostra risoluta di espedir un suo Ministro espresso per questa trattatione fusse mente sua di concluderlo con altre più ragionevoli conditioni et maggiormente atte a disponer la volontà dei communi.

Jo sentendo toccar questo ponto che dalla mia espeditione prendono li Signori Grisoni argomento che si voglia compiacerli nelle loro prettentioni et che, perquesto rispetto et per la impressione che hanno della necessità del passo, il mio negotio potesse rendersi più difficile et più disavvantaggioso, dopo haverle dato conveniente soddisfatione nell' ascoltarlo per gran pezzo longamente, non parendomi a proposito lassarlo con tali pregiuditiali concetti, risposi essersi quell' Eccellentissimo Senato per due cause principalmente risoluto di espedirmi alla futura dieta, la prima perchè essendole stato riferito essersi disseminato fra molti di questi Signori del Governo, et fra li communi anchora che nelle trattationi tante volte seguite di questo negotio, non sia mai la Serenità Vostra concorso con desiderio di buona conclusione, ne con la solita candidezza propria di quel Serenissimo Dominio

haveva perciò deliberato, col mezzo di Ministro espresso, sincerar l'animo di ciascuno, facendo apertamente constare a tutti la perfetta volontà sua, la benevolenza et la stima grande verso questa valorosa nazione, et che ella è la medesima che è stata sempre nel desiderarle ogni bene; la seconda causa esser stata per le parole dette da lui all' Illustrissimo Signor Capitano di Bergamo, ciò è che la persona che fusse mandata potrebbe avanzar molte cose, et superar diverse difficoltà, le quali non bastava l'animo a lui di prometter all' hora, et che cosi apponto speravo che dovesse seguire, mediante l'auttorità et molta prudenza sua, et quando dalla mia venuta non si conseguisse altro frutto, tenevo per certo di non perder questa consolatione di haver fatto palese al mondo la sincerità della Serenità Vostra, et che a Lei non si poteva con ragione attribuire il mancamento della conclusione. Aggionsi che dalli altri particolari del suo ragionamento comprendevo esser tanto grande la forza della virtù et intelligenza sua, che se io non fossi ben informato di diverse cose, le quali non erano forse saputе da Sua Signoria, per non haver ella mai havuto occasione di transferirsi a Venetia, facilmente sarei rimasto persuaso dalli suoi discorsi. Ma che, procedendo seco con la medesima ingenuità, volevo dirle che la commodità del passo era ben di qualche consideratione, ma che la Serenità Vostra desiderava principalmente potersi nelle sue occorrenze servire di militia di questa natione, stimandola vigorosa, ben disposta et naturalmente inclinata al servitio suo, molto commoda per la vicinità del sito, et interessata niente manco de suoi proprii sudditi alla conservatione del Stato di Terra Ferma, antemurale alla Valtellina. Et ciò dissi, sapendo ferirle nell' humore con darle ad intendere di far gran capitale della sua natione, et di dover in ogni occorrenza assoldar molto numero di essa, che è quello apponto che essi ambiscono; et per levarle in quanto si possa la mala impressione che stante la necessità del transito disegnano avantaggiarsi nel farlo riuscir più costoso, non restai di dirle che per diversi rispetti la Serenità Vostra non vorra forse valersi di molta quantità di militia oltramontana, quanto anco havesse questo passo tutto piano, non che aperto, potendo con maggior prestezza valersi della Italiana, la quale, sicura di haver sempre pronte le paghe, correrebbe da ogni parte con manco stipendio di quello che si promette a Signori Grisoni; che l' stato di Terra Ferma munitissimo di fortezze è copioso di gente continuamente disci-

plinata all' esercitio militare più di qualsivoglia altro stato d'Italia; che non mancarebbe numero grande de Albanesi, Crovati et d'altre parti, gente tutta assueffata alli disagi et alle fattiche, et che in somma per la via di mare si può con molto commodo unir ben presto molte cose insieme per la diffesa di un stato al quale non manchi la commodità dell' oro, et la devotione de suditi, come per grazia del Signor Dio è quel Serenissimo Dominio; che quanto alle offerte di Spagna mi pareva di haver inteso che non fossero nuove, ma più volte proposte, et sempre dalli Signori delle tre Leghe portate in longo, conoscendo evidentemente da tanti essempii che in effetto molto più sicuro partito sia l' appoggiarsi ad una Repubblica che ad un Re, la grandezza del quale si rendeva più a Grisoni che ad altri sospetta, per le prettentioni sue sopra la Valtellina.

Mostrò il Signor Hercole di restar sospeso, et, senza più ponderarmi la materia del passo, soggionse che lui, con tutti gli altri amici suoi, conoscevano nessuna cosa poter apportar maggior pregiuditio alla quiete loro che collegarsi con la Corona di Spagna, ma che la sua Repubblica è in mano de Contadini, li quali nelle ultime riforme hanno preso maggior auttorità, che li nobili sono pochi, ne possono con i loro voti bilanzar le deliberazioni pubbliche, onde teme che la lega Grisa, confinante con lo Stato di Milano, dal quale riceve risi et mille commodi, possa un giorno, col concorso di alcuni pochi voti delle due altre leghe, far qualche precipitosa risoluzione, fomentata massimamente dalle persuasioni di diversi capi stipendiati secretamente dalla Corona di Spagna, et sorridendo disse: „Non è buona compagnia quella della Gallina con la Volpe," et dopo che egli continuo per gran pezzo anchora a parlar sopra le medesime cose, io le dissi che bisognava che noi facessimo come i litiganti, li quali, mentre vogliono trattar di componersi, omettono le ragioni della causa loro, et attendono a i mezzi per facilitar la compositione. Et cosi si entro in altro proposito. Grazie.

Di Coira a 28 Zugno 1603.

Humilissimo et Devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

VII.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Seconda.

La dieta cominciera alli sette del mese venturo, et ogni giorno comparisse alcuno di quelli che vi hanno ad assistere. Ne del loro arrivo occorre che io usi diligenza per esser avvisato, poichè prontamente, secondo l'uso del paese, vengono a darmisi a conoscere alla tavola nell' hosteria. Il numero di quei che formano la dieta generale, come è questa, suole essere di 74 al più, perchè questo governo, in forma di Repubblica più tosto rusticale che populare, è diviso in tre leghe, l'una chiamata la Cadè, la seconda la Grisa, et la terza delle Dieci Dritture; sotto queste vi sono 29 communi, ogn' uno de quali vive con ordini et regole particolari differenti grandemente l'uno dagli altri, et nelle loro diete non si tratta altra materia che quella toccante l'interesse universale, per la conservazione della libertà commune et per il governo de loro sudditi della Valtellina et del contado di Chiavena; sono queste leghe in maniera divise et separate trà se stesse con monti, fiumi et valli che pare apponto che la natura habbia voluto con questo mezzo darle commodità di viver a modo suo dentro questi fortissimi siti dell' antica Retia. Nella prima Lega: della Cadé, sono XI communi, li quali tutti insieme hanno 25 voti nella Dieta. La Grisa ha otto communi et questi portano 28 voti, et nella terza delle Dritture vi sono dieci communi, li quali possono mandar 15 voti, che in tutto sono 68. A questi si aggiongono li tre Presidenti et li tre Cancellieri, che in tutto sono 74, et con la maggior parte di questi vengono fatte tutte le risolutioni concernenti l'interesse universale.

Pittach poi si chiama, quando li Presidenti vogliono il parer dei Consiglieri delle leghe, con l'intervento di un solo per commune, et possono essere intorno 36, per risolver se si deve mandar sopra li communi qualche materia che venga da nuovo proposta per poterlo terminar con l'assenso dei stessi communi, mediante la suddetta dieta. Hora il Signor Hercole Salice, discorrendo intorno al modo di incaminar il negotio, disse che io era capitato qui a tempo molto oppor-

tuno, perchè in questi dieci giorni avanti che si congreghi la dieta, haverò commodità di trattar, di informar et ben disponer l'animo di diversi per facilitar la conclusione, che se io fossi venuto in altro tempo haverei incontrato doi impedimenti: il primo, che non trovando alcuno in Coira, bisognava andarli a trovar chi quà chi là, il che sarebbe stato impossibile da effettuare, ovvero farli venir a questa città con spesa grande, et forse molti, per non dar gelosia di se medesimo, si sariano resi difficili di venirvi per li rispetti che bisognava havere alle hemulationi et mala volontà de loro nemici; l'altro che sarrebbe stato necessario chiamar un Pittach a spese della Serenità Vostra per proponer le sue instanze, non havendo più li Presidenti et Consiglieri alcuna auttorità in simili materie. Mi andò appresso toccando diversi ponti delle difficoltà che possano nascere, ma io glieli andai risolvendo come conveniva, senza condiscender a maggior particolari, parendomi a proposito di far questo con li capi, che più alle strette tratteranno il negotio.

Volse il Signor Hercole compiacersi nel dire di esser stato sempre presente alle trattationi del Signor Aleardi, le quali, disse, non si troverà mai che siano state approbate dalli communi, et rispondendole io che mi pareva pur haver veduto scritture authentiche et lettere con li tre sigilli che affirmavano che le honorate communità diedero l'assenso, ma però con alterar alcuni capitoli, li quali non dovevano per ragione esser promossi, mi rispose che ciò poteva esser vero, ma che bisognava che io sapessi come veramente passò il fatto, et disse che l'Aleardi, trattando sempre come persona privata et non pubblica, fu anco ascoltato da diversi Signori del Governo con auttorità privata, che in fine, dopo haver stipulata tra essi certa capitolatione, egli presenti lettere credentiali di Vostra Serenità, con parole tanto generali che facevano credere che in effetto lui non havesse auttorità di stipulare; oltre che essendo specificato in esse lettere che la Serenità Vostra ratificava le cose da lui concluse, presero da queste parole le communità non solo ombra, ma sdegno grande che senza loro saputa fusse stata firmata la confederatione. Da che nacque che delle tre leghe sudette, una, ciò è quella delle X Dritture approbò le trattationi. Nella seconda, della Cadè, alcuni dissero che si poteva accettarle, ma con la dicchiaratione delli tre capitoli; altri che non constando a bastanza dell' auttorità dell' Aleardi, bisognava prima farla

venir in miglior forma, et alcuni anco vi assentirono liberamente. Ma li capi della Lega Grisa mai volsero mandar sopra li communi a tuor i loro pareri secondo il solito; onde fu ben fatta in scrittura nella sudetta congregatione la risposta all' Aleardi, ma però non segui alcun stabilimento.

Aggionse che la condotta del Signor Conte di Vademont essacerbò incredibilmente l'animo di questi popoli, perchè fu sparsa voce che Sua Eccellenza promettesse alla Serenità Vostra di haver questo passo libero, stante la parentela che tiene con il Re di Franza, in virtù della confederatione di Sua Maestà Christianissima con Signori Grisoni. Di che havendo io procurato sincerarlo, con dirle che la Serenità Vostra haveva destinato il Sig^r^ Segretario Gerardi per ricercar il passo, con sicura confidenza di ottenerlo dalla buona volontà et sincera amicitia che tiene con questa natione, disse che non era bene aspettar il tempo del bisogno, perchè mille impedimenti potriano esser attraversati dalli fautori di Spagna, et a superarli vi bisognerebbe gran summa d'oro, et, quando altro male non seguisse, che molti possono seguirne dove concorre il voto di infinito numero di gente villissima; questo certo non si potria fuggire che nel chiamar Pittachi, nel tuor li pareri da detti communi et nel convocar la dieta per conceder il transito, passeriano tanti giorni di mezzo che l'agiuto sarebbe tardo, dispendiosissimo, incerto et fuor di tempo; et soggionse che al presente, per terminar il negotio, era necessario dar soddisfattione a diversi, li quali andarono sopra li communi et fecero molte spese di viaggio, et nel dar da bevere alli communi, secondo che si usa in simil casi; che sebbene l'Aleardi promise di riconoscerli quando restasse accordata la confederatione, tuttavia non essendo mancato da loro di farvi concorrer li suoi communi, meritavano ricognitione; che parimente era necessario guadagnarsi l'animo di qualche d'uno il qual fin hora si è mostrato contrario. Io le risposi che quando questi, con la buona conclusione del negotio, mi dessero materia di poter scrivere et riferire alla Serenità Vostra che si siano portati fedelmente et bene, ero sicuro che ella non mancherebbe di riconoscer in qualche maniera il merito di ciascuno, perchè tutti quei che la servono restano contenti della munificenza et benignità sua.

Li Popoli, Serenissimo Prencipe, sono tanto devoti et inclinati al nome della Serenità Vostra che certo non potriano esser più, et se si

potesse congregar li communi in un luoco solo, spererei di trovar tanto vantaggio a favor di lei, che con la strettezza dei quattro quinti dei lor voti, mi darebbe l'animo di superar ogni mottivi dei Ministri del Re Cattolico. Ma seben l'auttorità è posta nei communi, tuttavia vengono essi guidati dalle proposte che le mettono avanti questi capi, poichè li contadini non sanno ciò che importi il passo ne altra consideratione simile. De qui nasce la necessità dei donativi et l'obbligo delle pensioni private. Referendosi qui le cose pubbliche alle private utilità, procurate al presente più che in altro tempo dalla nobiltà per esserle nell' ultima riforma stata levata la speranza di poter col mezzo de offitii et governi conseguir i soliti utili, ne si può far di manco.

Aspetto, secondo il consiglio del Signor Hercole, che arrivino anchora tre o quattro principali Signori del Governo, suoi amici et fautori del negotio, per poter abboccarmi seco, et andar con essi disponendo la materia. Mi ha egli detto di più che sarebbe a proposito che la Serenità Vostra facesse scriver dal Signor Ambasciator di Franza che resiede presso di Lei a Monsignor de Vich, che favorisca questo negotio, perchè l'uffitio suo gioverà, se non ad altro, a sincerar molti ignoranti sospettosi che veramente questa confederatione non apporta pregiuditio a quella di Franza. Il suddetto Monsignor de Vich si trova a Bada alla dieta de Svizzeri, ne venirà a tempo di questa di Coira, ma vi è qui il suo Segretario che è di nation Grisa anc' esso. Supplico la Serenità Vostra ad escusar per benignità sua il tedio che le ho dato, poichè, non essendo ella solita tener alcun ministro in queste parti, ho giudicato servitio suo et mio debito l'avisarla d'ogni particolare nel publico et privato interesse di questi popoli per tutte le occorrenze venture. Grazie.

Di Coira, a 28 Zugno 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et Devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

VII.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Se da segni esteriori si può congietturare l'interno affetto degli huomeni, parmi di poter con ragione assicurar la Serenità Vostra che nei nobili et più principali di questo governo sia la medesima inclinatione che si vede essere nell' universale della plebe verso quel Serenissimo Dominio, poichè tutti indifferentemente vengono, subito gionti qui, a darsi a conoscere, et secondo l'uso del paese procurano persuadermi che in effetto habbiano una ottima volontà di servirla; anzi, per maggiormente certificarmene, aggiongono che quando fu qui il segretario Sava[1], li mesi passati, a nome del Signor Conte di Fuentes, nessuno andò mai a mangiar seco, et li stessi dipendenti dalla corona di Spagna, benchè da lui invitati, si astenero di andar a favorirlo, per non rendersi maggiormente sospetti et odiosi. Con ciascuno mi vado intendendo al meglio che io posso, col metterle davanti il commodo che ne riceverà in pubblico et in privato questa natione dal confederarsi con la Serenità Vostra, et nel resto accarrezzandoli con li termini convenienti et debiti. Fra quelli che con molta prontezza sono venuti a trovarmi, e stato il Signor Giovanni Battista Sciarner[2], Presidente di questa Città, il quale ha favorito sempre il negotio et, hora più che mai, si dimostra ben disposto; et potendo toccar a lui anchora con altri a proponer nella dieta la risposta che doverà essermi data, feci nascer opportuna occasione di abboccarmi seco senza l'assistenza di alcuno; et mostando di far gran capitale dell' auttorità et dell' intelligenza sua, stimai a proposito darle segno di confidenza col pregarlo ad informarmi, come nuovo nel Paese et poco instrutto, della maniera che dovessi tenere per incaminar la trattatione a quel buon fine che si desidera.

Egli hebbe carissima la mia istanza, et dopo havermi ringraziato

---

[1] Sacco. [2] Tscharner.

molto, disse che le rincresceva in estremo che il stato della sua Repubblica fosse grandemente alterato, perchè se le cose fossero nel termine di prima, quando li communi si lasavano(!) reger et governar dal consiglio dei più prattici et intendenti, saprebbe meglio assicurarmi dei mezzi che dovessi tenere; ma che però non voleva restar di dirmi che dalli mali successi occorsi, si è cavato questo frutto, che la nobiltà, divisa prima in due fattioni li quali si subdividevano in molte altre, essendosi al presente tutta unita, può giovar assai; che per la parte sua, egli non mancharebbe di far constare evidentemente a ciascuno convenirsi per ogni maniera corrisponder con prontezza di affetto a questo favore che si è compiacciuta farle la Serenità Vostra, mandando un suo ministro espresso ad offerir la buona volontà ch' ella tiene nel collegarsi con questa natione; che sebben li communi, per la maggior parte sono ottimamente inclinati a questa colleganza, non mancano però altri di mezana conditione, li quali, acceccati dalli privati interessi, cercano di sturbarla, et per coprire con qualche apparenzà di honestà et di ben pubblico li suoi appassionati disegni, vanno artificiosamente disseminando nella plebe che se non hanno voluto confederarsi con lo stato di Milano, nè accettar le offerte della Maestà Cattolica, manco è espediente collegarsi con altro prencipe di Italia, perchè, mantenendosi in buona amicitia con tutti senza obbligarsi più a questo che a quello, si conserveranno in libertà di potersi appoggiar a chi le tornerà più commodo secondo gli accidenti del mondo; che altrimenti facendo, potriano li ministri di Spagna prohibire la estrattione de risi et grani che per la via del Lago di Como sogliono ordinariamente esser condotti per uso di alcuni communi confinanti, et potriano anco pensare di riferirle con altri mezzi diversi danni, li quali importeriano più del beneficio che potessero ricever dalla Serenità Vostra.

Disse che alli cattivi ufficii di costoro, si aggionge, per parlarmi liberamente, la furiosa et rustica natura della plebe, la quale, benchè inclini ad una cosa, et che la stimi utile, per se medesima si adombra nondimeno facilmente et per ogni leggier sospetto si fissa così ostinatamente in concetti stravaganti, che non essendo possibile rimoverla, prende ben spesso sinistre et precipitose risolutioni; et che essi con spaventevole spettacolo l'hanno provato i mesi passati; ne sono ben sicuri che gli animi de contadini, concitati da false instigationi

siano anchora del tutto quieti, onde giudica non solo necessario l'andar dal suo canto con molta circonspettione, ma dall' una et l'altra parte far ogni opera per prenderli all' improvisa. Poichè tutti i Popoli, et spetialmente Grisoni, ne quali bisogna che vi concorri un numero infinito de voti, vanno sempre con la dilatione nel peggio, che però, presentate che io habbia nella dieta le mie lettere credentiali et fatta in voce publicamente constar l'ottimo et cortese animo di quella Serenissima Repubblica, opinion sua era di proponer che si mandasse sopra li communi per saper se volevano collegarsi o non colla Serenità Vostra, perchè con questa risposta, favorevole come credeva, haverebbe poi chiamato un Pittach per la deputatione di persone che trattassero sopra li capitoli, li quali, accordati che fussero, si tornerebbe a rimandar sopra li istessi communi per tuor di nuovo il suo assenso sopra di essi et metter poi ordine per un altra dieta al total stabilimento del negotio; ma che se mi pareva che fusse meglio procedere per altra via, si rimetteva, non havendo la mira se non di ridur a buona conclusione il negotio.

Io le risposi che restavo satisfatissimo delle prudenti considerationi sue et della confidenza che egli usava meco, per la quale meritava di essere, come è in fatto, grandemente amato dalla Serenità Vostra; che le inventioni disseminate per interrompere questa unione tanto utile et proffitevole a Signori Grisoni si dovevano chiamar apponto pretesti per colorir le private passioni di alcuni pochi contra il publico commodo; non sapendo io vedere qual causa pur minima possano con ragione havere li ministri della Maestà Catholica di dolersi che li Signori Grisoni augumentino la perfetta corrispondenza che in tutti i tempi hanno conservata con la Serenità Vostra, alla quale nessuna cosa è più a cuore che la quiete universale et il ben commune; che essendomi trattenuto molti mesi in Milano, potevo con verità affirmarle che la tratta dei risi era comessa a tutti indifferentemente, perchè non hanno li Milanesi commodità di smaltirli per mare nè in altra parte di Italia, raccogliendosene molta quantità in diversi territorii di Principi confinanti con quel Stato, et che ciò sia vero, consideri Sua Signoria la quantità grande che di detti risi vien condotta in diverse parti della Germania, passando per questo Paese; che se pur ad alcuni pochi comuni vicini al Lago di Como viene concessa la estrattion di grano, ben si sa che Milanesi dubitano che

se facessero di altra maniera, li Signori Grisoni all' incontro le interromperiano il commercio di tante mercantie che dalla Germania vanno et vengono per questa strada frequentata et più commoda di ogni altra, con notabilissimo beneficio loro; onde senza dubio hanno maggior causa essi di gratificar le suddette communità in questa poca cosa, che non hanno le communità istesse di temere che le siano levati cento staia di grano, che dal Paese de Svizzari et da altre parti può esserle facilmente sumministrata, secondo che hanno tutti gli altri communi di quà di Monti, et che tra Venetia et lo stato di Terra Ferma si trova tanto numero de Grisoni, che se questi stessero alle case loro, mangeriano più grano di quello che si riceve dal Milanese, e tutti apponto sono di quei tre o quattro communi che sentono questo commodo del grano di Milano, dove pur un Grison non ardisse di andar mai manco per transito non che per habitatione; et quanto al modo di incamminar il negotio, le considerai esser ottimo il suo fine di ridur la trattazione a facile et presta espeditione, nel che io concorrerei con prontezza d'animo, ma che non mi pareva necessario metter al presente alla censura dei communi questo ponte se si dovesse attendere o no alla confederazione con la Serenità Vostra, perchè mi ricordavo benissimo haver veduto et letto che in diversi tempi, ma particolamente l'anno 1589 et da poi anchora, era stato nella dieta risoluto, non solo che venendo l'occasione di stringer l'amicitia con la Serenità Vostra, si dovesse farlo, ma anzi procurarlo; et pur militorono sempre li medesimi rispetti considerati di sopra, che però sarebbe forse più espediente di venir imminente alla deputazione di persone, che vedessero meco le cose tante volte discusse e terminate con grand' avantaggio de Signori Grisoni; onde facilmente si potrebbe mettervi l'ultima mano, quando si volesse corrispondere alla sincera volontà delle Serenità Vostra; et questo dissi perchè se si ha di dissolver questo negotio (che Dio non voglia), meglio è, et di maggior riputatione di Vostra Serenità, che ciò proceda dalle difficoltà nell' accordar i capitoli, che da una espressa dichiaratione di Signori Grisoni di non voler confederarsi con lei, dopo haverli essa ricercati con lettere et col mezzo di un suo Ministro; et la spesa di mandar tante volte sopra li communi, la riddutione di tanti Pittach et diete convenirebbe esser rilevante, et molto disavantaggioso il principiar da capo questo negotio come se di esso mai fosse stato parlato et trattato; oltrecchè anch' io conosco

evidentissimamente che quello che non si ottiene con celerità ed in breve tempo non si può certo sperar di conseguire con longo negotio.

La gente per natura è sospettosa et come facile all' ingelosirsi di ogni piccol' ombra et facilissima a ricevere male impressione, cosi sempre più si indurisse et si innalza nelle prententioni et seben alcuni che pur ve ne sono di ingegno perspicace et di dottrina, conoscono la ragion politica, nondimeno in tanto se ne vogliono in quanto essa habbia a servirle di scudo et per instrumento all' utile proprio onde è necessario accordar più con li particolari che col pubblico, il quale in somma qui altro non è che apparenza il ben commune fondato sopra il commodo privato, et l'essempio delle cose passate lo dimostra chiaramente.

Dalla sopradetta mia risposta restando grandemente persuaso, il Signor Sciarnier disse che havevo fatto molto bene a ridurle a memoria cosa la quale egli certamente confessava essersi scordata, et che era verissima la dichiaratione fatta più volte nella dieta di collegarsi con la Serenità Vostra; onde proponerebbe immediate la deputatione di chi trattasse meco, et habbiamo concertato che martedi prossimo mi sia deputata l'audienza pubblica, et di quanto seguirà continuerò a dar diligente avviso alla Serenità Vostra. Gratie.

Di Coira a 5 Luglio 1603.

Di vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

VIII.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Seconda.

L'interprete, che cosi chiamano il Segretario dell' Ambasciator di Franza, venne a visitarmi, et sapendo io che egli per se stesso, essendo nativo Grison, et per il fratello et figliuoli ha molte adherenze in diversi communi, lo pregai a render capaci li suoi amici del beneficio che riceveriano da questa confederatione. Egli mi rispose di farlo prontamente perchè cosi teneva essere espediente, con aggiongermi che della mia venuta qui haveva dato avviso al Signor de Vich, Ambasciator in Svizzera per Sua Maestà Christianissima et credeva che in conformità le sarebbe ordinato di favorir il negotio con li buoni servitori della Corona di Franza. Meser Francesco Ponta, Consule de Grisoni in Venetia scrisse li giorni passati di haver presentito la mia espeditione, et che essendo lui già alcuni mesi venuto qui a proponer questa confederatione con suo interesse di viaggio et d'altro per più di ottocento scudi, le pareva conveniente che ciò di quà, o di là, dalla Serenità Vostra dovesse essere in qualche maniera riconosciuto. Pochi giorni prima che io partissi comparve esso Ponta nell' Eccellentissimo Collegio et con lettere di questi Signori Presidenti delle tre leghe raccomando alcuni Grisoni ritenti per homicida, et havendo io voluto sapere se veramente l'interesse di coloro prema a questi, trovo che il commune di Bregaja(!) del quale sono nativi li suddetti Rei, procurò le suddette lettere di raccomandazione onde il Signor Sciarner mi disse che Rogatus rogavit.

Questo Commune nella Lega della Cadé confina con la Valtellina, ha due voti in Dieta et è stato sempre contrario a questa confederatione, per dubio di restar privo dei risi et grani del Milanese. Se la Serenità Vostra stimerà bene che io sappia a che termini sia il suo caso, mi valerò dell' avviso per tener in offitio gli huomeni del suddetto Commune et disponerli a rendersi degni della gratia che potesse

esserle fatto da Lei in favore di detti Rei, delle colpe di quali credo che sia ottimamente informato l'Illustrissimo Signor Avogador Gradenigo.

Sono arrivati qui intorno a 70. Ministri, che cosi chiamano i loro predicatori heretici, et fanno una congregazione insieme, dove trattano diverse cose spettanti alla loro setta. Io mi servo della occasione, et con buon mezzo spero indurne alcuni più principali et che sono di maggior riputatione nei communi dove posso temere di incontrar qualche difficoltà, a favorir con le sue persuazioni questo negotio nel che bisogna aventurar qualche ducato, ma spero che faranno buon frutto.

Li Signori Giovanni et Hercole Salice si adopereranno con molto studio con li amici loro. Ma con essi mi bisogna procedere con gran circonspettione, perchè, per le cause scritte con altre alla Serenità Vostra, sono molto diffidenti tra loro, tenendo l'uno di essi con la plebe et l'altro con la nobiltà. Non hanno essi voce in dieta, et trattenendosi qui per servitio della Serenità Vostra conviensi spesarli come faccio, dovendo l'opera loro riuscir fruttuosa al negotio; et il Signor Hercole merita spetialmente la gratia di Lei, perchè vi si interpone con gran studio et con molta devotione verso il servitio di quella Serenissima Repubblica.

Vengo avvisato che il Signor Horatio Palavicino, Governator di Como, ha scritto due lettere ad un Giovanni Battista Prevosti, il quale publicamente si adopera nelli affari della Maestà Cattolica, et suol stantiar nel suddetto commun di Bregaja, una delle qual lettere egli va manifestando a ciascuno. Il contenuto di essa in sostanza è che, havendo egli inteso per cosa certa che il Signor Hercole Salice, sotto pretesto di accomodar certe sue differenze con alcuni di Gambara, si sia i giorni passati transferito a Bergamo, et trattato di stipular confederatione con la Signoria di Venezia, onde era stato spedito homo espresso in Coira alla futura Dieta, esso, come amico di quella natione et buon vicino voleva avertirlo di far sapere a chi le fusse parso meglio che l'Eccellentissimo Signor Conte di Fuentes ha giusta causa di risentrisi dal procedere de Signori Grisoni, poichè non contenti di haver fatta la confederatione con Franza et di haver licentiato il suo secretario Sacca senza darle alcuna satisfattione, anzi con sprezzar le amorevoli offerte che le erano fatte a nome di Sua Maestà Catto-

lica, pensavano di concluder al presente con altri quella confederatione che non si era voluto far con la Maestà Sua. Il che quando seguisse accrescerebbe in tanto la mala satisfattione in Sua Eccellenza che ella sara astretto prohibir totalmente il commercio nel Stato di Milano et proseguir anco più oltre, secondo che convenirà alla grandezza del suo Re, et che mi riferisce questo mi dice anco che hanno sempre li Spagnoli fatto li medesimi prottesti per spaventarli, ma che li Signori Grisoni vogliono essere patroni del suo. Gratie.

Di Coira a 5 Luglio 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo

GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

IX.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Prima.

Vennero hieri mattina tutti dodeci deputati alla trattation del negotio a ritrovarmi molto per tempo qui a casa, et con parole affettuose dissero che di ordine de suoi signori, congregati nella general dieta, erano venuti per riferirmi che havendo con molto contento udite le cose da me esposte, rendevano infinite gratie alla Serenità Vostra che si sia compiacciuta col mio mezzo darle questo amorevol testimonio della buona volontà che ella teneva verso la loro natione, la quale è stata et sarà sempre dispostissima a servire quella Serenissima Repubblica, et che per corrisponderle con pronto affetto nell' abbracciar la proposta di confederatione, erano stati eletti per veder quello che si potesse concluder et che però mi pregavano a dirle più espressamente l'intentione della Serenità Vostra.

Io, repetendo alcune poche cose delle già dette nella pubblica Dieta, corrisposi prima al loro complimento con termini affettuosi,

et poi soggionsi che seben conoscevo il disavantaggio dal mio canto nel trattare con tanto numero de soggetti, per ogni qualità prestantissimi, nondimeno sapevo che la loro prudenza mi avantaggiarebbe almeno in questo, che non occorreria che io le considerassi li commodi, la riputatione et beneficii che le Eccelse tre Leghe riceveriano da questa confederatione, poichè cadauno di essi, per la molta intelligenza loro, li conosceva benissimo et che nel resto procurerei di avanzarmi colla candidezza et sincerità di procedere; onde per cominciar da questo capo, dissi che essendosi più volte trattato questo negotio, erano già quattro anni in circa stati accordati diversi capitoli molto avantaggiosi per li Signori Grisoni et che la Serenità Vostra per altro non era condiscesa a contentarsene, se non perchè le era data ferma speranza che con quelli si concluderebbe la confederatione, ma che poi nel fine si alterorono le cose in maniera che bisognò per necessità credere non esservi da questa parte quella buona corrispondenza che si aspettava; che con occasione della mia venuta qui, si persuadeva la Serenità Vostra che alcuni potessero esser del tutto levati, altri meglio dichiariti. Ma che con tutto ciò, conservando ella la medesima buona disposizione, non sarei renitente, per troncar tutte le difficoltà di concludere con li stessi capitoli accordati dal Signor Aleardi, sempre che vedessi essermi corrisposto da suoi Signori nella medesima sincerità et prontezza. Fecero tra essi in forma di consulta nella lingua thedesca un ragionamento, senza che io potessi saper quello che dicevano; ma mi occorsi che l' Signor Sciarner, Presidente, dimandava il parer a ciascuno di essi, perchè in fine mi rispose a nome di tutti che se quella capitolatione fusse stata admissibile, già il negotio sarebbe terminato, che non vi concorse l'approbatione dei communi, et che alcuni pocchi di essi, senza l'intervento di quei della Lega Grisa, si lassarono liberamente intender di voler aggiongervi tre altri Capitoli, et chiamato il Cancelliero si fece dar la scrittura nella quale è fatta espressa mentione dei suddetti tre capi: soggiongendo che i tempi presenti sono grandemente alterati, et la forma del loro governo trovarsi in stato molto differente del primo; che li popoli, per rispetto di Sua Maestà Cattolica, sono grandemente avviliti per dubio di non tirarsi adosso qualche importante pregiuditio accrescendo li disgusti et le male satisfattioni per la allianza fatta col Re Christianissimo, per il che è necessario che procedino con molta

circonspettione, et che assicurino le cose loro meglio di quello che è espresso nelli suddetti capitoli.

Io le risposi che se la forma del Governo era alterata non si poteva già dire che fusse diminuita quella natural buona inclinatione che hanno sempre mostrato questi popoli verso la Serenissima Repubblica, et molto meno la virtù di quelli che, governando questa Repubblica con prudenza, possono conoscer l'interesse del ben pubblico il quale ha havuto sempre tanta forza appresso questa valorosa natione che senza riguardo di spaventi, et prottesti fattegli non solo con lettere, ma con persone espresse quando venne qui il Capitano Arduino et con altri mezzi, hanno sempre li Signori Grisoni voluto conservarsi amici de suoi buoni amici. Fecero da poi alcune oppositioni alli Capitoli, et dopo altre repliche, stando io sempre fermo in essi, dissero che rifeririano il tutto al Consiglio, non potendo da se soli passar più oltre, et si licentiorono. Il dopo desinar stettero più di tre hore insieme et verso il tardo vennero di novo a trovarmi, et mi riferirono, che essendosi trattato in dieta intorno al modo di stipular confederatione con la Serenità Vostra, siccome tutti prontamente concorrevano in opinione di concluderla, cosi si erano fatte alcune correttioni et aggionte, con le quali pareva loro che le honorate communità haveriano accettata la Lega, et mi diedero a legger un foglio dentro il quale non solo erano descritti et li tre Capitoli altre volte contentiosi, ma diversi altri nuovamente promossi et di molta essentia, ciò è che la Serenità Vostra fusse tenuta assoldar 7 insegne di Fanteria; che per ogni compagnia si dovesse pagar scudi 1800, tanto in presidio quanto in campagna; che li 30 mille scudi fussero dati a 3 mille l'anno, ancorche non venisse il caso di guerra, dicendo che di essi volevano far un deposito nell' Erario pubblico per valersene in caso di bisogno, poichè li altri 3600 vanno divisi fra li communi; che ella non potesse far pace ne confederatione con alcuno, senza darne parte a loro, et diverse altre cose descritte nel memoriale dato dal Signor Hercole Salice all' Illustrissimo Signor Capitano di Bergamo. Io stetti un pezzo sospeso, et poi disse che da questa sospensione del mio animo potevano Sue Signorie chiaramente comprendere la giusta meraviglia et dolore che sentivo dal vedere che in luoco d'avanzar con questa dimostrazione amorevole usata da Vostra Serenità nel mandar qui un servitore suo, si riducessero le cose a

termini molto peggiori di prima et lontanissimi da quella buona corrispondenza che ella si credeva trovare in questa Repubblica, et che mi vedevo constituito in necessità di scriverle che questa volta si caminasse per la via medesima tenuta altre volte di interrompere la buona conclusione, poichè quando si era vicini a metervi l'ultima mano furono promosse nuove et inaspettate difficoltà, come apponto seguiva al presente, forse per opera di alcuni pochi, li quali non sanno opponere alla confederazione, perchè la conoscono utile et necessaria al ben commune, ma procurano per queste vie di interromperla; che se si voleva insister in cose nuove non mi bastava l'animo nè anco di scriverle alla Serenità Vostra, non che di entrare in alcuna pur minima trattatione di esse. Rispose il Signor Sciarner col consiglio tolto dagli altri in lingua thedesca, che essendo li tre capitoli contentiosi più importanti, si poteva discorrer sopra quelli, perchè le altre cose si anderiano accommodando.

Dissi che non aprirei la bocca sopra alcun particolare, se non vedero che mi fussero levate davanti gli occhi queste arme nuovamente portate in campo, che troppo acerbamente mi ferivano. Mi fu risposto che nessuna poteva promettermi questo senza la volontà dei Communi. Dissi che erano state aggionte senza la loro saputa, che dovevano per ogni ragione esser levate da quei medesimi che le hanno suscitate. Passorono molte repliche, mediante le quali seben non ho havuto fin hora promessa certa, spero nondimeno con la continuatione del negotio superar questo ponto. Nel che sopra modo mi giova la prudenza usata dall' Illustrissimo Signor Capitano di Bergamo nel rispondere al Salice, perchè le risposte di Sua Signoria Illustrissima sono state il mio essemplare et il mio scudo, come spero che con la grazia del Signor Dio sarà anco nel resto. Si toccò in fine una paroletta sopra li tre capitoli contenziosi et nel primo dissi che nelle guerre non basta adoperar la targa, ma che vi bisogna insieme la spada, ciò è con la offesa, mediante le diversioni, et col mettere li esserciti a vivere nel paese del nemico, diffendersi dalle sue invasioni. E quanto all' agiuto delli trenta mille scudi, che essi havevano più di quello che essi potevano desiderare, stante le parole espresse nel capitolo di doverle prestar quell' aiuto che si potrà. Fu uno di essi che mi rispose che non doveva la Serenità Vostra meravigliarsi di questa loro instanza, perchè hanno gran causa di temere di provocarsi lo

sdegno de Spagnuoli, mediante questa colleganza, non per altro se non perchè a lei venga aperto questo passo, serrandolo alli suoi nemici, et che all' incontro sia negàta questa commodità a Spagnoli; che se ella si contenta di non obbligarsi a questa concessione del passo, si contenteranno di quei capitoli che essa vorrà. Io le risposi che mi pareva che volessero maritar una figliuola senza dote, poichè volevano collegarsi con la Serenità Vostra et conseguir tanti benefitii quanti dalle i capitoli le erano promessi et all' incontro non offerir alcuna causa. Che circa questo passo, la Serenità Vostra si prometteva di haverlo sempre sicuramente dalla benevolenza di questi Signori per l'interesse che hanno nella conservatione del suo Stato di Terra Ferma.

Durò per gran pezzo questa nostra Dieta et infine partirono con dir che rifeririano di nuovo il tutto al Consiglio et poi torneriano a parlarmi. Jo mi astengo di rappresentar alla Serenità Vostra tutte le contese et le ragioni da me addatte, per non le apportar maggior tedio. Basterà il dire che mi servo di quei buoni fondamenti che dal Signor Dio mi vengono sumministrati per la diligenza usata da me nel leggere et nel summariar le scritture vecchie, et che io procuro con dignità sua et con tutto lo spirito mio di stringer il negotio a presta conclusione perchè apponto dalle sudette scritture trovo esservi grande alteratione dalla prima alla seconda, et cosi dalla seconda alla terza volta che si è trattato questo negotio; aprendo ogni giorno più li Signori Grisoni gli occhi a questo passo che da tanti prettensori le viene con grand' instanza richiesto, e tutto il ponto consiste di non lassar dissolver la presente Dieta senza qualche risoluzione. Nelli capitoli del Signor Aleardi era detto che la Serenità Vostra fusse tenuta pagar le annue pensioni in tanti crosettoni che sono scudi d'argento. Jo havendo pensato che non possa tornar a commodo della Serenità Vostra quest' obbligo per diversi rispetti, ho fin qui ottenuto di far aggionger che si paghi in tanti crosettoni ovvero la valuta di essi. Gratie etc.

Di Coira a 11 Luglio 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

X.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Prima.

Per mancamento di alcuni pochi nontii delle communità, li quali tardorono la loro venuta in questa città, non si è ridotto la dieta prima di mercordi passato. Io feci dimandar l'audienza per quando le fusse tornato comodo et volessero deputarmela per il primo negotio avanti tutti gli altri. Vennero tre Signori Principali, uno per lega a levarmi di casa et accompagnarmi anco nel ritorno. Fui fatto sedere appresso il Signor Borgomastro, che è il capo principale, et nel mio ingresso si levarono tutti in piedi. Le porte stettero aperte, onde entrorono tutti quelli che volsero et vi era non solo quel Giovanni Battista Prevosti, che io scrissi colle precedenti mie, ma diversi altri sudditi Milanesi, et dipendenti dalla Maestà Cattolica. Jo essendo avvertito che l'audienza doveva esser publica, feci officio perchè non fusse lecito ad altri che alli Signori medesimi della Dieta l'entrarvi. Ma fu risposto che tuttavia il governo era fiacco et debole dalle pericolose fluttuationi passate et che per levar gelosia al popolo conoscevano necessario lassar libero l'adito a ciascuno. In modo che nella sala vi concorse numero infinito di gente et questa è, Serenissimo Principe, la secretteza con la quale alcuna volta si è preteso trattar li negotii con questa natione.

Volse il Signor Borgomastro suddetto prevenirmi nel parlare perchè cosi porta l'uso del Paese, et in Lingua Thedesca disse che io fussi il ben venuto, et con altre parole di amorevole complimento aggionse che se havevo a proponere alcuna cosa in nome di Vostra Serenità sarei gratamente udito, et fu chiamato il Signor Hercole Salice perchè mi fusse riferito nella nostra lingua queste poche parole. Dalle quali presi occasione di dire che la proposta che ero per fare nasceva da cordialissimo affetto di benevolenza et di stima, che quella Serenissima Repubblica conserva verso questa natione, et che fra

molti segni che se ne erano veduti in diversi tempi, evidentissimo doveva confessar ciascuno che fusse questo dell' haver mandato un ministro et servitor suo a rendergliene cosi espresso et chiaro testimonio, et ad assicurar Sue Signorie Illustrissime del dispiacer sentito da Lei che sia stato disseminato che ella non sia concorsa con buon desiderio di conclusione nel negotio della confederazione, perchè anzi per il zelo che tiene del ben commune ha udito sempre gratamente le trattazioni seguite, et conosce doversi attribuire alla malignità de tempi o ad altro impedimento di fortuna che non si sia potuto metter l'ultima mano ad un negotio nel quale tutte doi le parti concorrevano con molta sincerità di animo. Aggionsi alcune poche cose in laude della sua natione; toccai qualche particolare dei commodi et buoni trattamenti che ricevono i Grisoni nel Stato della Serenità Vostra, et dei benefitii che da questa colleganza vicendevolmente si riceverebbono, potendosi chiamar vere et sicure confederationi quelle che mirano ad un istesso fine, et conclusi che tutti li buoni amici et confederati suoi sentiriano piacer che hormai questo negotio restasse terminato. Ma senza attediar la Serenità Vostra col rappresentar per apponto l'ufficio che feci, mi persuado che debba ruiscir di maggior sattisfattione sua l'intendere che io habbia esseguita la mia commissione con quella più affettuosa ma riservata maniera che seppi.

Fui udito sempre con molta attentione, et non essendovi alcuno il qual habbia auttorità di risponder pur una parola, si levorono in piedi quei tre Signori che mi havevano accompagnato, facendomi segno di prender licenza, come feci. Et subito partito fu chiamato il Signor Ercole Salice affinchè rifferisse in lingua thedesca a maggior intelligenza di tutti le cose da me esposte, et parimente interpretasse la lettera credenziale. Licentiati che furono tutti, et rimasti in dieta quei soli che intervengono in essa, andorono attorno varii pareri, proponendo alcuni che si dovesse mandar sopra li communi a tuor il loro parere sopra questo ponto se si doveva trattar ò no di stipular la confederatione con la Serenità Vostra. Altri dissero ch' el negotio non era nuovo, che essendosene più volte trattato, bisognava solamente risolvere i mezzi che si dovessero tenere, et cosi fu concluso del maggior numero; onde, retiratesi le tre leghe a parte, fece ogni una di essi separatemente la elettione di 4. de suoi per trattar meco sopra li capitoli, et riferir la mia proposta in dieta, il nome di quali sarà descritto nell' occluso foglio.

Quel giorno istesso li Signori Presidenti delle Leghe con li predetti 12. mandorono a dirmi di ordine di tutta la dieta che dovevano venir a cena meco, et presentarmi alcuni fiaschi di vino, che fu da essi medesimi godato nella cena, bevendo spesso in honor della Serenità Vostra, et mostrorono di havermi per rispetto di Lei di questa maniera sopra modo favorito; l'istesso favore mi è stato fatto da tutti li nontii che a nome dei communi sono concorsi con i suoi voti nella dieta, quando quei di una Liga et quando quei di un altra; come parimente hanno fatto molti nobeli et diversi altri di mezana conditione, ma di molta auttorità presso li communi. Nella dieta, stante la riforma, non vi erano dieci ò quindeci persone civile in tutto, essendo il resto gente contadinesca che ogni altra cosa se le conveniva, fuori che il titolo di Illustrissimi. Non volsi presentar memoria di alcuna sorte, perchè stimai in ogni futuro accidente cosi convenir al servizio della Serenissima Vostra, et per assicurarmi che non mi fusse ne anco fatta instanza di questo, non mancai di prevenire gli amici della Serenità Vostra acciocchè codjuvassero il mio pensiero, come riusci. Il carico di questi dodeci deputati è di trattare et riferir semplicemente in dieta, la qual poi risolve di mandar o no sopra li communi li capitoli che fussero proprosti et di formarli più in un modo che nell' altro; et per il più li communi sogliono abbracciar quello che le viene in nome della dieta rappresentato; quando massimamente dalla protettione di quelli che vanno a ricever li suoi voti siano coadjuvate le proposte, nel che è necessario valersi dei mezi soliti per ben disponerli.

Furono artificiosamente fatte presentar alcune lettere scritte dalli Ministri di Valtellina alla dieta, dando conto che per cosa certa si era inteso che il Signor Conte di Fuentes venirebbe in persona verso il Lago di Como et prohibirebbe il commercio a questa natione. Questi avisi furono da alcuni appassionati posti in molta consideratione. Ma intendo che molti se ne risentono gagliardamente et uno di questi signori principali mi disse: Gran cosa è questa, che Spagnoli hanno speso tant' oro per sovertir la Franza; si intitolano diffensori del Catholicismo, proffessano inimicitia con tutti i popoli della nuova religione, et sotto prettesto apponto della fede Catolica hanno sostentate le guerre di Fiandra con effusione di tanto sangue et di tanti thesori, che sariano stati bastanti a debellar il Turco, in modo che pare

ad essi che l' paradiso sia preparato per loro soli, et dall' altro canto tentano diversi mezzi con offerte et con doni di collegarsi con noi anchora, li quali siamo pur evangelici, et mettono mano alle minaccie et a protesti, strepitano et gridano della nostra unione con Franza; et alli cinque cantoni Svizzeri confinanti col Milanese, compresi nella general confederatione di tutta la natione Elvetica con la Corona di Franza, non dicono parola, anzi le pagano molte pensioni publiche et private. Si contentano che tirrino soldo dal Papa, da Savoja, dal gran Duca et dalla Serenissima Repubblica istessa, mediante il colonello Lusi, et a noi vogliono prohibire la unione con sua Serenità, principe giusto, nostro buon vicino che per il tratto di 60 miglia, quanto è longa la Valtellina, confina con noi, et se appresso di ciò volessimo toccar soldo da Spagnoli ce le dariano volentieri senz' altro rispetto di religione. Ma non se ne fidiamo, perchè sapemo benissimo che le preme sopra tutto levar questo commodo dei soccorsi et delle diffese all' Italia per poter, serrato che fusse il passo, far cader in mano loro tutti i Prencipi ad un tratto, et dietro a questo impatronirsi della nostra Valtellina et del contado di Chiavena in conseguenza.

Io le risposi che nessuna cosa poteva più giovar di questa al mio negotio, perchè la prudenza di questi Signori mi persuadeva a credere che volessero mantener quella riputatione et quel buon credito nel mondo, di vera libertà che li suoi maggiori le hanno lassata et per tanti secoli gloriosamente mantenuta; et io credevo che Milanesi penseriano molto bene a privarsi di questo commercio et del commodo di tante legne et grassine che da questo passano in quel Stato. Non manca il suddetto Prevosti di far tutti li mali ufficii che può, et li medesimi di Valtellina, per dubio che non sia interrotto il commercio, li fomentano più che possono. Ma poco pregiuditio fanno, perchè essendo sudditi alle tre leghe molti Signori del Governo più intendenti, non sentono bene che essi pretendono di ingerirsi in affari di questa natura. Il Governator di Como ha scritto diverse lettere in questo proposito, et una in particolare al Signor Sonvich, principalissimo soggetto nella Lega Grisa, della qual lettera havendo cavato copia la mandò a Vostra Serenità per sua informatione, affinchè ella vegga li motivi dei Ministri di Spagna, li quali sono fomentati con ufficii segreti da soggetti di grande auttorità in questo governo. All' incontro li Ministri de' Grisoni, che sono i suoi predicanti, hanno fatto mirabili ufficii nelli Com-

muni et mi servono tuttavia in questa parte conforme al bisogno. Grazie etc.

Di Coira a 11 Luglio 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XI.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Prima.

Con ogni sollecitudine et con tutta la diligenza possibile si è atteso questi giorni alla trattatione del negotio, et si può quasi dire che li 12 deputati siano coll' assedio stati separati; poichè costumandosi qui di negotiar la matina solamente, durando il desinar fino all' hora della cena, si sono astenuti non solo dall' ordinario uso, ma hanno tralasciata ogni altra materia per attendere a questa molto alle strette, tre, quattro, et più volte al giorno, referendo et pigliando nuovi ordeni dalla dieta sopra le difficoltà che vertivano. Varie sono state le proposte et diverse le risposte, infinite le repliche et molte le ragioni, che riferirle tutte sarebbe con soverchia molestia di Vostra Serenità, essendo massimamente piacciuto a Dio terminarle in bene. Nei primi congressi, dopo spedite le precedenti mie dei XI., superai le difficoltà dei capitoli proposti da nuovo, et hebbi certa promessa da loro che il rimanente della capitulatione accordata resteria fermo, onde la trattatione si ridusse alli tre ponti contentiosi, sopra li quali ho procurato di avantaggiar la Serenità Vostra più che sia stato possibile, servendomi di diverse considerazioni di molta conseguenza et agiutandomi con ufficii a parte in maniera che finalmente li suddetti Signori deputati sono venuti a riferirmi che la dieta si contentava di mandar sopra li communi tutti li capitoli, regolando però quello

che concerne la diffesa dello stato di Vostra Serenità in questa maniera, che restasse ferma la parola contra quoscumque et si levasse l'altra di ubicumque, perchè questa natione non è solita far leghe offensive, et che nel fine della capitulatione si dichiarasse solamente salve le antiche confederationi de Signori Grisoni con Franza, Svizzari, Valesi, et contado di Tirol, soggiongendomi che ciò non ostante essendoli soldati volontarii, anderanno sempre in ogni luoco, ancorchè per suoi convenienti rispetti non posso assentire che in una capitolatione pubblica si vegga questa parola di ubicumque.

Che intorno alla paga di 1700 scudi tanto in presidio quanto in campagna non era possibile far di meno, perchè li soldati della sua natione non vivono di altro che del soldo del Prencipe, che non vi saranno passadori, e tutti attendono alle fattioni, ne mai daranno pur minima molestia con rubarie o altre estorsioni a sudditi. In questo ho convenuto per avvantaggiarmi nel resto, darle satisfattione seben le ho detto che facevano il loro peggio, perchè quanto più sarà esorbitante la paga, tanto maggiori difficoltà si troveranno nell' assoldar molto numero della sua natione. Nell' altro, delli 30 mille scudi che pretendevano in agiuto dalla Serenità Vostra per ogni guerra che le fosse mossa, si sono del tutto retirati, contentandosi che si stia sopra parole generali, ciò è che quella Serenissima Repubblica in occasione de loro bisogni le presterà del suo proprio quel conveniente agiuto et favor che potra, facendo la dieta maggior capitale dell' interesse, della sincerità et dell' ottima intentione di Vostra Serenità verso la loro conservatione che di qual si voglia spetial promessa; et cosi resta parimente terminato questo ponto che nelle trattazioni passate et al presente anchora mi ha dato da travagliar grandemente.

Io le resi gratie, et dissi che non potevano usar segni di maggior prudenza, ne far cosa di loro maggior benefitio, che corrisponder con questa confidenza all' amor sincero che le vien portato dal quel Serenissimo Dominio con vero desiderio di ogni prosperità nel pubblico et nel privato delle tre eccelse leghe. Intendo che tutti essi deputati sono stati conformi di opinione et che parimenti la dieta vi è concorsa con gran prontezza. Ho voluto che questa deliberazione mi sia data in scrittura authentica, et la mandò con le presenti alla Serenità Vostra. Per maggior dignità della quale ho semplicemente assentito in voce alle cose concluse tra noi, lassando che la Dieta, senza il mio

nome, mandi come da se a pigliar il parere dei Communi, acciocchè in nessun caso si vegga obbligo del mio canto di alcuna sorte.

Convengo far tradur in lingua thedesca la suddetta Capitulazione con ventinove copie per mandarne una sopra ogni Commune.

Sarà necessario valersi di persone confidenti, che procurino di ridur le communità et pigliar il loro parere con pagar loro le spese; et secondo l'uso ordinario, assignando tre settimane a mandar li Nontii con le risposte, hanno pensato che la dieta per complire et stabilire del tutte il negotio si debba ridur a primo di Agosto et costerà molti scudi, ma si può con verità affirmare, che se ne siano avvanzati più di mille cinquecento con la congiontura della Dieta che hora è congregata.

Nel Capitolo che tratta della elettione de Collonelli et capitani, hanno voluto questi Signori dichiarire che la Serenità Vostra, habbia ad eleggere persone delle tre Leghe et non altri per assicurarsi che questi carichi et honori siano conferiti in loro, et non nei sudditi suoi della Valtellina et del Contado di Chiavena.

Vederà la Serenità Vostra nella formula dei Capitoli che le mandò qualche parola di poca o nessuna essentia, differenti da quelle che sono descritte nella copia data a me; et ciò è avvenuto in gran parte, perchè la mia non incontra apponto per apponto con la copia che era appresso di questi Signori; et sebbene ho tentato di far registrar le istesse della mia, tuttavia per non contender su parole di poco rilevo, et per non dar sospetto a questa gente, per natura sospettosissima, me ne sono contentato.

Con quanto si è fin horà operato, si può con verità dire che la confederatione sia ridotta a bonissimi termini, restando sopite molte difficoltà le quali fin hora l'hanno sturbata; ma resta ad ottener il più, che è la approbatione dei communi, nel che mi bisogna travagliar più che nel resto, perchè affermo con sincerità alla Serenità Vostra che siccome è difficile render se stessi capaci della confusa maniera di questo governo, cosi è impossibile darlo ad intendere con lettere. Se potessi andar sopra tutti li communi, nessuna fatica, nessun interesse certo mi ritenirebbe, purchè facessi il servitio della Serenità Vostra; ma essendo lontani l'uno dall' altro molte giornate, et numerandosi diversi villaggi per far un commune, tanto differenti fra essi nelle consuetudini et nella maniera del vivere che neanco li istessi

nativi di una lega sono ben informati di quello che si osserva nell' altra, è impossibile l'effettuarlo in tanta strettezza di tempo.

E solito, quando per simile occorrenze si fanno ridur li communi, di darle una merenda che cosi apponto la chiamano, et questa spesa è necessario confidarla nei homeni che si mandano sopra le communi et nei hosti che dano il pane et il vino. Il Signor Hercole Salice nel memoriale lassato all' Illustrissimo Signore Capitano di Bergamo disse che vi anderebbe circa 1500 scudi per ogni lega, et a me conferma lo stesso.

Io sento estrema passione di vedermi dall' un canto constituito in necessità di accomodarmi all' uso del Paese, et dall' altro non poter adoperar me stesso nel servir la Serenità Vostra. Il segretario di Franza mi afferma che veramente queste merende le sono costate intorno cinque mille scudi. Metterò ogni mio spirito per attaccarmi al minor male, et a quelli che non mi daranno il voto in favore, procurerò che sia levata la merenda; ma bisogna che almeno 20 milla voti concorrino in favor della Serenità Vostra, perchè ogni uno dalli diciotto anni in sù può aver voce in commune, et la spesa sarà per una sol volta.

Vi sono poi gli honorarii, che cosi chiamano quelli che quasi all' incanto vogliono vender l'auttorità che pretendono di havere sopra li communi, et è pur troppo vero che per questo rispetto bisogna riconoscerli. Ne si arrossiscono grandi mezzani et piccoli di venir con la faccia aperta a dimandarmi liberamente: „Quid vultis mihi dare?“ Fin qui non hanno havuto da me cosa alcuna, essendomi trattenuto in accoglienze amorevoli di grate parole et di buona speranza, quando il negotio sortisca buon esito, et col darle da mangiar nella maniera che ho scritto; ma in questa parte de donativi spero poter riuscir non infruttuoso servitor della Serenità Vostra ne indegno di quella fide che in questa et in altre maggiori occorenze ella si è compiacciuta per sua benignità haver in me. Ma vi sarà del fastidio a riparare da tutti, et certo che chi negotia qui et habbia vero zelo di servir il suo Prencipe merita di esser compassionato, se non può adempiere tutti numeri del suo obbligo. Intorno alle pensioni private, dubito che haverò anco da travagliare perchè le prettentioni et li prettensori sono molti, come ben scrisse l'Illustrissimo Signor Capitano di Bergamo, et senza esse non occorrer sperar di

concluder ne di mantener le cose che fussero concluse; scrivo a Sua Signoria Illustrissima che per supplire a queste occorrenze di dieta di spesa et oltre, haverò bisogno almeno di sei mille scudi in circa et si anderà pensando al modo di farli capitar qui sicuramente.

Se piacerà al Signor Dio (come spero) che li voti dei Communi siano per la maggior parte favorevoli et che la confederatione resti di questa maniera totalmente stabilita, saranno immediate nella medesima dieta detti Ambasciatori, almeno uno et forse doi per lega, per venir a Venetia a prestar il giuramento et ratificar le cose accordate da me. Questi con la loro famiglia doveranno nell' andar et nel ritornar essere da per tutto in tutto spesati, mentre si fermeranno nel Stato di Vostra Serenità; perchè è tale l'uso di tutti i Principi quanto Ambasciatori di questa natione vengono mandati per ratificar capitoli di Confederatione, et cosi convenne far la Maestà Christianissima già un anno in circa verso 40 Ambasciatori che in nome di tutti i cantoni della Helvetia andarono a stipular la allianza con quella Corona, et perchè potria essere che risolvessero di venirsene subito, piacerà alla Sublimità Vostra dar quell' ordine che stimerà di suo maggior servizio, et io a suo tempo le scriverò il nome delli eletti, et la compagnia che doveranno haver seco. Procurerò anco di far qualche destro ufficio affinchè sia mandato un solo Ambasciator per Lega. Ma li prettensori saranno molti, ne so che potermi prometter. Grazie.

Di Coira, a 13 Luglio 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XII.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Seconda.

Sono venuti li dodeci signori deputati a dirmi che tutta questa loro general dieta supplicava con grand' affetto la Serenità Vostra a farle grazia, quando segua come credono l'approbatione dei Communi, di assoldar un reggimento di fanteria che sarebbe di sette compagnie della sua natione, desiderando ricever questo favore et questo honore di quel Serenissimo Dominio in segno di allegrezza et per felice auspicio della nuova confederatione. Che li suoi soldati serviriano cosi bene et con tanta fede nelli suoi presidii, che ella si troverebbe ogni hora più satisfatta di haver dato questo contento ad una natione la qual porta impresso nel cuore le insegne di San Marco, et che nessuna cosa potria haver maggior forza di questa per far concorrere tutti i communi universalmente in un parere di accettar la confederatione per che da essa comincieriano a gustar questo primo frutto. Io le dissi che l' scriver alla Serenità Vostra mi sarebbe facile, ma che sebben la volontà di Lei era ottima, et grande la stima che faceva di questa valorosa natione, nondimeno prevedevo diversi contrarii, perchè non essendovi bisogno al presente di accrescere li presidii di militia straordinaria, tutte le fortezze erano cosi ben proviste di soldati et capitani che difficilmente si haverebbe potuto trovar modo all' improviso di licentiarli. Mi risposero che le piazze della Serenità Vostra erano molte et che la Dieta richiedeva questo favore in spetial grazia et per servitio del negotio, onde si poteva tralasciar quale(!) altro rispetto per gratificar tutte tre leghe; et alcuni di essi Signori più confidenti mi dissero a parte che la speranza di questa levata haveva fatto condiscendere molti della dieta ad abbracciar la confederatione et ch' el medesimo seguirebbe nei Communi quando si pubblicasse questa voce; che la causa principale delle turbolenze passate hebbe origine dall' haver il Re Christianissimo ritenute le pensioni, et ricusato di far levata di gente, perchè molti ociosi cominciorono a tumultuare. Ne vorrebbeno che al presente seguisse il medesimo stante le minaccie et prettesti

del Conte di Fuentes; che la Serenità Vostra non dovrebbe guardar che la militia Grisa sia più costosa della italiana, perchè se si considera bene tutte le cose si vederà che le costa molto meno, et dissero che se ella paga per esempio in Bergamo seicento fanti, nondimeno ne anco la metà di questo numero si trova vi essere per le ordinarie fattioni; che se ella sminuerà il numero di quelli, potrà assicurarsi che una Compagnia di 300 Grisoni supplirà per li 400 che sono in nome ma non già in effetto; che Grisoni sono obbedientissimi nelle fattioni ne potranno farsi casalini, dovendo esser benissimo conosciuti dagli altri che si potrà far questa levata per quiete et consolatione loro, et poi licentiarli a parte a parte in capo a sei mesi; che la Serenità Vostra è stata estremamente privilegiata in questa Dieta poichè ad ogni altro Prencipe haveriano risposo che si sono congregati qui per loro affari proprii et che se si prettende far qualche proposta si chiamano a sue spese li Pittach et le diete solite, onde ella ha avanzato molti scudi in questo capo solo, et le pareva di meritar qualche gratia appresso di Lei; che le sue compagnie si divideranno anco in 150 fanti senza però alterar la paga delli 1700 scudi et ella potrebbe compartirli in diverse sue fortezze come meglio le parerà.

La cosa preme ad essi grandemente per le cause che le ho accennato, et convengo riverentemente dire alla Serenità Vostra che in effetto nessuna cosa potria far risolver tutti li communi all' approbatione dei Capitoli che la pubblicazione di dover assoldar qualche numero di questa militia, et crederei che se la Serenità Vostra stimasse di poter darle questa satisfattione con suo servitio fusse a proposito che Ella con ogni diligenza me ne facesse capitar l'avviso, acciochè potessi servirmene avanti che li communi dichiarissero la loro volontà, et forse basterà che ella mi commandi di pubblicar la rissolutione sua di assoldar gente Grisa per i suoi presidii et che quando veniranno gli Ambasciatori loro a Venetia per ratificar la Lega, la Serenità Vostra espedirà le patenti per i Capitani et all' hora sarà a bastanza l'assoldar una sola compagnia per Lega et a questo modo trattenerli almeno i mesi del verno prossimo, o come meglio a Lei parerà. Ma perchè se si pretende beneficio da questa deliberazione è necessario che io lo sappia immediate, però espedisco le presenti, et ho supplicato l'Illustrissimo Signor Capitano di Bergamo ad espedirle con ogni diligenza per corriero espresso, il quale debba gionger giovedi prossimo la mattina a Venetia;

onde la Serenità Vostra habbia l'avviso delle cose accordate, et possa opportunemente commandarmi la volontà sua. Grazie etc.

Di Coira a 13 Luglio 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo

GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XIII.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Le lettere et li capitoli in lingua tehedesca sono in pronto per mandar sopra li Communi prima che li mali uffitii d'altri prendano radice nell' animo della plebe, et domani spero che si darà principio a far ridur le communità più vicine et meglio disposte, acciocchè l'esempio loro possa causar ottimo effetto nelle altre. Et sebbene questa natione nella tardanza del risolvere et nella tepidezza dell' eseguire si assomiglia grandemente alla natura di Thedeschi, nondimeno il Signor Ercole Salice cosi in questo come nel resto ha usato tal diligenza che tutti li dispacci saranno opportunemente preparati. Restava la materia delle merende solite darsi alli communi in simil occasione intorno alle quali ho convenuto travagliar estremamente, perchè l'uso fin qui osservato è che alcuni Ministrali, capi di essi communi, prendono la cura di queste merende et si intendono con gli hosti nel far la spesa; ma seguono poi tanti inconvenienti di grande conseguenza nel satisfarli di accomodarmi a questa consuetudine, poichè bisogneria star a quello che dicessero li hosti et li Ministrali et il rivocar in dubio la loro parola sarebbe un offesa mortale. Di più, chiara cosa è che vi sarebbe concorso numero infinito di gente per mangiar a costo di S. Marco et qui si sarebbono mostrati più divoti li quali, non ostante la carestia grandissima del vino nel presente anno, havessero bevuto più degli altri. Si aggionge il pericolo di far la spesa in queste me-

rende con incertezza dell' esito, et che tanto ne partecipassero i favorevoli quanto i contrarii; et il segretario di Franza mi disse che questa era cosa di gran fastidio, perchè vengono gli hosti et Ministeriali con polizze et prettentioni et domande tanto essorbitanti che veramente fanno perder ogni patientia, ne vi è ragione che vaglia contra il loro disegno, onde il Signor Ambasciatore suo spese cinque mille scudi di da Sol, et convenne gridar sempre et in fine nessuno restò contento.

Io prevedendo soprastarmi per questa causa l'istesso et forse maggior pericolo di vedermi davanti gli occhi dissipato il denaro della Serenità nel pascere tanti animali di rapina, et che sebbene il Salice et altri mi dicevano che 1500 scudi per ogni Lega sariano stati abbastanza, nondimeno il loro discorso et questa sua piezaria (!) non mi assicurava dalle ingorde voglie di costoro, sono andato tra me stesso pensando a qualche partito. Et mi sono risoluto di tener una strada non più usata, la qual è che ho scritto una lettera a tutte le communità et dopo haverle con parole affettuose, ma generali, significato la ottima volontà di quella Serenissima Repubblica verso di esse, le ho soggionto che in segno di allegrezza mi contentarò di esborsar ad ogni drittura grande che sarà col suo voto favorevole al mio negotio fiorini 200 che sono circa scudi 126 per spender nelle solite merende overo in altro, come meglio le parerà. Sono 29 le dritture grandi siche in tutto la spesa ascenderà a scudi 3700 incirca.

In questo modo sarò sicuro di non esser violentato ad esborsar maggior summa, et le communità sapranno la spesa che la Serenità Vostra per sua munificenza farà, ne potranno esse o me restar ingannate da private persone, et se pur la confederazione non passasse con la metà dei voti, non mi son posto in obligo di esborsar alcuna cosa, ne altri si doveranno doler che io li habbia fatto spender del suo proprio, perchè nella lettera ho parlato molto chiaro; è ben vero che verso certe persone atte a mover li communi, convengo aventurar qualche desenna di scudi, riservandomi conforme alla mia commissione di riconoscer dopo la conclusione il merito di ciascuno. Nella maniera di scriver queste lettere mi sono accomodato al gusto del paese et al bisogno del negotio. Mandò di esse copia alla Serenità Vostra, et la supplico humilissimamente quando pur tal mia risolutione non fusse di suo compito contento escusar la imbecilità mia, che

trovandomi sul fatto senza poter sperar di haver da lei gli ordeni et avertimenti necessarii, convengo prender quei partiti che mi vengono somministrati dal Signor Dio, il qual vede et sa il mio sviscerato zelo di ben servirla, et si disegni ella di credere che se io seguitavo il stile in hora osservato non bastavano sei milla scudi, con li quali finalmente si comprava la mala sattisfattione de infinite persone senza alcun frutto appreso li Communi, in alcuni de quali essendo hormai stata pubblicata questa risolutione, vengo avvisato che ne restano contentissimi, perchè sarà nella loro potestà, et non in quella di private persone di disponer del denaro.

Ho giudicato espediente toccar una parola nelle sudette lettere in materia di assoldar militia grisa, ma però in maniera che ogni deliberazione della Serenità Vostra in questo proposito potrà esser eseguita conforme al suo volere. Non mi è parso bene perder il frutto che aspetto grandissimo dal nutrire nelli animi loro questa speranza che si sia per levar gente della natione, senza però obbligarmi più ad una, che ad un altra cosa, secondo che ella vederà dalle medesime lettere, le quali sono state tradotte in lingua thedesca, et anderanno ben sotto mio nome ma senza la mia sottoscrizione.

Il secretario di Franza per reiterati ordini havuti dall' Ambasciator suo continua nel far diversi mali uffici acciocchè la conclusione sia diferita, et io all' incontro la tengo sollecitata et mi agiuto col mezzo di Predicatori et altri, perchè non vi è modo più facile da sturbarla et interromperla, che mettervi tempo di mezo, et perciò vado di giorno in giorno troncando diversi ostacoli che vengono attraversati per sturbarmi. Ne dopo questi ordeni si è più il detto Segretario lassato veder da me.

Ho espedito per ogni lega due homeni confidenti et di auttorità, acciochè vadano per li communi, coadjuvando il negotio, et per il viaggio le ho dato dodeci scudi per uno, con speranza certa di riconoscerli delle sue fatiche. Voglio tuttavia sperar felice successo; ma in ogni caso potrà esser certa la Serenità Vostra che io haverò fatto tutto ciò che mi sarò potuto imaginare, et questi doi confidenti mi aviseranno tutto ciò che seguirà di commun in commun.

Venne in giorni passati il Signor Lanfoc Belli, feudatario dell' Imperio, il quale ha molta auttorità spetialmente nella Lega delle X Dritture et è sempre stato benissimo disposto verso questo negotio,

ma per mostrarsi anco zelante per suoi rispetti nel servizio di Sua Maestà Cesarea, havendo veduto l'ultimo Capitolo che dice, riservate le confederationi con Franza, Svizzeri, et la pace perpetua del contado del Tirol, voleva che si inscrissero alcune parole per non pregiudicar alle ragioni che Sua Maestà Casarea pretende sopra giuridittione di alcuni communi al presente possessi da Grisoni, onde per non metter a campo maggiori contese, hanno questi Signori tralasciato di nominar Tirol ne Franza, ma solamente sono stati sopra le prime parole generali del capitolo, ciò è che alle confederationi sin hora fatte (che altre non sono, che le suddette) non si intenda per la presente pregiudicato, et me l'hanno fatto sapere come cosa che da essi in tutte le sue confederationi è osservata et che non altera l'accordato.

Havendosi qui aviso che li Valesi sono in arme trà loro, ha questa dieta eletti tre Ambasciatori ad interponersi per l'accomodamento di queste intestine et pericolose commotioni; la causa non è per religione ma ben sotto pretesto di religione, inventato da Spagnoli per veder se con questo mezzo di metter confusione tra quei popoli potessero col favorir l'una parte facilitar la strada per il loro paese alle militie che passano in Fiandra, il qual viaggio le tornerebbe molto più commodo fino in Borgogna, che quello della Savoja.

Sono li suddetti Valesi per il più cattolici, et gli heretici non hanno chiesa ne altro pubblico esercitio della loro seta, onde l'occasione di questi motivi di Genevre ha servito alli Spagnoli di buona congiuntura per metter disunione tra essi, et potria seguir qualche importante moto, perchè li Svizzeri cattolici favoriranno i suoi, et li prottestanti l'altra parte. Grisoni non confinano con Valesi perchè Luvania li divide per poco tratto di camino, ma però per termine di religione sentono dispiacere grande di queste turbolenze.

Al Signor Giovanni Salice ho donato una catena d'oro di cento scudi, et ho giudicato che tanto possi bastar per hora, essendo egli veramente decaduto sopra modo della pristina sua riputatione et auttorità.

Ne sarà poco se potrà disponer il suo proprio commune di Agnedina a dar il suo voto favorevole, perchè è uno di quei pochi che ricevano li grani dal Milanese. Questa cathena mi fu data dall' Illustrissimo Signor Capitano di Bergamo, et è quella che la Serenità Vostra ordinò che fusse donata al medesimo Signor Giovanni Salice

quando fusse andato a Bergamo; ma per hora la metà di essa supplisse in lui ottimamente al bisogno, et ne resta contentissimo, trovandosi in stretta fortuna per diverse cause. Grazie.

Di Coira a 19 Luglio 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XIV.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Prima.

Con la partenza di molti che sono concorsi alla Dieta la quale fu licenziata hieri, io restai in gran parte sollevato dalla continua molestia che mi è bisognato haver ogni giorno nel tener compagnia à dieci et quindici per volta venuti a desinar et cenar meco all' hosteria, molti di essi senza aspettar di esser invitati. Ne era possibile ripararsi da queste spese, perchè cosi porta l'uso del paese, et per servitio del negotio ho abbracciato allegramente quel disturbo che non potevo fugire.

Ma veramente questi loro congressi meritano ogni altro titolo che di dieta, poichè apponto il bevere et il mangiare sono le ricreationi et gli honori che si costumano.

Li mali ufficii de Franzesi sono ogn' hora tanto più andati crescendo quanto maggiormente veggono caminar il negotio felicemente.

Il Segretario di Monsignor de Vich ha procurato in pubblico et con pretesti di indur molti ad aspettar la volontà di Sua Maestà Christianissima, minacciando fra tanto di non esborsar loro le solite pensioni, et hanno fatto anco nascer controversia fra la Lega Grisa et quella delle Dieci Dritture sopra il luoco dove si haverà a congregar la futura Dieta, prettendendo ciascuna di esse per la forma de i suoi

statuti di ridurla nella sua giurisdittione. Io per troncar anco questa, come ho fatto molt' altre difficoltà promosse, ho procurato con la piacevolezza di terminarla d'accordo, ma non mi è riuscito, perchè prevedendo confondersi tutti gli ordeni, feci di nuovo ricercar l'audienza et ottenne la deputation de giudici per deciderla nel termine de giorni dodeci.

Furono anco suscitati alcuni della Lega Grisa a pretender il pagamento della prima audienza datami in dieta non altrimente che se a mia requisizione fosse stata convocata. Ma le altre due leghe si opposero gagliardamente a cosi indebita et inhonesta pretentione. Questi pubblici et secreti motivi de Franzesi davano a credere nell' universale che la Maestà Christianissima abborisce grandemente questa confederatione et tale credenza, impressa nelli animi di ciascuno per la voce sparsa della venuta qui del medesimo Ambasciatore, apporta grande occasione a quelli che sono malamente disposti, di essercitar il loro cattivo animo. Il che per certo mi dà estrema passione, ma spero di trovar rimedio anco a questo con qualche poco di spesa, d'avantaggio per ricognitione di quelli che si adoperano vivamente a favor mio. Sono già spedite le lettere et i Capitoli sopra i Communi, havendoli accompagnati con amorevoli promesse, et qualche donativo alli Ministrali, perchè facciano buon officio.

Domenica passata si hebbe il voto favorevole di quattro Communi nella Lega Grisa qui vicini; non si è potuto ridurne insieme maggior numero perchè non è solito chiamarli se non in giorno di festa. Ma Domenica prossima con agiuto del Signor Dio, si espedirà per la maggior parte in cadauna lega et si sapra ben presto la risolutione. Ho fatto venir a desinar meco il Consiglio di Coira che è di 40 in circa, et posto buon ordine per ridursi domani; il che non si è fatto prima per aspettar che partano alcuni li quali disseminavano zizanie. Per li disturbi et controversie sopradette è stato necessario differir la dieta alli 12 del mese venturo. Le communità che hanno fin qui dato il loro voto favorevole mi hanno ringraziato della lettera che le scrissi, dicendo essersi grandemente commossi molti, intendendo la benevolenza et cortese affetto di Vostra Serenità verso di loro, et la promessa in pubblico delli 200 fiorini le è piacciuta sopra modi, perchè sebbene non sono tutti uguali nella quantità delle persone, ho però data speranza a i loro nontii di aggionger qualche cosa d'avantaggio a tre o quattro communi più ricchi d'habitanti, quando mi siano favorevoli.

Li cinque cantoni Catholici de Svizzeri attraversano con tutti i mezzi possibili questa confederatione; ne so se lo facciano a persuasione d'altri, oppure per sdegno che la Serenità Vostra habbia levato mano di stipendiar il Colonnello Lusi, ne altri della sua natione. All' incontro li Svizzeri protestanti la agiutano et fomentano con ogni spirito per loro interessi et per dubbio che queste communità de Grisoni si gettino un giorno precipitosamente in brazzo di Spagna, onde restando questo passo aperto alla Maestà Catolica restino le cose loro esposte a maggior pericolo. Il governator di Como è venuto in Valtellina sotto pretesto di alcuni bagni, ma in effetto per far tutti i mali uffitii che potrà con li communi di quei contorni. Grazie.

Di Coira a 23 Luglio 1603.

Di vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XV.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Seconda.

L'Ambasciator di Franza venne hieri su l'hora del mezzo giorno in questa città, portato non da altra causa che per impedire la confederazione con la Serenità Vostra. Io, verso il tardo, andai a visitarlo, et con parole di cortese et affettuoso complimento senza mostrar alcuna più minima diffidenza, ho procurato di renderlo certo dell' osservanza della Serenità Vostra verso la Corona di Franza et dell' affettione alla sua particolar persona, et dissi che mi piaceva sopramodo la venuta di S. S. Illma per rallegrarmi del prospero stato di salute et per offerirmele pronto a suoi servigi. Corrispose cortesemente il Signor Ambasciatore al mio uffitio et soggionse che si era compiacciuto

grandemente della mia venuta qui, perchè ha sempre desiderato et, per ordine espresso del suo Re, procurato con ogni studio che questa confederatione si concluda; che la sua opera haveria giovato quando non fusse stata interrotta dalle parole vanamente disseminate che ella si prometteva di haver ad ogni suo piacere questo passo, stante la condotta di Monsignor di Vademont senza far altra colleganza con Grisoni, li quali perciò si sdegnorono estremamente; che hora le pareva ben strana questa diffidenza col suo Re nel voler alla sprovista trattar di concludere lega senza farne prima moto alla Maestà Sua, la quale essendo già quasi cent' anni confederata con questa natione, deve per ogni rispetto desiderar che se si vuole far nuova colleganza, gli sia prima levata quella gelosia che ragionevolmente sogliono prendere tutti li principi da simili negotiationi; che ciò tanto più conveniva farsi dal canto di Vostra Serenità quanto è migliore la volontà di Sua Maestà Christianissima verso di Lei, ma che non essendosi ciò fatto mi ricercava a differire l'espeditione fino a tanto ch' egli potesse scriver in Franza, considerandomi che ciò giovarebbe al negotio, perchè venirebbe ordine di favorirlo, et all' hora egli apertamente lo farebbe con tutti li amici et servitori del Re.

Io le risposi che la molto prudenza di Sua Signoria Illustrissima et la inveterata esperienza che ella haveva delli maneggi di Stato, mi persuadeva a credere che a lei molto più che a me fusse benissimo noto che li Principi grandi, ancorchè buoni amici et di perfetta intelligenza insieme, non usano darsi reciprocamente notitia dei loro propri negotii, quando non si tratta massime in essi di offendere ne di pregiudicar ad alcuno; ma che tanto meno era necessario che la Serenità Vostra, Principe per grazia del Signor Dio libero, et buon amico de suoi amici, lo facesse al presente, quanto che il mio negotio non è nuovo, ma trattato et quasi concluso infinite volte; che di esso la Maestà Christianissima è stata sempre benissimo informata, ne mai si è mostrata aliena con l'animo ne con gli effetti; che la mia partita da Venezia era pubblica a tutta la città, et pubblichissimo il mio arrivo qui già più di un mese, onde il Monsignor di Frenes et Sua Signoria Illustrissima istessa potevano ben haver la saputa con molta commodità di tempo per scriver et haver anco la risposta; che la Serenità Vostra ha giudicato espediente non perder la buona congiontura di questa Dieta, nella quale erano le cose passate tanto avanti con l'aver espediti li capitoli sopra li

communi, et con l'haver anco havuto già il voto favorevole di alcuno di essi, et intimata la futura Dieta per mettervi l'ultima mano; che ogni dilatione sarebbe non solo pregiudiciale al felice progresso del negotio, ma potriano questi Signori dolersi che io abusassi la loro ben disposta volontà, oltre che, havendo scritto il tutto alla Serenità Vostra, non era in mano mia il ritrattar le cose fatte et che piuttosto pregavo Sua Signoria Illustrissima a non dar a vedere diversamente da quello che ricerca il comune servitio et la perfetta intelligenza tra la Maestà Sua Christianissima et la Serenità Vostra.

Disse l'Ambasciator che teneva lettere fresche da Venetia di Monsignor di Frenes, il quale non le tocava parola di questo negotio; che per discarico suo era necessario che egli scrivesse in Franza et si aspettasse la risposta; che se io non volevo rivocar gli ordini dati, lassassi far a lui; che quando non gli dovessi posto impedimento, haverebbe trovato modo di portar il negotio in longo, et mi prometteva che ne conseguirei frutto grande, poichè egli si adoperebbe con maggior spirito per farlo sicuramente riuscir in bene.

Risposi che non potendo io assentir a questo a modo alcuno, lo pregavo a considerar che'l scriver adesso in Franza era del tutto soverchio, perchè nessuna ragione persuade a credere che la Maestà Sua possa essere dissimile da se stessa nella buona volontà et nel desiderio che ella ha mostrato altre volte di questa unione, onde mi pareva di poter dire che ella dovesse piutosto haver a male ogni dilatione et impedimento che dolersi della buona conclusione. Disse l'Ambasciatore che egli era sicuro della retta intentione del Re, ma che dubitando che qualcheduno possa darle a credere che si tratti del suo pregiuditio, era bene sincerarlo prima; che le ragioni erano buone dal mio canto, ma che le altre dal suo non le parevano cattive. In fine, dopo alcune poche repliche, mi partei non senza qualche speranza che egli potesse rimoversi da questi tentativi, perchè entrò in diversi piacevoli ragionamenti, volendo mostrar confidenza meco et darmi a credere di desiderar niente manco di me il servitio della Serenità Vostra. Ma è venuto da poi a trovarmi il Signor Giovanni Salice et mi ha riferito che questa mattina nel far del giorno il Signor Ambasciatore lo ha mandato a chiamar, et le ha detto che se io non voglio metter tempo di mezzo, egli si risolverà di scriver sopra li communi per far questa honesta instanza che le sia concesso di scriver a Sua Maestà.

Io le ho detto che mi rincresceva sopra modo intender che Sua Signoria Illustrissima volesse levarmi quella consolazione che hebbi jeri sera nel partir da lui con speranza ch' ella fosse restata persuasa dalle mie ragioni, et che havevo già preparata la lettera per dar conto alla Serenità Vostra dell' ufficio che havevo fatto seco et dall' ottima disposizione che mi pareva haver compreso in lui; che non potevo impedire la sua volontà. Secondo l'appontamento stabilito fra noi ha fatto il suddetto Ambasciatore l'uffitio che hora intenderà la Serenità Vostra. Ma per maggior sua informatione bisogna prima dirle che questa città si divide in cinque tribu, ogn' una delle quali suol ridursi separatamente, et dove concorrono tre di esse per la maggior parte, quella opinione prevale. Quattro di esse, questa mattina, si sono ridotte, non essendo stata la quinta al debito numero. In ciascun ha egli mandato il suo segretario a far instanza che si sopraseda et le sia dato tempo; tre non anno (hanno) voluto compiacerlo, anzi unanimi et concordi sono concorsi ad accettare la Lega con la Serenità Vostra. L'altra per molti suoi fautori ha voluto differir fino a Domenica prossima a dichiararsi. Ma segua quel che si vuole, il giudicio è a favor mio, et son sicuro di aver anco l'altra che non si è potuto ridurre, perchè li predicanti me l'hanno promessa più di tutte, et senza essa bastano anco le tre.

Stimo grandemente questa dichiaratione della città di Coira per l'esempio appresso altre communità dipendenti da essa, et perchè l'Ambasciator doverà restar mortificato, vedendo seguir effetti contrarii alli suoi uffitii; egli è uomo accortissimo, in poco buon concetto, anzi mal visto da questa natione per diversi rispetti; et molti non sono fuori di sospittione che lui, altre volte dipendente confidentissimo da Monsignor di Biron, possa haver conservato qualche radice di inclinatione più tosto alla sattisfattione d'altri che al servizio del suo Re; et chiara cosa è che se il negotio non fusse ben incaminato, come per grazia del Signor Dio si è fatto, in poco tempo egli haverebbe interposto mille impedimenti et contrarii. Ma se sua divina Maestà mi ha favorito fin hora per servitio della Serenità Vostra, spero che non mi mancherà anchora della sua benigna protettione. Resta solamente che le Signorie Vostre Eccellentissime si degnino per loro bontà admettere la divota et affettuosa volontà mia in luoco di quel più che altri di maggior spirito di me potriano effetuare;

poichè in verità a nessuna altra cosa penso che a condur felicemente in porto questa nave fluttuante nell' Oceano concitato da cosi tenebrosi et inaspettati contrarii. Gratie.

Di Coira, a 24 Luglio 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et Devotissimo servo

GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XVI.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Terza.

La risoluzione presa ieri mattina dalla Città di Coira, come scrivo nelle precedenti, ha levato ogni speranza all' Ambasciator di Sua Maestà Christianissima di potermi più intorbidar la buona conclusione, onde per far una honesta retirata et per salvar in qualche maniera la sua riputatione, mi ha mandato a dir col mezzo del Signor Sciarner Gonfaloniero et di altri principali Signori, che senza impedir la risposta sopra li Communi, si potria trovar questo temperamento di prorogar la dietà fino alla risposta di Franza, et che se mi fussi contentato, volentieri si sarrebbe abboccato di nuovo meco. Io, senza mettervi tempo di mezzo, andai prontamente a ritrovarlo et dopo haver repetito più volte le cose gia discorse tra noi, ricercandomi egli in gratia questa commodità di assicurar l'honor suo col dar conto al Re del negotio per corriero espresso, et mostrando io di non potermi ingerir nelle cose risolute dalla Dieta et scritte alla Serenità Vostra, in fine restassimo in appontamento che lui non scrivesse sopra li communi, ne facesse con altri ufficio di alcuna sorte in contrario et che si lassasse venir la Dieta per il tempo stabilito, ma che io in semplice parola mi contentassi di non lassar poi stipular alcuna cosa se non passati quattro

giorni dopo il detto tempo, dicendomi Sua Signoria Illustrissima che forse non haverà bisogno di questo tempo, perchè la risposta le capiterà molto prima.

Io ho stimato bene compiacerlo per salvar la sua dignità col darle qualche soddisfattione per non irritarlo maggiormente, et per levar le confusioni et li discorsi, seben questa poca dilatione apporterà più di un centinnaro di scudi di interesse nel spesar li nontii della Dieta.

Mi ha egli detto di voler scriver a Monsignor di Frenes, et però io espedisca le presenti alla Serenità Vostra con ogni diligenza, affinchè Ella resti anticipatamente avvisata di tutto, et riceva in se stessa questa consolatione che l' negotio camina con somma dignità di Lei. Grazie etc.

Di Coira a 25 Luglio 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XVII.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Quarta.

Le lettere della Serenità Vostra de 19 mi sono capitate a 23 per opera dell' esquesita diligenza in tutte le cose dell' Illustrissimo Signor Capitano di Bergamo. A diversi capi di esse mi sarà molto facile dar risposta, ma in quella prima parte dove ella si compiace essercitar la sua benignità nel mostrar satisfattione del mio riverente et devoto servitio, confesso di restar grandemente confuso, eccedendo questa gratia ogni merito che potessi conseguir mai, perchè fin hora, seben ho speso tutta la mia vita in suo servitio, non ho soddisfatto anchora all' obbligo che tengo verso di Lei, la qual supplico degnarsi ricevere da me un modesto et humile silenzio in luoco di affettuoso ringraziamento. Mi rincresce che dalle mie lettere ella habbia compreso dover

la spesa riuscir maggiore della sua aspettatione, perche io non ho saputo ben esprimere che spero in Dio farla riuscir anzi minore di quello che altre volte si è creduto. Nella mia commissione è registrata la deliberazione di quell' Eccellentissimo Senato di spender in donativi et manze fino alla summa di scudi settemille et son andato tutti questi giorni iscrutiniando fra me stesso di compartirli in maniera fra le merende, la spesa della Dieta, li donativi agli honorarii et altri benemeriti, che piuttosto procuro con ogni studio di avantaggiar che di accrescere l'interesse della Serenità Vostra, incorporando nella detta summa non solo i donativi ma le spese anchora.

Nella materia di assoldar fanti Grisoni, mi governarò conforme all' ordine che le è piacciuto darmi, ma diferirò a parlarne, se non me ne sarà fatto nuova istanza. Li grandi desideravano questa levata per espurgar un poco il paese da mille cattivi umori che possono facilmente corromper di nuovo questo governo et per esser honorati di titoli et gradi militari; la gente minuta la desiderava poi per trattenersi. Basterà per hora lassarli nutrire in questa speranza che la Serenità Vostra in ogni occorrenza più volontieri si valerà di essa che di altra natione. Ne è dubbio che diversi disegnavano che l' premio loro dovesse esser qualche capitaneato, ovvero altro carico di militia, onde bisognerà pensar a gratificarli nel miglior modo che si potrà, et si assicuri la Serenità Vostra che circa l'autorità datami delli 4 mille scudi non restarei compitamente contento, se anco in questa parte di risparmiar il suo denaro, senza interromper la buona conclusione del negotio, non sperassi di riuscir fruttuoso servitor suo come so di haver fatto già due anni in Lorena per molto maggior summa. Intorno alle merende ho già scritto con le precedenti mie la risolutione che presi, della quale mi trovo ogni hora più contento perchè ho cominciato a riceverne bonissimi frutti.

Delle pensioni annue a private persone più volte me ne è stato fatto molto (!) ma vedendo che non si contentano delli scudi 3600, li quali nelle trattationi passate li sono stati promessi, et che aspirano a scudi doi mille per Lega conforme a quanto disse il Salice all' Illustrissimo Signor Capitano di Bergamo, son andato studiosamente portando il tempo avanti con diversi mezzi per non attaccar insieme ad un tratto le difficoltà pubbliche con le private. Ma sempre ho levato ogni speranza che si sia per alterar le cose stabilite; et spero che si acquie-

teranno. Hora deve saper la Serenità Vostra che veramente la Maestà Christianissima è in obbligo di pagar ogni anno a diversi privati di questa natione più di otto mille scudi; è vero che con pessima loro sattisfattione sono creditori di più di dieci anni.

Il modo di assegnar le dette pensioni è questo, che sotto nome di trattenimenti militari vengono distribuiti li danari, et in scrittura a parte si nominano quelli che devono participar del benefitio, assignando a chi più a chi meno, secondo il merito et la qualità di cadauno, il che è rimesso alla volontà del prencipe, et con la morte di alcuno dei stipendiati, si conferisce la portione vaccata in altri della natione, si che sempre gira la summa del denaro promesso.

Stipulata che sia la confederatione mi saranno subito attorno diversi prettendenti. Nel che sarebbe a proposito che ella si degnasse darmi qualche ordine perchè non resteranno contenti della sola promessa di riferir nel mio ritorno alla Serenità Vostra le sue operationi, ma vorranno saper quello che appresso poco le potrà toccare; et se cosi parerà a Lei sarebbe forse espediente formar di qui d'accordo questa scrittura, per dover esser ratificata all' arrivo dei Ambasciatori in Venezia dalla Serenità Vostra, non eccedendo però la summa altre volte promessa; et dell' elettione dei detti Ambasciatori darò con altre lettere avviso, esseguendo se mai sarà possibile anco in questa parte l'intentione di Vostra Serenità di farne venir un solo per Lega. Grazie etc.

Di Coira a 25 Luglio 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XVIII.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Non mancano i Ministri di Spagna per tutte le vie possibili di mettere nuovi impedimenti alla buona conclusione del negotio. Ma confesso alla Serenità Vostra che quanto sono maggiori et moltiplici gli artificii che usano giornalmente por sturbarlo, tanto più mi si accresce la speranza di terminarlo in bene, poichè tutti li contrarii promossi fin hora veggo restar superati non dall' opera mia, che mi conosco pur troppo debile soggetto ad un tanto peso, ma dalla santissima mano del Signor Dio, prottetor di quella Serenissima Repubblica.

Scrissi con le precedenti mie la venuta del Governator di Como in Valtelina sotto pretesto di alcuni bagni. Hora mi occorre dirle che l' giorno seguente venne ordine qui ad alcuni agenti di mercanti Milanesi che levassero mano di inviar merci per la via del Lago di Como, poichè il Signor Conte di Fuentes ha prohibito il commercio a questa natione. Ad un istesso tempo capitorono lettere del Commissario di Chiavena con avviso che li sudditi di Valtelina et del Contado istesso di Chiavena erano ricorsi a lui per dolersi del grave pregiuditio che ricevono da questa prohibitione con pericolo che le armi di Sua Maestà Cattolica siano mosse contra di loro, et che per essere quel paese aperto da ogni parte, restano esposti ad ogni improvisa incursione, et la più habitata et più ricca valle di tutta Italia all' incendio et sacco, supplicando di non concluder la confederatione con la Serenità Vostra se prima non si accomodasse li rumori sopradetti. Questi avvisi causorono comotione grandissima nell' universale et havendo io, per oviare ad ogni pregiuditio, voluto sapere il fondamento et l'origine di queste disseminationi, trovai che in effetto il Signor Conte di Fuentes ha dato l'ordine alli deputati di Como, che ella vederà dall' occlusa copia. Et mentre stavano questi Signori di Coira in gran perturbatione di animo, pensando di chiamar li capi et consiglieri principali delle leghe per risolvere alcuna cosa, io mi sono abboccato col Signor Sciarner (Tscharner)

et con altri buoni servitori della Serenità Vostra, fatti tornar qui in diligenza, colli quali, dopo haver discorso che queste erano soggestioni dei medesimi sudditi di Valtellina, per diversi interessi inclinati di maniera alla Corona di Spagna che non possono patire di veder mediante questa confederatione assicurato maggiormente il Dominio de Signori Grisoni sopra di loro, fu risoluto che non si dovesse chiamar per hora altro Pittach, ma solamente avvisarne li capi delle leghe per loro informatione.

Fu considerato che li Governatori di Milano sogliono sempre mandar in stampa le gride et le prohibitioni loro, et che questo si vedeva in una semplice lettera procurata et ottenuta Dio sa da chi et come; che l' prettesto di essere l'Eccellenza sua mossa a tale rissolutione ad instanza di mercanti non è sufficiente, perchè ben si sa che essi corrono dietro all' utile et al commodo, che se le loro merci non vengono per questo paese convengono transitar il monte di S. Gottardo et altri luochi de Svizzeri tanto aspri et difficili, quanto io stesso altre volte non senza gran pericolo ho esperimentati difficilissimi a transitar con le persone non che con robbe, essendo per molti mesi dell' anno inaccessibili et insuperabili; et troppo evidentemente si comprende questo essere un semplice esperimento per intimorir li communi, poichè chiara et indubitata cosa è che Milanesi nel prohibir questo traffico laborant contra propria commoda, et che se la cosa anderà avanti, essi medesimi più che altri reclameranno appresso l'Eccellenza Sua; et io le ricordai che quando la felice memoria dell' Illustrissimo Signor Alvise Priuli fece accomodar la strada di Morbegno, hebbero tanta gelosia Milanesi che si aprisse quella porta in pregiuditio loro, che mandorono qui persona espressa a far ufficio efficace in contrario, onde non è credibile che adesso vogliano pregiudicarsi da se stessi; ma che in ogni caso il presente loro motivo apporterà benefitio a Signori Grisoni, quando si risolvano di esseguir hormai la deliberazione altre volte fatta in Dieta di acconciar dalla loro parte la strada suddetta. Et ricordandomi di haver letto in alcune scritture che la spesa non importeria più di 1500. fin 2000. scudi et che la Serenità Vostra si era contentata di farla essa per esserne poi risarcita, dissi che se Dio mi haveva mandato qui per un servitio, forse ne farei doi, et le proposi di far la spesa del conciero suddetto con le conditioni istesse. Il che (è) piacciuto estremamente a questi Signori

li quali dalle considerazioni fattegli hanno preso tanto vigore et spirito che si mostrano constanti et forti nella confederatione, conoscendo il proprio loro beneficio. Ma perchè nella futura Dieta sarà necessario che tengono tra essi proposito di questa novità, et che pensino di mandar Ambasciatori a Milano, o risolversi in altro, et sapendo di haver per le mani negotio importante, il qual convien passar per la volontà di molta gente di tal natura et conditione che non mi tengo sicuro se non lo veggo del tutto stabilito, non vorrei che sotto prettesto di bene, inventassero qualche nuova macchinatione per confondere, ovvero diferir la Lega, et però ho pensato esser bene di espedir corriero in tutta diligenza per avvisarla di quanto succede, et col sollito mio riverente zelo, dirle che sarebbe grandemente a proposito che ella si compiacesse darmi auttorità di riferir a questi Signori, quando et come ricercherà il bisogno, che ella non solo si contenterà di far acconciar a sue spese la strada di Morbegno che resta, ma di conceder anco quelle agevolezze di Datii alle mercantie di Franza, Fiandra et Germania, che a Lei pareranno. Questa offerta mortificherà estremamente i mali dissegni d'altri, et la Serenità Vostra farebbe il suo proprio servizio perchè si aprirebbe la stradda ad un grand' utile secondo che le è benissimo noto, et il pensar che questi spendano mai in acconciar la detta strada è impossibile.

Il Signor Ambasciator di Franza partì già tre giorni et dopo essersi inaspettatamente partito, mandò il suo secretario per ufficio di complimento a farmi sapere ch' egli desiderava per sua ricreatione et curiosità transferirsi verso Chiavena et Valtolina et che tornerebbe fra quattro giorni. Il fine di questo suo viaggio non saprei scrivere alla Serenità Vostra. Ma se egli non è andato con occasione di abboccarsi col Governator di Como suddetto, convien esser vero il sospetto che hanno qui alcuni che veramente egli sia passato i monti per comprar pannine, et darle poi con molto suo utile a questi pensionarii a conto de suoi crediti, secondo che essi affermano haver lui fatto altre volte.

Mi occorre con questa occasione aggionger alla Serenità Vostra che diversi Signori principali di questo governo, et che in Dieta haveranno il voto libero, ambiscono di essere honorati del grado di Cavalieri, et sarebbe grandemente a proposito ch' io potessi prometterle a nome di Lei questa sattisfattione. Mandò la occlusa nota dei nomi

loro fin al numero di 12. Ma, Serenissimo Prencipe, non tutti doveranno haver la catena che suol andar in conseguenza col cavallerato, perchè alcuni di essi veniranno certamente Ambasciatori a Venetia, et questi riceveranno l'honore dalla Serenità Vostra col solito presente; altri è necessario in tutti i modi riconoscerli con donativi in contadi ovvero con assignamenti delle pensioni annue, sicchè non vi entrarebbe maggior spesa, perchè in luogo della cathena vi entrerà il presente già destinatole di cento scudi in circa, ovvero la pensione come meglio vorranno; et basterebbe mandarle le patenti con una medaglia d'oro di San Marco di quattro scudi in circa, et che io ricevessi il giuramento de qui secondo l'uso del Paese, perchè di tutti essi, doi soli sono Cattolici, et la forma del loro giuramento e d'alzar li tre primi diti della mano in segno della Santissima Trinità. Et quando la Serenità Vostra stimi suo servitio darmi lume della sua volontà sopra queste cose, che io essendo sul fatto, giudico a proposito per sicurezza del negozio, le piacerà riespedir immediate il corriere acciochè io habbia l'avviso opportunamente con tutta la diligenza possibile, dovendo la dieta congregarsi in Tava alli 12 ovvero 13 del presente, et le patenti et le medaglie si potranno poi mandar con altra commodità.

Ho havuto aviso di alcuni communi che si sono dichiarati in favor della Lega, onde fin hora, compresi quelli che si sono rimessi alli loro Nontii, passano quaranta, et aspetto hoggi o domani la nuova di quali altro. Quattro fin qui hanno dato il voto assolutamente contrario, et alcuni stanno ostinati di aspettar l'ultimo giorno per veder se possono sturbarla. Ma spero che non le riuscirà il disegno. Grazie.

Di Coira a 5 Agosto 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XIX.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Delli sessanta otto voti che hanno a concorrere alla Dieta, li doi terzi fin hora accettano, o non si mostrano alieni dalla confederatione con Vostra Serenità. Dodeci sono del tutto contrarii, et circa dieci non hanno potuto per diversi impedimenti fin hora ridursi, ma doveranno per ogni maniera farlo domani, approssimandosi il tempo della suddetta Dieta.

Fra questi che repugnano, vi sono doi communi che per ogni rispetto dovrebbeno più di tutti rendersi pronti, poichè di là et non da altrà parte vengono tanti Grisoni ad habitar in Venetia et nelle Città di Terra ferma molti mesi dell' anno.

L'uno è Agnedina dove habita il Signor Giovanni Salice, et l'altro Bregaglia ivi vicina. Ma più arabiato et disperato di tutti è questo secondo, poichè non contento di dar il voto contrario, procura di sedur li communi a mutar proposito et ad unirsi seco per tumultuare etiam con le arme. Vennero perciò a trovarmi hieri il Signor Sciarner et altri Signori di prudenza et di ottima dispositione, considerandomi che quando havesse effetto questo pernicioso disegno, potriano con la unione di quattro o cinque altri communi suscitarsi le seditioni passate et restar non solo impedito il negotio, ridotto hormai a termini di buona speranza, ma seguir anchora maggiori et più dannose conseguenze, poichè si conosce chiaramente queste suggestioni haver origine da quelli che con donativi, con ufficii, con minaccie, con prottesti, et finalmente con la violenza tentano ogni mezzo possibile per sturbare la confederatione; et doppo essersi discorso intorno al rimedio fu risoluto che io riespedissi diversi homeni confidenti verso Agnadina et Bregaglia per acquietar il tumulto col guadagnar alcuno de capi. Il che ho volentieri eseguito, havendone mandato parimente altri sopra certi communi li quali, sebben hanno dato il voto contrario, potriano forse meglio informati, seguir l'esempio della maggior parte, et alcuni anco sono da me stati inviati a tener in officio

et in buona constantia li communi favorevoli; et spero che non tutti quei che restano a dar il suo voto mi saranno contrarii. Ma gran cosa è questa che quei che sono tornati a goder nella sua patria nei mesi dell' estate il guadagno fatto nel tempo del verno dentro il Dominio della Serenità Vostra, hanno contraoperato più acerbamente di tutti, disseminando che ella si move a concludere questa lega per mandarli in galea, et benchè siano cose falsissime, reprobate dalli istessi capitoli, nondimeno appresso gli animi della plebe, commossa dalli spaventi et minaccie del Conte di Fuentes, fanno cosi cattiva impressione che universale resta da per tutto grandemente turbato.

Il Signor Giovanni Salice sudetto mi ha scritto in sua giustificatione l'alligata lettera; ne debbo differir più longamente a scriver alla Serenità Vostra che per la maniera del procedere et per altre cause, la sua fede mi è stata fin da principio sempre sospetta et dubia, havendo da molti indicii compreso che non senza fondamento nelle passate trattationi si hebbe non poca gelosia che questo negotio confidato nella sua mano restasse per opera di lui stesso interrotto et inespedito, poichè ho saputo con buoni incontri che egli ha fomentato estremamente li pensieri di Monsignor de Vich con haverle scritto che le bastava l'animo, quando cosi fusse stata intentione del suo Re di sturbar questa Confederatione con la Serenità Vostra; ma il suddetto Signor de Vich, senza rispondere a tale offerta, deliberò venir personalmente qui per far li officii che ho scritto con altre mie, et per transferirsi, come intendo che ha fatto, in Valtelina ad abboccarsi ai bagni di Borno (Bormio) col Signor Governator di Como, sotto prettesto di curiosità, et dissegna venirsene alla Dieta in Tava, senza occasione di altro negotio. Col suddetto Salice ho sempre dissimulato in maniera che egli non può persuadersi questo mio sospetto, havendole anzi donata la catena d'oro che scrissi alla Serenità Vostra, più tosto per non haverlo apertamente nemico, che con speranza di riceverne alcun frutto. Egli tirra grossa pensione da Franza et ha un figliuolo alla Corte di Sua Maestà Christianissima. Ha impoverita la sua casa nelli capricci dell' Alchimia et vorrebbe rifarsi con l'oro di tutti i Prencipi, et prima che egli partisse mi portò un scattolino con certa polvere dentro, dicendomi quello essere materia che nel spatio di soli quattro giorni moltiplica l'oro per il doppio, ricercandomi qual premio la Serenità Vostra fusse per dare a chi le propalasse un secreto di

questa natura. Io le dissi di non haver alcuna pur minima cognizione ne anco dei prencipi di tal scienza, perchè non son versato in altro che nel servir quel Serenissimo Dominio con fede et sincerità, et che tutti quei che lo servono dell' istessa maniera restano molto ben contenti dei frutti et honori che ricevono cotidianamente dalla sua benignità et munificenza, et che se lui, o con questo mezzo o coll' adoperarsi vivamente nel negotio, si fusse reso degno della gratia di Vostra Serenità, poteva esser sicuro di moltiplicar il merito et la ricognitione sua.

Il segretario dell' Ambasciator di Franza, che è di nation Grisa, ha fatto insieme con li fratelli et figliuoli suoi, per li communi dove hanno qualche dipendenza, tutti li mali ufficii che si sono potuti imaginare; il che conviene procedere per ordine del padrone. Quali possano essere i suoi fini, Vostra Serenità con la singolare sua prudenza li comprenderà chiaramente. So ben io questo che per opera loro doi Communi nella Lega Grisa sono contrarii, et poichè mi veggo a fronte li Spagnoli et per fianco li Franzesi, intenti gli uni et gli altri a sturbar il servitio di quella Serenissima Republica, io vi metto, et lo sa Dio, quanto ho di spirito et di forze per superar ogni difficoltà, et oltre gli uffitii et li mezzi che uso per sostentar il negotio et dar animo a questi di star constanti, — poichè la plebe si aquieterà alle molte ragioni del proprio suo commodo et benefitio, quando massimamente le sia fatto chiaramente constar la prohibitione di Milano non esser ad altro che per spaventarli, perchè se nelle capitolationi con cinque cantoni Svizzeri si è obbligata Sua Maestà Cattolica far andar le mercantie per il monte San Gottardo nel lago Maggiore, ne mai ha potuto effettuarlo per la difficoltà del camino, manco lo farà nell' avvenire, — trovandosi per buona fortuna in questa città un gentilhuomo svizzaro di Zurich, dove convengono capitar prima tutte le merci che passano in Italia, egli è venuto ad offerirsi di operar appresso i suoi Signori, nemici del nome di Spagna, che prometteranno alli Grisoni di non lassar passar robbe di alcuna sorte che si vogliano condur per altra stradda che per questa città, secondo il solito, essortandoli appresso di non lassarsi spaventar dalle minaccie del Conte di Fuentes, perchè essi con questo mezzo lo necessiteranno con sua indignità tornar le cose in pristino, se vorrà che il Stato di Milano habbia commercio con le provintie oltramontane. Io ho accettata la sua offerta. Le ho dato

commodità di far il viaggio et ritornar a tempo opportuno et le ho promesso una ricognitione sempre che faccia il servitio, dal quale spero notabile benefitio per aquietar li rumori di questa villissima plebe. Il suddetto Svizzaro è stato accompagnato dal Signor Hercole Salice, devotissimo quanto più si possa desiderar della Serenità Vostra, con lettere a diversi Signori principali di Zurich, et nel resto non lascero cosa intentata per sostentar la dignità et il servitio pubblico, vedendo la confederatione con Grisoni essere abborita dalle Monarchie di Christianità, o perchè vorriano che la Serenità Vostra assolutamente dipendesse da loro, ovvero per altri fini maggiormente perniciosi; ma confido nella bontà divina che Porte inferi non prevalebunt.

Hieri tornorono li Ambasciatori de Signori Grisoni che furono mandati in Valesia. Riferiscono la causa delle comotioni fra quei popoli essere proceduta, perchè il Vescovo di Syon, il quale essercita giuridittione et molta auttorità in quei paesi, habbia voluto introdur il Calendario nuovo et fabricar chiese a padri capuccini et giesuiti, et da questa novità li heretici presero all' incontro occasione di far venir da Generra un predicante. Ne volendo li Cattolici permetterglielo, erano nate seditioni gagliarde le quali, per opera di Svizzari et Grisoni loro confederati, sono per hora acquietate con la licenza data agli uni et agli altri, tornando le cose nel pristino stato.

Riferiscono di più che li suddetti Valesani le hanno detto che debbano riferir in dieta che essi sentono molto piacer et laudano sopra modo questa colleganza con la Serenità Vostra et che per nessuna maniera si debba perder l'occasione di concluderla, et questo ufficio gioverà grandemente appresso molti. Io partirò posdimani per andar in Tava dove si ha da congregar la dieta, et nel fine della settimana ventura si vederà l'esito di questo negotio. Grazie.

Di Coira a 9 Agosto 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XX.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Prima.

Era altrettanto necessaria quanto dall' effetto istesso si è conosciuta fruttuosa, l'opera di quelli che con le ultime mie scrissi haver espedito per contener in uffitio li communi favorevoli, et per troncar le radici dei rumori che si andavano machinando; poichè la communità di Bregalia, la qual fu prima di tutte a solevarsi nelle turbolenze passate, ha tentato di suscitar anco al presente nuove et più fastidiose tumultuationi, et si udivano da ogni parte principii di gran commotione, spetialmente in quei luochi dove sogliono transitar le mercantie et che ricevono li grani et risi dal Milanese.

La plebe era talmente impressa che la prohibitione fatta dal Signor Conte di Fuentes potesse causar l'esterminio et la rovina sua, che alcuni communi, li quali già havevano dato il suo voto favorevole, tornorono a ridursi insieme per alterar la commissione prima data a i messi destinati alla Dieta, et se non fusse stata l'auttorità de buoni amici et l'opera dei sopradetti, facilmente ne seguivano effetti pregiuditialissimi et di pernicioso essempio appresso gli altri. Ma se a questi di Bregaglia, per la maggior parte facchini, pistori, hosti, scallettarii, et pristinari tornati da Venetia, non è riuscito il tentativo di unirsi con altri per tumultuare, hanno ben essi havuto forza di far venir il voto contrario da diversi communi et di tener altri si fattamente in sospeso che senza dichiarir la loro volontà si sono rimessi alli suoi Nontii di prender in Dieta quel partito che stimeranno più conveniente. Il che, come ho scritto con altre, mi necessità di patuir con essi. Ne contenti di ciò, hanno li medesimi Brigagliotti mandato alla Dieta sei Nontii a protestar et strepitar per tutte le vie possibile, et mi viene rifferito da molti in conformità che li suddetti facchini et altri hanno con estrema rabbia disseminato cose lontanissime dal vero per sturbar il negotio. Et quando sono stati rinfacciati dei buoni trattamenti che ricevono in Venetia, hanno risposto che ciò procede dal desiderio et

dal bisogno che la Serenità Vostra tiene di questo passo, ma che, conclusa che sia la lega, et li Grisoni obbligati alla capitolatione, saranno malissimo trattati et astretti a descriversi nelle schole delle arti della città per mandarli in galea.

Li fautori di Spagna, che sono molti, fomentano questi rumori, et nella valle di Mesocco, maggiore di tutte le altre, che confina col Stato di Milano, dalla quale si potriano cavar più di (1500) soldati cattolici, ha il Signor conte di Fuentes mandato un .... Antonio Thoscano, nativo del luoco et studente in Milano, per procurar con larghe promesse che quei popoli si dichiarassero, colli suoi tre voti in Dieta, contrarii a questa confederatione; ma ha trovato cosi gagliardo incontro de buoni servitori della Serenità Vostra, spediti da me a tale effetto, che li suoi ufficii non sono prevalsi.

Il Signor Ambasciatore di Franza, dopo esser cavalcato per tutta la Valtelina, tornò a Coira il giorno avanti la mia partita, havendo fatta la strada di Agnedina et altri luoghi infetti di mali humori; et essendo io andato a visitarlo, mi disse che il suo disegno era di veder li bagni di Bornò (Bormio) in capo la Valtelina, ma che, intendendo trovarsi in essa il Signor Governator di Como, non volse andarvi per non dar occasione di discorsi; che in molti luochi li è stata fatta instanza di contraponersi a questo negotio, et che non ha mai voluto ingerirsene. Mi offerse cavalcature et altre commodità per far il viaggio, et finalmente disse che sapeva che in questi maneggi era necessario far molte spese, et che se io non havevo la provisione pronta, mi accommoderebbe volentieri di quei denari che ha condotto seco per pagar le pensioni a Signori Grisoni. Lo ringratiai della buona volontà, et dissi che dall' Illustrissimo Signor Capitano di Bergamo mi era stata sumministrata quella quantità che mi poteva bisognare. All' incontro egli persiste nel procurare che si differisca la conclusione per il tempo delli quattro giorni promessigli da me, havendo scritto a diversi Signori in Dieta le lettere che mandò alla Serenità Vostra, insieme con un altra del Signor Conte Ulisse Martinengo fratello del Signor Nestor et zio del Signor Hercole Salice, intorno li ragionamenti tenuti seco dal detto Ambasciator. Et mandò queste lettere et altre scritture non per apportar maggior tedio con la lettura di esse a quell' Eccellentissimo Senato, ma perchè habbiano a restar nella sua Cancelleria secreta per intiera cognitione delle cose che saranno occorse in questo

negotio, et per compita instruttione della natura et del procedere del paese; poichè massimamente intendo che tutte le volte che si è trattato lega fra questa natione et qualsivoglia altro Principe, sempre sono nate tumultuatione intestine et difficoltà infinite, per la moltiplicità della gente, et per le passioni et interessi con i quali diversamente l'un commune dall' altro si governa et si risente. Nel resto io vado applicando giornalmente tutti quei rimedii che sul fatto conosco necessarii et giovevoli per superar tutti li contrarii che si attraversano, et potendo credere che li pericoli de nuovi moti siano per hora in gran parte cessati, voglio anco sperare che sia per terminar il sospetto che hanno questi popoli di perder il commercio, perchè essendo tornato huomo spedito a Zurich, sicome scrissi, con lettere del Signor Salice et altri amici, per essortar quei Signori a promettere a Grisoni che non lasseranno transitar mercantie per altra stradda che per questa, ha riportato una risposta favorabilissima, la qual sarà letta in Dieta, et farà mirabil effetto, non mancando io all' incontro di persuader questi ad esser certi che con poca cosa la stradda di Morbegno si faciliterà con maggior loro benefitio. Avvisano quei di Zurich con una poscritta a parte ch' el loro Senato non ha stimato bene scriver in pubblico a questa Dieta, per non mostrar che pretendino di regolar le attioni de Signori Grisoni, ma che, bisognando, possa il Signor Hercole affirmare a ciaschuno che con universal consenso, anzi publico decreto de' medesimi Zurigani, sono scritte le lettere delle quali mandò parimente la traduzione in nostra lingua.

Nel viaggio da Coira a qui, sono passato sempre per luochi di questa lega delle X Dritture, et da per tutto mi sono venuti incontro con bandiere spiegate et con termini di grandissima devotione verso la Serenità Vostra, honorando la persona mia, benchè minimo servitor suo, con tirri d'artiglieria et archibusi, et nelle pubbliche strade con apparato grande di mastelli di vino, che è il maggior favore che dia il paese, et è cosa non più fatta verso Franza, nè verso qualsivoglia altro ministro di Principe, et se il negotio fusse in mano di questa sola Lega, non haverei pur minimo travaglio, anzi il primo giorno l'haverei felicemente concluso, ma essa non manda più di soli quindeci voti in Dieta, li quali però tutti abbracciano prontamente li capitoli della confederatione, et pur alcuni di essi sono interessati nel transito delle mercantie. La Dieta si va riducendo lentamente, non solo

per la difficoltà del camino fra questi asprissimi monti, ma anco per la molta neve caduta da per tutto doi giorni continui, onde da ogni parte siamo circondati da neve. Grazie.

Di Tava (Davos) alli 13 Agosto 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XXI.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Seconda.

Hoggi è arrivato qui il secretario del Signor Ambasciator di Franza, et dopo havermi presentato le occluse sue lettere, mi disse a nome di Sua Signoria Illustrissima chel corriero spedito in Franza li giorni passati era tornato con ordine molto efficace et espresso del Re Christianissimo di favorire il negotio della confederatione con ogni spirito et poter suo, et che per esseguir la commissione di Sua Maestà, haveva risoluto espedir lui secretario per far in pubblica Dieta et in privato tutti gli uffitii che fussero necessarii et che da me saranno giudicati a proposito, con aggiungere che quando il bisogno ricercasse, venirebbe Sua Signoria Illustrissima personalmente; che però disponessi dell' opera et della persona sua come meglio mi paresse. Io lo ringratiai con parole affettuose. Dissi che altra risposta non si poteva aspettare dalla singolar prudenza della Maestà Sua Christianissima per il servitio commune et per il merito della molta osservanza che le è portata dalla Serenità Vostra, alla quale non mancherei di rappresentare la prontezza et il cortese affetto suo, et che nel resto sarei andato pensando a quello che fusse stato bisogno, dopo haver parlato alli Nontii delle Communità che vengono in Dieta, et scoperto meglio l'in-

tentione et la volontà sua. Mi replicò il Secretario che si permetterebbe (fermarsi) qui fin alla risolutione del negotio, per essere lui il primo a portar la nuova al Signor Ambasciatore, et si offerse di nuovo di far tutto ciò che le havessi commandato.

Io replicai il ringraziamento quanto più affettuosamente seppi, senza passar più oltre; perchè il signor Dio vorrà che mi trovi in stato sicuro di concluder la lega senza l'agiuto de Francesi, crederò che la dignità di Vostra Serenità ricerchi che siccome essi non possono vantarsi di haverla sturbata colli ufficii fatti in contrario, cosi non habbiano causa di gloriarsi di haver parte alcuna nella conclusione di essa, ma che la sola riputazione di quella Serenissima Repubblica sia bastante di condur felicemente al fine i suoi negotii, benchè gravi et importanti, senza l'agiuto et senza riconoscer il frutto da altri che da se medesima, et quando il segretario voglia partire, risponderò alle lettere di Sua Signoria Illustrissima con termini affettuosi ma generali.

L'Illustrissimo Signor Ambasciator Badoaro mi ha con molta benignità avvisato di quanto è occorso alla Corte di Sua Maestà Christianissima intorno questo negotio, et siccome la prudente risolutione presa da Sua Signoria Illustrissima haverà giovato nel far dar ordine al Signor de Vich che desista dalli suoi primi propositi, cosi ha servito a me di gran lume et avertimento per sapermi governar nel trattar il negotio. Grazie.

Di Tava (Davos) a 14 Agosto 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XXII.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

La Lega è conclusa et dalla Dieta è stata questa mattina in tutte le sue parti approbata.

Il Signor Dio, acciocchè il mondo conosca la prottetione che tiene di quella Serenissima Repubblica, ha voluto che questo negotio tante volte maneggiato da Signori, per prudenza, per auttorità et per virtù qualificatissimi, et sempre senza alcuna conclusione, resti finalmente terminato con mezzo di soggetto privo, come io sono, di tutte quelle conditioni che maggiormente sariano state necessarie in una trattatione cosi importante, perchè apponto si conosca essere non opera degli huomeni, ma dalla sua santissima mano, colla quale prottege la conservatione et la prosperità di quel Serenissimo Dominio.

Per questa, più che per altra, causa me ne rallegro humilissimamente colla Serenità Vostra et colle Eccellenze Vostre, et sebbene io confesso, rispetto alla debolezza et alle imperfettioni mie, di esser più tosto ministro di nome che di effetti, tuttavia havendomi la divina bontà favorito di questa gratia, sperò che mi consolerà nel concedermi quello che più desidero, ciò è occasione di sacrificare, ad imitatione de miei maggiori, la vita et li figliuoli per qualche altro rilevante servitio della mia benignissima et clementissima patria. Due cose ho ben posto del mio nel presente negotio, ciò è una assidua application di animo et una sincerità grande nel rappresentarle con lettere tutti i buoni et mali accidenti giornalmente accaduti, sostentando nel resto, fra tante persecutioni et travagliosi incontri, con ogni spirito, la dignità pubblica.

La cosa è passata di questa maniera: Giunti che furono i Nontii delle communità, volsi ad uno assicurarmi della auttorità che tenevano et della volontà loro, et parte con donativi et parte con promesse mi resi favorevole tutti quelli che non havevano espresso ordine in contrario dalli suoi communi, et fattami dar la fede con la mano et altre cerimonie proprie del paese, feci sapere alli capi ch' essendo la Dieta

chiamata a mia requisitione, non conveniva che si trattasse altra materia che questa. E cosi essendosi ridotti hieri mattina, mi fu deputata la prima audienza, et levato di casa da tre Signori principali, procurai con ufficio conveniente la risolutione, et senza haver all' hora altra risposta mi licentiai. Ne fui cosi tosto partito di Dieta, che li agenti del commun di Bregagia (!) cominciorono a strepitare, esponendo il danni et gravami loro, facendo instanza che le fusse concesso di tornar sopra li communi, perchè affirmavano molti essere stati delusi et ingannati; ma havendo io già aquietati con nuovi mezzi altri malcontenti, le fu apertamente negato questo, onde fecero essi diverse oppositioni alli capitoli, et dimandarono che se pur si voleva far questa confederatione fussero riformati, et che si dimandasse alla Serenità Vostra la leva di un reggimento di soldati per aquietar con questo mezzo il popolo. Ne per all' hora si fece altra risolutione. Il secretario di Franza volse esser introdotto et disse a nome del Signor Ambasciator che quando questa confederatione non sia in pregiuditio del Re Christianissimo, la Maestà sua ne restarebbe contenta, et credo che egli si risolvesse di far questo uffitio per riputatione sua, vedendo che io non gliene facevo alcuna instanza. Riferirono parimente gli ambasciatori tornati di Valesia che quei Signori laudavano et sentivano piacere di questa Lega. Il Signor Lanfoc Belli disse di esser stato ultimamente in Ispruch (!) et che il Serenissimo Massimiliano, molto ben consapevole di questa trattatione, non le haveva promossa pur minima parola in contrario. Furono parimente lette le lettere di Zurich, le qual tutte cose causorono buon effetto per acquiettar gli animi commossi dalle minaccie del Conte di Fuentes. Et tornato che fui a casa, mi sopraggionsero le lettere della Serenità Vostra con avviso della prudentissima risolutione presa da Lei intorno la via di Morbegno; il che mi pose in istato sicuro del negotio, poichè valendomi di tale affettuosa dimostratione della sua benevolenza verso questa natione, mi fece strada per acquiettar li romori, per sollevar l'animo dei timidi et per protestar liberamente con qualcheduno dei capi a parte, che se nel mezzo di tanti favori che procedono dalla munificenza della Serenità Vostra si fusse pensato di alterar una minima parola delli capitoli accordati, io, senza aspettar altra replica, haverei preso licenza di partire.

Questa mattina son tornato in Dieta et ho esposto la gratia della

Serenità Vostra intorno alla suddetta strada, et, da molti segni, compresi che l'avviso era a tutti riuscito sopra modo caro. Subito licentiatomi, furono tolti i pareri di ciascuno, et essendo promosse varie dimande et riforme de capitoli, il Signor Guler, che è presidente et capo della Dieta, cognato del Signor Hercole Salice, secondo l'appontamento stabilito fra noi per sopire ogni novità, propose prima questo punto: se si doveva accettar la colleganza, et furono nella Lega Grisa 21 de si et 7 di no; nella Cadé 18 de si et 7 di no, et nelle Dritture tutte quindici. Stabilito questo ponto, ognuno propose la sua instanza, ma chi voleva una cosa et chi l'altra, in maniera che non concorrendo il maggior numero dei voti nell' approbar alcuna cosa, sono rimasti tutti li capitoli approbati, et con questo artifitio fu delusa l'arte et la fraude di quelli che pensavano mandar il tutto in confussion (!) sotto pretesto di ben pubblico.

Li Borgomastri et altri Signori principali sono venuti a desinar meco et portarmi la nuova, accompagnandola con parole di grande ossequio verso la Serenità Vostra, et presentandomi di vino. Non sono divenuti anchora all' eletione de Ambasciatori, perchè vi è concorrenza rabiosa; alcuni pensavano per sopir questi rumori di eleggerne quattro per Lega, a che io mi oppono con tutti quei destri ufficii che posso, ma certo non saranno manco di due. Li suddetti Signori che sono venuti a desinar meco, alcuni de quali senza alcun contrasto veniranno a Venezia, mi hanno detto che quanto prima si mette l'ultima mano et si sigilla il negotio, tanto è meglio per ogni rispetto, et che però pensano, se la satisfattione di Vostra Serenità non fusse in contrario, di venirsene immediati, partendo fra quindeci giorni al più tardi per poter anco tornar a tempo delle sue vendemie et prima che le nevi si innalzino sopra questi monti, et che se non fusse stato di mio dispiacere, volentieri veniriano in mia compagnia. Le risposi che prendessero il loro commodo, perchè la Serenità Vostra li vederà sempre benignamente, et quanto alla mia persona, havendo benissimo compreso che con questo mezzo volevano darmi ad intendere che l'uso è di spesarli da per tutto nel Stato di quel Prencipe al quale sono destinati in simili occasioni, dissi che aspettavo alcune lettere di casa mia, secondo le quali haverei convenuto risolvermi di andar a drittura a Venezia, ovvero aspettarli a Bergamo. Saranno intorno cinquanta o sessanta persone. Ciascuno haverà il suo cavallo proprio si

che non occorrerà che li Illustrissimi Signori Rettori si prendano altra cura che di farle pagar l'hosteria et farli accompagnar et preparar alloggiamento di luoco in luoco. Il viaggio sarà per la via di Bergamo a dritto camino sino a Padova, dove lasseranno i cavalli per quei giorni che staranno a Venetia. Et gli Illustrissimi Signori Proveditori alle Rason vecchie si compiaceranno provederle di casa, ma con altre scriverò per apponto il nome et il numero di essi.

L'ordine datomi da Vostra Serenità intorno lo assignamento delle pensioni et de cavallieri sarà da me esseguito, et quanto alla strada di Morbegno dubitano pur molti che la Serenità Vostra non haverà causa di far la spesa perchè subito che 'l conte di Fuentes intenda che li suoi spaventi non habbiano giovato, convenirà ben presto tornar il commercio, et li Signori Grisoni hanno modo di impedir il transito per la via di San Gottardo, mediante un luoco chiamato Ursera, che è di ragion del Abbate di Tisitis (Dissentis) Grisoni, dove necessariamente convengono capitar le mercantie che fanno quella stradda, et la oblatione fatta dalla Serenità Vostra di acconciar quella di Morbegno, sarebbe stata utile quando anco non fusse il rispetto della confederatione, per benefitio de i traffichi della città di Bergamo, et con essa in ogni caso si è dato grandissimo fomento alla conclusione del negotio et Dio l'ha fatto capitar qui opportunissimamente.

Mandò alla Serenità Vostra la formula delle capitulationi come ha da essere, et sebene questa è sottoscritta da tutti li tre Cancellieri delle lighe (!), nondimeno nè caverò un altra in Bergamina (Pergamena) colli tre sigilli et la portarò nel mio ritorno. Grazie.

Di Tava, a 16 Agosto 1603.

Di vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XXIII.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

La varietà de pareri nella Dieta intorno la elettione de Ambasciatori per la ratification della Lega è stata cosi grande che per quattro giorni continui non hanno saputo risolversi, perchè gli interessi et passioni private erano tante che non mancorono alcuni di proponere che se ne eleggessero 24, acciocchè restasse sopita ogni contesa et li comuni fussero più quieti et contenti, vedendo honorati li sui Nontii et capi principali. In fine si risolsero di eleggerne 12, et parendomi questo numero troppo esorbitante, ho procurato di farlo sminuire, mettendo in consideratione a molti che una cosi numerosa Ambasciaria, insolita presso tutti li Prencipi del mondo, darebbe causa di varii discorsi nella congiuntura della presente colleganza, in maniera che, et per dignità loro, et per servitio commune, mi pareva a proposito sminuire tanto numero, et con simili et altri uffitii convenienti, ma molto più con qualche donativo fatto ad alcuni perchè volontariamente si rimovessero, ho ottenuto che non saranno più di sette, fra i quali vi è uno di Bregaglia. Il nome loro sarà descritto nell' occluso foglio, et hanno risoluto trovarsi a Bergamo alli 8 over dieci del mese venturo; et acciocchè non si accompagnino seco tutti quelli che disegnano far questo viaggio, habbiamo concertato insieme che diano fama di voler mettersi in camino dopo le vendemie. Ne saranno più di cinquanta in 60 persone in tutto, come ho scritto nelle precedenti, et la Serenità Vostra si degnerà dar alli Illustrissimi Signori Rettori quell' ordine che stimerà di suo maggior servitio.

Quando il Signor Conte di Fuentes ha veduto che li ufficii et spaventi suoi non facevano quell' effetto che egli supponeva, et parendole che si tratti estremamente della sua riputatione, concludendosi nel tempo del suo governo questa Lega che dalli altri Governatori suoi precessori è stata sempre sturbata, si risolse ultimamente di mandar qui un Horatio Sorimani, il quale arrivò il giorno seguente alla conclusione del negotio, et fermatosi ad un luoco circa due miglia

lontano di qua, fece andar a se alcuni suoi dipendenti, et sparse voce di haver 30 milla scudi per offerir quando si volesse stabilire qualche buona intelligenza con la Maestà Cattolica; ma subito che intese essere stata serrata la porta, mediante la confederatione seguita con la Serenità Vostra, se ne parti.

Io teneva preparati mille scudi per dar alli Nontii della Dieta per loro spese, parendomi che la summa fusse ragionevolmente divisa fra 77 persone in tutto, poichè non sono stati qui più di otto giorni, et il Signor Ambasciator di Franza, che li trattenne 22, le diede solamente 18 scudi dal soli per cadauno; ma essi hanno voluto tassarsi da loro stessi, terminando che io gliene dia trenta per uno, che importano 2310 scudi; et intendo che non è mancato chi voleva farsi pagare fin 50. Ne ho stimato a proposito metter in ciò alcuna difficoltà, perchè vedevo non esservi altro rimedio, onde mi risolsi mandarglieli prontamente, prendendone la ricevuta; ma a parte ho ben detto a qualcheduno che si sono tolti quei danari che io volevo darle, et all' incontro mi rispondevano che per essere colleganza nuova et non semplice rinovatione, come quella di Franza, si è giudicato che la Serenità Vostra non possa haver dispiacere di questa spesa per una sol volta. Nel resto ho fatto li banchetti generali alle tre leghe separatamente l'una dall' altra, secondo che in simili occorrenze è solito farsi, et complito per quel più che si è potuto alla satisfattione universale. Ne si potria veramente credere il travaglio, la estrema patienza et quasi insupportabile patimento che si convien sentire nel ripararsi dalla avidità insatiabile di alcuni, li quali vengono et ritornano più volte a far reiterate dimande con prettentioni vecchie et moderne, mai contentandosi delle cose ragionevoli ne di grate accoglienze, et ho con esperienza conosciuto che con l' essersi ridotta la Dieta nella summità di questi monti, si sono avanzati molti centinaja di scudi, perchè non vi è concorso quel gran numero di popolo che sarebbe venuto a Janth (Ilantz); con tutto ciò molti sono venuti per mangiare et per ricever donativo.

Mi diede la Serenità Vostra auttorità nella mia commissione di poter spender in donativi et manze fino a sette mille scudi. Di questa summa credo avanzar molto più della metà, havendo ricompensato il merito di diversi col metterli nel rolo dei Pensionari ovvero trattenuti, secondo che vederà la Sublimità Vostra dalla compartita che al mio ritorno la presentarò, fatto in modo che in tutti li communi

vi saranno con questo mezzo persone trattenute alla devotione sua; et delli quattro mille che ella con lettere de 19. del passato si degno aggiongermi auttorità di spendere, non haverò tocco pur un quattrino. La spesa è stata grande nel pagamento della Dieta per più di tre mille scudi insieme con la espeditione de sigilli, mercede de Cancellieri, ministri, et carratti de giudici, et per più di altri tre mille nelle merende a Communi, le quali, per maggior quiete et stabilimento della capitolatione, ho giudicato bene pagar a tutti indifferentemente, ancorchè non siano stati favorevoli; ma se non prendevo quell' espediente che scrissi di prometterle con lettere fiorini 200 per cadauno, certamente non sariano stati bastanti ne anco sei mille, con molta confusione et poca satisfattione di essi medesimi. Ne ho mancato di accarrezzar et donar anco qualche cosa per le spese del viaggio alli Nontii di Bregaglia, li quali sono venuti ad escusar meco le cose operate dal suo commune, mostrando pentimento et buona volontà di acquiettarsi, et mi è parso bene di consolarli, acciocchè restando ancor essi convinti dalla benignità di Vostra Serenità, non habbiano per disperatione a suscitar nuovi moti in quel commune.

Ho ben speso molto più delli 300 ducati che hebbi al partir mio per far dar da mangiare a questa gente, dalla quale credo che se il negotio fusse andato più a longo non sarei stato sicuro ne in carne ne in ossa.

Ho havuto la capitulatione in forma amplissima con li sigilli di tutte tre le Leghe, et la presentarò con me stesso alli piedi di Vostra Serenità.

Li Cavallieri creati da me sono cinque solamente, cioè il Signor Giovanni Battista Sciarner, Gonfaloniero di Coyra, il Signor Giovanni Pianta di Rozun (Räzuns), il Signor Rodolfo Pianta, il Signor Vespasian Salice, et Signor Antonio Sonvich che fu Ambasciatore in Franza; et perchè questo era in Valesia quando io scrissi alla Serenità Vostra intorno la creatione de cavallieri, non mi ricordai di nominarlo nella polizza, ma essendo soggetto di molta auttorità, et che in questo negotio con li suoi fratelli si è adoperato vivamente, ho giudicato non esser servitio di Lei tralasciarlo fuori, acciochè vedendosi trattato diversamente dagli altri, non diventasse di amico, nemico; et con l'honore di cavalleria conferito nella persona di questi, si sono essi dichiarati servitori di quella Serenissima Repubblica. Qualcheduno di loro dubitava di

non concitarsi maggiormente addesso l'odio della plebe col ricever questo titolo, ma in fine se ne sono contentati. Gli ambasciatori che vengono a Venetia aspetteranno la medesima gratia dalla munificenza della Serenissima Vostra, da uno in poi, il qual è gia Cavalliero, con occasione di esser stato Rettor dei scolari in Padova.

Nella Dieta hanno deliberato di scriver semplicemente al Signor Conte di Fuentes di haver presentito che sia stato levato il commercio, et che non sapendo la causa, poichè dal canto di qua non gliene hanno data alcuna, desiderano di saperla da Sua Eccellenza.

Hanno parimente eletti tre Ambasciatori et fattili partir immediate verso Berna dove si troveranno molti altri Ambasciatori de Cantoni Svizzeri prottestanti per trattar sopra le intestine seditioni nuovamente suscitate nella Valesia fra cattholici et heretici. Grazie.

Di Tava a 23 Agosto 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo

GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XXIV.

G. B. Padavino

al Serenissimo Prencipe di Venetia.

Havendo io per ogni buon fine stimato a proposito, nel ritorno in Italia, far il viaggio per la valle di Agnedina alta, passando per alcuni di quei communi, li quali col loro voto si sono mostrati contrarii et renitenti nell' abbracciar la confederatione con Vostra Serenità, vennero li capi principali di essi a far meco sua scusa, dicendo che in effetto la povera et minuta gente si era lassata vincere dal timore di perder l'alimento che ricevono dal Stato di Milano, non solo de grani et risi, ma dalla condotta di molta mercantia che soleva transitar per il suo territorio; et che veramente nel resto, tutti non potriano essere maggiormente inclinati di quello che sono verso il servitio di quella Sere-

nissima Repubblica. Io procurai con grata accoglienza di assicurarli che la Serenità Vostra haverebbe egualmente tutti questi della sua natione per carissimi figliuoli, et che in ogni occorrenza glielo farebbe conoscere con effetti della sua ordinaria benignità. Et mostrando essi di restar sommamente consolati, si unirono insieme in molto numero, et con bandiere spiegate volsero accompagnarmi sempre, et coll' haverle pagato da bevere secondo l'uso del Paese, diedero segni con tirri d'arcobusi et col gridar: „Viva San Marco“ di essersi non solo raddolciti, ma di restar nell' animo loro contentissimi et quietissimi, onde per servitio della Serenità Vostra, confesso essermi estremamente consolato, scoprendo la devotione di tutti quei popoli verso di Lei; et il Signor Giovanni Salice et altri Signori mi dissero che non si troverà mai che queste dimostrazioni di amore et di inclinatione naturale siano state usate verso Franza, ne qualsivoglia altro principe, et che sebbene quei pochi Communi, per loro particolari interessi, hanno sempre repugnato di collegarsi con alcun Prencipe, tuttavia essendo stipulata la confederatione con Vostra Serenità, saranno li più pronti degli altri nell' esseguirla; soggiongendo questa essere la prima colleganza che le tre leghe di Grisoni unite insieme habbiano accordata con alcun potentato di Italia, perchè sebene anticamente colli Duchi di Milano et colla Repubblica di Fiorenza seguirono accordi et patti spetiali di pace et di reciproco commodo, nondimeno ciò fu fatto da alcuni Communi particolari, ma non in generale da tutte tre le leghe, ne meno con una reciproca intelligenza et unione, come questa; che l' loro antico instituto è di non postarsi mai da quelle amicitie che una volta hanno stabilite; che la Serenità Vostra deve stimar grandemente la conclusione di questa Lega, perchè si è assicurata che in nessun tempo potrà il Re di Spagna machinar sopra questi passi; che all' incontro non solo ella ne sarà patrona con molta riputatione sua in tempo di pace et sicurezza grande in tempo di guerra, per la commodità di soccorrer le sue fortezze di quà dal Menzo et per ricever nel suo Stato altri agiuti forestieri, ma anco per tener in offitio et in maggior obbedienza li proprii sudditi suoi in ogni evento di bisogno; che li Principi della Christianità in generale, senza eccettuarne alcuno, sentiranno nell' intrinseco poco piacere, et che ciò si comprende dall' essersi molti opposti apertamente, et altri rimasti senza far motivi, perchè speravano che non dovesse seguirne l'effetto,

stante le difficoltà promosse dalle monarchie di Christianità; che la Serenità Vostra, a poco a poco, coll' introdur sempre maggiori commodi per reciproco beneficio dei commercii et con l'ordinaria sua benignità verso quei Grisoni che incorreranno nel suo Stato, si impatronirà talmente di tutta quella natione, per natura inclinatissima verso Lei, che di essa potrà valersi niente manco che dei proprii luochi et sudditi suoi, et che alla giornata si scopriranno sempre maggiori beneficii di questa colleganza, in modo che la Serenità Vostra conoscerà la spesa essere insensibile, rispetto al frutto che ne caverà, poichè se ella, per il corso de 40 anni, ha pagato al solo colonello Lussi tre mille scudi l'anno senza ricever mai alcun servitio, et se al presente un solo personaggio di Lorena, o Capitano Generale delle Fantarie et Cavallaria leggiera viene da Lei stipendiato con sei, otto et fin 12 mille scudi l'anno, senza che alcun di essi habbia modo di assoldar mille fanti per altra via che per il paese de Grisoni, si può ben vedere quanta differenza sia nel trattener alla sua obbedienza tutta una natione, per se stessa et per la commodità del sito, attissima a prestarle ogni maggior servitio, et per altre conseguenze di grande importanza, le quali ancorchè non militino cosi strettamente al Re di Franza, come con la Serenità Vostra, per il confine et per altri rispetti, nondimeno giudica la Maestà Sua Christianissima ottimamente impiegata la spesa che ella fa nel conservarsi devota la suddetta natione grisa, acciocchè Spagnoli non si impossessassero di essa, come giornalmente vanno facendo del resto, et come hanno sempre procurato di fare, non ostante il rispetto della religione, poichè ultimamente promisero a Grisoni di darle anco intorno a questo ogni sicurezza et satisfattione. Io dissi che tutte le cose pativano i suoi contrarii, et senza condiscender ad altri particolari, soggionsi che nessun rispetto o altro fine principale ha mosso la Serenità Vostra a procurar questa buona intelligenza, se non l'amore che essa ha portato sempre alla sua natione et il desiderio che tiene della conservatione et beneficio suo.

Ho ricevute per viaggio le benignissime lettere di Vostra Serenità. Ne posso negare di non sentir estremo contento della satisfattione che ella si degna ricevere del mio humile servitio, perchè questo è quel solo fine che ho sempre havuto innanzi gli occhi in tutte le mie attioni; ma estendendosi la somma bontà et carità dell' Eccellenze Vostre

più oltre di quello che comporta il poco merito mio, custodirò questo benigno testimonio della sua munificenza per continuo stimolo et maggior eccitamento alli figliuoli di non procurar a se stessi altra felicità mai che di morir in servitio suo, come hanno fatti li nostri antenati, et come ho destinato di far anch' io ; esseguirò fra tanto l'ordine datomi da Lei, cosi nell' accompagnar li Signori Ambasciatori, come nel resto colla mia solita et debita riverenza. Grazie.

Di Lover in Val Cammonica a 29 Agosto 1603.

Di Vostra Serenità

Humilissimo et devotissimo servo
GIOVANNI BATTISTA PADAVINO.

XXV.

Memoria

intorno all' Ambasciata dei Grigioni in Venezia per giurare l'alleanza con la Serenissima Repubblica.

(17—26 Settembre 1603.)

Alla confederazione della Republica Grisona, anticamente chiamata Retia et formata al presente delle tre sottoscritte Leghe, fu eletto a 7 Zugno 1603 il Signor Giovanni Battista Padavino, secretario di Pregadi (Senato), il qual partì al 19 detto et a 16 Agosto che fu congregata la Dieta nel luogo Tava (Davos) nella giuriditione della Legha delle X Dretture, per anni X prossimi . . . et non essendo da alcuna delle parti contradetto, in capo al nono anno hebbi a continuar per altri anni X susseguenti, con obligo a questa Signoria di responder ogni anno di pensione scudi . . . . . et per trattenimento di diverse persone altrettanti da essere pagate in Coira al tempo del Corpus Domini.

Il qual Padavino venne in questa Città in compagnia delli sotto scritti sette Ambasciatori, oltre altri di loro a numero di 150 in circa,

quali per ogni città del Stato furno incontrati, ricevuti et spesati nobilmente, et all' arrivo in questa città a 17 Settembre furno mandati a levar alla Fusina da molte barche, et aspetati a S. Zorzi (in alga) da 60 nobili sotto Pregadi, vestiti di seta cremesina, capo de quali fu l'illustrissimo Signor Tomaso Contarini, Conte del Zaffo, et condotti per via di Santo Andrea, sboccando alla Doana, alla Zuecca, in cha Trevisan, preparata nobilmente, et spesati. Li Ambasciatori furno: Della Lega Grisa: Il Signor Thomaso Schiovestain; il Signor Gioachin Giocpergh. Della lega delle X Dretture: il Signor Landama Gio. Guler; il Signor Ercole Salice. Della legha di Ca Dè: il Signor Battista Salice; il Signor Rodolfo Schiovestain; Il Signor Agostin Traversi.

Sei delli quali Ambasciatori, essendo il settimo amalato, alle 18 detto furno levati dalli suddetti 60. Vennero in pleno collegio da Sua Serenità redotto nella Sala d'inverno de pregadi, accompagnati fino alla porta di esso Collegio da un suo fiffaro et tamburo, che sempri caminano avanti de loro.

Entrati nella sala et giunti alli piedi del tribunale, si levò sua Serenità con la Signoria et Collegio, et restrettesi li SS^{ri} Cons^{ri} riceverno gli Ambasciatori, quatro della banda destra, et tre dalla sinistra, quali con difficoltà volevano coprirsi il capo, et fermatisi cosi con la sala piena di nobil gente, se levò il Signor Battista Salice alla sinistra, et espose per mezza hora continua parole bellissime, honoratissime et humilissime per nome delle sue Leghe, al qual fu risposto da Sua Serenità in sustantia.

A 21 detto nel Maggior Consiglio di Domenica, giorno di S. Mattia, il doppo disnare, onde era pieno di gente di ogni sorte, et ricevuti detti Ambasciatori nella detta maniera, ma in cambio del Signor Thomaso Contarini, Kav^{r}, Conte del Zaffo, fu l'Illustrissimo Signor Francesco Molin, Kav^{r} et il clarissimo Signor Lunardo Ottobon, secretario dell' eccellentissimo Conseglio de X. Letta la causa della sua redutione, dal quale dopo fu presentato un messale avanti Sua Serenità il qual giurò la detta Legha per nome della Serenità Repubblica et da loro tutti sette Ambasciatori per nome delle lor Leghe, et publicato al gran Consiglio il detto giuro dal Signor Paulo Ciera, secretario de Pregadi legista, con suono di campane et molti tiri d'artegleria.

Adi 22 detto mandati a levar dalli Signori Savii alli ordeni loro sette Ambasciatori furno banchettati da Sua Serenità, con il tutto pleno Collegio regalmente, et dopo trattenuti con varie sorti d'instrumenti musicali et altri canti et honorati tripudii, partirno portando seco una bellissima spungata, o figura di zucaro, che li fu presentata a tutti sul finir del banchetto.

Dopo lasciatosi intender che verrebbero a pigliar licentia, fu ordinato che a 24 detto fossero mandati a levare dalli detti Signori Savii alle ordeni, quali andarno et li condussero la detta mattina nel ordinario Collegio, et venuti li sei si lasciorno intendere desiderosi di esser fatti Cavalieri, essendo il settimo stato fatto in altra occasione, che fu Rhettor di scolari a Padoa.

Onde ridotti et fatti sedere nella solita maniera, si levò il Signor Hercole Salice, esponendo con multiplicità di parole humile et riverente di tutti li trattamenti Regali in ogni conto fattili. Al quale fu da sua Serenità risposto in sustantia, et ingenocchiatosi uno alla volta dinanzi Sua Serenità, col piato del stocco nudo posto sopra l'una et l'altra spalla et sopra la testa, dette le parole che vanno in forma, et presentato li speroni dal Kav^{r} di Sua Serenità, et un stocco dorato et messoli al colo da Sua Serenità una colana per uno d'oro, con una medaglia appesa ad essa, da una parte della quale era un impronto di S. Marco et dall' altra le tre Leghe, di valor ogni una di esse di scudi 400 et più, et a quello che non venne, Sua Serenità gli mandò a presentar a casa, et lasciati da loro alcuni memoriali partirono consolati, con haver anco dispensato a molti della sua famiglia circa monete 120, tra d'oro et d'argento, secondo la loro conditione, stampati della detta stampa. Quelle di oro di valuta di scudi sei, et quelle d'argento de lire sei et donate secondo la conditione degli huomeni

Si lasciarono intendere che per il ritorno alla Patria sua sarebbero restati contenti più tosto di haver dinari che esser spesadi nel Stato, respetto che anderebbono disunitamente, chi per una et chi per l'altra strada, et cosi furno dispensadi scudi 2 m. in circa, cioè alli 7 ambasciatori scudi 200 per uno et il restante alla famiglia secondo le loro conditioni, et si partirno da questa città a 26 detto, et allegramente ritornarno al suo viaggio.

Stettero in questa città giorni X con spesa di ducati 600 al giorno et la spesa del receverli nel Stato che fu de duc.....

Fu conclusa questa Legha nel principato d. DD. Marin Grimani.

(Tratta dal Cod n° XXX dell' Archivio Donà (Memoriali per Magistrati della Città); apud V. Ceresole. Relazione di G. B. Padavino. 1608).

XXVI.

Fresne-Canaye à Méry de Vic.

A E. Venise mss. 37.

Venise 19 Septembre 1603.

Les ambassadeurs des Grisons ont esté receuz par toutes les villes de cet Estat avec plus d'apparat qu'aucuns princes ny seigneurs qui y soient venuz de memoire d'hommes, excepté le feu Roy; car partout on leur a envoyé gens de pied et de cheval au devant, et ont esté defrayés opulemment. Vray est qu'ilz n'ont esté logés qu'aux hostelleries à cause de leur grande suitte qui n'est guéres moindre de 150 bouches. Arrivant à Mestre, qui est le commencement de ceste lagune de ce costé là, ilz furent receuz par 40 gentilzhommes vestuz de rouge, non toutesfois du corps du Senat qu'ilz appellent Pregadi, mais moindres magistratz, et conduitz en un palais qui leur estoit preparé en un beau quartier qu'ilz appellent la Judeca, où ilz sont defrayez fort honorablement, et se dict que la depence couste à la Seigneurie 400 livres par jour. Ilz arrivérent lundy au soir. Le mercredy matin ilz eurent audiance à huis ouvert, où ilz s'estendirent sur l'affection qu'ilz ont de tout temps portée à cette republicque et sur les empeschemens qui avoient esté donnés à cette alliance par quelques ennemis du repos public; et parceque je doy avoir leur harangue par escript, ie ne vous en diray point davantage, esperant vous en envoyer la coppie par le premier. Le prince respondit generallement selon la coustume.

L'aprés diner ilz me vinrent voir avec la fluste et le tambour battant, car ilz marchent en cette façon, et le peuple y court comme à voir une commedie ou quelque nouveau passetemps. Ilz me dirent en presence d'une grande multitude que nulle chose ne les avoit tant portés à cett'alliance que l'asseurance que leur aviés donnée que le Roy l'avoit pour agreable, à quoy je vous confesse que je prins grand plaisir, ayant sceu de bonne part que le sieur Patavino en sa relation s'estoit plus estendu sur le retardement qu'aviés apporté à ses affaires devant que d'en avoir sceu la volonté de Sa Majesté, que sur les bons offices que luy avez renduz depuis; je ne faillis aussy en ma responce d'exaggerer la grand affection de Sa Majesté envers cette Seigneurie, attribuant à la confiance qu'en ont ces seigneurs l'omission qu'ilz avoient faitte de l'advertir de ce traitté, comme aussy, dis je, Sa Majesté l'a ainsy recogneu, n'ayant pas entendu d'estre recherché de ces Seigneurs pour vous faire sçavoir le desir qu'elle avoit que cette confederation se conclud, à quoy aussy tost vous auriés aporté de vostre part tout ce qui se pouvoit desirer de vous, ce que en leur replicque ilz confirmérent amplement et prolixe. Le reste fut compliment envers Sa Majesté et ses ministres. Le lendemain, estimant qu'il n'estoit que bon de faire monstre de nostre amitié envers ces peuples, je leur rendis la visite, suivi de tout ce qui est icy de la nation, et aprés les beaux motz, je leur dis qu'estant adverty, par vous Monsieur et aussy du costé de Milan, des prattiques que faisoient les mauvais voisins pour faire que leurs peuples pressés par quelques incommodités se repentissent de cette alliance, j'estimois estre de mon debvoir de les advertir de penser de bonne heure, voire devant que partir d'auprés cette Seigneurie, aux remédes convenables à tel inconvenient, m'offrant de les assister au nom de Sa Majesté de toute la faveur et creance que j'ay prés cette Seigneurie, dont ilz me remerciérent avec grande quantité de parolles, mais sans rien conclure; aussy parlions nous à huis ouvert.

Je vous ay donné advis par ma precedente de la conjouissance que j'ay faitte à cette Seigneurie sur ce subject par commandement de Sa Majesté, et du grand et solennel remerciement qu'ilz m'en ont rendu. Mais ce nonobstant, ilz ne m'ont depuis aucunement communicqué de ces affaires, et la cause que m'en rendent mes amis particuliers, c'est qu'ilz penseroient deroger à leur liberté et souveraineté,

et se faire connoistre trop estroittement alliés avec nous, s'ilz communicquoient avec nous, et ayment mieux qu'il leur en couste davantage et faire leurs affaires à part. Cognoissant donc leur humeur, je croy que trouverez bon que je ne m'ingére point à leur proposer voz bons advis. Un plaisir vaut bien peu et mesmes de la part d'un plus grand s'il ne vault le demander. Je me delibére seulement, aprés le partement des Ambassadeurs, leur dire en parolles generalles que s'ilz n'y prennent garde, et s'ilz ne communicquent avec vous, ilz sont en danger de trouver ces peuples plus muables qu'ilz ne pensent. Et escriray à Sa Majesté qu'il me semble necessaire d'en user ainsy, sans m'ouvrir plus particullierement, attendant voir s'ilz seront plus communicatifs avec Sa Majesté ou avec vous, ce que je ne croy pas, qui me fait resoudre à ne m'en soucier guéres si mal leur arrive, car la verité est qu'ilz attribuent un peu trop à leur felicité presente. Ilz doibvent faire dimanche la solennité du serment dans la mesme grande salle où ilz ont eu leur audiance, ayant faict entendre qu'ilz ne vouloient point entrer en l'eglise; je me delibére de les festinner ce jour mesme pour augmenter le mal des yeux de noz Espagnolz, et fortiffier la reputation de cette alliance, que j'estime sans comparaison plus que la chose mesme. On leur prepare des chaisnes, et par ma premiére vous en sçaurez la valeur. Ma femme est aprés à faire marché d'une turquoyse qu'elle envoyera à Madame de Vic par le cappitaine Jocquebert (Jochberg).

XXVII.

Ambasciata dei Grigioni in Venetia.

(V. Siri. Memorie Recondite I, p. 376.)

Furono eletti Ambasciadori da quei popoli per giurare in Venetia l'osservazione dell' allianza ricevuti per ordine del Senato in tutti i luoghi di sua ditione con ogni pompa e splendidezza maggiore di trattamenti che a memoria d'huomini non s'erano unqua praticati con

altro Principe o Signore, come in simile novità sogliono i Venitiani smisurare, sichè le strade miravansi coperte di militie a piede e a cavallo per farsi loro incontro, e per tutto banchetti e festeggiamenti. A Mestre incontrati da trenta Senatori di sottopregadi con vesti rosse; alloggiati e spesati a nome publico in un Palaggio alla Giudecca. La funtione di prestare il giuramento per l'adempimento delle convegne si consumò nella Sala del Gran Consiglio sopra li S. Vangeli. Fatti poscia tutti sette Cavalieri in Collegio dal Doge, davanti il quale successivamente inginocchioni, con lo stocco nudo li toccava le spalle e il capo con accompagnare quella attione di qualche parola amorevole, e poscia si calzavano loro gli sproni d'oro. Ciascuno hebbe in dono una spada dorata e una collana di cinquecento Ducati con una medaglia che haveva l'impronta di S. Marco e l'insegne delle tre Leghe. Dopo la loro partenza fece la Republica cantare una messa solenne e il Te Dio lodiamo in rendimento di gratie, e in segno d'allegrezza per una si gran ventura d'havere tirato in lega quei popoli non senza stupore de' più savii, i quali antivedevano gl' imbarazzi, pericoli e spese nelle quali si tuffava la Republica.

Table des matières.

Aar 13.
Aarau 69.
Aarberg 52.
Abbeville 4.
Acensi (Gabriel), ou Accensi 42 n. 218. 219.
Adda 57. 179.
Adrets (François de Beaumont, baron des) 12.
Adriatique 178. 181. 186.
Agen 26 n.
Agnadel 178 n.
d'Aiguillon (Henri-Emmanuel de Lorraine, duc) 123. 131. 143. 152. 155. 161. 163. 164. 166. 167. 169.
Aldobrandini, cardinal (Pierre) 196 n.
Aleardi (Alessandro) 24 n. 190. 190 n. 191 n. 193 n. 197. 197 n. 198 n. 205 n. 206. 210 n. 215. 216. 217. 221. 223. 224. 225. 226. 228. 236. 240. 241. 251. 254.
Alexandrie 33 n.
Alexandrie (évêque d') voyez Paravicini.
Alsace 3.
Altorf 16. 32.
Amiens 18. 18 n.
Angleterre 106. 127. 151.
Anguisciola (Jean, comte d') 33. 33 n. 34.
Anhorn (Barth.) 180 n. 181 n.
Anjou (Henri de Valois, duc d') 13.
Aoste (val d') 67. 195.
Appenzell (Rh. Int.) 15 n. 24. 57 n.
Appenzell (Rh. Ex.) 38. 161.
Aragon (roi d') voyez Ferdinand.
Archipel 178.
Arduino (capitaine Antonio) 191. 192. 192 n. 193. 193 n. 252.
Ardüser (Hans) 183 n. 187 n. 189 n. 192 n. 197 n. 200 n. 209 n.
Aregger (colonel Laurent) 17. 27 n.
Argovie 104.
Armagnacs 3.
Arona 8 n.
Arques 18.
Artenay 15 n.
Asti 6. 33.
Aubespine (Séb. de l') voyez Limoges.
Augsbourg 23 n.
Augsburger ou Ougsburger (Michel) 52.
Aurigny (Le Père d') 56 n.
Autriche 233.
Auvergne (Charles d'Angoulême, comte d') 130. 131. 161. 166.
Averara 190. 192. 209.

Bade 10 n. 15 n. 16 n. 25 n. 27 n. 28. 31 n. 39. 40. 40 n. 48. 57. 67. 69. 79. 80. 104. 105. 242.
Badoero (Angelo) 292.
Bâle 3. 4. 4 n. 14. 17. 25. 45. 52 n. 68. 105. 113. 160.
Bâle (évêché) 38. 66.
Bassey (Antoine de) 6. 6 n.
Bassompierre (François de) 6 n.
Bastille 57.
Beaumont (Christophe de Harlay, comte de) 106.

Becken (Sébastien) 52 n.
Beli (Landvogt Georges) 208. 268. 294.
Bellièvre (Pompone de) 4 n. 10 n. 11 n. 12 n. 13 n. 14 n. 23 n. 26 n. 29 n. 30 n. 31 n. 32 n. 33. 33 n. 34 n. 35 n. 37 n. 43 n. 165. 200.
Bellinzone 7. 8.
Bergame 42 n. 48 n. 179 n. 181. 185 n. 186 n. 187. 187 n. 188 n. 190. 190 n. 191. 191 n. 192 n. 196 n. 198 n. 205. 212. 215. 217. 220. 231. 235. 236. 237. 249. 252. 253. 262. 265. 269. 277. 278. 289. 295. 296. 297.
Beringhen (Pierre de) 115.
Berne 4 n. 5 n. 7. 7 n. 10. 12. 12 n. 13 n. 14. 14 n. 15. 16. 16 n. 17. 23. 23 n. 24. 36. 37. 41. 42. 42 n. 44 n. 46. 47. 52 52. n. 54. 54 n. 67. 68. 69. 75. 83. 92. 93. 94. 109. 112. 113. 116. 124. 143. 145. 148. 155. 156. 158. 161. 163. 165. 168. 169. 193. 300.
Berni 39 n.
Bernina 83. 180.
Beroldingen (Sébastien) 17.
Béthune (Philippe de) 22 n. 41 n. 43 n. 44 n. 47 n. 49. 49 n. 50 n. 52 n. 53 n. 54 n. 55 n. 57. 84. 88. 96. 105. 116.
Bicoque (la) 9.
Bienne 161.
Birague (René de) 184.
Biron (Charles de Gontaut, duc de) 38. 38 n. 39. 43. 52. 55. 56. 58 n. 82. 89. 90. 98. 101. 118. 127. 200 n. 208. 275.
Blois 7 n. 8.
Boissise (ou Boissize, Sr de) 106.
Bongars (Jacques) 95.
Boderie (Antoine Le Fèvre, Sr de la) 6. 106.
Borghèse (cardinal Camille) 27 n.
Bormio 207. 285. 289.
Borromée (St. Charles) 34. 34 n. 37.
Bosso (Marco-Antonio) 32.
Bott (J.) 192 n.
Bouillet (M. N.) 58 n.
Bourbon, Charles, cardinal de) 17 n.
Bourdin (Nicolas) 32 n.
Bourg en Bresse 26 n. 39.
Bourgogne 5 5. n. 8. 11. 25 n. 26. 39 n. 45 n. 269.
Bourgogne (Marie de) 5 n.
Bragelone (prévôt des marchands) 155.
Bregaglia (Val) 34 n. 185. 203. 209. 248. 284. 288. 294. 297. 299.
Brescia 42 n. 206.
Bresse 3. 169.
Bretagne 27 n.
Brigue (Brieg) 7 n.
Brisgau 8.
Brockhaus (J.) 58 n.
Brünnig 42.

Cadée (Ligue) 9. 33 n. 161. 193. 205. 222. 239. 240. 248. 295. 304.
Calabre 6 n.
Calais 11.
Cambrai 178 n.
Cammonica 303.
Candie 178.
Cantù (Cesare) 42 n. 58 n.
Casati (Alfonso) 31 n. 42. 44. 45. 49. 55.
Castille (Jeannin de) 31 n. 53.
Castion (Jean-Jacques de) 32 n.
Cateau-Cambrésis 11.
Catherine de Médicis 11. 23.
Cavalli (Marino) 20 n. 33 n. 40 n. 41 n. 43. 43 n. 44 n. 48 n. 50 n. 54 n. 171. 173. 188 n. 198. 198 n. 199. 199 n. 200. 200 n. 201. 201 n. 204. 210 n. 211 n.
Ceresole (Victor) 178 n. 179 n. 180 n. 181 n. 187 n. 198 n. 206 n. 209 n. 212 n. 306.
Ceresole (Cerisoles) 10. 10 n. 151. 160.
Chablais 46.
Châlons s. Saône 39 n.
Champagne 160.
Charbonnières 19.
Charenton 56. 120. 141. 154. 167.
Charles II (de Lorraine) 196 n.
Charles III (de Savoie) 46.
Charles VII (de France) 3. 4.
Charles VIII „ 5. 6. 6 n. 7. 30.
Charles IX „ 12 n. 13. 22. 23 n. 26 n. 29 n. 31 n. 33 n. 34 n. 35. 37 n.
Charles-Emmanuel 16. 18. 25. 36 n. 38. 44. 46. 58 n. 185. 195.
Charles-le-Hardi 4.
Charles-Quint 9. 23. 30. 33. 75. 151. 160. 178. n. 179.

Chartres 125. 130. 152.
Chateau-Dauphin 201 n.
Chiavenne 9 n. 187. 189 n. 190. 206. 207. 218. 239. 258. 261. 280. 282.
Chypre 178.
Cicéron 146.
Ciera (Paulo) 304.
Clausser (Antoine) 104.
Clermont (abbé de) 17 n.
Clervant (Claude Antoine de Vienne, Sr de) 15 n.
Coire 9 n. 30. 33. 33 n. 34. 34 n. 35. 35 n. 37. 42. 45. 47. 48. 48 n. 51. 52. 98. 107. 113. 181. 182. 185. 191. 193. 197. 199. 203. 204. 205. 206. 208. 209 n. 216. 217. 218. 219. 221. 222. 231. 232. 234. 240. 242. 249. 271. 275. 280. 289. 290. 299. 300.
Colico 50 n.
Coligny (Gaspard de Châtillon, Sr de) 12. 13 n.
Cômasque 50.
Côme 9 n. 33. 34. 42. 42 n. 190. 218. 219. 244. 245. 249. 257. 258. 272. 276. 280. 282. 285. 289.
Condé (Louis I, prince de) 12. 12 n. 13. 123. 130. 131. 132. 147. 152. 157. 161. 163. 164. 165. 166.
Conflans 162.
Constance 43 n.
Constantinople 63. 69.
Contarini (Francesco) 28 n. 29 n. 38 n.
Contarini (Simon) 210 n. 211 n.
Contarini (Tomaso) 304.
Conti (François de Bourbon, prince de) 123. 130. 131. 147. 152. 157. 161. 164. 165.
Corfou 225.
Cornaro (Girolamo) 205 n. 220. 224. 226.
Crême 189.
Crémone 7 n.
Crespi 151. 160.
Croce (Pompeo della) 16 n. 36 n. 37.

Damville (Charles de Montmorency, duc de) 147.
Daniel (Le Père) 15 n.
Daufin (François de Chapeaurouge, dit le syndic) 94.
Dauphiné 12. 18. 201 n.
David 58 n.
Davos 33 n. 34 n. 175. 177. 195. 209. 210. 212 n. 283. 285. 287. 291. 293. 296. 300. 303.
Deux-Ponts (Casimir de) 12.
Die 13.
Diessenhofen 37.
Dijon 8. 57. 115. 141. 154.
Dijon (bailli de) voyez Bassey.
Dissentis 296.
Dolfin (Giovanni) 35 n.
Donato (Leonardo) 204. 204 n.
Dreux 13. 13 n.
Droitures (Ligue des X) 9. 33 n. 34. 34 n. 50. 161. 193. 207. 209. 222. 239. 240. 268. 290. 295. 303. 304.
Du Mont (Jean, Corps diplomatique) 9 n. 11 n. 18 n. 53 n.

l'Etoile (Pierre de) 162.
Emmanuel-Philibert 38 n.
Engadine 34. 34 n. 209. 222. 269. 284. 289. 300.
Ensisheim 4. 4 n.
Erlach (Antoine d') 65.
Ermenonville 39 n.
Eure 17.
Exilles 201 n.

Farnèse (Alexandre) 57 n.
Farnèse (Pierre Louis) 33 n.
Faucigny 18.
Ferdinand I (d'Allemagne) 75.
Ferdinand d'Aragon 29.
Ferdinand de Toscane 200.
Flandres 26 n. 29 n. 151. 160. 192. 200. 201 n. 257. 269. 282.
Ferret (Etienne) 154. 154 n.
Fleury (Henri Clausse, Sr de) 14 n.
Florence 24 n. 180 n. 196 n. 301.
Florin (capitaine Jean) 193. 219.
Foix (Georges de) 23 n.
Fontainebleau 117. 139. 173.
Fontaine-Française 18.
Fornovo (Fornoue) 6.
Foscarini (Il procurator) 204.

Franche-Comté 5. 5 n. 8. 18. 26. 30. 41. 53.
François I 8. 9. 9 n. 10. 10 n. 13 n. 55. 75. 151. 160. 166.
Fresne (Pierre Forget, Sr de) 15 n.
Fresne-Canaye (Philippe de) 86. 90. 91. 179 n. 180 n. 181. 201. 201 n. 202. 202 n. 203. 203 n. 204 n. 205 n. 206. 206 n. 212 n. 273. 274. 277. 306.
Fribourg 5 n. 8. 9 n. 11. 11 n. 12 n. 15 n. 16 n. 20 n. 23. 23 n. 24. 32. 36. 36 n. 37. 42. 42 n. 55. 66. 68. 161.
Frioul 178.
Frölich (Guillaume) 10.
Fuentes (Don Pedro Henriquez de Azevedo, comte de) 29 n. 55 n. 57. 57 n. 58 n. 97. 195. 195 n. 205. 207. 209. 212 n. 257. 265. 280. 285. 286. 288. 289. 294. 296. 297. 300.
Fuentes (fort) 212 n.
Fusina (alla) 304.

Gallati (Gaspard) 17. 43. 79. 156.
Gambara (maison de) 249.
Gâtinais 41 n.
Gênes 23 n.
Genève 8. 9 n. 12. 12 n. 13 n. 15 n. 16. 16 n. 25. 26 n. 31 n. 38. 39 n. 41. 46. 52. 57. 83. 94. 95. 102. 112. 269. 287.
Gera d'Adda 42 n. 218.
Gerardi (ou Gerardo, Il secretario) 196. 215. 216. 217. 241.
Gex 44. 44 n. 46. 54. 92.
Giannino (Ambasciator di Toscana) 201 n.
Glaris 4 n. 11. 27 n. 43. 49. 217.
Gondi (maison de) 127. 132. 147. 153. 157. 164. 166. 172.
Gradenigo (l'Avogador) 249.
Grandson 5.
Granges (Sr des) (de Grangis) 9.
Granique 17 n.
Gratz 178. 196.
Grimani (Marino) 215. 306.
Grise (Ligue) 32 n. 33 n. 34. 49. 50. 161. 192. 193. 205. 221. 222. 225. 226. 238. 239. 241. 251. 258. 270. 271. 286. 295. 304.
Grissach, ou Cressier (Balthasard de) 23 n.
Gritti (Giovanni) 185.
Gromelli (Giovanni-Girolamo) 48 n. 179 n. 181 n. 185 n. 186 n. 187. 187 n. 188 n. 189 n. 192 n. 216. 223. 226.
Guines 11.
Guise (maison des) 15. 15 n. 16 n. 24. 36.
Gugelberg de Moos (Grégoire) 197 n.
Guler (Jean, Landammann) 50. 295. 304.
Guyenne 39 n.

Habsbourg (maison de) 15. 179.
Hagen (C.) 52 n.
Hartmann de Hartmannis (colonel) 42 n. 47. 48 n. 50 103.
Hautefort (Jean de Bellièvre de) 12 n. 14 n. 16 n. 23 n. 76. 187 n.
Hébert 58 n.
Heid (colonel Jean) 65. 66. 166.
Henri II 10. 11. 32 n. 48.
Henri III 11 n. 13. 14. 14. n. 15 n. 16 n. 19. 23. 25. 36. 39 n. 44 n. 48. 53. 92. 186.
Henri IV 17. 18 n. 20. 20 n. 21. 21 n. 24. n. 25. 25 n. 26. 26 n. 27. 27 n. 28. 28 n. 30 n. 38. 38 n. 39 n. 40. 40 n. 41 n. 42. 43. 43 n. 44 n. 45. 45 n. 47 n. 48 n. 49 n. 51 n. 52 n. 53. 53 n. 54. 54 n. 55. 55 n. 80. 85. 101. 119. 140 n. 154 n. 162. 179 n. 181 n. 193. 195. 196. 198 n. 200. 201. 201 n. 202. 202 n. 203 n. 210.
Henri VIII (d'Angleterre) 151. 160.
Hesse, (Landgrave Maurice de) 165. 193.
Hessi ou Hässi (Fridolin, colonel) 217.
Holtzhalb (Léonard) 218. 220.

Ilanz 33 n. 183. 193 n. 298.
Irlande 106.
Innsbrück 29. 31. 192. 208. 294.
Ivry 17. 17 n. 18.

Jarnac 13.
Jochberg (J. de) 304. 308.
Joinville (Claude de Lorraine, prince de) 164. 166.
Joyeuse (François, cardinal de) 132. 147. 153. 157. 166. 172. 173.
Jules II 8.
Jura 38.
Juvalta (Fortunat de) 190 n. 206 n. 207. n.

Kanisa (Nagy-) 196. 196 n.
Khevenhiller (comte) 15 n. 30 n. 31 n. 36 n. 41 n. 169.

La Fargue 58 n.
La Fère 18.
Lameth (Antoine de) 9.
Laugier (abbé) 190 n.
Lavizzari 8 n.
Layriz (Jean-Georges) 18 n.
Lecco 218.
Lehmann (H. L.) 190 n. 206 n. 207 n.
Léman 46.
Lesdiguières (François de Bonne, duc de) 13. 18. 67.
Limmat 13.
Limoges (Séb. de l'Aubespine, évêque de) 11 n. 12 n. 34 n. 37 n.
Lippomanno (l'Ambasciatore) 184.
Locarno 7. 8.
Lombardie 7. 17. 29. 31. 57. 181. 192.
Londina (Sancho de) 33. 33 n.
Longueville (Catherine d'Orléans, duchesse de) 136. 138. 143. 144. 153. 162. 167. 168.
Lorraine 15 n. 130. 180. 182. 196. 198 n. 204. 218. 278. 302.
Louis XI 3. 4. 5. 8. 75.
Louis XII 6. 7. 8. 166.
Lover 303.
Lucerne 4 n. 6 n. 7 n. 9. 15. 16. 17 n. 18 n. 24. 25. 30. 32. 36. 37. 37 n. 38 n. 39 n. 41. 44. 44 n. 45. 50. 67. 68. 69. 96. 98. 161.
Ludovic-le-More 6. 6 n. 7.
Lugano 7. 8.
Lumague ou Lumagua (banquiers) 112.
Lussi (colonel Melchior) 179 n. 182. 182 n. 196. 197. 198. 205 n. 215. 217. 218. 219. 258. 272. 302.
Lux, ou Luz (baron de) 117.
Lyon 7 n. 13. 13 n. 17 n. 18 n. 26 n. 27. 27 n. 29. 31. 33 n. 39. 39 n. 46. 47. 53. 77. 81. 84. 95. 100. 101. 102. 103. 110. 195. 196.
Lyverdis (Jean de Grangier, Sr de) 14 n. 16 n. 35 n. 48. 48 n.

Madrid 36.
Macédoine 178.
Maggia (Val) 8.
Maisse (Hurault de) 24 n. 38. 38 n. 39. 39 n. 188 n. 198. 198 n. 199. 199 n. 200. 200 n. 210. 210 n.
Majeur (lac.) 286.
Mallet (P. H.) 9 n. 10 n.
Malomacco 178.
Mandelot (François de) 14 n. 16 n. 48 n. 76.
Mante 18 n.
Mantoue (Vincent de Gonzague, duc de) 217.
Manuel (Nicolas) 52. 52 n.
Marie de Bourgogne 5 n.
Marignan 8.
Marse (Ascanio) 33 n.
Marseille 26 n. 27 n.
Martin (Melchior) 27 n.
Martinengo (Francesco) 180 n. 205 n. 216. 223.
Martinengo (Hector) 224.
Martinengo (Ulysse) 289.
Maurice de Hesse 165. 193.
Mayenfeld 193.
Mayenne (Charles de Lorraine, duc de) 16. 106. 107. 167.
Maximilien I (d'Allemagne) 5 n. 8. 9. 151. 160.
Maximilien (duc de Milan) 8.
Maximilien (archiduc) 294.
Meaux 13.
Médicis (Catherine de) 184.
Médicis (Marie de) 39. n. 196. 208 n.
Méditerranée 177. 178.
Meister (Léonard) 8 n.
Menasio 42 n.
Mendoza (Iñigo de) 186 n.
Mendrisio 8.
Menzo 235. 301.
Mesocco (Val) 34. 207. 289.
Mestre 212. 306. 309.
Metz 26 n.
Michiel (Il procurator) 187.
Milan (duc de) 7. 8. 34. 34 n. 301.
Milan (gouverneur de) 14. 14 n. 31. 37. 45. 45 n. 47. 50. 57. 57 n. 181. 189. 190. 193. 195. 205. 281.
Milanez 7. 8. 9. 11. 20. 29. 29 n. 30. 32.

34 n. 36. 42. 43. 44. 45. 49. 51 n. 55. 179. 184. 192. 288.
Milledone (Antonio) 180 n.
Misolcine 57.
Molin (Francesco) 304.
Molina (Antoine) 50. 51 n.
Monglas (Maison de) 125. 144.
Mont (Gallus de) 184 n.
Montbazon (Hercule de Rohan, duc de) 56. 120. 121. 131. 141. 147. 155. 156. 157. 162. 164. 166. 167. 172.
Montbrun (Ch. Dupuy, Sr de) 13.
Mont-Cenis 195.
Montcontour 13.
Mont de Marsan 12 n.
Monteil lez Tours 4.
Monti (Général Alexandre) 217.
Montigny (François de la Grange Sr de) 120. 121. 141. 155. 162. 167.
Montmélian 19. 195.
Montpensier (François, duc de) 123. 130. 131. 143. 147. 152. 155. 157. 161. 163. 164. 166. 169.
Moran 39 n. 51 n.
Morat 5.
Morbeigne (Morbegno) 190. 191. 192. 207. 209. 212. 231. 281. 282. 290. 294. 296.
Moreri (L.) 39 n.
Moresini (Giovanni Francesco) 185.
Moret 41 n.
Mortefontaine (Hotmann de) 18 n. 28. 28 n. 29. 38. 39 n. 40. 73.
Morvilliers (Jean de) 12 n.
Motte (Sr de la) 16 n.
Mulhouse 10. 11 n. 38. 41. 57. 105. 161.
Müller (Jean de) 6 n.
Müller-Friedberg 10 n. 11 n. 13 n. 19 n.
Müllinen (Béat-Louis de) 12 n.

Nancy 5. 198.
Nani (Almoro) 205 n. 223. 230.
Naples 6. 30. 235.
Navarre (Roi de) 14. 15. 15 n. 17. 53. 61. 92. 101. 193. 193 n. 200 n.
Nemours (Henri de Savoie, duc de) 33 n. 131. 147. 152. 157.
Neuchâtel 12 n. 153. 168.
Nevers (Charles de Gonzague-Clèves, duc de) 161. 200 n.
Novare 6. 8.

Olivarès (Gaspard Guzman, comte — duc d') 188 n.
Orbais (Nicolas de la Croix, abbé d') 11 n.
Orell (Conrad) 5 n.
Orléans (Louis II (XII) duc d') 6. 7.
Ossat (Arnaud, cardinal d') 58 n. 85. 96. 99. 106.
Ostende 106.
Ottobon (Léonard) 304.

Padavino (Giovanni-Battista) 19. 21 n. 22 n. 26 n. 29 n. 42 n. 45 n. 50 n. 54 n. 178 n. 180 n. 181 n. 182 n. 184 n. 193 n. 198. 198 n. 202 n. 203 n. 204. 204 n. 205 n. 206. 206 n. 207. 207 n. 208. 208 n. 209. 209 n. 210. 210 n. 212. 212 n. 231. 234. 238. 239. 242. 243. 247. 248. 250. 254. 255. 259. 263. 264. 266. 270. 272. 276. 277. 279. 280. 283. 284. 287. 288. 291. 292. 293. 296. 297. 300. 303. 306. 307.
Padoue 296. 300. 305.
Paillard (Charles) 10 n. 13 n.
Palavicino (Horatio) 42 n. 48 n. 50 n. 51 n. 249.
Palma-Cayet 10 n. 41 n. 52 n. 56 n. 195 n. 209 n.
Paradis (couvent de) 38.
Paravicini (Octave) 16 n.
Paris 18. 27. 28. 39. 39 n. 56. 57. 61. 77. 101. 116. 117. 118. 119. 122 125. 128. 138. 139. 140. 141. 144. 154. 155. 156. 167. 169. 172. 196. 202.
Parme (duc de), voyez Farnèse.
Parmesan 33 n.
Paschal (Charles) 197 n. 205 n. 207 n. 208 n.
Pasquier (Etienne) 100.
Pavie 10. 10 n. 166.
Pays-Bas 29. 32 n. 45 n. 57 n. 151. 180. 190. 193.
Peccais (Salines de) 31.
Pelizarri (Nicolas) 183. 184. 184 n. 185.
Péréfixe (Hardouin de) 15 n. 39 n.
Péronne 10.

Pescaire (Ferdinand François d'Avalos, marquis de) 181. 183 n.
Pfyffer (colonel Louis) 13. 13 n. 17.
Philippe II 15. 18 n. 23. 24. 33. 34 n. 36. 185 n. 186. 188. 192 n.
Philippe III 46.
Piatti (Horatio) 190. 191. 194. 210.
Piazza (la) 212. 212 n.
Picardie 11.
Picoté 58 n.
Piémont 8. 10. 195. 201 n.
Piney-Luxembourg (François, duc de) 17 n.
Piona (Badia di) 50 n.
Pisani (Jean de Vivonne, marquis de) 200 n.
Pistorius (Dr.) 105.
Plaisance 33 n.
Planta (Jean) 299.
Planta (Rod.) 290.
Pô 29.
Poirson (A.) 18 n. 21 n. 26 n. 27 n.
Poissy 125.
Pompée 146.
Ponta (Il Console) 248.
Poschiavo 14 n.
Prague 178.
Praslin (Charles de Choiseul, marquis de) 130. 132. 165.
Prevost (Jean-Baptiste) 249. 255. 258.
Priuli (Alvise) 35 n. 190 n. 191 n. 192 n. 193 n. 194 n. 210 n. 281.
Provence 10. 18. 27. 27 n.
Puisieux 39 n.

Ranke (L.) 23 n.
Reaux (Sr de) (ou Réau) 15 n.
Reding (colonel Rodolphe de) 43. 79.
Refuge (Eustache de) 47 n.
Retz (Albert de Gondi, maréchal de) 36 n.
Rhäzüns 299.
Rhin 33. 189. 203. 208.
Rhône 31 n. 45. 46. 47.
Riccio (Giovanni) 182. 183 n.
Riva (di Chiavena) 219.
Rochelle (la) 13.
Rochetaille 102.
Rocroy 58 n.
Rodolphe II 57.
Rollet (Sr du) 122. 124. 125.
Rome 17 n. 36. 39 n. 84. 85. 106. 173. 196 n. 200 n.
Romegialli 6 n.
Roncas (Léonard de) 21 n. 42. 65. 67. 68.
Rottweil 22 n. 161.
Rouen 18.
Rusca (Il Cavaliere) 182.

St. André 304.
St. Aubin-du-Cormier 6. 6 n.
St. Bernard (Gd.) 43.
St. Cloud 18.
St. Denis 13.
St. Gall (ville) 10. 11 n. 22 n. 26 n. 41 n. 43 n. 52 n. 102. 161.
St. Gall (abbé) 161.
St. Georges 304.
St. Germain-en-Laye 125. 144. 156. 164. 167. 172.
St. Gothard 29. 33. 37. 179. 197. 286. 296.
San Giuliano (Piovano di) 182. 182 n.
St. Jacques s. la Birse 3. 8.
St. Jean d'Angély 13.
St. Maurice 46.
St. Quentin 20 n.
Sacco (Jean-Baptiste) 243. 249.
Sager ou Saager (Jean-Rodolphe) 143. 148. 163. 165. 168.
Salazar (Diego) 42 n. 48 n. 50 n.
Salis (Baptiste de) 184 n. 187. 187 n. 304.
Salis (Frédéric de) 179 n. 180 n.
Salis (Hercule de) 179 n. 205. 205 n. 206. 223. 231. 233. 235. 238. 239. 240. 242. 249. 252. 253. 255. 256. 262. 266. 267. 278. 287. 289. 290. 295. 304. 305.
Salis (Jean de) 184. 184 n. 187. 187 n. 188 n. 189 n. 191 n. 192 n. 206. 207. 208. 211 n. 223. 228. 229. 230. 231. 232. 234. 236. 249. 269. 274. 284. 285. 301.
Salis (Rodolphe de) 180. 181. 182. 182 n. 183. 187 n. 194. 210.
Salis-Marschlins (Ulysse de) 9 n. 34 n. 212 n.
Salis (Vespasien de) 299.
Saluces 16. 25. 29. 29 n. 40. 46. 61. 185. 195. 196. 204 n.
Sancy (Harlay de) 18. 38. 38 n. 68.

Savoie 15. 15 n. 16 n. 19. 39. 39 n. 40 n. 42. 45 n. 52. 55. 73. 83. 108. 145. 156. 195. 196. 216. 258. 269.
Savoie (Duc de) 14. 16 n. 18 n. 21 n. 29 n. 43. 44. 61. 62. 66. 70. 71. 75. 94. 95. 168. 198 n.
Savorgnano (Hieronimo) 178 n.
Sax 34 n.
Schaffhouse 17. 25. 37. 43 n. 52 n. 102. 161.
Schauenstein (Rod.) 304.
Schauenstein (Thomas) 304
Schinner (Cardinal Matthieu) 8.
Schœller (Hans Schuler) 11 n.
Schwartzen ou Schwarz (Dr. Henri) 52 n.
Schwytz 4 n. 6 n. 7 n. 8 n. 43. 161.
Segesser (P. A. de) 13.
Senamy (B. de Cenamy ou) 154. 167.
Sessa (Duc de) 33 n.
Seyssel 31 n.
Sigismond (archiduc) 75.
Sillery, (Nicolas Brulart de) 10 n. 14 n. 15 n. 24 n. 36 n. 39. 39 n. 40. 40 n. 41. 41 n. 42. 43. 43 n. 44. 44 n. 45. 46. 47. 47 n. 48. 50 n. 51. 51 n. 52. 52 n. 53 n. 54 n. 55. 55 n. 56. 72. 78. 79. 80. 84. 85. 86. 87. 89. 91. 92. 93. 94. 96. 98. 99. 101. 106. 112. 118. 122. 125. 126. 127. 131. 133. 141. 145. 147. 148. 158. 165. 167. 170. 171. 180 n. 198 n. 199. 208. 232.
Simmler (J.) 4 n.
Sion 8. 30. 37. 45. 47. 287.
Siri (Vittorio) 8. 30. 48. 190 n. 196 n. 202 n. 204 n. 207 n. 212 n. 308.
Soissons (Charles de Bourbon comte de) 123. 125. 130. 131. 143. 146. 147. 152. 155. 157. 161. 162. 163. 164. 166. 168. 169. 172.
Soleure 4. 4 n. 5 n. 10. 10 n. 14. 16. 16 n. 18. 19. 23. 24. 27 n. 28. 28 n. 36. 36 n. 37. 38. 40. 43. 47. 48. 52. 53. 54 n. 55. 81. 85. 98. 102. 105. 106. 116. 119. 140. 147. 148. 154. 161. 170.
Sommerive (Charles Emmanuel de Lorraine, comte de) 152. 161. 164. 166.
Sonvic, Antoine (ou Sonnwig) 48 n. 50. 51 n. 258. 299.
Sondrio 207.
Souabe 7.
Splugen 33 57. 180. 189.
Stans 182. 182 n. 197.
Stelvio 33. 43. 57. 189.
Stenzano 187 n.
Stettler (M.) 6 n. 7 n. 8 n. 18 n. 20 n. 32 n. 38 n. 39 n. 52 n. 56 n.
Strasbourg 95. 168.
Strickler (Jean) 17 n.
Sully (Maximilien de Béthune, duc de) 17 n. 19. 21. 21 n. 26. 27. 27 n. 54 n. 153. 161. 166.
Surmani (Horatio) 209. 210. 297
Suze 10.

Tassis (J.-B. de) 197 n.
Terranova (Don Carlo d'Aragon, duc de) 190. 191.
Thonon 44. 44 n. 54. 92.
Thoscano (Antonio) 289.
Thou (Jacques-Auguste de) 167. 209 n.
Thusis 181 n.
Tillier (A. de) 6 n. 7 n. 10 n. 43 n. 56 n.
Toggenbourg 11.
Torre (Giulio della) 44. 45. 49. 50. 52. 96. 97. 98. 222.
Toscane 182 n. 200.
Toscane (duc de) voyez Ferdinand.
Toulouse 9 n.
Tours 4. 101.
Trahona 50 n.
Trémoïlle (Louis II. Sire de la) 6. 6 n. 8.
Travers (Augustin) 304
Tre Pievi 9 n.
Trentin 29. 29 n. 197.
Troyes 141. 154.
Tscharner (Jean-Baptiste) 243. 247. 251. 253. 270. 280. 284. 299.
Turin 36.
Turquie 128. 129.
Tyrol 29. 31. 189. 189 n. 207. 226. 227. 230. 233. 260. 269.
Tyrrhénienne (Mer) 178.

Ubaldini (cardinal Robert) 27 n.
Unterwalden 4 n. 5 n. 7 n. 8 n. 12. 41. 161. 179 n. 196 n. 215.
Urbin 16.

Uri 4 n. 8 n. 161.
Urseren 198. 296.
Uscoques 178. 190.

Valais 7 n. 10. 11 n. 12. 12 n. 31 n. 37. 45. 45 n. 46. 47. 47 n. 49. 70. 71. 109. 161. 205. 260. 287. 294. 299. 300.
Val de Rein 34 n.
Valence 165.
Valteline 8. 9 n. 29. 32 n. 34 n. 35 n. 42. 42 n. 50. 179. 180. 181 n. 187. 189 n. 190. 212. 219. 231. 233. 237. 238. 239. 248. 257. 258. 261. 272. 280. 281. 282. 285. 289.
Varese 42 n.
Varsovie 178.
Vaud 16 n. 25. 26 n. 41. 46.
Vaudémont (François de Lorraine comte de) 196. 196 n. 197. 197 n. 203 n. 241. 273.
Vendramin (Francesco) 197 n.
Venise 39 n. 84. 86. 90. 100. 127. 157. 175. 177. 178. 178 n. 179. 179 n. 180. 180 n. 181 n. 182. 182 n. 183. 183 n. 184. 185. 187. 187 n. 188 n. 189. 190. 190 n. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 196 n. 197. 198. 198 n. 199. 199 n. 201. 201 n. 204. 205 n. 206. 206 n. 207. 209 n. 208. 209. 210. 211. 212. 215. 221. 223. 228. 237. 249. 263. 265. 279. 283. 284. 288. 295. 296. 300. 303. 306.
Vera (Don Francisco de) 186 n. 188. 189 n. 195 n. 200 n.
Verbecq (Adrien de) 33.
Verceil 36 n.
Vercurago 187. 188 n.
Vergerio (Pietro-Paulo) 33 n.
Verri (P.) 10 n.
Versoy 102.
Vervins 39 n. 77.
Vic (Méry de) 21 n. 22 n. 25. 25 n. 26 n. 27 n. 28 n. 38 n. 39. 39 n. 40. 40 n. 41. 41 n. 43. 43 n. 44 n. 45. 45 n. 46 n. 47. 47 n. 48 n. 49. 49 n. 50 n. 51. 51 n. 52. 52 n. 54 n. 55 n. 56. 57. 64. 65. 72. 78. 80. 84. 85. 86. 88. 89. 90. 92. 96. 98. 99. 105. 115. 116. 118. 120. 122. 125. 126. 127. 131. 133. 141. 145. 146. 147. 148. 153. 157. 158. 163. 165. 166. 167. 168. 170. 171. 200. 200 n. 202. 202 n. 203. 203 n. 205 n. 208. 208 n. 209. 210. 212. n. 232. 242. 248. 270. 285. 292. 306. 308.
Vieilleville (François de Scepeaux, Maréchal de) 11 n. 34 n.
Vienne (Autriche) 178.
Vienne (Dauphiné) 102. 132. 133. 134. 147. 158. 168. 170. 172.
Vigier (Jean) 31 n. 45. 46. 47. 70. 71. 156.
Villeroy (Nicolas de Neufville Sr de) 15 n. 24 n. 25. 55 n. 72. 84. 99. 115. 126. 133. 145. 162. 165.
Vincenti (Antonio-Maria) 209 n.
Vinta (Il. Cavaliere) 200. 200 n. 201 n.
Vitry (Louis de l'Hospital Marquis de) 130. 132. 165.
Vogel 4 n. 5 n. 6 n. 9 n. 10 n. 11 n. 12 n. 13 n. 15 n. 17 n. 30 n. 35 n. 38 n. 48 n. 52 n. 55 n. 56. n.

Wagner (Jean Georges) 147. 157.
Waldstätten 8. 16. 17. 24. 29. 41. 55.
Wallier (Henri) 70.
Wicquefort 8 n. 56 n.
Wurtemberg 33 n.
Wydenhubern ou Wiedenhuber (Jean-Jacques) 52 n.

Zellweger (J.-C.) 6 n.
Zornoza (Don Juan de) 188 n.
Zorzi (Alvise) 204.
Zoug 4 n. 161.
Zschokke (H.) 32 n.
Zurich 9. 10. 12 12 n. 14. 17. 19. 22 n. 23. 23 n. 24. 25. 29. 30. 36. 37. 40 n. 41. 41 n. 43 n. 44. 45 n. 49 n. 50 n. 51 n. 52. 52 n. 64 n. 75. 95. 102. 109. 113. 114. 124. 161. 193. 208. 218. 219. 220. 286. 287. 290. 294.

Errata.

Pag.	4	8me	ligne	Monteil-lès-Tour	lisez	Monteil-lez-Tours.
„	8	7me	„	baillages	„	bailliages.
„	25	8me	„			
„	11	11me	„ (notes)	Vielleville	„	Vieilleville.
„	13	6me	„	corréligionnaires	„	coreligionnaires.
„	36	3me	„			
„	17	11me	„	Galaty	„	Gallati.
„	34	2me	„	ressuciter	„	ressusciter.
„	38	9me	„	en d'autre temps	„	en d'autres temps.
„	40	1re	„ (notes)	julio	„	Luglio.
„	48	21me	„	en but	„	en butte.
„	161	13me	„	Zurich	„	Zurich (Uri).
„	193	13me	„	correligionnaires	„	coreligionnaires.
„	196	3me	„	cents	„	cent.
„	203	5me	„	1620	„	1602.
„	204	1re	„	charge a	„	chargea.

Hiller
Bookbinding